

Victor Souvorov

Le brise-glace

Qui démarra la seconde
guerre mondiale ?

VALE D'AMOUR

*Il l'etoint si fort
qu'il va l'étouffer*



RIBBENTROP



STALINE

HITLER



Le Brise-glace

QUI DÉMARRE LA SECONDE GUERRE MONDIALE?

Viktor Suvorov

1989

Traduction française depuis la version anglaise : 2025 par l'équipe du
Saker francophone.

Version : 2025-10-13

<https://lesakerfrancophone.fr>

Version anglaise : [Icebreaker](#)



Cette œuvre est mise à disposition selon les termes de la [Licence Creative Commons Attribution — Pas d'Utilisation Commerciale — Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International](#).

Table des matières

Table des matières	3
Table des illustrations	5
Contribution du lecteur	7
Formats et versions du présent ouvrage	8
Au lecteur	10
Notes du traducteur	14
1 La voie vers le bonheur	17
2 L'ennemi principal	25
3 Pourquoi armer les Communistes ?	33
4 Pourquoi Staline partitionna la Pologne	48
5 Le Pacte et ses résultats	54
6 Quand l'Union soviétique est-elle entrée dans la seconde guerre mondiale ?	61

7	L'extension des fondements de la guerre	73
8	Pourquoi doter les Tchékistes d'une artillerie Howitzer ?	86
9	Pourquoi la zone de sécurité fut démantelée à la veille de la guerre	96
10	Pourquoi Staline a aboli la Ligne Staline	115
11	Partisans ou saboteurs ?	138
12	À quelles fins Staline eut-il besoin de dix corps d'assaut aéroportés ?	146
13	Le Char volant	156
14	Jusque Berlin	170
15	L'infanterie de marine dans les forêts de Biélorussie	183
16	Que sont les « armées de forces de couverture » ?	187
17	Des divisions de montagne sur les steppes ukrainiennes	207
18	L'objet du premier échelon stratégique	221
19	Staline au mois de mai	225
20	Des paroles et des actes	243
21	Une vie paisible avec des dents acérées	250
22	Le communiqué TASS	258

23 Les districts militaires	292
24 Les divisions noires	301
25 <i>Kombrigs</i> et <i>komdivs</i>	310
26 Pourquoi l'on constitua le deuxième échelon stratégique	317
27 La guerre non déclarée	335
28 Pourquoi Staline déploya les fronts	346
29 Pourquoi Staline ne faisait pas confiance à Churchill	376
30 Pourquoi Staline ne faisait pas confiance à Richard Sorge	389
31 Comment Hitler contrecarra la guerre de Staline	403
32 Staline avait-il un plan de guerre ?	415
33 La guerre qui n'eut jamais lieu	424

Table des illustrations

3.1 Char soviétique T34	35
3.2 Le blindé rapide et Genghis Khan	37
3.3 Char rapide soviétique	40

3.4	Char rapide soviétique en action	41
5.1	Le brise-glace en action	60
9.1	Pièce d'artillerie sur un pont du génie	108
9.2	Exercice de traversée d'un pont	109
10.1	Les troupes frontalières soviétiques surprises par les Allemands	122
10.2	D'autres troupes frontalières soviétiques prêtes à l'offensive	123
10.3	Encore d'autres troupes frontalières soviétiques prêtes à l'offensive	124
12.1	Parachutistes soviétiques	148
12.2	Parachutistes soviétiques en déploiement	152
13.1	Plan et maquette du char volant soviétique Antonov A40	158
13.2	Des préparatifs à une invasion	160
13.3	Zone tampon — Ouest de l'URSS	164
13.4	Déploiement des unités soviétiques	166
14.1	Drapeau de la marine soviétique devant le Reichstag	181
16.1	Le char KV-1	206
19.1	Timoshenko et Joukov en 1940	232
23.1	Affiche de propagande soviétique	294

Contribution du lecteur

Cet ouvrage a été traduit et relu par une équipe de volontaires non rémunérés.

Si le lecteur trouve des corrections à apporter au présent ouvrage, ses retours, même mineurs, même pour une seule faute, sont les bienvenus à l'adresse : relecture-livres@lesakerfrancophone.fr. Toute correction est suivie de la publication d'une version à jour de l'ouvrage.

Veuillez préciser dans votre message le ou les chapitre(s) concerné(s) et laisser des informations de contexte, comme la phrase entière autour de l'erreur que vous nous notifiez. Cela nous fera gagner beaucoup de temps.

Formats et versions du présent ouvrage

Le présent ouvrage est mis à disposition aux formats PDF, EPUB (liseuse standard) et MOBI (liseuse amazon). Tous les livres du Saker francophone sont téléchargeables

— à l'adresse lesakerfrancophone.fr/livres.html

— régulièrement archivée sur web.archive.org.

Le lecteur peut également s'assurer de disposer de la dernière version de l'ouvrage, présentée sous le titre, en la comparant avec la version disponible en ligne.

*L'Ouest, avec ses ogres impérialistes, est désormais un
noyau de ténèbres et d'esclavage. La tâche consiste à
détruire ce noyau, pour la joie et le soulagement des
travailleurs.*

Staline, *Zhizn Narsional' nosti*, No. 6 (1918)

Au lecteur

Qui a démarré la seconde guerre mondiale ? Il n'existe pas de réponse unique à cette question. Le gouvernement soviétique, par exemple, a changé plusieurs fois de ligne officielle à cet égard.

Le 18 septembre 1939, il a affirmé dans une note officielle que le gouvernement de Pologne était l'instigateur de la guerre. Mais le 30 novembre 1939, Staline a désigné les coupables dans le journal *Pravda* : « La France et la Grande-Bretagne... ont attaqué l'Allemagne, prenant ainsi sur elles la responsabilité de la guerre actuelle, » a-t-il écrit. Le 5 mai 1941, le récit avait encore changé : dans un discours secret prononcé face aux diplômés d'académies militaires, Staline a désigné l'Allemagne comme responsable.

Après la fin de la guerre, le cercle des « coupables » s'est élargi. Staline annonça que la guerre la plus sanglante de l'histoire de l'humanité avait été démarrée par tous les pays capitalistes du monde — en d'autres termes, tous les États souverains du monde, y compris la Suède et la Suisse, mais exceptant l'Union soviétique.

L'opinion de Staline s'est installée de longue date dans la mythologie communiste. Durant les époques de [Khrouchtchev](#) et de [Brejnev](#), et aussi récemment que sous [Andropov](#) et [Tchernenko](#), ces accusations contre le reste du monde ont été fréquemment répétées. Sous [Gorbatchev](#), beaucoup de choses changent en Union soviétique, mais l'opinion de Staline au sujet des responsables de la guerre reste incontestée. Le lieutenant-général P. A. Zhilin, histo-

rien en chef de l'Armée soviétique, a répété durant l'ère Gorbatchev que « les perpétrateurs de la guerre n'étaient pas seulement les impérialistes d'Allemagne, mais du monde entier. » (*Étoile rouge*, 24 septembre 1985).

J'aimerais suggérer que, dès le début de la guerre, les communistes soviétiques ont émis des accusations contre tous les pays du monde avec pour intention délibérée de dissimuler leur propre rôle comme instigateurs de cette guerre.

À l'issue de la première guerre mondiale, le [Traité de Versailles](#) a soustrait à l'Allemagne le droit de disposer d'une armée forte et d'armes offensives, comme des chars, des avions de combat, une artillerie lourde et des sous-marins. Les commandants allemands étaient dans l'incapacité d'exploiter le territoire allemand pour s'entraîner à la menée de guerres offensives. Ils se mirent donc à réaliser leurs préparations en Union soviétique. Tout ce qui était possible fut mis en œuvre, sur ordres de Staline, pour permettre aux commandants allemands de mener un entraînement militaire sur le territoire soviétique. On leur prodigua des cours d'instruction militaire, d'artillerie et de tir, ainsi que sur des chars, de l'artillerie lourde et sur des avions militaires qui, selon les termes du Traité, leur restaient interdits. De même, les commandants allemands reçurent accès aux usines de fabrication de chars soviétiques, les plus puissants du monde. *Regardez, mémorisez, et recopiez.* Dès les années 1920, Staline ne fit l'économie d'aucune ressource, d'aucun effort, ni d'aucun moment pour raviver la puissance de frappe du militarisme allemand. Certainement pas contre lui-même. Dans quel objectif ? Il n'existe qu'une seule réponse — pour que la guerre fût déclarée au reste de l'Europe.

Staline comprenait qu'une armée puissante et agressive ne lance pas en soi une guerre. Il faut également un dirigeant fou et fanatique. Staline œuvra beaucoup afin qu'un tel dirigeant apparût à la tête de la nation allemande. Une fois les fascistes parvenus au pouvoir, Staline poussa à la guerre avec persistance et opiniâtreté. Le summum de ces efforts fut le pacte [Molotov-Ribbentrop](#). Selon ce

traité, Staline garantissait à Hitler une liberté d'action en Europe, et dans les faits, il ouvrit les vannes de la seconde guerre mondiale.

Avant même l'arrivée au pouvoir des Nazis, les dirigeants soviétiques avaient donné à Hitler le surnom de « Brise-glace de la Révolution. » Le nom est à la fois adapté et pertinent. Les communistes comprenaient que l'Europe ne serait vulnérable qu'en cas de guerre, et que le *Brise-glace de la Révolution* pouvait la rendre vulnérable. Inconscient de cette idée, Hitler, par ses actions, ouvrit la voie au communisme. Avec ses guerres de *Blitzkrieg*, Hitler écrasa les démocraties occidentales, éparpillant et dispersant ses forces de la Norvège à la Libye. Cela convint admirablement à Staline. Le *Brise-glace* commettait les pires crimes contre le monde et contre l'humanité, et, ce faisant, accordait à Staline le droit moral de s'auto-déclarer libérateur de l'Europe au moment qu'il estimerait propice — tout en changeant la couleur des camps de concentration du brun au rouge.

Staline comprenait mieux que Hitler que les guerres sont remportées par ceux qui y entrent en dernier, et non par ceux qui y entrent en premier. Staline accorda à Hitler l'honneur douteux d'être le premier, tout en se préparant lui-même à son inévitable entrée en guerre après que « tous les capitalistes (se seront) combattus entre eux. » (*Staline*, Vol. 6, p. 158)

On a beaucoup fait pour divulguer les crimes du Nazisme et trouver les bouchers qui perpétuèrent des atrocités en son nom. Ce travail doit être poursuivi et intensifié. Mais tout en démasquant les fascistes, il faut également exposer les Communistes soviétiques qui encouragèrent les Nazis à commettre leurs crimes, afin qu'ils répondent des résultats de ces crimes.

Les Communistes ont nettoyé leurs archives en profondeur depuis longtemps, mais ce qui y reste préservé est quasiment inaccessible aux chercheurs. J'ai eu la chance de travailler brièvement aux archives du Ministère de la Défense soviétique, mais de manière tout à fait intentionnelle, je ne m'appuie guère sur des éléments issus d'archives secrètes. Les publications soviétiques revendiquées

restent ma principale source. Et ces sources restent tout à fait suffisantes pour aligner les Communistes soviétiques au même rang que les Nazis.

Mes principaux témoins sont [Marx](#), [Engels](#), [Lénine](#), [Trotski](#), [Staline](#) et tous les maréchaux soviétiques ayant œuvré pendant la guerre ainsi que de nombreux généraux de premier plan. Les Communistes soviétiques reconnaissent avoir utilisé Hitler pour déclencher une guerre en Europe, et avoir préparé un coup subit envers Hitler lui-même afin de s'emparer d'une Europe par lui détruite. La valeur de mes sources réside dans le fait que ce sont les criminels eux-mêmes qui parlent de leurs propres crimes.

Je sais que du côté communiste, on trouve de nombreux apologistes. J'ai pris les Communistes au mot, laissons-les donc se défendre de manière indépendante.

Viktor Suvorov

Notes du traducteur

Note concernant les cartes et photographies d'illustration

Toutes les figures intégrées au présent ouvrage étaient présentes dans l'ouvrage original, aux exceptions suivantes.

Comme les photographies présentées sur la version anglaise (base de traduction) étaient d'une qualité particulièrement mauvaise, le traducteur a cherché — et la plupart du temps trouvé — une version de bien meilleure qualité de la même photographie, à l'exception des figures 9.1, 9.2, 10.1, 10.3 et 16.1. Si un lecteur dispose d'une version de meilleure qualité de ces photographies (par exemple, dans la version anglaise ou russe du présent ouvrage), il est bienvenu de la communiquer à l'adresse présentée [ci-avant](#).

Les figures 3.1, 14.1 et 23.1 ont été ajoutées à titre d'illustration par le traducteur.

Structure et taille des principales formations militaires soviétiques au début des années 1940

Cet ouvrage a été écrit par un ancien officier soviétique, qui utilise quelques désignations militaires avec une familiarité qui ne caractérise pas forcément le lecteur.

Pour contextualiser les mentions d'armées, de corps et de divisions dans ce récit, voici un rappel des échelons hiérarchiques de l'Armée rouge à la veille de la « Grande Guerre patriotique ». Les effectifs sont des fourchettes théoriques ; la réalité du terrain, surtout après les purges et lors de la remise en cause de 1941, variait souvent sensiblement.¹

1. Source : Travaux de David M. Glantz, notamment *Colossus Reborn* (2005).

TABLE 0.1 – Résumé des formations militaires soviétiques et de leur taille respective au début des années 1940.

Échelon	Effectif théorique	Commandement	Composition type et notes
Front (Groupe d'armées)	500 000+ hommes	Général d'armée	2 à 4 armées . Plus grande formation stratégique.
Armée (Armiya)	50 000 à 100 000+	Général de division / de corps	2-3 corps de fusiliers , unités de soutien.
Corps (Korpus)	20 000 à 30 000	Général de division	2-3 divisions de fusiliers . Échelon opérationnel.
Division (Diviziya)	10 000 à 12 000	Général de division / Colonel	3 régiments de fusiliers , artillerie, chars légers.
Brigade (Brigada)	3000 à 6000	Colonel / Général de brigade	Unité intermédiaire (ex : blindée).
Régiment (Polk)	2000 à 3000	Colonel	3 bataillons de fusiliers , artillerie.
Bataillon (Batal'on)	400 à 800	Commandant (Mayor)	3 compagnies de fusiliers , mortiers.
Compagnie (Rota)	120 à 180	Capitaine (Kapitan)	3-4 pelotons de fusiliers. Unité tactique de base.

Chapitre 1

La voie vers le bonheur

*Nous sommes le Parti de la classe qui est sur le chemin de la
conquête du monde.*

FRUNZE (Rapport aux délégués militaires envoyés au XI^{ème}
Congrès du RKP (b) (1922))

Marx et Engels prédisaient une guerre mondiale et des conflits internationaux prolongés qui allaient durer « quinze, vingt, cinquante ans. » La perspective ne les effrayait pas. Les auteurs du *Manifeste Communiste* n'appelaient pas le prolétariat à éviter la guerre ; au contraire, ils la considéraient comme désirable. La guerre était mère de la révolution. Le résultat d'une guerre mondiale, selon les mots d'Engels, serait « l'épuisement général et la création de conditions pour la victoire finale de la classe laborieuse. » (Karl Marx, Friedrich Engels, *Works*, Ch. 21, P. 351)

Marx et Engels ne vécurent pas pour connaître la guerre mondiale, mais un successeur de leur cause leur fut trouvé en la personne de Lénine. Dès les premiers jours de la première guerre mondiale, le parti de Lénine se déclara favorable à la défaite du gouvernement de son propre pays, afin que « la guerre impérialiste pût être transformée en guerre civile. »

Lénine calcula que les partis de gauche dans les autres pays se soulèveraient également contre le gouvernement de leurs pays respectifs, et que la guerre mondiale impérialiste se transmuterait en guerre civile mondiale. Cela ne se produisit pas. Sans abandonner ses espoirs d'une révolution mondiale, dès l'automne 1914, Lénine adopta un programme minimum. Si la révolution mondiale ne devait pas découler de la guerre mondiale, tout ce qui pouvait être mené pour provoquer une révolution dans au moins un pays devait l'être ; peu importe quel pays. « Lorsque le prolétariat a conquis ce pays, il se dressera contre le reste du monde, » fomentant désordres et soulèvements dans d'autres pays, « ou s'en prenant directement à eux par la force armée » (*Du mot d'ordre des États-Unis d'Europe*).

Pour Lénine, comme pour Marx, la révolution mondiale restait l'étoile directrice, et il ne perdait pas de vue cet objectif. Mais selon le programme minimum, la première guerre mondiale n'allait faciliter la révolution que dans un seul pays. Comment, dès lors, la révolution mondiale pourrait-elle se produire par la suite ? Lénine apporta une réponse tranchée à cette question en 1916 : en résultat d'une seconde guerre impérialiste (*Le Programme militaire de la Révolution prolétarienne*).

J'ai peut-être tort, mais à la lecture d'une grande partie des écrits produits par Hitler, je n'ai trouvé absolument aucune indication qu'en 1916, Adolf Schickelgruber rêvât de la seconde guerre mondiale. Mais Lénine, oui. Qui plus est, il établit la nécessité d'une telle guerre comme base théorique de l'édification du socialisme dans le monde entier.

Les événements se développèrent rapidement. La révolution de Russie se produisit l'année suivante. Lénine se hâta d'y revenir après son exil. Dans le maelström de confusion et l'absence totale d'autorité, lui et son parti, petit mais organisé militairement, s'emparèrent du pouvoir au travers d'un *coup d'État*¹. Au mois de mars

1. En français dans le texte, NdT.

1918, il conclut l'accord de paix de Brest-Litovsk avec l'Allemagne et ses alliés. À ce moment de l'histoire, la position de l'Allemagne était déjà désespérée. Lénine avait bien sûr compris cela. La paix qu'il signa lui libéra par conséquent les mains, lui permit de renforcer, au travers d'un conflit civil, la dictature communiste au sein de la Russie, et accorda à l'Allemagne des ressources et réserves considérables pour poursuivre la guerre à l'Ouest, qui épuisait à la fois l'Allemagne et les alliés occidentaux.

En concluant un accord séparé avec l'ennemi, Lénine trahit les alliés de la Russie. Mais Lénine trahit également la Russie elle-même. Début 1918, la victoire de la France, du Royaume-Uni, de la Russie, des États-Unis et d'autres pays contre l'Allemagne et ses alliés était déjà inévitable. La Russie avait perdu des millions de soldats et méritait pleinement de figurer parmi les vainqueurs, aux côtés de ses alliés occidentaux. Mais Lénine n'avait pas besoin d'une telle victoire. Il avait besoin d'une révolution mondiale. Lénine comprenait que la paix de Brest-Litovsk avait été conclue non pas dans les intérêts de la Russie, mais dans les intérêts de la révolution mondiale, dans les intérêts d'établir le communisme en Russie et d'autres pays. Lénine reconnut qu'il avait placé la dictature mondiale du prolétariat et la révolution mondiale « au-dessus de tous les sacrifices nationaux. » (Rapport du comité central sur le VIII^{ème} Congrès du RKP (b) (1919)). Il accorda même à l'Allemagne, sans combattre, un million de kilomètres carrés des terres les plus fertiles et les régions industrielles les plus riches de la zone occidentale de la Russie, et versa une indemnité en or. Pourquoi ?

La raison réside en ce que la « paix » de Brest-Litovsk rendait superflus des millions de soldats russes. Libérés du contrôle de toute autorité, ces millions d'hommes rentrèrent chez eux, et brisèrent en chemin les fondations du système étatique et de la démocratie récemment éclos. Brest-Litovsk marqua le début de la féroce guerre civile ; pendant que les frères s'affrontaient, les Communistes renforcèrent et étendirent leur pouvoir jusqu'à ce qu'après quelques années, le pays fut tout entier sous leur coupe.

Brest-Litovsk ne fut pas seulement orienté contre les intérêts nationaux de la Russie, mais également contre ceux de l'Allemagne, et son esprit comme sa lettre servirent de prototypes au pacte Molotov-Ribbentrop. Le calcul réalisé par Lénine en 1918 était exactement le même que celui établi par Staline en 1939. Laissons l'Allemagne se battre à l'Ouest, laissons l'Allemagne et les alliés occidentaux s'auto-épuiser l'un après l'autre autant que cela sera possible ; quant à nous, nous aiderons l'Allemagne à tout prix à s'auto-épuiser jusqu'à la limite extrême, puis nous agirons.

Alors que l'accord de paix était en train d'être signé selon les ordres de Lénine à Brest-Litovsk, on œuvrait intensément à *Pétrograd* pour préparer le renversement du gouvernement allemand. À l'époque, le journal communiste germanophone, *Die Fackel*, avec une circulation de 500 000 exemplaires, était publié à Pétrograd. *SPARTAK*, le groupe communiste allemand, avait été établi à Pétrograd en janvier 1918, avant même la signature de l'accord de Brest-Litovsk. Deux autres journaux, *Die Weltrevolution* et *Die Rote Fahne*, virent également le jour, non pas en Allemagne, mais en Russie communiste, également suivant les ordres de Lénine qui avait signé la « paix » avec l'Allemagne. Durant les années 1920, le communisme étendit de profondes racines en Allemagne. De fait, Lénine se mit à œuvrer en ce sens précisément au moment où l'Allemagne perdait la guerre à l'Ouest, et où il avait tiré d'elle un accord de « paix » alors qu'elle était la plus vulnérable.

Les calculs de Lénine étaient justes. L'empire allemand ne fut pas en mesure de retenir l'énorme pression d'une guerre d'usure ; de fait, cette guerre amena à la chute de l'empire — et à la révolution. Lénine rendit immédiatement le traité caduc. Des États communistes extrêmement semblables au régime bolchevique de Lénine furent établis sur les ruines des empires dans une Europe déchirée par la guerre. « Nous sommes sur le seuil de la révolution mondiale ! » exulta Lénine. Il jeta alors aux orties son programme minimum. Il ne parlait plus de la nécessité d'une seconde guerre mondiale, car il pensait désormais que la révolution mondiale pour-

rait être accomplie comme résultat de la première guerre mondiale.

Lénine établit le [Comintern](#), suivant la définition de son propre nom, le parti communiste mondial, et lui donna pour objectif d'établir une république socialiste soviétique mondiale.

Mais la révolution mondiale n'advint pas. Les régimes communistes de Bavière, de Brême, de Slovaquie et de Hongrie s'avérèrent faibles et non viables. Lorsque le moment fut venu de s'emparer du pouvoir et de l'exercer, les partis de gauche des pays occidentaux firent montre d'incertitude et de vacillations, et Lénine ne pouvait leur apporter qu'un soutien moral. La totalité des forces bolcheviques était mobilisée pour écraser les résistances intérieures au communisme, en Russie même. Lénine dut œuvrer jusqu'en 1920 pour renforcer suffisamment sa position en Russie. Seulement alors, l'Europe devint l'arène désignée par la révolution.

Le moment favorable était déjà passé en Allemagne. Malgré tout, l'Allemagne de 1920 constituait un terrain éminemment favorable pour mener la lutte des classes. Elle s'était vue détruite et humiliée. Tous ses idéaux avaient été désacralisés et foulés aux pieds. Une crise économique féroce faisait rage dans tout le pays. Au mois de mars, elle fut secouée par une grève générale qui suscita selon certaines sources la participation de plus de douze millions de personnes. L'Allemagne était un baril de poudre, et il suffisait d'une étincelle pour y mettre le feu.

L'hymne officiel de l'Armée rouge (la marche de [Boudienny](#)²) comprend l'expression : « Prenons Varsovie ! Puis Berlin ! » [Nikolaï Boukharine](#), théoricien des communistes soviétiques, proclama slogan plus déterminé dans le journal *Pravda* : « Allons directement aux murs de Paris et de Londres ! »

Mais la Pologne se dressait sur la voie des légions rouges. L'Union soviétique et l'Allemagne ne partageaient aucune frontière commune ; pour déclencher la révolution, il était essentiel de détruire

2. Au départ, la chanson fut dédiée à [Semion Boudienny](#), héros légendaire de la guerre civile puis Maréchal de l'Union soviétique.

la barrière qui les séparait. La Pologne était un pays libre et indépendant. Malheureusement pour les Communistes, c'était [M.N. Toukhatchevski](#), un commandant ne comprenant pas l'essence de la stratégie, qui se trouvait à la tête des armées soviétiques. Les armées de Toukhatchevski furent vaincues avant d'avoir atteint Varsovie et durent pratiquer une honteuse retraite. À un moment critique, Toukhatchevski se retrouva sans ressources stratégiques, et le résultat en fut une défaite spectaculaire.

La défaite de Toukhatchevski ne fut pas le résultat du hasard. Six mois avant le lancement de la « campagne de libération » soviétique de Varsovie et Berlin, Toukhatchevski avait posé pour principe, pour « base théorique, » que les réserves stratégiques n'étaient pas nécessaires à la guerre. La stratégie est constituée de lois simples mais inexorables. Son principal fondamental est celui de la concentration. Au moment et au lieu décisifs, il faut concentrer une *puissance écrasante* contre le point le plus vulnérable de l'ennemi. Pour ainsi concentrer cette puissance, il faut en disposer en réserve. Toukhatchevski n'avait pas compris ce point, et en paya le prix. Il s'ensuivit que la révolution en Allemagne dut être reportée jusqu'en 1923.

La route empruntée par les hordes de Toukhatchevski en Pologne avait eu des conséquences des plus déplaisantes pour les Bolcheviques. La Russie se souleva subitement dans une tentative désespérée de renverser la dictature communiste. Les travailleurs de Pétrograd, berceau de la révolution, se mirent en grève ; ils demandaient du pain, ils demandaient la liberté qu'on leur avait promise. Les Bolcheviques réprimèrent ces manifestations, mais une escadrille de la Flotte Baltique se rallia aux manifestants. Les marins de [Kronstadt](#) (la principale base maritime soviétique, aux abords de Pétrograd), les mêmes qui présentèrent les armes à Lénine et Trotsky, demandèrent que les Communistes fussent expulsés des Soviets, ou conseils. Une vague de manifestations paysannes balaya le pays ; et dans les bois de Tambov, un groupe de paysans constitua une armée anti-communiste qui était puissante et bien

organisée, mais mal armée.

La brutalité dont fit preuve Toukhatchevski à Kronstadt devint légendaire. Le massacre monstrueux des paysans de la province de Tambov reste l'une des pages les plus terrifiantes de l'histoire. Et c'est Toukhatchevski qui est l'auteur de cette page. Le XX^{ème} siècle restera dans l'histoire pour avoir produit un bon nombre de criminels comme [Iejov](#), [Himmler](#) ou [Pol Pot](#). Si l'on considère la quantité de sang déversé, Toukhatchevski mérite pleinement de figurer parmi eux, car en son temps, Toukhatchevski fut un précurseur pour la plupart de ces scélérats !

En 1921, Lénine introduisit la *Nouvelle Politique Économique*, ou NEP. Ce projet ne comportait rien de bien neuf, se réduisant à guère plus que le bon vieux capitalisme. Il est reconnu que Krons-tadt et Tampov constituèrent des raisons importantes qui contraignirent Lénine à introduire des éléments de libre marché et de relâcher le nœud idéologique qui enserrait le cou de la société. Les autres raisons sont à rechercher avec plus de profondeur.

En 1921, Lénine avait compris que la première guerre mondiale n'avait pas débouché sur la révolution mondiale. Suivant les conseils prodigués par Trotsky, il était nécessaire de passer à une révolution permanente, en frappant coup sur coup les faiblesses de la société libre, tout en préparant dans le même temps la seconde guerre mondiale, qui pourrait apporter la « libération » finale. Avant l'introduction de la NEP en décembre 1920, Lénine affirma qu'« une telle guerre est inévitable... » (Discours au conseil de Moscou pour le premier anniversaire du Comintern, 1920). « Nous avons mis fin à une phase de guerres, et devons nous préparer à la suivante. » (Discours face au VIII^{ème} congrès des Soviets, 1920). C'est dans cet objectif que fut introduite la NEP. La paix constitue un temps de respiration au cœur de la guerre. C'est ce qu'affirme Lénine, tout comme Staline, et tout comme la *Pravda*. Les Communistes avaient mis de l'ordre sur leurs terres pour renforcer et consolider leur pou-

voir, développer une industrie de guerre exceptionnellement forte, et préparer le peuple à des guerres, batailles et « campagnes de libération » à venir.

L'introduction d'éléments de libre marché n'impliqua en aucune mesure la répudiation des préparations de la révolution mondiale ni de la seconde guerre mondiale. L'année suivante, l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques — l'URSS — avait été constituée. La déclaration qui accompagna la formation de l'URSS listait quatre républiques ; on escomptait que ce nombre allât croissant jusqu'à intégrer le monde entier.

La déclaration qui accompagnait la constitution de l'URSS constituait une *déclaration de guerre claire et directe vis-à-vis du reste du monde*. Cette déclaration est toujours en vigueur. Personne ne l'a jamais révoquée. Il existe une différence entre cette déclaration et celle que contient *Mein Kampf*. Hitler a écrit son livre ultérieurement, et celui-ci représente les opinions d'un individu, *Mein Kampf* signifiant littéralement *mon combat*. La déclaration sous-jacente à la constitution de l'URSS constitue un document officiel concernant le principal objectif d'un vaste État, qui est de détruire et subjuguier tous les autres États du monde.

Chapitre 2

L'ennemi principal

S'il existe un lieu où on peut déclencher une révolution en Europe, ce lieu est l'Allemagne. . . et la victoire de la révolution en Allemagne garantira la victoire de la révolution mondiale.

STALINE (*Sochineniya*, Vol. 6, p. 267)

En 1923, l'Allemagne se trouvait une nouvelle fois au bord de la révolution. Lénine ne figurait plus parmi les gouvernants de l'URSS ni à la direction du Comintern. Staline s'était emparé de presque toutes les rênes du gouvernement, même si ce fait n'avait pas encore été perçu par le pays, par le monde, ni même par ses rivaux.

Voici la manière suivant laquelle Staline décrivait son rôle dans les préparations en cours pour la révolution en Allemagne en 1923 : « La Commission allemande du Comintern, composée de [Zinoviev](#), [Bukharin](#), Staline, Trotsky, [Radek](#) et divers camarades allemands, a adopté une suite de décisions spécifiques selon lesquelles une assistance directe sera accordée aux camarades allemands pour leur permettre de s'emparer du pouvoir. » (Discours face à la session plénière du Comité Central et à la Commission de Contrôle Central du VKP (b), 1^{er} août 1927).

Boris Bajanov, le secrétaire particulier de Staline, a apporté une description plus détaillée de ces préparations. Les ressources qui leur étaient allouées étaient colossales. Le Politburo décida lors d'une réunion secrète qu'aucune économie ne serait réalisée sur ce projet. Tous les Communistes d'extraction allemande vivant en Union soviétique furent préparés à agir, ainsi que tous les Communistes qui parlaient l'allemand. On les envoya œuvrer clandestinement en Allemagne. Le personnel subalterne ne fut pas seul à être envoyé en Allemagne. Des dirigeants soviétiques de haut niveau, comme Vassily Schmidt, un commissaire du peuple soviétique, Joseph Unschlikht, président adjoint du GRU¹ et futur dirigeant des renseignements militaires, et Karl Radek ainsi que G. L. Piatakov, alors membres du Comité Central du Parti Communiste Soviétique, furent également envoyés en Allemagne. N. Krestinski, représentant plénipotentiaire, ou ambassadeur en Allemagne, se mit à travailler avec une fervente intensité. L'ambassade soviétique devint dans son entièreté le centre nerveux de l'organisation de la révolution : affluèrent via l'ambassade instructions en provenance de Moscou, flots d'argent immédiatement dépensé en monticules de littérature communiste, ainsi qu'une avalanche d'armes et de munitions. « Unschlikht se vit attribuer la responsabilité du recrutement, de l'équipement et de l'organisation des détachements armés insurgés qui allaient mener à bien le *coup d'État*². On lui assigna la responsabilité supplémentaire d'organiser une police secrète allemande et d'exterminer la bourgeoisie et les ennemis de la révolution après la survenue du *coup* » (B. Bajanov, *Memoirs*, Paris 1980 ; p. 67).

Le Politburo soviétique travailla sur le plan détaillé du *coup* et le ratifia. La date à laquelle l'opération devait être menée fut fixée au 9 novembre 1923. Mais la révolution ne se produisit pas. Les raisons en furent nombreuses.

1. La police secrète soviétique changea fréquemment d'initiales ; il s'agit d'une nouvelle variation du NKVD ou du KGB.

2. En français dans le texte, NdT.

Pour commencer, la vaste majorité du peuple allemand choisit le juste milieu. On préféra les socio-démocrates. Le parti communiste ne reçut pas le soutien dont il avait besoin de la part des masses. Qui plus est, le parti était divisé en deux factions, et selon Lénine et Trotsky, les dirigeants du parti ne faisaient pas montre d'une détermination suffisante. Deuxièmement, l'Allemagne et l'Union soviétique ne partageaient aucune frontière commune. Comme ils s'en étaient rendu compte quatre années auparavant, la Pologne s'étendait entre les deux pays. S'ils avaient eu une frontière commune, l'Armée rouge se serait trouvée en position d'aider le parti communiste allemand et ses dirigeants indécis.

La troisième raison, et peut-être la plus importante, fut que Lénine se trouvait à l'article de la mort, et avait depuis un certain temps cessé de gouverner l'Union soviétique ou de diriger la révolution mondiale. Les héritiers de Lénine étaient légion — Trotsky, Zinoviev, [Kamenev](#), [Rykov](#), et Bukharin. Outre ces rivaux évidents, œuvrait le modeste Staline, que personne ne considérait comme aspirant au pouvoir, mais qui, selon les mots de Lénine, avait déjà « concentré un pouvoir illimité en ses seules mains. » (*Testament politique*, 1923).

La révolution allemande de 1923 fut dirigée depuis le Kremlin, mais une lutte acharnée visant à déterminer qui prendrait le contrôle de la révolution mondiale était déjà entamée. Aucun des prétendants évidents au pouvoir ne voulait voir son opposant dans le rôle de dirigeant de la révolution allemande, et par extension européenne. Ils se disputaient le contrôle et envoyaient à leurs subordonnés des instructions contradictoires entre elles. Au vu de ces circonstances, aucun d'entre eux ne pouvait sortir vainqueur de cette lutte. Staline opta pour un positionnement plus avisé : il ne se présenta pas au rang de prétendant luttant pour le pouvoir. Au lieu de cela, il décida de concentrer toute son attention à consolider son autorité personnelle pour la rendre incontestable.

Durant les années qui suivirent immédiatement, Staline rétrograda hors du rang le plus élevé du Parti quiconque aspirait au

poste de dirigeant, et le faisait chuter jusqu'à l'emprisonner dans les geôles de [Lubyanka](#). Après avoir pris le pouvoir, Staline supprima tous les obstacles qui gênaient la révolution allemande. Il ordonna au Parti communiste allemand et le contraignit de suivre les instructions de Moscou sans poser de question. Il établit une frontière commune avec l'Allemagne. Il annihila la social-démocratie allemande. Sa position était à la fois simple et fondée sur des principes : il était nécessaire de se battre contre les Socio-Démocrates et contre les pacifistes, qui distraient le prolétariat de la révolution et de la guerre. Le 7 novembre 1927, Staline lança un slogan qui énonçait : « Il est impossible d'en finir avec le capitalisme sans d'abord en finir avec la social-démocratie dans le mouvement des travailleurs. » (*Pravda*, N°255, 6/7 Nov 1927). L'année suivante, Staline déclara que la tâche principale des Communistes était de lutter contre la social-démocratie : « pour commencer, la lutte contre la social-démocratie sur toutes les lignes, y compris la dénonciation du pacifisme bourgeois et ce qui s'ensuit. » (Staline, *Sochineniya*, Vol. 11, p. 202). L'attitude de Staline vis-à-vis de ceux qui se déclaraient ouvertement favorables à la guerre, par exemple contre les Nazis allemands, était tout aussi simple et compréhensible. Il fallait soutenir les Nazis : laisser ceux-ci éliminer les socio-démocrates et les pacifistes ; les laisser démarrer une nouvelle guerre et détruire chaque État européen, chaque parti politique, chaque parlement, chaque armée et chaque syndicat. En 1927, Staline prédisait déjà que les Nazis allaient s'emparer du pouvoir et il considérait qu'il s'agirait d'un événement positif. « C'est précisément ce fait qui amènera à une exacerbation de la situation interne au sein des pays capitalistes et au soutien par les travailleurs de la révolution. » (Staline, *Sochineniya*, Vol. 10, p. 49).

Staline soutenait les Nazis. De fervents disciples de Staline, comme [Herman Remmele](#), membre du Politburo du Parti communiste allemand, manifestait ouvertement son soutien aux Nazis, qui cherchaient alors à s'emparer du pouvoir. Le rôle joué par Staline dans la prise de pouvoir des Nazis en Allemagne fut considérable.

Comme l'affirma Leon Trotsky en 1936 : « Sans Staline, il n'y aurait pas eu de Hitler, il n'y aurait pas eu de Gestapo ! » (*Bulletin de l'Opposition (BO)*, Nos. 52-53, octobre 1936). Une autre déclaration produite par Trotsky en novembre 1938 révèle la sagacité de Trotsky et sa connaissance du sujet en question. « Staline a finalement délié les mains de Hitler, ainsi que celles de ses ennemis, et a donc poussé l'Europe vers la guerre. » Il affirma cela au moment même où [Chamberlain](#) se réjouissait à l'idée d'avoir pu éviter la guerre, où Mussolini se considérait comme faiseur de paix, et où Hitler n'avait encore aucune intention d'ordonner l'invasion de la Pologne, et encore moins celle de la France. Au moment où l'Europe reprenait son souffle avec soulagement en pensant que la guerre avait été évitée, Trotsky savait déjà que la guerre allait advenir rapidement, et qui en serait désigné responsable.

Le 21 juin 1939, des négociations intenses dirigées contre l'Allemagne se tinrent entre le Royaume-Uni, la France et l'Union soviétique. Rien n'indiquait que des surprises ou complications pourraient survenir. Trotsky affirma à ce moment : « L'Union soviétique va avancer vers les frontières allemandes en y massant toute sa force juste au moment où le Troisième Reich s'impliquera dans le conflit pour une nouvelle répartition du monde. » Et de fait, c'est précisément ainsi que les choses se produisirent. L'Allemagne allait se battre en France, cependant que Staline, « en massant toute sa force, » allait écraser les pays neutres sur ses frontières occidentales, s'approchant de la sorte de la frontière allemande. En ce jour du 21 juin 1939, Trotsky réalisa une prophétie encore plus extraordinaire — qu'à l'automne 1939, la Pologne serait occupée, et que l'Allemagne comptait attaquer l'Union soviétique à l'automne 1941.

Trotsky réalisa une erreur mineure de quelques mois sur le début de la guerre contre l'Union soviétique. Nous allons voir plus loin que Staline réalisa également la même erreur.

De nos jours, alors que nous lisons, avec quelque cinquante années de recul, les déclarations et prédictions produites par Trotsky,

nous pouvons apprécier leur justesse. Mais cela soulève la question : comment savait-il tout cela ? Il n'y a aucun secret autour de Trotsky. Il avait été l'un des dirigeants du *coup d'État* communiste. Il était le créateur de l'Armée rouge et son dirigeant. Il avait été le représentant soviétique lors des négociations de Brest-Litovsk. Il était le premier dirigeant de la diplomatie soviétique. Il était, aux côtés de Lénine, un dirigeant reconnu de l'Union soviétique et de la révolution mondiale. Il savait donc fort bien ce qu'était le communisme, ce qu'était l'Armée rouge, et qui était Staline. Trotsky a déclaré que toutes ses prédictions étaient fondées sur des publications soviétiques publiques et en particulier sur les déclarations de [George Dimitrov](#), secrétaire du Comintern.

Trotsky fut la première personne à comprendre le jeu de Staline, ce qui ne fut pas le cas des dirigeants occidentaux, pas même de Hitler, du moins au départ. Le jeu était des plus simples. Trotsky lui-même en fut victime, et c'est pour cette raison qu'il le comprit. En travaillant de mèche avec Zinoviev et Kamenev, Staline, créant un nouveau groupe pour infliger des préjudices à son camarade révolutionnaire, retira son pouvoir à Trotsky. Ensuite, en travaillant de mèche avec Bukharin, Staline supprima Zinoviev et Kamenev. Puis Staline se débarrassa également de Bukharin. Staline poursuivit en utilisant [Henrik Yagoda](#) afin de faire disparaître la génération de [tchékistes](#) de [Felix Dzerzhinsky](#). Puis, en utilisant comme levier [Nikolai Yezhov](#), il écarta à son tour Henrik Yagoda et sa génération. Avec l'aide de [Lavrenty Beria](#), Staline évinça Yezhov et sa génération. Staline continua de jouer ce même jeu sur l'arène internationale et Trotsky s'en rendit également compte. Pour Staline, le nazisme allemand constituait un instrument qui pouvait tracer une voie vers la révolution au travers de la glace solide — un brise-glace. Le nazisme allemand pouvait déclencher la guerre et la guerre déboucherait sur une révolution. Que le brise-glace brise l'Europe ! Hitler pouvait réaliser ce dans quoi Staline ne voulait pas tremper. Staline affirma en 1927 que la seconde guerre impérialiste était tout à fait inévitable, tout aussi inévitable, en fait,

que l'entrée dans cette guerre de l'Union soviétique. Mais il tenait à ne pas y prendre part lui-même dès le départ. « Nous bougerons, mais nous serons les derniers à bouger, afin de projeter notre poids dans la balance et de la faire pencher. » (Staline, Vol. 7, p. 14).

En Europe, Staline avait besoin de crises, de guerres, de destructions et de famines. Hitler pouvait réaliser tout cela pour son compte. Plus Hitler commettrait de crimes en Europe, meilleures seraient les choses pour Staline, et plus nombreuses seraient les raisons justifiant un jour l'envoi de l'Armée rouge comme libératrice de l'Europe. Trotsky comprit tout cela bien avant le début de la seconde guerre mondiale et avant l'accession de Hitler au poste de chancelier. « Qu'ils parviennent au pouvoir, » affirma Trotsky en 1932, pour expliquer l'attitude de Staline vis-à-vis des Nazis allemands, « qu'ils se compromettent, et puis ... »

À partir de 1927, Staline déploya tous les efforts possibles pour soutenir les Nazis, qui cherchaient le pouvoir, mais bien entendu pas de manière publique. À partir de 1933, Staline allait faire tout son possible pour pousser les Nazis à la guerre. Lorsqu'ils entrèrent en guerre, Staline allait ordonner aux Communistes vivant dans les pays démocratiques d'épouser temporairement les idées pacifistes, afin de démoraliser les forces armées des pays occidentaux, pour ouvrir la voie aux Nazis et capituler face à eux et demander la fin de la « guerre impérialiste, » tout en sapant dans le même temps l'effort de guerre de leur propre pays et gouvernement.

Lorsqu'il déploya son brise-glace — le nazisme allemand — contre l'Europe démocratique, Staline en avait déjà prononcé la sentence de mort. Staline avait déjà prévu de liquider les Nazis cinq ans avant leur prise de pouvoir en Allemagne. « Éclatement du fascisme, renversement du capitalisme, établissement du pouvoir soviétique et libération des colonies de l'esclavage. » (Staline, *Sochineniya*, Vol. 11, p. 202).

Le fascisme fut le pendu de l'Europe. Staline le soutenait, mais avant même qu'il ait commencé son ouvrage, Staline lui avait préparé la même destinée que celle qu'il réservait lui-même à ses vic-

times.

Chapitre 3

Pourquoi armer les Communistes ?

Sans acier, le peuple s'éteint.
Faust, de Gounot

En 1933, [Heinz Guderian](#), colonel allemand (qui devint par la suite général), visita une usine de fabrication de locomotives à [Kharkov](#). Guderian constata qu'outre les locomotives, l'usine produisait également des chars comme produits dérivés. Les chars étaient produits à la cadence de 22 par jour.

Lorsqu'on mesure la production des produits dérivés d'une usine soviétique en temps de paix, il convient de se souvenir qu'en 1933, l'Allemagne ne produisait absolument aucun char. En 1939, Hitler entra en guerre avec 3195 chars, moins que la production de la seule usine de Kharkov en temps de paix sur une période de 6 mois. Lorsqu'on veut évaluer le sens d'une production de 22 chars par jour, il faut également garder à l'esprit qu'en 1940, même après le début de la seconde guerre mondiale, les États-Unis d'Amérique disposaient d'environ 400 chars *en tout et pour tout*.

Quid de la qualité des chars que Guderian vit dans l'usine de Kharkov ? Ces chars avaient été créés par [J. W. Christie](#), le génie du char étasunien. Les concepteurs de chars soviétiques étaient les seuls à monde à reconnaître les accomplissements réalisés par Christie. L'un des chars étasuniens de Christie fut acheté aux États-Unis et envoyé en fraude en Union soviétique ; le char était documenté pour le transit comme un tracteur agricole. Ledit « tracteur » fut dès lors produit en grands nombres en Union soviétique comme [Mark BT](#) — les initiales en russe pour les mots « chars rapides. » Le premier *Mark BT* présentait une vitesse de 100 kilomètres par heure. De nos jours, aucun char au monde n'approche cette vitesse de pointe.

La forme du blindage du *Mark BT* était à la fois simple et efficace. Aucun char de l'époque, pas même ceux qui étaient produits pour le compte de l'armée des États-Unis, ne disposait d'un armement similaire. Le meilleur char en opération durant la seconde guerre mondiale fut le [T34](#), un descendant direct du *Mark BT*. La forme de son blindage fut développée sur la base des idées du grand concepteur de chars étasunien. Le principe consistant à positionner le blindage frontal du char en oblique fut utilisé, après le T34, sur le char allemand Panzer puis sur tous les autres chars produits dans le monde.

Durant les années 1930, pratiquement tous les chars dans les pays qui en produisaient étaient conçus avec le moteur positionné à l'arrière, et la système de transmission à l'avant. Le *Mark BT* constituait une exception à cette règle. Le moteur et le système de transmission se trouvaient tous deux à l'arrière. Il allait falloir attendre un quart de siècle pour que le reste du monde comprît les avantages de cette structure.

Les chars *Mark BT* furent l'objet d'améliorations continues. Leur champ d'action avec un plein de carburant fut étendu à 700 kilomètres. Cinquante ans plus tard, cela relève du rêve pour la majorité des équipages de chars. En 1936, les chars *Mark BT* produits en grande série pouvaient traverser à gué de profondes rivières en



FIGURE 3.1 – Photographie d'un char soviétique T34

mode sous-marin. De nos jours même, à la fin du XX^{ème} siècle, tous les chars utilisés par les ennemis probables de l'Union soviétique ne disposent pas de cette capacité. On commença dès 1938 à munir les chars *Mark BT* de moteurs diesel. Les autres chars du monde n'eurent ce privilège que 10 à 20 années plus tard. Enfin, le char *Mark BT* était doté d'un système d'armement très puissant pour l'époque.

Après avoir étalé autant d'avantages quantitatifs et qualitatifs au sujet des chars soviétiques, il convient de noter un petit inconvénient propre à ces chars. Il était impossible d'en faire usage sur le sol soviétique.

Le principal trait du char *Mark BT* était sa vitesse. Cette qualité dominait toutes les autres caractéristiques de l'engin, au point qu'on la retint pour désigner le char.

Le *Mark BT* est un char d'agression. À tous égards, il est remar-

quablement semblable au petit mais très mobile guerrier cavalier qui composa les hordes innombrables de Genghis Khan. Ce grand conquérant du monde vainquit tous ses ennemis en réalisant des frappes éclair en très grand nombre, en usant exclusivement de soldats mobiles. Ce n'était pas de face ni par la force des armes que Genghis Khan détruisit ses ennemis, mais par des manœuvres rapides réalisées en profondeur. Genghis Khan ne voulait pas de chevaliers lents, mais des hordes de soldats rapides et légers, capables de couvrir de vastes distances, de traverser à gué les rivières et de se déplacer dans la profondeur des arrières des territoires ennemis.

C'est exactement pour le même dessein que les chars *Mark BT* avaient été conçus. Le 1^{er} septembre 1939, on avait produit davantage de chars de ce modèle que tout autre char dans le monde, tous pays, tous chars de tous types confondus. La mobilité, la vitesse, et le rayon d'action avaient pour contrepartie un blindage plus léger et moins épais, mais néanmoins efficace. Les chars *Mark BT* n'étaient utilisables que dans le cadre d'une guerre d'agression, uniquement sur les arrières de l'ennemi, et uniquement au travers d'une opération offensive rapide, voyant des nuées de chars surgir sans crier gare en territoire ennemi, en dépassant ses centres de résistance et en se précipitant dans ses profondeurs stratégiques, où l'on ne trouvait aucun soldat, mais ses villes, ses ponts, ses usines, ses aérodromes, ses ports, ses dépôts, ses postes de commandement et ses centres de communication.

Les qualités remarquablement agressives du char *Mark BT* résultaient également de l'utilisation d'un système unique de chenilles et de suspension. Sur des routes en terre, le *Mark BT* fonctionnait sur de larges chenilles, mais basculait sur roues pour les routes carrossables, gagnant alors une vitesse comparable à celle d'une voiture de course. Mais chacun sait que la vitesse n'est pas compatible avec les performances tout-terrain. Il s'agit donc de choisir entre, d'un côté, une voiture rapide qui ne roule que sur de bonnes routes, ou de l'autre, un tracteur lent qui peut circuler partout. Les



FIGURE 3.2 – Genghis Khan conquiert le monde au moyen de hordes de troupes armées légèrement et de brillantes manœuvres, et non avec des armes puissantes. Les blindés BT soviétiques furent conçus sur des principes similaires : dotés d'un blindage réduit et capables d'atteindre des vitesses exceptionnelles, ils furent produits en grandes quantités.

maréchaux soviétiques avaient opté pour la voiture rapide. Ainsi, les chars *Mark BT* étaient tout à fait inutiles en territoire soviétique. Lorsque Hitler lança l'[Opération Barbarossa](#), pratiquement tous les chars *Mark BT* furent abandonnés. Il était presque impossible de les utiliser hors route, même avec des chenilles. On ne les utilisa jamais sur roues. Le potentiel de ces chars ne fut jamais concrétisé, et il n'aurait en aucun cas pu se révéler sur le territoire

soviétique. Le *Mark BT* avait été conçu pour opérer uniquement en territoire étranger, et qui plus est, uniquement en territoire doté de bonnes routes, comme on l'a déjà noté plus haut.

Examinons les voisins de l'Union soviétique. À l'époque, tout comme de nos jours, on ne trouvait pas de bonnes routes en Turquie, en Iran, en Afghanistan, en Chine, en Mongolie, en Mandchourie, ni en Corée du Nord. Joukov utilisa le *Mark BT* en Mongolie, où le terrain est aussi plat qu'une table de billard. Mais il ne les utilisa que munis de leurs chenilles et ne fut pas satisfait du résultat. Hors route, il arrivait fréquemment que les chenilles des chars patinent sans prendre sur la surface, cependant que les roues, du fait de la pression considérable qu'elles devaient porter en comparaison, que l'on considère un terrain hors route ou une route de terre, ne faisaient que tourner sur place et s'enliser en laissant le char immobile.

À la question : où l'énorme potentiel du char *Mark BT* pouvait-il être déployé avec succès, il n'existe qu'une seule réponse : en Europe centrale et en Europe du Sud. Les seuls territoires sur lesquels les chars pouvaient être déployés, après qu'on leur aurait retiré leurs chenilles, étaient l'Allemagne, la France et la Belgique. À la question de savoir quel élément, entre chenilles et roues, est plus important pour les chars *Mark BT*, les manuels soviétiques de l'époque apportent une réponse sans ambages : les roues. Le trait le plus important du *Mark BT*, la vitesse, a besoin des roues. Les chenilles ne constituent qu'un moyen d'atteindre un territoire étranger. Par exemple, il était possible de traverser la Pologne en usant des chenilles pour, une fois parvenus sur les autoroutes allemandes, les remplacer par les roues, sur lesquelles les opérations pourraient commencer. Les chenilles étaient considérées comme des accessoires auxiliaires, à n'utiliser qu'une fois entrés en guerre, puis à jeter et à oublier. C'est exactement la même chose qu'un parachutiste qui fait usage de son parachute dans le seul objectif d'atterrir en territoire ennemi. Une fois sur le plancher des vaches, il s'en débarrasse afin de pouvoir opérer sans une charge lourde dont il

n'aura plus besoin. Il s'agissait précisément de l'attitude adoptée vis-à-vis des chenilles de chars. Les divisions et les corps d'armée soviétiques équipés de chars *Mark BT* n'avaient à disposition aucun véhicule de support dont l'objet aurait été de récupérer les chenilles laissées sur le terrain et les rapporter. Une fois les chars *Mark BT* débarrassés de leurs chenilles, ils devaient finir la guerre sur leurs roues.

Certains types de chars soviétiques reçurent le nom de dirigeants communistes, comme le « KV » pour Klim Voroshilov¹, ou le « JS », pour Joseph Staline. Mais la plupart des chars soviétiques recevaient une désignation contenant la lettre « T. » Parfois, outre cette lettre, la désignation comprenait la lettre « O » (la première lettre du mot russe pour « lance-flamme »), « B » (l'initiale du mot russe pour « vélocité ») ou « P » (pour indiquer le caractère « amphibie »² de l'engin).

Puis, en 1938, l'Union soviétique consacra des moyens très importants à la production d'un char étiqueté « A-20 », une dénomination tout à fait inattendue. Que signifie ce « A » ? Aucun manuel soviétique n'explicite cette désignation, et à ce jour, celle-ci reste incertaine selon les dires de nombreux experts. J'ai longtemps cherché la réponse à cette question, et j'ai fini par la trouver à l'Usine N°183. Cette usine produisait des locomotives, mais également dans le même temps des productions moins « pacifiques ». Les personnes ayant travaillé de longue date dans cette usine affirment que le sens premier de la lettre « A », en cette instance, est d'indiquer le mot « Autostradnyi » — autoroutier. À titre personnel, cette explica-

1. Vorochilov fut d'abord maréchal de l'Union soviétique, l'un des alliés les plus proches de Staline ; il devint par la suite président du Soviet Suprême.

2. L'Union soviétique était le seul pays au monde produisant des chars amphibies en grands nombres. Lors d'une guerre défensive, le char n'a pas besoin de traverser d'étendues d'eau. Aussi, lorsque Hitler lança l'Opération Barbarossa, les chars soviétiques amphibies durent être mis de côté car ils étaient inutilisables pour les opérations défensives. Leur production, comme celle des chars *Mark BT*, cessa sur-le-champ.

tion m'apparaît convaincante. Le char *Mark A-20* constituait le dernier développement de la famille *Mark BT*. Le trait principal du *Mark BT* figurait dans son nom, alors pourquoi ne pas exposer de la même manière le caractère principal du *Mark A-20* ? Je suggère que l'objet du *Mark A-20* était d'atteindre l'autoroute avec ses chenilles, et une fois cet objectif premier atteint, de laisser tomber les chenilles et de se transformer en bête de vitesse.



FIGURE 3.3 – Ces chars soviétiques, équipés de chenilles démontables, étaient conçus pour rouler sur les *autobahns* allemandes.

À la fin du XX^{ème} siècle, l'Union soviétique ne dispose toujours pas d'un seul kilomètre de route pouvant être, même de loin, considérée comme une autoroute. Il y a cinquante ans, et depuis toujours, il n'existait aucune autoroute en territoire soviétique. Et en 1938, il n'existait non plus d'autoroute dans aucun des pays présentant une frontière commune avec l'Union soviétique. Mais l'année suivante, en 1939, Staline réalisa la partition de la Pologne, conformément au pacte Molotov-Ribbentrop, et établit ainsi une frontière commune avec un pays *qui disposait bel et bien d'auto-*

routes. Ce pays, c'était l'Allemagne.



FIGURE 3.4 – Ces chars soviétiques, conçus pour se déplacer rapidement sur un réseau routier, n'avaient aucune utilité en territoire soviétique.

On dit que les chars de Staline n'étaient pas encore prêts pour faire la guerre. Mais la réalité est celle-ci. Ils n'étaient pas prêts à assurer une guerre *défensive* sur leur propre territoire. Ils étaient conçus pour mener la guerre sur d'autres territoires.

Ces observations sur les chars sont également valides pour ce qui concerne l'aviation soviétique, que ce soit en matière de qualité ou de quantité. Les contrefacteurs communistes de l'histoire affirment de nos jours que l'Union soviétique disposait certes de nombreux avions, mais que la majorité était d'une qualité médiocre. Qu'il s'agissait d'avions obsolètes et que l'on pouvait donc les négliger dans l'évaluation de l'équilibre des forces. Intéressons-nous unique-

ment aux avions soviétiques contemporains — MIG-3, YAK-1, PE-2 et IL-2 ; ainsi, nous ne tomberons pas dans le travers de prendre en compte d'antiques machines volantes.

Alfred Price est un aviateur britannique qui a durant toute sa vie volé sur plus de 45 modèles d'avions différents, et a cumulé plus de 4000 heures de vol. Voici ce qu'il a trouvé à dire sur ces « antiques machines volantes » :

En septembre 1939, le chasseur le mieux armé en service était le Polikarpov I-16, un développement qui avait été itéré sur la base d'un avion mis en service pour la première fois en 1934, et impliqué dans la guerre civile espagnole... En matière d'armements... on ne l'avait jamais surpassé. Le I-16 type 17, apparu en 1938, disposait de deux mitrailleuses 7.62 ShKAS synchronisées au dessus du radiateur, et de deux canons ShVAK 20 mm intégrés aux ailes. Lesdites mitrailleuses ShKAS présentaient une cadence de tir de 1600 projectiles par minute, et d'une vitesse de projectile en sortie du canon de 823 mètres par seconde ; les canons ShVAK offraient une cadence de tir de 800 munitions par minute, et une vitesse en sortie de bouche de 792 mètres par seconde. Pour ces deux armes, ces performances dépassaient celles des équivalents étrangers disponibles, conférant au Type 17 une puissance de feu plus de deux fois supérieure à celle du Messerschmitt 109E-I et presque trois fois supérieure à celle du Spitfire. La puissance dévastatrice de ce chasseur russe bien costaud présentait des années d'avance sur son temps... Quiconque pense que les Russes se résumaient avant la seconde guerre mondiale à des paysans arriérés et n'ont progressé après le conflit qu'en faisant usage de l'expertise allemande ferait bien de réviser ses opinions. (Alfred Price, *World War II Fighter Conflict*, Londres 1975, pp. 18-21).

On peut ajouter à cela qu'au mois d'août 1939, les chasseurs soviétiques furent les premiers au monde à disposer de roquettes en conditions de combat. Qui plus est, les concepteurs soviétiques avaient, chose unique au monde, créé un avion doté d'un fuselage blindé. L'IL-2 constituait pratiquement un char volant, disposant d'un armement super puissant suivant tous les standards, dont des roquettes lourdes.

Alors, que signifie tout ceci ? Pourquoi, dès les tous premiers jours de la guerre, l'armée de l'air soviétique céda-t-elle la maîtrise

des airs à l'ennemi ? La réponse à cette question est simple. La plupart des pilotes soviétiques, et parmi eux des pilotes de chasseurs, n'avait pas été entraînée à mener des batailles aériennes. À quoi avait-elle donc été entraînée ? À frapper des cibles au sol. Les directives données à l'armée de l'air soviétique (chasseurs et bombardiers) — BUIA-40 et BUBA-40 — donnaient pour instruction aux pilotes de réaliser une grandiose opération offensive éclair, prenant par surprise d'un seul coup les forces aériennes ennemies et s'octroyant la suprématie aérienne. En 1929 même, le magazine soviétique *Guerre et révolution* avait publié un article fondamental sous le titre « La période initiale de la guerre. » Il présentait pour conclusion, que l'on retrouvait dans les directives de l'armée de l'air soviétique, y compris en 1940 et 1941, qu'« il est hautement avantageux de prendre l'initiative et d'être le premier à attaquer l'ennemi. Une fois que l'armée de l'air a pris l'initiative d'attaquer les aérodromes et les hangars de l'ennemi, elle peut compter sur la suprématie aérienne. » (*Guerre et Révolution*, N°9, pp. 19-20 (1929)). Les théoriciens soviétiques des batailles aériennes n'avaient pas à l'esprit un quelconque ennemi générique, mais un ennemi clairement défini. [Alexander Lapchinsky](#), principal stratège aérien soviétique, illustra ses livres avec des cartes très détaillées de cibles de bombardements standards. On y trouvait le nœud ferroviaire de Leipzig, la Friedrichstrasse de Berlin et ses gares ferroviaires, et d'autres lieux similaires. Pour expliquer la manière suivant laquelle il convenait de défendre le territoire soviétique, Lapchinsky affirmait qu'« une attaque au sol déterminée attire à elle comme un aimant les forces aériennes ennemies, et tient lieu de meilleure manière de défendre le pays de ces forces. La défense aérienne du pays n'est pas une manœuvre provenant de la profondeur, mais une manœuvre en profondeur. » (*Vozdushnaya Armiya*, Alexander Lapchinsky, Moscou 1939 ; pp. 176-7). Pour exemple, le terrain d'aviation du 23^{ème} régiment de chasseurs ne se trouvait qu'à 2 kilomètres de la frontière allemande. En conditions de combat, un avion, pour économiser le carburant, décolle le nez tourné vers l'en-

nemi. Les avions du 23^{ème} régiment, comme de nombreux autres, étaient donc contraints de prendre de l'altitude après le décollage *au-dessus* du territoire allemand.

Durant la guerre et après celle-ci, l'Union soviétique a construit quelques aéronefs qui étaient à la fois excellents et étonnamment simples. Mais les plus grandes réalisations de l'aviation soviétique ne furent pas de construire des avions capables de détruire les avions ennemis dans les airs. Il s'agit au contraire de construire des avions pouvant détruire des aéronefs ennemis et d'autres cibles au sol. L'*IL-2* relevait précisément de cette catégorie. Les terrains d'aviation constituaient sa cible la plus importante. En créant cet avion d'agression, [Sergei Ilyushin](#) stipula un seul détail défensif mineur. Le premier modèle d'*IL-2* disposait de deux places. À l'avant, le pilote dirigeait l'avion et attaquait ses cibles, et derrière lui, le tireur aérien protégeait l'arrière de l'appareil des attaques lancées par des chasseurs ennemis. Staline téléphona en personne à Ilyushin pour lui ordonner de retirer le tireur à l'arrière et sa mitrailleuse, et de produire l'*IL-2* comme avion monoplace. Staline, semble-t-il, prévoyait d'utiliser l'*IL-2* dans une situation où aucun chasseur ennemi n'aurait réussi à décoller. Après le lancement de l'Opération Barbarossa, Staline rappela Ilyushin et lui ordonna de revenir à la conception initiale biplace de l'*IL-2*. Au cours d'une guerre défensive, même l'avion de l'agresseur se doit de disposer d'armements défensifs.

C'est en 1927 que Staline prit finalement et de manière permanente sa place au sommet du pouvoir. À partir de cette date, il concentra son attention non seulement sur la consolidation de sa dictature, mais également sur les problèmes du mouvement communiste dans son ensemble, et de la révolution mondiale.

C'est également en 1927 que Staline parvint à la conclusion que la seconde guerre mondiale était inévitable ; que devait se produire un conflit décisif contre le pacifisme social-démocrate qui retardait

le début de ce conflit ; et que les Nazis, avides de pouvoir, étaient les premiers à soutenir puis à détruire.

C'est aussi 1927 qui marqua le début de l'industrialisation de l'Union soviétique. Celle-ci fut menée à travers une suite de plans quinquennaux, dont le premier démarra en cette même année.

Au début du premier plan quinquennal, l'Armée rouge disposait de 92 chars en tout. À la fin de ce plan, elle en comptait plus de 4000. Et malgré cela, l'inclinaison militaire de ce premier plan quinquennal n'était pas si perceptible. La base industrielle qui devait être créée, et qui allait par la suite produire les armes, faisait l'objet d'attentions nettement plus importantes que la fabrication d'armes en soi.

Le second plan quinquennal poursuivit le développement de la base industrielle. Il produisit des fours à coke et des fours Martin, d'importants générateurs électriques et d'usines d'oxygène, de trains de laminage, de laminoirs à brame, de mines et de carrières. La production d'armes ne constituait toujours pas le sujet d'importance. Mais même à l'époque, Staline ne perdait pas celle-ci de vue. 24 708 avions militaires furent produits sur la durée de ces deux plans quinquennaux.

Suivit le troisième plan quinquennal, qui devait se clôturer en 1942. C'est ce troisième plan qui devait livrer des produits militaires en quantités énormes et avec une qualité très élevée.

Mais l'industrialisation fut payée au prix cher. Staline laissa chuter le niveau de vie de la population à des niveaux très bas. On vendit sur les marchés étrangers de vastes réserves d'or, de platine et de diamants. Églises, monastères, musées et dépôts impériaux furent pillés. On vendit sur les marchés étrangers des icônes et des livres de valeur. On envoya à l'étranger les peintures signées de grands maîtres de la Renaissance, les collections de diamants taillés, et les trésors trouvés dans les musées et bibliothèques. De même, Staline força à la vente sur les marchés étrangers du bois, du charbon, du nickel et du manganèse, du pétrole, du coton, du caviar, des fourrures, des céréales et de nombreuses autres produc-

tions.

Puis, en 1930, il lança son célèbre programme de collectivisme. Les paysans furent contraints de rejoindre des fermes collectives, afin de leur soutirer sans paiement toutes leurs récoltes. En jargon communiste, cela s'appelait « transfert des ressources de l'agriculture vers l'industrie lourde. » Le résultat du collectivisme et de la famine qui s'ensuivit fut entre dix et seize millions de morts. Dans le même temps, Staline continua sur sa lancée, durant cette même période, en vendant cinq millions de tonnes de céréales du coton, du caviar, des fourrures, des céréales et de nombreuses autres productions.

Pourquoi fallait-il mener cette collectivisation ? Pour l'industrialisation. Pourquoi cette industrialisation ? En aucune manière aux fins d'améliorer le niveau de vie de la nation. La vie, sous la NEP et avant l'industrialisation et la collectivisation, avait été parfaitement tolérable. Si Staline s'était intéressé au niveau de vie du peuple, il n'aurait eu besoin de développer ni industrialisation, ni collectivisation. Il lui aurait suffi de préserver la NEP. Mais au contraire, le niveau de vie du peuple atteignit des plus bas époustouffants. [Robert Conquest](#) a récemment publié un livre, *The Harvest of Sorrow* (1987), traitant de ces terribles plans quinquennaux, qui montre des photographies d'enfants à l'apparence squelettique. Ils décrivent une situation aussi funeste, voire pire, que celle à laquelle on a assisté en Éthiopie communiste ou dans le Cambodge de Pol Pot plus récemment.

On mena l'industrialisation et la collectivisation pour produire des armes en grandes quantités. Pourquoi les Communistes voulaient-ils des armes ? Pour défendre le peuple ? La réponse est non. Si Staline n'avait vendu que quatre millions de tonnes de céréales par an au lieu de cinq pour ses chars roulant sur autoroute, ses parachutes de soie et sa technologie militaire à l'occidentale, des millions d'enfants auraient échappé à la mort. Tous les pays utilisent des armes pour défendre la population de calamités terrifiantes — par-dessus tout, leurs enfants, qui constituent l'avenir de la nation. En

Union soviétique, cela fonctionnait dans l'autre sens. Pour produire des armes, la population, enfants y compris, fut sujette à un désastre terrible. Une seule statistique suffira à illustrer l'ampleur de ce désastre. Durant la première guerre mondiale, la Russie perdit en tout 2.3 millions d'habitants. Mais *en temps de paix*, Staline s'est rendu responsable de la destruction de cinq à sept fois plus de personnes, aux fins d'acquérir des chars rapides et une aviation offensive. La guerre communiste s'est révélée nettement plus terrible que la guerre impérialiste.

La croissance de l'appareil militaire soviétique ne fut en aucun cas rendue nécessaire du fait d'une menace extérieure, car elle commença avant l'arrivée au pouvoir de Hitler. L'annihilation de millions d'enfants dans le but d'obtenir des armements fut réalisée alors même que Staline menait des efforts considérables pour supprimer les pacifistes occidentaux et dans le même temps permettre l'ascension des Nazis. On objectera qu'en sacrifiant des millions de gens, Staline créa des armes permettant de défendre les survivants. Cette objection n'est pas valide. Nous avons déjà vu, et nous allons voir de nouveau, que les armes créées n'étaient absolument pas adaptées à la défense de son territoire, ni à la protection de son peuple ; pour ce faire, il aurait été contraint soit de les utiliser d'une manière divergent de leur conception, ou de les abandonner complètement.

Alors, à quelles fins précises ces vastes arsenaux étaient-ils destinés, s'il ne s'agissait pas de la défense du territoire ou du peuple soviétique ?

Chapitre 4

Pourquoi Staline partitionna la Pologne

*Nous accomplissons une œuvre qui, si les choses fonctionnent, va
chambouler le monde entier et libérer l'ensemble de la classe
laborieuse.*

STALINE (*Sochineniya*, Vol. 13, p. 41)

Le 22 juin 1941, l'Allemagne nazie attaqua sans prévenir l'Union soviétique. Il s'agit là d'un fait historique. Mais cela n'en constitue pas moins un fait des plus étranges. Avant la seconde guerre mondiale, l'Allemagne ne disposait d'aucune frontière commune avec l'Union soviétique. Aussi, l'Allemagne n'aurait pas été en mesure d'effectuer une attaque, et à plus forte raison une attaque sans prévenir.

L'Allemagne et l'Union soviétique avaient toujours été séparées par une zone tampon, constituée d'États neutres. Avant la survenue d'une guerre germano-soviétique, il fallait qu'une condition, plus importante que toute autre, fût remplie. Il fallait que cette zone tampon constituée d'États neutres fût détruite. Mais qui exactement détruisit ce tampon, et pourquoi ?

La zone séparant l'Allemagne de l'Union soviétique traversait, sur la plus grande partie de sa longueur, au moins deux pays. Cette zone, en un seul point, était constituée d'un seul pays à traverser : la Pologne. La Pologne était l'itinéraire le plus court, le plus direct, le plus plat et le plus praticable séparant l'Union soviétique de l'Allemagne. Il s'agissait de la partie la plus étroite du mur de séparation. Il est aisé de comprendre que tout agresseur potentiel, voulant mener une guerre germano-soviétique, devrait tâcher de tracer un couloir de passage en passant précisément par ce pays. D'un autre côté, si l'Union soviétique ou l'Allemagne désirait éviter une telle guerre, il lui faudrait faire usage de toutes ses forces armées, de toute sa sagesse nationale, et de toute la force de son autorité internationale pour maintenir l'ennemi hors du territoire polonais. Si le pire devait advenir, c'est en Pologne que la guerre devrait être menée, afin d'empêcher le franchissement, du point de vue de chacun, de sa frontière.

Hitler avait déclaré très ouvertement ses intentions belliqueuses. Staline le désigna sans tarder publiquement comme un cannibale. Bien sûr, Hitler ne pouvait pas attaquer Staline, puisqu'ils ne disposaient pas de frontière commune. Hitler proposa donc à Staline de mener un effort conjoint afin de pratiquer une brèche dans le mur qui les séparait. Staline accepta cette proposition avec délectation. C'est avec un enthousiasme énorme qu'il fit tomber le mur polonais, et traça un couloir en direction de Hitler. Les motivations de Hitler vis-à-vis de la Pologne, par lui expliquées dans *Mein Kampf*, sont compréhensibles. Mais comment expliquer les actions de Staline ?

La première explication, selon les propagandistes soviétiques, est qu'après avoir réduit la Pologne en miettes et l'avoir saignée, l'URSS déplaça sa frontière vers l'Ouest, dans un mouvement lui permettant de renforcer sa sécurité. Il s'agit d'une explication étrange. La frontière soviétique fut bien déplacée vers l'Ouest de 200 à 300 kilomètres, mais dans le même temps, l'Allemagne déplaça sa frontière de 300 à 400 kilomètres vers l'Est. Par conséquent, la sécurité de l'Union soviétique ne bénéficia d'aucune amélioration ; au

contraire, elle s'en trouva diminuée. Mais hormis cela, il existait un facteur totalement nouveau : une frontière germano-soviétique commune existait désormais, et rendait directement possible la survenue d'une guerre, y compris une guerre déclenchée par une attaque surprise.

La seconde explication veut qu'en poignardant la Pologne dans le dos à un moment où elle se trouvait engagée dans une lutte désespérée contre les Nazis, l'URSS essaya de *retarder* le déclenchement de la guerre germano-soviétique. Cela revient à affirmer que l'URSS alluma un feu dans la maison du voisin, en s'attendant à ce que ce feu ne se propage pas à la sienne.

La troisième explication est que le refus de la France et du Royaume-Uni de signer un traité avec l'URSS n'aurait laissé pour option à Staline que de conclure un accord avec Hitler. Mais pourquoi la France et le Royaume-Uni auraient-ils dû défendre l'Union soviétique, alors même que l'Union soviétique avait proclamé que son principal objectif était de renverser toutes les démocraties occidentales, y compris la France et le Royaume-Uni ? L'Occident n'avait cure de voir Hitler lancer un mouvement vers l'Est. Les pays d'Europe de l'Est, quant à eux, étaient concernés par cette question. Si Hitler lançait un mouvement vers l'Est, ils en seraient les premières victimes. Aussi, les pays d'Europe de l'Est constituaient les alliés naturels de l'Union soviétique. C'est avec ces pays qu'il aurait été naturel de rechercher une alliance contre Hitler. Mais Staline n'œuvra pas du tout à développer la moindre alliance de ce type. Dans les cas où des traités existaient, l'Union soviétique ne remplissait pas ses obligations. Staline aurait pu rester neutre, mais au lieu de cela, il décida de poignarder dans le dos les pays engagés dans une lutte contre le fascisme.

Après avoir tracé un couloir dans le mur de séparation, Hitler estimait en avoir fait assez. Il concentra alors ses attentions vers l'Europe de l'Ouest, l'Afrique, la Méditerranée et l'Atlantique.

Qu'aurait donc dû faire Staline, qui se retrouvait confronté à une brèche dans le mur, large de quelque 570 kilomètres, et disposant de temps devant lui ? Il aurait dû s'empresse de renforcer ses défenses. L'ancienne frontière était une ligne puissante, composée de régions fortifiées. Il aurait fallu sans attendre renforcer et améliorer cette ligne de défense. En outre, il aurait fallu construire une deuxième ligne de défense, ainsi qu'une troisième, une cinquième, et même plus. Il aurait fallu miner les routes sur-le-champ, ainsi que les ponts, et les champs. Il aurait fallu creuser des fossés antichars, et leur assurer une couverture d'artillerie antichar. Mais il ne fit rien de tout cela. Plus tard, en 1943, l'Armée rouge se prépara à repousser une attaque ennemie dans le Saillant de [Koursk](#). En un temps très limité, les soldats soviétiques parvinrent à créer six bandes défensives continues — l'une derrière l'autre — sur un vaste front, couvrant une profondeur totale de 250 à 300 kilomètres. Chaque kilomètre était saturé de tranchées, d'abris enterrés, de tranchées de communications, d'abris de dissimulation, et de positions de tir. La densité moyenne de mines antichars et anti-infanterie par kilomètre atteignait les 7000, et la densité d'armement antichar atteignait le niveau exceptionnellement haut de 41 canons par kilomètre, sans compter l'artillerie de campagne ni la [DCA](#), ni les chars enterrés. Une défense vraiment impénétrable fut ainsi établie à partir de rien, en peu de temps, sur une zone ouverte.

En 1939, les conditions profitant à la défense étaient considérablement meilleures qu'en 1943. Il existait des forêts, des rivières et des marais infranchissables. Seules existaient quelques routes, et le temps ne manquait pas. Mais l'Union soviétique stoppa à ce moment là ses productions de canons antichars et anti-aériens. Au lieu de rendre la zone infranchissable, on la rendit immédiatement plus facile à traverser. On y construisit routes et ponts, et le réseau ferroviaire fut étendu, renforcé et amélioré. Les fortifications qui existaient par le passé furent détruites et recouvertes de terre.

[Ilya Starinov](#), un colonel du GRU impliqué dans le processus, a décrit ses observations :

La situation devint absurde. Là où nous nous trouvions face aux faibles armées de pays comparativement petits, nos frontières étaient vraiment bonnes et tout à fait sûres. Lorsque l'Allemagne nazie devint notre voisin, les installations défensives établies par les ingénieurs sur l'ancienne frontière furent abandonnées et même partiellement démantelées. (I. Starinov, *Miny Zhdut Svoego Chasa*, p. 186).

Le commandement du Génie militaire de l'Armée rouge passa une commande de 120 000 mines ferroviaires à retardement. En cas d'invasion par l'armée allemande, cette quantité aurait été tout à fait satisfaisante pour paralyser l'ensemble du réseau ferroviaire derrière les lignes ennemies, dont les Allemands se seraient trouvés totalement dépendants. Mais sur les 120 000 mines commandées, seules 120 furent livrées (Starinov, *op. cit.*). Pourtant, ces mines sont des armes très simples, au prix très abordable, et très efficaces. La production de mines en Union soviétique était énorme, mais elle fut réduite après que le passage fut tracé dans le mur.

Il suffisait à Hitler de disposer d'une brèche dans le mur. Mais pas à Staline. Hitler, avec l'aide de Staline, détruisit l'autorité de l'État dans un seul pays appartenant à la zone de séparation. Staline, sans l'aide de quiconque, réalisa cette même tâche dans trois autres pays : la Lettonie, la Lituanie et l'Estonie, essaya d'agir de même dans un quatrième pays, la Finlande, et se prépara activement à répéter cette action dans un cinquième pays, la Roumanie, après s'être emparé d'une vaste étendue de territoire roumain. Dix mois seulement après la signature du pacte de « non-agression », et sur les seuls efforts de Staline, la zone de division allant de l'Océan Arctique à la Mer Noire se retrouvait totalement effondrée. Il ne restait plus le moindre pays neutre entre Staline et Hitler, et les conditions nécessaires à une attaque étaient en place.

Durant cette brève période, tous les voisins occidentaux de Staline étaient devenus ses victimes. L'apparition de soldats soviétiques en Lituanie signifiait qu'ils avaient été déplacés jusqu'à la véritable frontière allemande. Jusque-là, la frontière germano-soviétique traversait le territoire occupé de la Pologne. Désormais,

des soldats soviétiques avaient été avancés jusqu'à la frontière avec la Prusse orientale.

Les historiens communistes ont essayé, sans le moindre succès, d'énoncer des réponses à la question de savoir pourquoi Staline avait accepté d'aider Hitler à forcer un couloir à travers la Pologne. La question de savoir pourquoi Staline fit s'effondrer l'ensemble de la zone de séparations est une question qu'ils préférèrent ne pas aborder. Mais Staline lui-même a apporté une réponse claire et précise à *cette* question restée non formulée :

L'histoire énonce [écrit Staline] que lorsqu'un pays veut entrer en guerre contre un autre, même si celui-là n'est pas son voisin direct, il commence par chercher des frontières qu'il pourrait traverser pour parvenir aux frontières du pays qu'il désire attaquer. (*Pravda*, 5 mars 1936).

L'Armée rouge comptait-elle s'arrêter aux frontières, après les avoir atteintes ?

Voici ce que **S. K. Timoshenko**, a écrit à ce sujet :

En Lituanie, en Lettonie et en Estonie, le pouvoir des propriétaires terriens et des capitalistes, si haineux envers les travailleurs, avait été aboli. L'Union soviétique a bénéficié d'une croissance significative, et a déplacé ses frontières vers l'Ouest. Le monde capitaliste s'est trouvé contraint de céder, et de libérer du terrain. Mais il ne s'agit pas pour nous, combattants de l'Armée rouge, de nous donner des airs, ou de nous reposer sur nos lauriers ! (*Ordre du Commissaire à la Défense du Peuple*, N°400, le 7 novembre 1940).

Il ne s'agit pas d'un discours, ni d'un rapport produit par l'agence Tass. Il s'agit d'un ordre de l'Armée rouge. À l'Ouest des frontières soviétiques, il n'y avait que l'Allemagne et les pays alliés à elle. Pouvait-on encore déplacer les frontières vers l'Ouest, aux dépens de l'Allemagne ?

Chapitre 5

Le Pacte et ses résultats

Staline était plus rusé que Hitler, plus rusé et plus perfide.
ANTON ANTONOV-OVSEENKO (*The Portrait of a Tyrant*,
New York 1980 ; p. 296)

Selon les apparences, tout semblait équitable, une partie de la Pologne pour Hitler, et l'autre pour Staline. Mais une semaine après la signature du pacte, Staline commença à faire des siennes. Hitler lança la guerre contre la Pologne, mais Staline affirma que son armée n'était pas encore prête. Il aurait pu l'indiquer à Ribbentrop avant la signature du pacte, mais ne l'avait pas fait ¹. Hitler commença la guerre et se retrouva tout seul. Le résultat ? Lui, et lui seul, fut désigné comme ayant déclenché la seconde guerre mondiale.

Après avoir lancé la guerre contre la Pologne, Hitler se retrouva immédiatement en guerre contre la France, c'est-à-dire en guerre sur deux fronts. Le plus cancre des écoliers allemands sait comment une guerre sur deux fronts va se terminer pour l'Allemagne.

1. Connu sous le nom de « Pacte de non-agression », et qui, en divisant la Pologne entre l'Union soviétique et l'Allemagne, eut un rôle clé dans le déclenchement de la seconde guerre mondiale.

Le Royaume-Uni déclara sur-le-champ la guerre à l'Allemagne. La France était gérable, mais le Royaume-Uni était une île. Pour l'atteindre, il faudrait mener de longues et sérieuses préparations. Une flotte puissante, de force à peu près semblable à celle de la Royal Navy, devrait également être déployée, ainsi que la suprématie aérienne. La guerre se transformait d'ores et déjà en ce qui allait devenir un conflit de longue durée, interminable.

Derrière le Royaume-Uni se tenait les États-Unis, qui pouvait, comme durant la première guerre mondiale, lancer son pouvoir inépuisable dans la balance au moment le plus vital. L'ensemble de l'Occident se faisait l'ennemi de Hitler.

Hitler ne pouvait compter sur l'amitié de Staline que tant qu'il resterait en position de force. Dans une guerre prolongée contre l'Ouest, Staline aurait bien sûr été obligé de dissiper ses forces.

Du point de vue de Staline, ce n'était pas à la chancellerie de Berlin que la Pologne avait subi une partition, mais au Kremlin, à Moscou. Ainsi, Staline avait la guerre qu'il voulait, avec une nation occidentale œuvrant à la destruction de ses voisines, cependant que lui-même restait neutre, et n'avait qu'à attendre le moment propice. Lorsque, par la suite, il subit des difficultés importantes, Staline reçut immédiatement de l'aide de la part de l'Ouest.

Mais à la fin, la Pologne, pour la liberté de laquelle l'Ouest était entré en guerre, finit privée de toute liberté. Au contraire, on la livra à Staline, ainsi que l'ensemble de l'Europe de l'Est, et même une partie de l'Allemagne. Et pourtant, on continue de trouver des gens en Occident qui continuent de penser que l'Ouest a gagné la seconde guerre mondiale.

Hitler se suicida ; Staline devint le dirigeant absolu d'un vaste empire hostile à l'Ouest, qui avait été créé avec l'aide de l'Ouest. Et comme bilan, Staline parvint à maintenir sa réputation d'homme naïf et confiant, cependant que Hitler fut marqué par l'histoire comme agresseur ultime. Une multitude d'ouvrages a été publiée en Occident, fondés sur l'idée que Staline n'était pas prêt pour la guerre, alors que Hitler l'était. À mon avis, l'homme qui est prêt

pour la guerre n'est pas celui qui se déclare ouvertement tel, mais celui qui la gagne — en divisant ses ennemis et en utilisant les uns pour frapper les autres.

Staline escomptait-il respecter le Pacte ? Laissons-le s'exprimer :

La question du conflit n'est pas à considérer du point de vue de la justice, mais du point de vue des exigences du facteur politique, du point de vue des exigences politiques du Parti à tout moment. (Discours lors d'une session du comité exécutif du Comintern, le 22 janvier 1926).

« La guerre peut totalement renverser n'importe quel accord préalablement conclu (*Pravda*, le 15 septembre 1927). »

Le Parti, aux Congrès duquel Staline s'exprima, comprit bien ses dirigeants, et leur accorda une autorité pleine et appropriée :

Le Congrès souligne en particulier que le Comité Central se voit accordé les pleins pouvoirs à tout moment pour rompre les alliances et traités de paix avec les États impérialistes et bourgeois, ainsi que pour leur déclarer la guerre. (Résolution du 7^{ème} Congrès du Parti).

Accessoirement, cette décision du Parti n'a jamais été abrogée.

Selon Staline, « Beaucoup de choses dépendent de notre réussite à retarder la guerre, qui est inévitable, contre le monde capitaliste, jusqu'au moment où les capitalistes commenceront à se battre les uns contre les autres » (*Sochineniya*, Vol. 6, p. 158).

Staline avait besoin d'une situation voyant « les capitalistes se battre les uns contre les autres comme des chiens » (*Pravda*, 14 mai 1939). Le pacte Molotov-Ribbentrop créa précisément cette situation. On peut trouver des citations comme celles-ci dans la *Pravda* : « Il faut non seulement qu'ils soient pris à la gorge, mais qu'ils soient détruits. » (Marx, vol. 2, p. 343). La *Pravda* était transportée de joie. « Les fondations de la terre tremblent, » écrivit-elle. « Le sol se dérobe sous les pieds des peuples et des nations. Le ciel est strié d'éclats de lumière, et le tonnerre des canons secoue les

mers et les continents. Les puissances et les États se voient soufflés comme une paille par le vent. Comme cela est excellent, comme cela est extraordinairement merveilleux, lorsque le monde se voit secoué jusqu'en ses plus profondes fondations, lorsque périssent les puissances et tombent les grandeurs » (*Pravda*, le 4 août 1940). « Chaque guerre de ce type nous approche de ces temps heureux où les meurtres entre peuples ne se produiront plus » (*Pravda*, le 18 août 1940).

Ces sentiments se répandirent depuis le haut dans les rangs de l'Armée rouge et du Parti. Le lieutenant-général [S. Krivoshein](#) a décrit une conversation tenue entre lui-même et Peter Latyshev, son adjoint. Krivoshein commandait le 25^{ème} corps mécanisé à l'époque. Peu de temps auparavant, il avait eu pour responsabilité d'organiser, conjointement avec le général [Guderian](#), la parade conjointe nazie-soviétique pour célébrer la partition de la Pologne. « Nous avons conclu un traité avec les Allemands, » affirma-t-il, « mais cela ne signifie rien. Le moment est venu de résoudre une bonne fois pour tous les problèmes du monde, et ce de manière constructive. » (*Ratnaya ByV*, Molodaya Gvardiya, 1962, p. 8). Krivoshein tourna tout en dérision après l'événement. Il est intéressant de constater que des blagues de cette nature circulaient dans son corps, et de fait, dans l'ensemble de l'Armée rouge. Personne ne discutait sérieusement de savoir si le corps et l'ensemble de l'Armée rouge avait été préparés à se défendre.

Léonid Brejnev en personne a évoqué la manière suivant laquelle les Communistes avaient cru en le pacte de non-agression, et de la manière dont ils escomptaient le respecter. Il a décrit une réunion d'agitateurs du Parti, qui se tint à Dnepropetrovsk en 1940 :

« Camarade Brejnev, il nous faut interpréter la non-agression, et affirmer qu'elle doit être prise au sérieux, et que quiconque n'y croit pas répand des provocations. Mais les gens n'ont que peu de foi envers ce pacte. Alors, que devons-nous faire ? Devons-nous l'interpréter, ou non ? »

Ce fut un moment très délicat. Il me fallait répondre à 400 personnes, assises dans la salle. Je n'avais que peu de temps pour

préparer ma réponse.

« Vous devez vous atteler à l'interpréter, » affirmai-je, « et nous continuerons de l'interpréter jusqu'à ce que plus une pierre de l'Allemagne nazie ne tienne sur une autre. »

(Léonid Brejnev, *Malaya Zemlya*, Moscou, 1978, p. 16)

Il apparut à Staline que la situation suivant laquelle « plus une pierre de l'Allemagne nazie ne tiendrait sur une autre » allait se produire en 1942. Mais la chute rapide de la France et le refus de Hitler de débarquer au Royaume-Uni (les renseignements militaires soviétiques furent au courant de ce refus en fin d'année 1940) rebattirent les cartes que Staline avait en main. La libération de l'Europe fut avancée de l'été 1942 à l'été 1941. Le nouvel an 1941 fut donc célébré sur le slogan : « Augmentons le nombre de républicains membres de l'Union soviétique ! »

Outils en main, en Quarante-Et-Un, nous trouverons
La richesse de la terre, qui réside en des profondeurs
 inexplorées ;
L'uranium, électrisé par la force centrifuge,
Devient une simple énergie pour le quotidien.
Chaque année pour nous est victoire, une bataille,
Pour le charbon, pour des effluves de généreuse métal-
 lurgie,
À seize écus peut-être s'en ajoutent,
De nouveaux blasons – et ceux-là en auront plus encore
...

(*Pravda*, 1^{er} janvier 1941)

Ils ne pensaient pas à la défense. Ils ne préparaient pas leur défense, et n'avaient aucune intention de la préparer. Ils avaient pleinement conscience du fait que l'Allemagne était déjà en guerre à l'Ouest, et que pour cette raison, elle n'allait pas lancer de guerre à l'Est. Ils savaient parfaitement qu'une guerre sur deux fronts aurait été suicidaire pour Hitler.

La *Pravda*, avant la guerre, n'appela pas une seule fois le peuple soviétique à renforcer ses *défenses*. De fait, le ton utilisé par la *Pravda* était très différent de cela :

Notre pays est vaste ; il faut au globe 9 heures de révolution pour que l'ensemble de notre territoire soviétique soit entré dans la nouvelle année de nos victoires. Le temps viendra où ce ne seront plus 9 heures, mais 24 heures qu'il faudra pour cela... Qui sait où nous célébrerons la nouvelle année dans cinq ou dix ans — sous quelle latitude, sous quel méridien soviétique ? (*Pravda*, 1^{er} janvier 1941).

Plus on approchait de la date de l'invasion soviétique de l'Europe — juillet 1941 — plus explicite se faisait la *Pravda* : « Diviser nos ennemis, répondre temporairement aux demandes de chacun d'entre eux, puis les détruire un à la fois, sans leur laisser l'opportunité de s'unir. (*Pravda*, 4 mars 1941). »

Hitler décida qu'il ne valait pas la peine d'attendre plus longtemps. Il prit l'initiative, sans attendre le coup qui lui serait porté dans le dos par la dague de « libération. » Il avait commencé la guerre dans les conditions les plus favorables que l'on pût imaginer pour un agresseur ; mais au vu de la nature du grand plan de Staline, il n'aurait jamais pu la gagner. Même dans les conditions les plus défavorables, l'Armée rouge fut en mesure de « libérer » la moitié de l'Europe, et l'a tenue sous sa coupe jusqu'à ce jour. Il nous faut nous poser la question de savoir comment les choses se seraient produites si les meilleures forces allemandes avaient quitté le continent dès le début de la guerre pour partir en Afrique et sur les îles britanniques, laissant l'Armée rouge entrer en Allemagne et détruire sa seule source de pétrole.



FIGURE 5.1 – Le brise-glace en action : ce sont les Allemands qui détruisirent la Pologne, mais les Soviétiques qui reçurent les fleurs de la victoire.

Chapitre 6

Quand l'Union soviétique est-elle entrée dans la seconde guerre mondiale ?

Si un conflit généralisé se produit, un seul pays pourra en sortir vainqueur. Ce pays, c'est l'Union soviétique.
HITLER, 1937 (En conversation avec Lord Halifax, Obersalzburg, 19 novembre 1937)

En Union soviétique, tout ce qui a trait au début de la seconde guerre mondiale est dissimulé par l'impénétrable obscurité du secret d'État. Parmi les nombreux secrets s'y afférant, celui-ci est particulièrement bien gardé : la date d'entrée en guerre de l'Union soviétique.

Pour dissimuler la vérité, la propagande communiste a avancé la date du 22 juin 1941. Les auteurs communistes ont inventé une multitude de légendes au sujet du 22 juin. J'ai même entendu raconter que l'URSS était déterminée à mener une vie « pacifique » jusqu'à ce qu'on s'en prenne à elle. À en croire les inventions de la propagande soviétique, l'Union soviétique n'entra pas dans la se-

conde guerre mondiale de son propre chef, mais parce qu'elle y fut contrainte.

Pour rendre plausible ce narratif, la propagande soviétique a été contrainte d'étayer cette date avec des arguments d'appoint spéciaux. D'un côté, on a inventé que la « période d'avant-guerre » intégrait les deux années qui précédèrent le 22 juin, et de l'autre, on a inventé le nombre de « 1418 jours de guerre. » Si l'on décompte à rebours les jours en partant de la fin de la guerre en Europe, on arrive ainsi inévitablement, selon les calculs soviétiques, à « ce funeste dimanche. »

Mais le mythe du 22 juin est facile à démonter. Il suffit par exemple, de gratter légèrement la surface de l'un des états, par exemple, celle de la « période d'avant-guerre, » pour voir s'effondrer l'ensemble de la structure, ainsi que la date « funeste » et les 1418 jours de la « grande guerre patriotique. »

La « période d'avant-guerre » n'a jamais existé. Il s'agit d'une pure invention. Il suffit de rappeler que durant cette période, tous les voisins européens de l'Union soviétique se sont transformés en victimes de l'agression soviétique. Qui plus est, l'Armée rouge n'avait à l'époque absolument aucune intention de limiter ou d'arrêter sa « campagne de libération » vers l'Ouest (Ordre N° 400, en date du 7 février 1940, du Commissaire du Peuple à la Défense de l'URSS) alors qu'à ce stade, seule l'Allemagne se trouvait à l'Ouest de l'Union soviétique.

Au mois de septembre 1939, l'Union soviétique se déclara neutre, et durant la « période d'avant-guerre, » s'empara de territoires totalisant 23 millions d'habitants — pas mal pour un État neutre.

L'Armée rouge et le NKVD perpétrèrent des crimes terribles sur ces territoires capturés. Les camps de concentration soviétiques furent bourrés de soldats et d'officiers prisonniers en provenance de divers pays européens. C'est par milliers que des officiers prisonniers, et pas uniquement [des Polonais](#), furent exécutés par balle. Ce ne sont pas là les actions d'un État neutre.

Voici une situation des plus étranges. L'Allemagne avait attaqué

la Pologne, c'est-à-dire que l'Allemagne fut l'instigatrice et partie de la guerre européenne, puis mondiale. L'Union soviétique fit la même chose, au cours du même mois, mais ne se juge pas instigatrice de la guerre. Et elle ne se considère pas non plus comme partie de la guerre.

Chaque soldat polonais tué dans la bataille menée contre l'Armée rouge pour le territoire polonais est considéré comme ayant participé à la seconde guerre mondiale, et est considéré comme victime de cette guerre, mais le soldat soviétique qui l'a tué est considéré comme « neutre. » Et tout soldat soviétique tué à la même période est considéré ne pas avoir été tué à la guerre, mais en temps de paix, durant la « période d'avant-guerre. »

L'Allemagne s'est emparée du Danemark, et cela a constitué un acte de guerre, en dépit de l'absence de grande bataille lors de cette prise. L'Union soviétique s'est quant à elle emparée, sans tirer le moindre coup de feu, des trois États baltes remarquablement similaires au Danemark si l'on considère leur position géographique, la taille de leur population, leur culture ou leurs traditions. Mais les actions de l'Union soviétique ne sont pas considérées comme des actes de guerre.

L'Allemagne s'est emparée de la Norvège. Cela constitua un nouvel acte d'agression. Mais avant cela, l'Union soviétique venait de dépecer la Finlande voisine. La liste des crimes commis par l'Allemagne durant la guerre commence le 1^{er} septembre 1939, alors que la liste des crimes commis par l'Armée rouge ne commence que le 22 juin 1941. Pour quelle raison ?

Durant la « période d'avant-guerre, » l'Armée rouge perdit des centaines de milliers de soldats dans le cadre de batailles acharnées. Les pertes allemandes, sur la même période, furent extrêmement moins nombreuses. Si l'on devait ne baser son jugement que sur ces pertes, l'Allemagne aurait davantage de raisons que l'Union soviétique de se considérer comme neutre en 1939 et en 1940.

La formule officielle désignant ces actions de l'Armée soviétique durant la « période d'avant-guerre » est le « renforcement de la

sécurité des frontières occidentales. » Cela n'est pas vrai. Les frontières étaient sécurisées, à une époque où les voisins de l'Union soviétique étaient les pays neutres d'Europe, et que n'existait aucune frontière commune avec l'Allemagne, et qu'en conséquence Hitler était dans la plus totale incapacité de lancer une attaque générale, et certainement pas une attaque surprise, contre l'Union soviétique. Mais Staline détruisit systématiquement plusieurs pays neutres d'Europe, établissant ainsi une frontière commune avec l'Allemagne. Cela ne correspondit pas à une amélioration de la sécurité des frontières soviétiques.

Si l'on utilise la formule « renforcement de la sécurité des frontières occidentales » pour décrire les agressions contre six pays neutres européens — la Pologne, la Finlande, l'Estonie, la Lituanie, la Lettonie et la Roumanie — pourquoi ne pas utiliser la même formule pour Hitler ? N'améliora-t-il pas la sécurité de ses frontières en occupant les pays voisins ?

On pourrait trouver à objecter que durant la « période d'avant-guerre, » l'Union soviétique ne mena aucune guerre continue, mais une suite de guerres et d'invasions séparées par des intervalles. Mais Hitler, lui aussi, mena une suite de guerres séparées par des intervalles. Pourquoi emploie-t-on d'autres critères pour le juger ?

On affirme que l'Union soviétique ne déclara pas formellement la guerre à quiconque durant la « période d'avant-guerre, » et qu'elle ne peut donc pas être considérée comme ayant pris part à la guerre. Mais Hitler non plus ne déclara pas toujours formellement la guerre. Selon les affirmations produites par la propagande soviétique, personne ne déclara formellement la guerre à quiconque le 22 juin 1941 non plus. Alors pourquoi accepter cette date comme démarcation entre paix et guerre ?

La propagande soviétique fait démarrer son histoire de la guerre au moment où des soldats étrangers ont fait leur apparition sur le territoire soviétique, et présente ainsi l'Union soviétique comme une victime innocente. Cessons de l'imaginer comme une victime innocente. Souvenons-nous plutôt de ceux qui étaient véritablement

innocents, et qui périrent durant la « période d'avant-guerre » par les baïonnettes de l'armée des « libérateurs. » Rédigeons l'histoire de la guerre, non pas à partir du 22 juin, mais à partir de l'instant où les hordes communistes, sans la moindre déclaration de guerre, menèrent des actions belligérantes au sein d'une Pologne déjà affaiblie, dont l'armée menait une lutte héroïque mais inégale pour bloquer l'avancée vers l'Est de Hitler. Écrivons l'histoire de la guerre, non pas uniquement à dater de ce jour, mais à partir du jour où Staline prit la décision de la lancer.

À l'aube du 1^{er} septembre 1939, l'Armée allemande entra en Pologne. Au XX^{ème} siècle, la guerre en Europe signifie automatiquement la guerre mondiale. Ainsi la guerre, en réalité, s'empara rapidement aussi bien de l'Europe que de la quasi-totalité du reste du monde.

Par un étrange concours de circonstances, ce fut précisément ce même 1^{er} septembre que la Quatrième Session Extraordinaire du Soviet Suprême de l'URSS adopta une loi établissant l'obligation générale du service militaire. Durant toute l'histoire de l'Union soviétique, on n'avait jamais adopté une telle loi. Alors même que Hitler faisait peur aux enfants (et aux pus grands), et était considéré comme un monstre et un ogre, le gouvernement soviétique n'avait pas jugé utile d'adopter de loi établissant une obligation générale de service militaire. Mais dès la signature du pacte de non-agression, une loi devint nécessaire pour établir une obligation générale du service militaire. Septembre 1939 marqua le début de la *drôle de guerre* à l'Ouest. Durant le même mois, ce fut une *drôle de paix* qui commença à l'Est.

Pourquoi l'Union soviétique eut-elle besoin d'imposer l'obligation générale du service militaire ? Les communistes vont répondre d'une seule voix que la nécessité découlait du fait que la seconde guerre mondiale avait commencé le même jour ; qu'ils ne voulaient pas y prendre part, mais ne faisaient qu'adopter des mesures de précautions. [K. A. Meretskov](#), maréchal de l'Union soviétique, figura parmi les nombreuses personnes à affirmer que la loi était

très importante, et fut adoptée « dans les conditions de la seconde guerre mondiale, qui avait déjà commencé. » (*Na Sluzhbe Narodu*, IPL, Moscou, 1968, p. 181).

Visualisons la frontière polono-allemande en ce matin tragique — obscurité, brouillard, détonations et vrombissement des moteurs. Rares en Pologne étaient ceux qui comprirent ce qui se passait, qu'il s'agît d'une provocation ou d'une confrontation interdite plus ou moins auto-générée. Mais au même moment, les représentants du Soviet Suprême de l'URSS — jusqu'aux bergers issus des prés de montagne et jusqu'aux éleveurs de rennes venant de camps nomades de l'Arctique — étaient rassemblés à Moscou. *Ils* savaient déjà qu'il ne s'agissait ni d'une provocation, ni d'une confrontation, ni d'une guerre polono-allemande, ni même d'une guerre européenne, mais le début de la seconde guerre mondiale ; et ils se constituèrent sur-le-champ en session d'urgence pour adopter les lois appropriées. Comment, dès lors, expliquer que ces mêmes représentants ne réagirent pas avec la même célérité lorsqu'une chose semblable se produisit à la frontière germano-soviétique en 1941 ?

Au matin du 1^{er} septembre, le gouvernement polonais et les gouvernements de pays occidentaux n'étaient pas seuls à ne pas savoir qu'une nouvelle guerre mondiale avait commencé. Hitler lui-même l'ignorait. Il avait lancé la guerre contre la Pologne dans l'espoir que l'action resterait cantonnée localement, comme cela avait été le cas pour l'envahissement de la Tchécoslovaquie. Il ne s'agissait pas seulement de la propagande de Goebbels. Les sources soviétiques affirment la même chose : « Hitler était convaincu, » a écrit le colonel-général [A. S. Yakovlev](#), alors conseiller personnel de Staline, « que le Royaume-Uni et la France ne pouvaient pas entrer en guerre pour la Pologne. » (*Tsel' Zhizni*, IPL, Moscou, 198, p. 212).

Bien que Hitler ne sut pas qu'il déclenchait la seconde guerre mondiale, les camarades du Kremlin, eux, ne le savaient que trop bien. Mais, bien entendu, la route est longue jusque Moscou. Il fallait à certains représentants une semaine, et à d'autres jusqu'à 12

jours pour gagner la capitale. Cela signifie que, pour discuter de la guerre qui avait commencé en Europe, il fallait bien que quelqu'un ait envoyé le signal aux représentants de s'assembler au Kremlin *avant le début de la guerre*. De fait, je pense que quelqu'un envoya ce signal *avant même la signature du pacte Molotov-Ribbentrop*.

Essayer d'établir la date *exacte* du début de la seconde guerre mondiale, et dans le même temps de l'entrée de l'Union soviétique dans cette guerre, nous amène donc irrémédiablement à la date du 19 août 1939.

Avant cela, Staline avait souvent parlé lors de rencontres secrètes de ses projets de « libération » de l'Europe. Il s'agissait pour commencer d'impliquer l'Europe dans une guerre, tout en restant lui-même neutre. Puis, une fois que les adversaires se seraient épuisés les uns les autres, il lancerait toute la puissance de l'Armée rouge dans la balance (Staline, Vol. 6, p. 158 ; Vol. 7, p. 14). La décision finale de mener à bien ce projet fut prise lors d'une session du Politburo, tenue le 19 août 1939. La presse occidentale reçut sur-le-champ des informations concernant cette réunion du Politburo et de ses décisions. [Havas](#), l'agence de presse française, publia un rapport sur les délibérés. Mais comment ces informations sur ces discussions parvint-il entre les mains de la presse occidentale ?

La réponse à cette question reste incertaine. Ces informations peuvent avoir emprunté plusieurs voies. L'une des plus probables est celle-ci : un ou plusieurs membres du Politburo, apeurés par les projets de Staline, prirent la décision de l'arrêter. Ils ne pouvaient pas protester ouvertement. Aussi, la seule manière de contraindre Staline de renoncer à ses projets était de publier ceux-ci à l'Ouest. Les membres du Politburo, surtout ceux qui contrôlaient l'Armée rouge, l'industrie de guerre, les renseignements militaires, la propagande et le Comintern, étaient parfaitement en mesure de produire ces fuites.

Ce type de scénario n'est pas aussi romanesque qu'il peut sembler. Zinoviev et Kamenev, qui étaient en 1917 membres du Politburo, publièrent les projets de Lénine et Trotsky dans la presse

bourgeoise afin d'enrayer le coup d'État d'Octobre. Nous ne savons toujours pas comment le document fraya son chemin jusqu'à l'Ouest, mais il existe plusieurs voies qui lui permettaient d'y parvenir.

Staline régit à la vitesse de l'éclair à la publication du message de l'agence Havas, et de manière très inhabituelle. Il publia un démenti dans *Pravda*. Il s'agit d'un document sérieux, qui est à lire dans son intégralité :

LE FAUX RAPPORT ÉMIS PAR L'AGENCE HAVAS

L'éditeur de la *Pravda* a posé la question suivante au Camarade Staline. Quelle est l'attitude du Camarade Staline vis-à-vis du message émis par l'agence Havas concernant le « discours de Staline », soi-disant prononcé par lui « face au Politburo du 19 août, » au cours duquel des idées auraient été avancées concernant l'idée que « la guerre doit être poursuivie aussi longtemps que possible pour épuiser les pays belligérants » ?

Le Camarade Staline a envoyé la réponse qui suit :

Le rapport émis par l'agence Havas, à l'instar de nombreux autres messages qu'il produit, n'est qu'une absurdité. Je ne saurais bien entendu dire dans quelle boîte de nuit exactement ces mensonges ont été fabriqués. Mais quel que soit le nombre de mensonges que ces messieurs de l'agence Havas puissent proférer, ils ne sauraient réfuter que

- a) ce n'est pas l'Allemagne qui a attaqué la France et le Royaume-Uni, mais la France et le Royaume-Uni qui ont attaqué l'Allemagne, prenant par là sur eux la responsabilité de la guerre actuelle ;
- b) après le début des hostilités, l'Allemagne a envoyé des propositions de paix à la France et au Royaume-Uni, et l'Union soviétique a ouvertement soutenu les propositions de paix allemandes, car elle considérait, et continue de considérer, que seule une fin aussi rapide que possible de la guerre peut apporter un véritable soulagement aux conditions de vie de tous les pays et de tous les peuples ;
- c) les cercles dirigeants, au Royaume-Uni et en France, ont rejeté catégoriquement aussi bien les propositions de paix allemandes que les tentatives menées par l'Union soviétique de mettre fin à la guerre aussi rapidement que possible.

QUAND L'UNION SOVIÉTIQUE EST-ELLE ENTRÉE DANS
LA SECONDE GUERRE MONDIALE ?

69

Tels sont les faits. Que peuvent répondre les politiciens de boîte de nuit de l'agence Havas face à ces faits ? J. STALINE (*Pravda*, 30 novembre 1939)

Que le lecteur se fasse sa propre opinion sur qui, du rapport de Havas ou de Staline, profère des absurdités. À mon avis, Staline lui-même n'aurait guère désiré répéter ses propres mots à une période ultérieure. Il est intéressant de noter que les copies de l'édition du 30 novembre 1939 de la *Pravda* n'existent pratiquement plus en Union soviétique. J'ai eu la stupéfaction de découvrir que l'on ne pouvait découvrir aucun exemplaire dans le dépôt spécial des archives du GRU. Elle avait été détruite de longue date. Je n'ai réussi à en trouver qu'une seule copie, en Occident.

La duplicité manifeste de la réfutation de Staline et son inhabituelle perte de sang-froid plaident pour la version de l'agence Havas. Dans le cas présent, c'est un nerf particulièrement sensible qui a été touché, et c'est pour cela qu'une telle réponse y a été apportée. Durant les décennies de pouvoir soviétique, la presse occidentale a beaucoup écrit au sujet de l'Union soviétique et de Staline en personne. Les Bolcheviques et Staline lui-même ont été accusés de tous les péchés mortels. J'ai écrit que Staline avait été un *agent provocateur* pour la police, qu'il avait assassiné son épouse, qu'il était un despote, un sadique, un dictateur, un ogre, un boucher, et bien d'autres qualificatifs. Mais pas une seule fois, Staline ne s'impliqua dans une controverse avec des « écrivains bourgeois. » Pourquoi, alors, en cette seule occasion, ce Staline habituellement taciturne et composé s'abaissa-t-il à cet échange de basses insultes ? Il ne peut y avoir qu'une seule réponse. L'agence Havas venait de révéler certains des secrets les mieux gardés de Staline. Peu lui importait ce que les générations futures pourraient penser de ses réfutations. (Accessoirement, elles n'en pensent rien du tout). Ce qui importait à Staline à ce moment particulier était qu'il pût tenir secret son projet pour les deux ou trois années à suivre, jusqu'à ce que les pays d'Europe se fussent affaiblis en s'impliquant dans une guerre mutuellement destructrice.

Si nous acceptons les arguments avancés par Staline et que le rapport de l'agence Havas n'est qu'un tissu de mensonges « fabriqués » dans une « boîte de nuit, » il nous faut exprimer notre admiration pour les journalistes de l'agence Havas. S'ils ont réellement inventé leur rapport, ils l'ont fait sur la base d'une profonde compréhension du Marxisme-Léninisme, du caractère de Staline, et d'une analyse détaillée et scientifique de la situation militaire et politique de l'Europe ; de fait, ils ont compris la situation nettement mieux que Hitler et que les dirigeants des démocraties occidentales. Si le rapport fut inventé, il s'agit d'une occasion où l'invention correspondit en tous points aux faits.

De nombreuses années plus tard, lorsque le rapport de l'agence Havas et la réfutation de Staline de ce rapport eurent largement disparu des mémoires, treize volumes des essais de Staline furent publiés en Union soviétique. Ces travaux comprenaient ses discours prononcés lors des sessions secrètes du Comité Central. En 1939, les journalistes de l'agence Havas ne disposaient d'aucun accès à ces discours. Mais la publication des travaux de Staline a confirmé que le projet de Staline était simple et génial, et qu'il était exactement tel que l'avaient décrit les journalistes français. Dès 1927, Staline exprimait l'opinion, lors d'une session fermée du Comité Central, selon laquelle en cas de guerre, il serait essentiel de rester neutre jusqu'à ce que les « parties en guerre se soient mutuellement épuisées dans un conflit mutuel qui soit au-delà de leurs forces. » Cette opinion fut souvent répétée par la suite lors de sessions fermées. Staline considérait qu'au cas où une guerre éclaterait en Europe, l'Union soviétique devait en devenir partie, mais qu'elle devait être la dernière à y entrer, tout à la fin du jeu au cours duquel l'adversaire aurait déjà été affaibli au stade de l'épuisement.

Chose intéressante, bien qu'ils aient affiché des attitudes différentes envers Staline, deux de ses successeurs, Khrouchtchev et Brejnev, ont tous deux confirmé que l'intention de Staline avait bel et bien été d'épuiser l'Europe par la guerre, tout en préservant sa propre neutralité, pour *ensuite* la « libérer. » Les prédécesseurs

de Staline ont dit la même chose. En exposant les fondations de son plan face au cercle restreint de ses camarades en armes, Staline ne fit que citer Lénine et souligner que l'idée venait de Lénine. Mais Lénine n'en fut pas non plus l'inventeur. Il avait lui-même repris ses idées du recueil inépuisable d'idées produit par Marx. Il existe une lettre intéressante écrite le 12 juin 1883 par Friedrich Engels à [Edouard Bernstein](#) : « Tous ces fainéants de toutes sortes, » écrivit-il, « doivent pour commencer se battre entre eux comme des chiens, se détruire et se compromettre les uns les autres, et ainsi, ils prépareront le terrain pour nous. »

La différence entre Staline et ses prédécesseurs est qu'il parlait moins, mais agissait davantage.

Il serait très important de savoir, si cela était possible, ce que Staline affirma réellement lors de la réunion du Politburo du 19 août 1939. Mais même sans connaître les mots qu'il employa, nous voyons ses actions, et celles-ci montrent très clairement ce qu'il avait à l'esprit. Quatre jours plus tard seulement, le pacte Molotov-Ribbentrop fut signé au Kremlin. C'était la réussite la plus éclatante jamais obtenue par la diplomatie soviétique, la victoire la plus brillante remportée par Staline au cours de son extraordinaire carrière. « Je l'ai trompé. J'ai trompé Hitler, » s'écria Staline avec joie après la signature du pacte. (Nikita Khrouchtchev, *Mémoires*, Chasidze Publications, 1981). Staline avait de fait trompé Hitler mieux que quiconque ait jamais trompé son semblable durant tout le XX^{ème} siècle. Une semaine et demi seulement après la signature du pacte, Hitler s'était retrouvé en guerre sur deux fronts. Autrement dit, dès le tout début des hostilités, l'Allemagne tomba dans une situation telle qu'elle était vouée à perdre la guerre ; ou, pour le dire encore d'une autre manière, le 23 août 1939, jour de signature du pacte Molotov-Ribbentrop, Staline avait remporté la seconde guerre mondiale avant même que Hitler y entrât.

Ce ne fut qu'à l'été 1940 que Hitler réalisa qu'il avait été joué.

Il essaya de défier Staline une fois de plus, mais il était trop tard. Hitler ne pouvait plus espérer que de brillantes victoires tactiques, mais la position stratégique de l'Allemagne était catastrophique. L'Allemagne se retrouvait une fois de plus entre le marteau et l'enclume. D'un côté, le Royaume-Uni sur ses îles inaccessibles, avec derrière lui les États-Unis. De l'autre côté, Staline. Hitler se retourna vers l'Ouest, comprenant bien que Staline préparait une attaque et qu'il pouvait couper l'artère pétrolière de l'Allemagne en Roumanie d'un seul coup, paralysant l'ensemble de l'industrie allemande, et l'ensemble de l'armée, de l'aviation et de la marine allemandes. En se retournant vers l'Est, Hitler reçut depuis l'Ouest d'abord des raids aériens stratégiques, puis une invasion.

On affirme que Staline n'a gagné que grâce à l'aide et à la coopération apportées par le Royaume-Uni et les États-Unis, et que c'est là que réside sa grandeur ; tout en restant l'ennemi le plus virulent de l'Occident, Staline savait comment l'utiliser pour protéger et renforcer sa propre dictature. Le génie de Staline, comme nous l'avons vu, fut de savoir comment diviser ses adversaires, puis de les frapper les uns contre les autres. Même en 1939, la presse libre en Occident émettait déjà un avertissement sur cette séquence d'événements : Staline jouait un jeu verbal de neutralité tout en consacrant ses actes à jouer un jeu beaucoup plus dangereux.

Chapitre 7

L'extension des fondements de la guerre

La libération nationale de l'Allemagne réside dans une révolution prolétarienne s'emparant de l'Europe centrale et occidentale, et l'unissant à l'Europe orientale sous la forme des États-Unis soviétiques.

TROTSKY (BO, N°24, p. 9)

Après l'expulsion de Napoléon hors de Russie, l'Armée russe victorieuse entra dans Paris. N'y trouvant pas Napoléon, l'Armée russe rentra au pays en chantant. Pour la Russie, l'objectif de la guerre avait été de semer la déroute au sein des armées ennemies. Si personne d'autre ne menaçait Moscou, l'Armée rouge n'avait plus rien d'autre à faire en Europe de l'Ouest.

La différence entre la Russie tsariste et l'Union soviétique réside dans leurs objectifs de guerre respectifs. En 1923, [Mikhaïl Tukhachevsky](#), qui s'était déjà fait connaître pour sa monstrueuse brutalité lors des exterminations de masse en Russie centrale, dans le Nord-Caucase, dans l'Oural, la Sibérie et la Pologne, formulait la base théorique de l'objectif de guerre. Selon lui, l'objectif de

guerre était « de se garantir la libre utilisation de la violence, et pour y parvenir, il est nécessaire en première instance de balayer les forces de l'ennemi. » (*Revolutsia i voïna*, Moscou 1923, *Collected Works* N°22, p. 188). La dérouté des armées ennemies et leur destruction générale ne marquent pas la fin de la guerre et de la coercition, mais uniquement la création des conditions de « la libre utilisation de la violence. » « Chaque territoire par nous occupé devient un territoire soviétique après son occupation, sur lequel le pouvoir des travailleurs et des paysans sera établi. » (Maréchal de l'Union soviétique Tukhachevsky, *Izbrannye Proizvedeniya*, Moscou Voenizdat 1964, Vol. I, p. 258).

Dans son ouvrage *Questions of Modern Strategy*, Tukhachevsky attire l'attention sur le fait que les soldats soviétiques doivent « donner des instructions au bon moment à l'administration politique ainsi qu'aux autres agences appropriées de préparer les comités révolutionnaires et les autres rouages administratifs locaux pour telle ou telle région. » (*op. cit.*, p. 196). En d'autres termes, les soldats soviétiques devaient préparer les opérations de « libération » en grand secret, mais ce faisant, ils devaient également alerter les commissaires politiques et les « agences appropriées » qu'ils devaient préparer en temps voulu la machinerie administrative communiste pour les régions « libérées. » L'Armée rouge apporterait à ses voisins la liberté sur ses baïonnettes, avec des organes d'autorité locale prêts à l'emploi.

Tukhachevsky donne un nom « scientifique » à ce processus de soviétisation des territoires occupés aussi rapide que possible, mené par des méthodes de coercition sans limite et de terreur, ainsi qu'à l'exploitation barbare de toutes les ressources nécessaires à la poursuite des agressions : il dénomme cela « extension des fondements de la guerre. » Tukhachevsky a même inséré ce terme dans la Grande Encyclopédie Soviétique. (*Bol'shaya Sovetskaya Entsiklopediya*, Moscou 1928, Vol. 12, pp. 276-277).

Dans un discours prononcé le 30 mars 1941, Adolf Hitler proclama face à ses généraux la nature de l'objectif de la guerre à l'Est.

Il s'agissait de vaincre les forces armées ennemies, d'anéantir la dictature communiste, d'établir un « réel socialisme » et de faire de la Russie une base pour la poursuite de la guerre. Les objectifs de Tukhachevsky étaient-ils différents ? En 1923, n'avait-il pas promu les mêmes idées ?

Lorsqu'il préparait une opération militaire, Hitler prenait soin d'établir la machinerie administrative dédiée aux nouveaux territoires avant leur invasion ; Tukhachevsky, lui aussi, proposa de faire la même chose.

Tukhachevsky aurait fait un bon *Gauleiter*, mais n'était pas un bon stratège. Un examen minutieux de sa stratégie de « béliet » révèle son absence totale de substance. Il s'agit de la méthode adoptée par un jour d'échecs qui concentre son attention sur la destruction des pièces de son opposant *en masse*¹, en commençant par les pions. Emporté par sa théorie, Tukhachevsky se retrouva rapidement et inévitablement sans réserves et en grande difficulté. Sa défaite sur la Vistule ne se produisit absolument pas par hasard. Il avait essayé toute sa vie, avec une obstination bornée, d'améliorer sa méthode, erronée sur ses principes, en utilisant une base théorique pour parer à son ignorance. Les historiens communistes nous assurent qu'après avoir liquidé Tukhachevsky, Staline rejeta complètement ses méthodes. Mais ce n'est pas la réalité. Staline ne repoussa avec dédain que la méthode stratégique inacceptable de Tukhachevsky, dont on savait qu'elle amenait à la défaite, mais conserva ses idées sur « l'extension des fondements de la guerre » et permit à d'autres de les développer plus avant.

Hormis Tukhachevsky et des personnes du même acabit, Staline ne disposait pas de véritable stratège. Le premier et le plus brillant d'entre eux fut sans aucun doute [Vladimir Triandafillov](#), le père

1. En français dans le texte, NdT

de l'art opérationnel². Ce fut en 1926 que, dans un livre *Range of Operations in Modern Armies*, il disserta la première formulation approximative de la théorie des « opérations en profondeur. » Triandafillov a ensuite continué de développer ses idées dans un livre paru sous le titre *Character of Operations in Modern Armies*. De nos jours encore, ces livres constituent le fondement de l'art de la guerre soviétique. Triandafillov trouva des personnes qui comprenaient ses idées stratégiques, qui étaient véritablement des idées de génie, et les promurent auprès de l'État-Major. Parmi ces personnes, on trouve A. M. Vasilevsky, futur maréchal de l'Union soviétique. G. K. Zhukov mit en pratique les idées de Triandafillov dans toutes ses opérations, en commençant par Khalkhin Gol.

Triandafillov avait du mal à s'identifier à Tukhachevsky, en dépit du fait que celui-ci fût son supérieur immédiat. Triandafillov n'avait pas peur de Tukhachevsky et exposa la pauvreté de la stratégie du « béliet » en montrant qu'un bon joueur d'échecs ne doit pas consacrer son attention sur la destruction de pions. Le bon joueur d'échecs lance un coup « en profondeur, » qui rend inutilisables les pions de son adversaire. Le bon joueur d'échecs crée une menace non pas sur un secteur, mais sur au moins deux, ce qui contraint son adversaire à diviser son attention et ses réserves, cependant que notre joueur lance une attaque sur un autre secteur, où son opposant ne maintient absolument aucune réserve.

Lorsqu'il rejeta la méthode militaire de Tukhachevsky, Triandafillov accepta et développa pleinement sa théorie sur la soviétisation violente et rapide des territoires « libérés » ; « la soviétisation d'États entiers devait être menée sur une courte période de deux à trois semaines. . . Pour organiser les comités révolutionnaires, il sera très difficile de compter sur des forces locales. Seule une partie

2. Jusqu'au début du XX^{ème} siècle, l'ensemble de l'art militaire était divisé en deux niveaux : la stratégie et la tactique. La pensée militaire soviétique développa ensuite un niveau intermédiaire, désigné sous le nom d'« art opérationnel. » Un demi-siècle plus tard, les théoriciens de l'art militaire acceptent désormais ce terme.

de l'appareil technique, et seuls les dirigeants les plus juniors seront disponibles sur-le-champ. Tous les dirigeants officiels, et même certains des personnels techniques, devront être intégrés aux forces armées... Le nombre de ces dirigeants nécessaires à la soviétisation dans les régions recapturées sera colossal. » (*Kharakter Operatsii Sovremennyykh Armii*, V.K. Triandafillov, Moscou, 1929, pp. 177-8).

Triandafillov insistait sur le fait qu'il serait erroné de détourner les unités combattantes de l'Armée rouge vers des tâches de soviétisation. Il n'aurait pas été mal de disposer d'unités spéciales pour ce faire. L'Armée rouge se bat contre l'ennemi et lui inflige des défaites, alors que ces unités spéciales œuvrent à l'arrière pour établir le pouvoir ainsi qu'une vie heureuse pour les travailleurs et les paysans. Hitler adopta sur le tard une position similaire. La Wehrmacht devait écraser l'ennemi, cependant que les SS devaient établir le Nouvel Ordre. Bien sûr, face à des situations critiques — et la guerre est constituée de telles situations — des divisions de la Wehrmacht furent lancées dans la bataille pour supprimer le mouvement partisan, et des divisions SS furent envoyées dans des batailles de chars en première ligne de la zone de combats. Mais ce n'était pas pour ces tâches que la Wehrmacht ou la SS étaient respectivement constituées.

Triandafillov comprenait l'art de la guerre comme une science exacte, et utilisait des calculs mathématiques sous forme de formules simples pour les opérations offensives impliquant des armées constituées de millions d'hommes, opérant en grande profondeur. Les formules couvraient toutes les étapes d'une offensive. Elles comprenaient même un calcul déterminant le nombre de dirigeants politiques soviétiques qui seraient nécessaires pour chaque unité administrative des territoires capturés. Ces formules sont aussi pointues et élégantes que des théorèmes géométriques.

Le pacte Molotov-Ribbentrop ouvrit les portes de la soviéti-

sation. Staline avait tout préparé, et pas uniquement en théorie. Le personnel soviétique avait mené ses opérations en grand secret, mais n'avait pas négligé de donner des instructions aux commissaires politiques ainsi qu'aux « organes appropriés » afin qu'ils fussent tout à fait prêts pour la soviétisation.

Dans la nuit du 16 au 17 septembre 1939, A. Bogdanov, un commandant de brigade du NKVD, émit un ordre à destination des [Tchékistes](#), affirmant qu'« à l'aube du 17 septembre 1939, les armées du front Biélorusse passeront à l'offensive. Leur tâche sera d'aider les travailleurs et les paysans de Biélorussie qui se sont soulevés en rébellion. » Ainsi avait commencé la révolution en Pologne ; les travailleurs et les paysans portaient la responsabilité de la mener par eux-mêmes, cependant que l'Armée rouge et le NKVD ne feraient que leur porter assistance. Les résultats sont bien connus. Le massacre d'officiers polonais à [Katyn](#) entre également dans cette catégorie d'assistance.

Staline n'avait pas peur de Hitler, contrairement à ce que les Communistes essaient de faire croire. Si Staline avait craint Hitler, il aurait laissé vivre les officiers polonais et, au moment de l'invasion allemande, les aurait lancés dans la bataille à la tête de dizaines de milliers de soldats pour combattre comme partisans sur le sol polonais. Mais les défenses contre Hitler ne figuraient pas au programme établi par Staline. Staline ne fit pas que s'abstenir d'utiliser ce potentiel de Pologne, il prononça même la dissolution de ses propres détachements de partisans qui s'étaient constitués plus tôt pour pouvoir agir en cas de guerre.

La soviétisation de la Finlande fit l'objet de préparations encore plus minutieuses. Au moment même où « les militaristes finlandais commencèrent leurs provocations armées, » Staline avait déjà dans la manche un « président » finlandais, un « premier ministre » et un « gouvernement » tout entier, tous communistes, parmi lesquels en Tchékiste de premier plan, pour l'instauration d'une « Finlande libre et démocratique. » Des « représentants du peuple » firent également apparition en Estonie, en Lituanie, en Lettonie, en [Bessara-](#)

bie, et en Bucovine, demandant tous que ces pays fussent annexés à la « famille fraternelle des nations. » Des présidents de comité révolutionnaires, des jurés populaires, des députés et de nombreux autres personnages firent éclosion à une vitesse surprenante.

La soviétisation prit ainsi des forces, cependant que Staline emplissait ses réserves d'administrateurs du Parti en vue de nouvelles campagnes. Le 13 mars 1940, le Politburo adopta la décision de déléguer au Commissariat du Peuple à la Défense la tâche pratique de désigner l'ensemble de la *nomenklatura*, l'établissement de direction du Parti, et d'accorder à tous les désignés des grades militaires. L'ensemble du Parti muta de semi-militaire à purement militaire. Il fut décidé que « les dirigeants des comités du Parti seront obligés de suivre systématiquement un entraînement militaire afin qu'ils puissent à tout moment être appelés au sein de la RKKA (*Rabache-Krest' yanskaya Krasnaya Armiya* — L'Armée rouge des Travailleurs et des Paysans) ou de la RKKF (*Rabache-Krest'yanskii Krasny Plot* — La Marine rouge des Travailleurs et des Paysans), et qu'ils soient en mesure de se consacrer aux missions appropriées à ces qualifications. » (Décret du Politburo, en date du 13 mars 1940, « Entraînement Militaire des Dirigeants de comités du Parti et Procédure à suivre pour leur mobilisation au sein de la RKKA »). Les mots « se consacrer aux missions appropriées à ces qualifications » présentent un intérêt particulier. Quelles sont les qualifications d'un gros bonnet du Parti, hormis celle d'agir comme secrétaire d'un comité régional du Parti ? Pour autant, nous avions ici des plans établis pour les utiliser comme secrétaires de comités régionaux (ainsi que de comités urbains et de comités de districts), après même leur mobilisation dans l'Armée.

De mai 1940 à février 1941, 99 000 travailleurs politiques de la réserve, parmi lesquels « 63 000 travailleurs seniors de comités du Parti », furent réévalués, c'est-à-dire qu'ils durent repasser des examens et passer des oraux. La réévaluation de l'*establishment* du Parti fut menée à une cadence rapide. Et on ne s'arrêta pas à cette réévaluation. Le 17 juin 1941, un autre décret fut émis. 3700 autres

membres de la *nomenklatura* du Parti reçurent l'ordre de se mettre à la disposition de l'Armée. Des préparations étaient-elles en cours pour une nouvelle soviétisation ?

Non seulement les patrons du Parti pratiquèrent-ils la soviétisation des États baltes, de l'Ukraine occidentale, de l'Ouest de la Biélorussie, de la Bessarabie et de la Bukovine, mais ils gardèrent un œil sur les « organes appropriés. » Œuvrant derrière le dos des « représentants du peuple » et des « serviteurs du peuple, » le NKVD assista les travailleurs et les paysans, qui s'étaient soulevés en rébellion « pour renforcer le pouvoir du prolétariat, » selon le verbiage de la propagande soviétique.

Les gardes-frontière du NKVD furent les premiers à traverser les frontières. « Opérant par petits groupes, ils s'emparèrent et tinrent les traversées de rivières et les carrefours. » (*VIZH* 1970, N°7, p. 85). Durant la guerre de l'hiver 1939-1940 contre la Finlande, un détachement de garde-frontière du NKVD s'infiltra secrètement en territoire finlandais, fonça à travers la toundra et mena une attaque surprise pour s'emparer de la ville de Petsamo et de son port. Durant la guerre contre le Japon, cinq années plus tard, encore avec des gardes-frontière, « 320 détachements d'assaut furent constitués, comptant chacun entre 30 et 75 hommes armés de fusils mitrailleurs, de fusils et de grenades. Des détachements séparés disposés d'une force constituée de 100 à 150 hommes. . . L'entraînement qui avait été prodigué à ces unités se référait à des plans très précis d'attaque surprise. . . L'élément de surprise de ces opérations devait jouer un rôle fondamental pour la réussite de celles-ci. » (*VIZH*³ 1965, N°8, p. 12).

Les troupes frontalières du NKVD menèrent leurs opérations d'une manière parfaitement identique durant la guerre contre l'Allemagne. Aux lieux où l'armée allemande n'avait pas traversé la frontière, les troupes frontalières soviétiques le firent de leur propre

3. Un magazine officiel militaro-historique édité par le ministère de la défense.

initiative. Elles avaient été préparées en ce sens. Pour exemple de cette méthode d'opérations, le 26 juin 1941, des vedettes à moteur réalisèrent un débarquement dans la région de la ville de Kiliya, à la frontière roumaine. Ce débarquement permit l'établissement d'une tête de pont, et les forces d'assaut ainsi débarquées fournirent une couverture de feu aux membres de la patrouille de reconnaissance du NKVD qui les avaient précédés en débarquant sur les berges. (*Chasovye Sovetskikh granits*, Moscou 1983 ; p. 141). Chose intéressante, au moment de l'attaque allemande, ces soldats d'élite du NKVD très bien entraînés avaient tenu position sur les ponts frontaliers, sans mener de préparations pour repousser une attaque ou défendre les ponts. Ils les avaient cédés à l'ennemi quasiment sans combattre. Mais lorsqu'elles eurent à prendre la partie occidentale d'un pont frontalier, ces unités frontalières se révélèrent avoir disposé d'un excellent entraînement, et firent montre à la fois de courage et de bravoure, dans l'esprit de l'attaque roumaine décrite ci-dessus. Lorsqu'elles eurent à défendre la partie orientale des ponts, ces mêmes soldats firent montre d'une absence totale de préparation. Ces hommes n'avaient tout bonnement reçu aucun entraînement pour la défense. On ne leur avait prodigué aucun exercice défensif.

En 1940, le nombre d'opérations menées par le NKVD dépassa celui des années 1944 et 1945, et de nombreuses années à suivre. 1940 est bien entendu l'année du massacre de Katyn. Des officiers polonais furent également exterminés à deux autres emplacements, où le nombre de victimes fut au moins égal à celles de Katyn. Des officiers lituaniens furent également exécutés à la même période, ainsi que des officiers lettons et estoniens ; et pas seulement des officiers. On exécuta des professeurs, des prêtres, des policiers, des écrivains, des avocats, des journalistes, des paysans, des entrepreneurs et des personnes issues de toutes les strates de la société, exactement comme durant la Terreur rouge contre le peuple russe. L'échelle des opérations du NKVD alla croissante, mais quelque chose changea subitement. À partir de février 1941, les sous-unités

militaires du NKVD commencèrent à se masser clandestinement aux abords des frontières du pays.

Mais la principale force du NKVD ne provenait pas de ses troupes frontalières. Outre ces unités, le NKVD était constitué d'un très grand nombre de régiments et de divisions de soldats d'opérations, de convois et de sécurité. Toutes ces unités œuvrèrent sans relâche à détruire les « éléments hostiles » et à « purger le territoire. » Durant la guerre finlando-soviétique de 1939-1940, on comptait huit régiments engagés dans cette activité, ainsi que quelques bataillons, compagnies et formations de troupes frontalières. Une opération menée en 1944 à l'arrière du front biélorusse peut tenir lieu d'illustration de l'échelle de ces « purges » menées dans la région située à l'arrière du front. Cinq régiments frontaliers du NKVD, sept régiments de troupes opérationnelles du NKVD, quatre régiments de cavalerie, et divers bataillons détachés et aéronefs de reconnaissance prirent part à l'opération. L'ensemble de cette force impliqua 50 000 hommes. La région couverte par l'opération était d'une surface de 30 000 kilomètres carrés. (*Ibid.*, p. 181). Avant l'attaque menée par Hitler, le NKVD opérait déjà à des échelles comparables à celle-ci, bien que les informations sur les opérations menées en 1940 dans les États baltes, l'Ukraine occidentale, la Biélorussie, la Bukovine et la Bessarabie n'aient jamais été publiées.

Les professeurs communistes font désormais de leur mieux pour minimiser la puissance de l'Armée rouge lors du déclenchement de la seconde guerre mondiale, et pour maximiser la force de la Wehrmacht. Pour ce faire, ils manipulent les statistiques, et prennent en compte toutes les divisions d'Allemagne de la Wehrmacht et de la SS, alors qu'en Union soviétique, seules les divisions de l'Armée rouge figurent dans les chiffres. Les divisions d'élite très bien entraînées, équipées et armées du NKVD sont délibérément ignorées. Les

communistes ont proclamé que 47 détachements frontaliers au sol, et six détachements frontaliers navals, complétés pour la plupart d'un régiment, et de régiments de soldats opérationnels du NKVD, totalisant environ 100 000 hommes, stationnaient aux abords des frontières. Ces chiffres reflètent la réalité. Mais pas toute la réalité. Lorsque les Allemands lancèrent leur invasion, étaient stationnés directement à la frontière non seulement les régiments du NKVD, mais aussi des bataillons du NKVD d'une force impressionnante, ainsi que des divisions entières du NKVD. Par exemple, la 4^{ème} division du NKVD, commandée par le colonel F.M. Mazharin, se situait à la frontière roumaine, cependant que des sous-unités du 57^{ème} régiment NKVD de cette division étaient stationnées directement sur les ponts frontaliers. La 8^{ème} division de mitrailleurs motorisés du NKVD était proche de la frontière. La 10^{ème} division du NKVD se situait dans la région de [Rava-Russkaya](#), cependant que le 16^{ème} régiment de cavalerie du NKVD, qui faisait partie de cette division, était directement dispersé sur les postes-frontière. La 2^{ème} division de mitrailleurs motorisés du NKVD se situait à la frontière finlandaise. La 1^{ère} division du NKVD, commandée par le colonel [S.I. Donskov](#), y était également présente. La 22^{ème} division de mitrailleurs motorisés du NKVD apparaît pour la première fois dans les résumés d'opérations allemands au septième jour de l'invasion de la Lituanie.

Certaines de ces unités du NKVD étaient incroyablement proches de la frontière ; parfois littéralement à quelques mètres de celle-ci. Par exemple, le 132^{ème} bataillon indépendant du NKVD se situait au niveau de la fortification Tiraspol, sur la forteresse de Brest-Litovsk, mais pas à des fins défensives ; la forteresse n'avait pas été apprêtée pour la guerre. On avait escompté, en cas de guerre, n'y laisser qu'un seul bataillon d'infanterie avec des troupes ordinaires. À ses côtés, dans les mêmes baraquements, se trouvait à des fins défensives le cinquième détachement frontalier (un régiment) ; le 132^{ème} bataillon du NKVD n'était en réalité pas du tout un bataillon frontalier, mais un bataillon de *convoi*. Il avait été utilisé

pour évacuer des « ennemis » en provenance de Biélorussie occidentale, et se situait désormais stationné sur la rive occidentale de la rivière [Boug](#). Le bataillon, pour le moment, restait sans rien faire. La route était longue et dure pour regagner l'Union soviétique. Il fallait d'abord traverser la rivière Boug pour parvenir à la vieille citadelle, dans les bateaux des dirigeants tchékistes. Il fallait ensuite traverser une multitude de portes, et des ponts et des fossés mineurs. Puis on arrivait à la rivière [Mukhavets](#), et une fois franchie, de nouveaux fossés, rives et barrières. Aucun ennemi ne se trouvait dans la forteresse et la route était longue, si bien que le bataillon prenait du repos — pour le moment. Dans l'autre direction, on trouvait la fortification de Tiraspol, une île-forteresse en territoire polonais, ou plutôt, pour être précis, en Allemagne, car on n'était plus en territoire polonais. Et l'ensemble de ce bataillon devait, pour parvenir en territoire allemand, traverser un petit pont.

Sur un mur du baraquement occupé par le 132^{ème} bataillon indépendant, quelqu'un avait écrit l'inscription : « Je me meurs, mais je ne me rendrai pas. Adieu, mère patrie! 20. VII. 1941. » Ces « héros » avaient de bonnes raisons pour ne pas se rendre. Les SS avaient bien compris qui les dirigeant de la Tchéka voulaient déporter de l'autre côté de la frontière.

J'ai mis au jour, comme nous l'avons vu, des bataillons et régiments de convoi du NKVD, ainsi que des divisions de convoi, positionnés exactement à la frontière. La 4^{ème} division du NKVD était à cheval sur les ponts frontaliers enjambant la rivière [Prout](#). Avait-elle pour instruction de faire sauter ces ponts, au cas où la situation se tendrait ? En aucun cas. Les ponts étaient minés. Il fut procédé à leur déminage, et une division du NKVD fut positionnée aux abords de ces mêmes ponts. Selon certaines informations, la 4^{ème} division du NKVD était une division dédiée à la sécurité : pour réaliser une analogie avec la SS, le sens du mot « sécurité » prend tout de suite un sens nettement plus sinistre au vu du contexte. Mais d'autres informations indiquent que la 4^{ème} division du NKVD

opérait comme une division de convoi. De fait, le colonel Mazharin, qui était à la tête de cette division, était un vieux loup du Goulag, qui avait passé toute sa carrière à opérer des convois. Mais qui la sécurité du Goulag avait-elle prévu de transporter sur les ponts frontaliers ?

Chapitre 8

Pourquoi doter les Tchékistes d'une artillerie Howitzer ?

Nous allons détruire la bête dans son repaire.

L. BERIA (Commissaire général à la Sécurité de l'État,
Commissaire du Peuple aux Affaires Intérieures, février 1941)

La machine punitive communiste fonctionnait selon deux mécanismes principaux : les organes et les troupes. Ce que l'on évoque ici sous le terme de « troupes » ne correspond bien entendu pas aux troupes de l'Armée rouge, mais aux formations spéciales de la VChK (Vserossiiskaya Chrezvychainaya Komissiya — Всероссийская чрезвычайная комиссия — la commission spéciale russe, ou Tchéka), de l'OGPU (Ob'edinennoe Gosudarstvennoe Politicheskoe Upravlenie — Объединённое государственное политическое управление) et du NKVD.

L'Armée rouge avait pour tâche de combattre sur les fronts extérieurs, alors que ces divisions spéciales menaient la guerre sur des fronts intérieurs. Au moment de l'établissement de la dictature

communiste, les troupes punitives jouèrent un rôle incomparablement plus important que celui tenu par les organes punitifs. Équipées de véhicules blindés, de trains blindés, de canons de 76 mm, elles avaient mené une véritable guerre contre leur propre peuple.

En 1923, la Direction principale avait été établie pour coordonner les opérations menées par l'ensemble des troupes punitives. La machine punitive vit de temps à autre son nom modifié aussi facilement qu'un serpent pratique sa mue, mais le nom de la Direction principale est resté inchangé. Cette organisation, ainsi que les soldats qu'elle contrôle, a perpétré des atrocités terribles contre la nation russe, et contre toutes les autres nations constituant l'Union soviétique. À l'époque de la seule collectivisation, les troupes punitives ont exterminé des millions de personnes, et ont remis plus de 10 millions de personnes à l'autre direction du NKVD, le Goulag, responsable des prisons et des camps de travail.

À mesure que la dictature communiste gagnait en force, les organes occupèrent une place de plus en plus importante vis-à-vis des troupes punitives. Le stylo de l'informateur, le presse-pouce de l'interrogateur et le [revolver Nagan](#) de l'exécuteur devinrent les principales armes de terreur. Bien sûr, le nombre de troupes punitives n'en fut pas moins croissant, mais leur rôle devint largement secondaire, et impliqua des rafles, des recherches, des arrestations, des déportations ainsi que la protection des établissements punitifs et « correctionnels. » Les troupes punitives protégeaient également les dirigeants, les frontières nationales et les communications. L'image du combattant punitif connut également des changements. Il ne s'agissait plus d'un marin au visage de criminel juché sur un blindé, mais d'un soldat portant un manteau en peau de mouton, le visage tourné vers le vent de l'Arctique, fusil à la main et son fidèle chien à ses côtés. La soldatesque punitive ne disposait plus de véhicules blindés. Leur nécessité avait disparu.

1937 ne fut pas, comme nous l'assurent les Communistes, le début de la terreur, mais plutôt l'année où celle-ci atteint son sommet. L'année suivante, elle avait connu un changement de caractère, en

ce qu'elle était passée d'une terreur générale à une terreur sélective. Ce fut durant les années 1937 et 1938 que la terreur se propagea jusqu'aux dirigeants communistes eux-mêmes. Lorsque cette phase fut atteinte, les Tchékistes n'eurent plus besoin de leurs fusils. Les Communistes, qui avaient alors connu les coups de l'axe de la terreur, n'offraient plus de résistance notable.

Après la campagne de [Grande Purge](#) terminée en décembre 1938, la terreur existant dans le pays diminua fortement ; de nombreux prisonniers furent libérés du GOULAG, et l'on mena des préparations pour en libérer de nombreux autres. Dans cette situation, quel sort attendait les troupes du NKVD et la Direction principale qui coordonnait ces activités ?

Tout doute sur l'idée qu'elles se verraient abolies fut rapidement dissipé. L'Union soviétique s'était lancée dans une nouvelle phase de son existence, car immédiatement après la fin de la Grande Purge et après le retrait du pouvoir à [Nikolai Yezhov](#), la Direction principale contrôlant la frontière du NKVD et les troupes intérieures cessèrent d'exister en vertu d'un décret émis le 2 février 1939 par le Conseil des Commissaires du Peuple.

Le même jour, pas moins de six directions principales indépendantes furent créées au sein du NKVD pour prendre en charge les troupes et s'occuper des affaires militaires. Il s'agissait de :

1. La direction principale (GU) du NKVD — Troupes frontalières
2. La direction principale (GU) du NKVD — Troupes de sécurité
3. La direction principale (GU) du NKVD — Troupes de convoi
4. La direction principale (GU) du NKVD — Troupes ferroviaires
5. La direction principale (GU) du NKVD — Approvisionnement militaires
6. La direction principale (GU) du NKVD — Construction militaire, qui reçut l'acronyme de *Glavvoenstroï* du NKVD

La machine punitive soviétique connut alors un changement abrupt de caractère lorsque le Gouvernement décida que les troupes punitives devaient se voir accorder une position de primauté sur les organes. Le début de l'année 1939 marqua le début d'un accroissement stupéfiant des pouvoirs accordés aux troupes punitives. Une fois de plus, leur armement se remit à intégrer trains blindés, derniers véhicules blindés BA-10, obusiers et finalement chars et avions.

Des troupes punitives de tous types et de toutes fonctions se mirent à croître rapidement en nombre. Les troupes du NKVD se faisaient tellement nombreuses qu'un poste spécial fut créé pour les contrôler, et le lieutenant-général I. I. Maslennikov fut nommé Commissaire Adjoint du Peuple aux Troupes.

Mais, chose étrange, on n'avait plus besoin des troupes punitives sur le territoire soviétique. Il n'existait d'évidence aucun nouveau projet de purge en 1939 en Union soviétique, car le pays se retrouvait à genoux et était à ce moment là totalement soumis à Staline.

Les troupes du NKVD se développaient dans de nombreuses directions dont l'une était la formation de leur service de blocage de la retraite en 1939. La mission des détachements de blocage de la retraite est de consolider la résolution des troupes au combat, en particulier pour les batailles offensives. Déployé derrière les troupes, le détachement de blocage de la retraite encourage les soldats qui avancent en lançant des rafales de mitrailleuses juste derrière eux, en retardant les troupes qui pratiquent une retraite, en renvoyant les soldats obéissants au combat et en fusillant sur place ceux qui refusent d'y retourner.

On avait fait usage de tels détachements durant la Guerre Civile. De fait, quelques vauriens qui se distinguèrent en la matière furent cités dans des publications soviétiques comme des « héros de la Guerre Civile. » En voici un exemple typique : « Vypov, I. P. — à la tête d'une équipe de mitrailleurs du détachement de blocage

de la retraite de la 38^{ème} division d'infanterie » (*VIZH*, 1976, N°12, p. 76). La vie menée par les soldats responsables du blocage de la retraite n'est pas une vie de service, mais de vacances. L'artillerie ennemie ne les préoccupe pas. Ils n'ont pas à se battre contre un ennemi égaré, mais contre leurs propres hommes démoralisés. Les décorations pleuvent sur eux comme si elles sortaient d'une corne d'abondance. Notre héros arbore deux [Ordres du Drapeau Rouge](#).

Dans le cadre du massage secret de forces soviétiques dans les régions occidentales du pays avant la signature du pacte Molotov-Ribbentrop, un régiment d'infanterie motorisée détaché du NKVD fut intégré à chaque armée. Ce régiment était constitué non pas de bataillons, mais de détachements de blocage de la retraite.

Outre les régiments qui constituaient les armées, on trouvait également des régiments de tirailleurs motorisés détachés du NKVD sur les fronts. Par exemple, au moins de juin 1941, on comptait neuf régiments, un détachement indépendant, et un bataillon détaché du NKVD derrière le seul front Sud (*VIZH*, 1983, N°9).

En addition aux régiments de tirailleurs motorisés du NKVD, des détachements indépendants de blocage de la retraite du NKVD furent également créés. Ils furent immédiatement intégrés aux corps et aux armées qui étaient en constitution. Par exemple, l'un d'entre eux était le 241^{ème} détachement détaché de blocage de la retraite, qui fut intégré à la 19^{ème} armée.

Le major-général P. V. Sevast'yanov a affirmé que le service de blocage de la retraite du NKVD œuvrait avec une grande précision et une grande aisance. Pour réaliser la mission qui leur était assignée, consistant à bloquer toute retraite, les troupes du NKVD prenaient systématiquement position à l'arrière des troupes de combat, en toute situation. « Des compagnies de troupes frontalières se déployaient immédiatement derrière nous » (*Volga-Neman-Dunai*, Moscou Voenizdat, 1961, p. 82). Selon les mots du général Sevast'yanov, son infanterie devait combattre les soldats allemands sans char, alors que les Tchékistes, qui disposaient de chars, stationnaient derrière elle.

On trouve de nombreuses indications dans des sources soviétiques montrant que le service de blocage de la retraite du NKVD fut actif dès les toutes premières heures de la guerre, ce qui indique qu'il fut déployé avant même l'invasion des Allemands. Sa présence est attestée par le récit du colonel-général [Leonid Mikhailovich Sandalov](#) de juin 1941 : « Je laisserai ici le détachement de blocage de la retraite de l'armée, » écrit-il. « Les détachements de blocage de la retraite de l'armée les arrêtaient et les envoyaient aux unités les plus proches du 28^{ème} corps des tirailleurs. » (*Perezhito*, Moscou, 1966).

Le fait que le service de blocage de retraite du NKVD fût réactif avant l'attaque allemande, et avant le pacte Molotov-Ribbentrop, constitue une preuve directe de ce que la guerre fût décidée au Kremlin bien avant son déclenchement dans les faits.

Le NKVD étendit également le spectre de ses opérations dans d'autres directions. À partir de début 1939, la force des troupes de frontière du NKVD connut une forte augmentation. Depuis l'époque de Lénine, l'Union soviétique avait eu six districts frontaliers. À présent, le nombre s'élevait à dix-huit, et dans le même temps, la force militaire au sein de chaque nouveau district connut une croissance en relation avec celle des anciens districts. Nous avons déjà eu l'occasion d'observer les tendances agressives des troupes de frontière soviétiques, qui tenaient toujours lieu de base sur laquelle étaient établies les OSNAZ (*Osobogo Naznacheniya* — forces spéciales).

Au mois d'août 1939, avant la signature du pacte Molotov-Ribbentrop, les troupes OSNAZ du NKVD connurent une forte croissance en nombre. Les formations d'OSNAZ étaient les formations de frappe les plus agressives de la machine punitive soviétique. Durant la guerre civile, les unités OSNAZ s'étaient fait connaître pour leur brutalité, qui était extrême même selon les standards tchékistes. Après la fin de la guerre civile, les OSNAZ furent forte-

ment réduits, jusqu'à ce qu'une seule division d'OSNAZ du NKVD subsistât dans la région de Moscou. Cette division était sous le commandement du *kombrig*¹ du NKVD Pavel Artem'ev.

Début août 1939, G.K. Joukov menait les préparations de son attaque surprise contre les Japonais. Un bataillon détaché d'OSNAZ du NKVD comptant 502 hommes fut mis sous commandement de Joukov. Bien que le bataillon fût de taille réduite, il était constitué d'étrangleurs d'élite, aux mains parfaitement rompues à l'art du meurtre. La tâche principale confiée à ce bataillon d'OSNAZ était « de purger cette zone arrière située au plus près du front. » (*Chasovye Sovetskikh Granits*, IPL, Moscou 1983, p. 106). L'OSNAZ accomplit sa mission à merveille et Joukov en fut hautement satisfait.

Juste après cela, on se mit à constituer des bataillons d'OSNAZ à la frontière polonaise. Une dépêche envoyée par le département politique des troupes frontalières situées dans le district de Kiev, en date du 17 septembre 1939, indique que des bataillons d'OSNAZ étaient déjà constitués.

Durant la « libération » de la Pologne, de la Bessarabie, de la Bukovine, de l'Estonie, de la Lettonie, de la Lituanie et de la Finlande, les bataillons d'OSNAZ furent les premiers à traverser les frontières. Leur mission était pour commencer de frapper les postes frontières ennemis par surprise puis, en opérant à l'avant de la progression des soldats, de capturer les ponts, couper les communications, éradiquer les petits groupes ennemis et terroriser les populations. Après que les unités de l'Armée rouge avaient rallié les bataillons d'OSNAZ, ceux-ci se mettaient à purger le territoire et à exterminer les éléments indésirables. On trouve mention de bataillons d'OSNAZ du NKVD dans la même histoire officielle des troupes frontalières. (Documents N°185 et 193). Voici les fruits de

1. Commandant de brigade — un terme utilisé avant 1940. *Kombrig* et les termes similaires ont été abandonnés après 1940, et on s'est mis à utiliser les équivalents anglais.

leur travail : « 600 prisonniers environ ont été escortés au passage de la frontière ; parmi ceux-ci, des officiers, des propriétaires terriens, des prêtres, des gendarmes et des policiers. . . » (Document N°196). Dans une version contemporaine de ce document, cette phrase s'arrête subitement au point-virgule, et la nature des « prisonniers » n'est pas précisée. Un document en date du 19 septembre 1939 décrit la situation d'un poste frontière particulier du NKVD. Cette date était celle du troisième jour de la « campagne de libération » de Pologne. Cette libération est racontée de nos jours comme une tentative soviétique en vue de sécuriser ses frontières contre Hitler. Pourquoi, dès lors, faire traverser à des « propriétaires et prêtres » la frontière pour les faire entrer en Union soviétique et les déclarer prisonniers ? Ces 600 prisonniers ne constituent qu'une goutte d'eau dans le vaste torrent qui s'écoula non seulement au travers d'un poste-frontière, mais qui les concerna tous, et dont le flot avait commencé dès le tout premier jour de la « libération ».

Il avait été prédit qu'après l'établissement de la nouvelle frontière avec l'Allemagne, de nouvelles usurpations allaient suivre. Loin de dissoudre les bataillons OSNAZ du NKVD précédemment créés, Staline instaura de nouveaux bataillons, et pas uniquement des bataillons. Il créa des régiments, des divisions, et même un corps d'OSNAZ du NKVD placé sous le commandement du [komdiv](#)² du NKVD Shmyrev, du commissaire Chumakov, et du colonel [Vinogradov](#), chef d'État major du NKVD. On retrouve parfois des références à ce corps top secret dans des documents officiels soviétiques (*Pogranichnye Voiska SSSR 1939-41*, Nauka, 1970, Document N°39).

Il n'est pas possible d'interpréter le mouvement de toutes sortes de troupes du NKVD en direction de la frontière occidentale de l'Union soviétique au mois de février 1941 comme une défense face

2. Voir note précédente.

à l'invasion allemande. Si tel avait été le cas, la constitution de nouveaux bataillons, régiments et divisions punitifs aurait dû être stoppée au profit d'une action plus adaptée à la défense, comme la formation de corps de sapeurs pour miner l'ensemble du territoire occidental de l'Union soviétique, ou pour le couvrir de fossés et de tranchées anti-chars.

Mais Staline ne s'engagea dans aucune action de ce type. C'est de troupes punitives, pas de sapeurs, que Staline avait besoin. L'unité militaire de base était une division de fusiliers motorisés du NKVD, constituée d'un régiment (ou d'un bataillon) de chars, de deux ou trois régiments de fusiliers, d'un bataillon d'artillerie de howitzers, et d'autres sous-unités. La force totale de chaque division était de plus de 10 000 Tchékistes.

Les divisions de fusiliers motorisés se répandirent immédiatement vers la frontière occidentale de l'Union soviétique. Les divisions punitives armées de chars, de howitzers et d'autres armes lourdes n'étaient absolument pas nécessaires sur le territoire soviétique. Elles n'étaient pas non plus nécessaires dans les territoires qui venaient d'être conquis. En ces lieux, la machine de terreur du NKVD fonctionnait sans chars, même si, dans des cas extrêmes, elle demandait de l'aide à l'Armée rouge.

Les divisions du NKVD étaient prévues pour opérer à l'arrière durant la guerre, et pas au front. Le fait que ces divisions disposassent d'armes lourdes indique qu'il était prévu d'utiliser ces divisions contre un ennemi puissant. Mais à l'arrière de l'Armée rouge située en territoire soviétique, il n'existait aucun ennemi puissant, et il ne pouvait en exister aucun.

La seule occurrence selon laquelle pouvait apparaître un ennemi puissant à l'arrière de l'Armée rouge était une traversée par l'Armée rouge de la frontière, suivie d'une poussée vers l'avant. Hitler ne permit pas l'advenue de cette occurrence. Il frappa en premier, et rendit ainsi redondantes toutes les divisions de fusiliers soviétiques du NKVD. La direction principale des troupes opérationnelles du NKVD allait s'avérer totalement superflue au cours de la guerre dé-

fensive qui suivit. Quatre jours après le début de la guerre, Staline retira à Artem'ev, général du NKVD, le poste de la direction principale des troupes opérationnelles, ce qui laissa l'organisation sans chef. Après 1941, on ne forma plus aucune division de fusiliers motorisés du NKVD, et les divisions existantes furent réorganisées en divisions de fusiliers ordinaires au sein de l'Armée rouge. La 21^{ème} division de fusiliers motorisés du NKVD, par exemple, placée sous les ordres du colonel du NKVD M. D. Panchenko, fut transformée en 10^{ème} division de fusiliers de l'Armée rouge, la 13^{ème} division de fusiliers motorisés du NKVD devint la 95^{ème} divisions de fusiliers de l'Armée rouge des Travailleurs et des Paysans (et par la suite la 75^{ème} division de gardes) ; et la 8^{ème} division de fusiliers motorisés du NKVD devint la 63^{ème} division de fusiliers de l'Armée rouge des Travailleurs et des Paysans (par la suite la 52^{ème} division de gardes). Au total, 29 divisions furent déplacées du NKVD à l'Armée rouge (Major-général V. Nekrasov, *VIZH*, 1985, N°9). Pour la guerre défensive qui lui fut imposée, Staline avait besoin d'une infanterie ordinaire, pas de troupes punitives.

En 1944, l'Armée rouge, suivie par le NKVD, arriva en Europe centrale et établit le pouvoir des travailleurs et des paysans, la justice sociale, et d'autres bienfaits. Mais en 1939, Staline était déjà en train d'instituer la machinerie pour établir cette vie heureuse. Hitler ne fit qu'empêcher l'usage de cette machinerie jusqu'en 1944.

La machine de terreur soviétique était énorme, et visait non seulement l'Europe centrale, mais toute l'Europe. Il fallut la réduire en taille après l'invasion de Hitler car elle ne répondait plus à des objectifs immédiats.

La création de la machinerie ayant servi à soviétiser l'Europe fut réalisée avant le pacte Molotov-Ribbentrop. Le pacte fut signé après la résolution d'une décision finale d'établir une vie heureuse en Europe. Le pacte ne constituait qu'une étape tactique permettant de faire tomber l'Europe à des niveaux semblables à ceux de 1918, et d'ouvrir de la sorte les portes aux formations d'OSNAZ et aux divisions de fusiliers motorisés du NKVD.

Chapitre 9

Pourquoi la zone de sécurité fut démantelée à la veille de la guerre

Les mines sont des armes puissantes, mais cette ressource est réservée au faible, qui ne fait que se défendre. Nous n'avons pas tant besoin de mines que des moyens de les retirer du sol.

GRIGORY IVANOVICH KULIK, Maréchal de l'Union soviétique, début juin 1941.

Un pays qui prépare sa défense déploie son armée en profondeur au sein de son propre territoire, et pas uniquement sur sa frontière. L'objectif est d'empêcher la destruction par l'ennemi des principales forces défensives au travers d'une attaque surprise. Une partie défensive va normalement établir une zone de sécurité dans la région frontalière avec une anticipation suffisante ; une zone où le terrain se trouvera saturé de pièges, de constructions défensives, d'obstacles et de champs de mines. La force de défense va délibérément éviter la moindre construction en lien avec l'industrie ou les transports dans cette zone ; et elle ne va pas non plus y maintenir

d'importantes formations militaires ni de grandes quantités d'approvisionnements. Au contraire, des préparatifs auront été menés en temps imparti pour faire sauter tous les ponts, tunnels et routes dans la zone.

Une fois entrés dans la zone de sécurité, les agresseurs perdent leur rapidité de mouvement, et leurs soldats subissent des pertes avant d'avoir rencontré les forces principales du défenseur. Du côté de la force défensive, seuls des détachements de taille réduite mais très mobiles sont à l'œuvre dans la zone de sécurité. Ces détachements préparent des embuscades, lancent des attaques surprises pour très rapidement battre retraite vers des positions préparées d'avance. Ces détachements légers créent l'impression de constituer la force principale, contraignent l'agresseur à s'arrêter, à déployer ses forces et à gaspiller ses munitions dans des régions où il n'y a aucune cible à atteindre. Les détachements légers, dans le même temps, se retirent sans bruit pour préparer de nouvelles embuscades.

Pendant que l'agresseur mène une lutte épuisante contre les détachements légers de la force de défense, les forces défensives principales ont le temps de se préparer à une confrontation contre l'agresseur depuis des positions desquelles la défense est favorable.

Plus la zone de sécurité est profonde, meilleures sont les choses. Lorsqu'il pénètre dans une zone de sécurité profonde, l'agresseur révèle involontairement la direction principale qu'il veut emprunter pour avancer, et perd l'avantage de la surprise. Comme il ne connaît pas la profondeur de la zone de sécurité, il n'est pas en mesure de prédire à quel moment il va rencontrer les forces de défense principales du défenseur ; ainsi, l'initiative revient aux forces de défense.

Au fil des siècles, et même des millénaires, les tribus slaves ont créé de puissantes zones de sécurité sur des longueurs et des profondeurs très importantes. Parmi les nombreux obstacles défensifs qu'elles ont employés, le plus important et le plus efficace reste celui de la forêt. Il s'agit d'une bande de terrain au travers de la

forêt où les arbres ont été coupés à hauteur à peine supérieure à la taille d'un homme, et de sorte que la partie tombée de l'arbre reste accrochée à cette souche. Le haut des arbres est ensuite entrecroisé et enchevêtré dans la direction depuis laquelle l'ennemi est attendu, et maintenu au sol par des piquets. Les petites branches sont taillées, et les branches plus grosses sont taillées en pointe. Aux lieux où l'apparition de l'ennemi est improbable, la barrière ne mesure qu'une douzaine de mètres de largeur. Mais sur les routes où l'ennemi est attendu avec la plus haute probabilité, la profondeur de cette barrière forestière peut atteindre les quarante à soixante kilomètres d'obstacles infranchissables, renforcés par des palissades, des piquets, des fossés dissimulés, des pièges terribles pouvant briser les pattes d'un cheval, et les embûches les plus ingénieuses qui soient.

Les barrières forestières de l'Ancienne Russie s'étendaient sur des centaines de kilomètres ; la Grande Ligne Barrière de Forêt, construite au XVI^{ème} siècle, s'étendait sur plus de 1500 kilomètres.

Les forteresses et citadelles ont été construites à l'arrière de cette ligne, et ont été protégées par des détachements légers et mobiles. Lorsque l'ennemi essayait de pénétrer la barrière, ces détachements lançaient des attaques surprises avant de se retirer en empruntant des passages secrets. Toute tentative de les suivre se terminait mal pour l'ennemi. De faux passages étaient pratiqués au travers des barrières, et conduisaient l'ennemi dans une zone truffée de pièges et d'embûches.

Il est intéressant de noter que, lorsque les frontières de la Russie tsariste furent étendues vers le Sud, les anciennes barrières ne furent pas détruites, mais au contraire préservées et fortifiées, cependant qu'une nouvelle ligne de fortifications, de forteresses, et de villes fortifiées était construite, et devant elles, une nouvelle barrière forestière. À la fin du XVII^{ème} siècle, tout ennemi voulant attaquer Moscou depuis le Sud devait traverser huit de ces barrières forestières, ce qui constituait une profondeur totale de 800 kilomètres. Aucune armée n'aurait eu la force d'accomplir ce travail.

Mais même en supposant que quelqu'un décidât de l'accomplir, il serait resté dans la totale incapacité à réaliser une attaque surprise. L'agresseur se serait vu érodé par des efforts énormes et des raids constants lancés par des détachements légers et mobiles. Même en imaginant qu'il réussisse à surpasser tout cela, il aurait fini par rencontrer l'Armée russe, pleinement mobilisée, fraîche et prête au combat, l'attendant au bout de la route.

Les zones de sécurité ont conservé leur importance au XX^{ème} siècle. L'Armée rouge a pleinement compris ce qu'était une zone de sécurité, et dispose d'une énorme expérience de mise en œuvre de ce moyen de défense. Durant la campagne de 1920 visant à « libérer » Varsovie et Berlin, l'Armée rouge s'est retrouvée dans une zone de sécurité préparée par l'armée polonaise. Le maréchal en chef d'artillerie [N.N. Voronov](#) a noté comment

les troupes polonaises ont tout détruit au lendemain de leur retraite, les gares ferroviaires, les lignes ferroviaires et les ponts. Elles ont brûlé les villages, les récoltes et les meules de foin. Nous avons avancé avec de grandes difficultés. Nous avons dû traverser à gué la moindre petite rivière en pataugeant ou un improvisant un moyen de passage. La charge constituée par nos munitions a rendu notre progression encore plus difficile. (*Na Sluzhbe Voennoi*, Voenizdat 1963, p. 34).

Forte de cette expérience, l'Armée rouge créa elle-même des zones de sécurité sur ses propres frontières, en particulier du côté occidental. Des commissions spéciales furent mandatées par le gouvernement pour inspecter les régions occidentales du pays et déterminer quelles zones seraient considérées par un ennemi comme plus faciles à traverser, et quelles zones lui poseraient les plus grandes difficultés. Des équipes de gardes de protection de ponts, entraînés à pratiquer des travaux de démolition, furent préparées à faire sauter tous les ponts dans les régions de l'Ouest. Par exemple, le pont ferroviaire d'Olev, long de 60 mètres, pouvait être détruit par le système d'explosions dupliquées en deux minutes trente. (I. Stari-nov, *Miny Zhdut Svoego Chasa*, Moscou Voenizdat 1964, p. 24).

Gros oléoducs, dépôts, pompes à eau, châteaux d'eau, digues importantes et excavations profondes : tout avait été apprêté pour une destruction par explosif. (*Ibid*, p. 18). À la fin 1929, 60 équipes de sapeurs de démolition, totalisant 1400 hommes, avaient été entraînées rien que pour le district militaire de Kiev. Elles avaient à disposition « 1640 charges sophistiquées prêtes à l'emploi et des dizaines de milliers de détonateurs à mèche lente, tout à fait prêts à l'usage. » (*Ibid*, p. 22). Les autres districts militaires connaissaient une activité similaire.

Outre les équipes de sapeurs de démolition qui avaient été établies dans les régions occidentales du pays, on constitua également des bataillons dédiés au blocage ferroviaire. L'une de leurs missions était de détruire les principales jonctions ferroviaires en cas de retraite et de créer des obstacles défensifs sur les principales artères de communication en détruisant les routes et en posant des mines à retardement au cas où l'ennemi essaierait de reconstruire les routes. On comptait quatre bataillons de ce type en Ukraine en 1932. (*Ibid*, p. 175).

Passages à niveau, équipements de communication, lignes télégraphiques et parfois même jusqu'aux rails, tout était apprêté pour le démontage. (M. Tukhachevsky, *Izbrannye Proizvedeniya*, Moscou Voenizdat 1964, Vol. i pp. 65-67).

La zone de sécurité soviétique faisait l'objet d'améliorations continues. Le nombre de cibles prêtes à la démolition était en croissance constante. De nouveaux obstacles défensifs étaient créés : barrières forestières, réservoirs artificiels devant les constructions défensives ; on menait même des préparations pour inonder certaines régions.

À l'automne 1939, l'Union soviétique bénéficia d'un énorme coup de chance. Selon le pacte Molotov-Ribbentrop, elle annexa de nouveaux territoires sur une profondeur comprise entre 200 et 300 kilomètres. La zone de sécurité qui avait déjà été établie fut donc considérablement approfondie. C'était comme si la nature avait œuvré d'elle-même pour créer ces nouveaux territoires dans l'objectif

explicite de les équiper en nouvelle zone de sécurité. On y trouvait des forêts, des collines, des brouilleries, de profondes rivières aux rives marécageuses et, dans l'Ouest de l'Ukraine, des torrents de montagne s'écoulant entre des pentes raides. En bref, « le terrain favorisait la défense et la création d'obstacles défensifs. » (Maréchal de l'Union soviétique [A. Eremenko](#), *V Nachale Voïny*, Moscou Nauka 1964, p. 71). Comme si cela ne suffisait pas, le réseau routier en était resté à un stade de développement primitif. Sur 10 776 kilomètres de lignes ferroviaires, on ne comptait que 3231 kilomètres équipés de voies doubles, et même celles-ci ne présentaient qu'une capacité limitée. Il aurait été très facile, si le besoin s'en faisait sentir, de rendre ces voies ferrées inutilisables.

C'est à ce stade que l'Armée rouge reçut une confirmation spectaculaire de la valeur des zones de sécurité pour une force défensive. À l'automne de la même année, L'Union soviétique envahit [la Finlande](#). Mais l'attaque n'eut aucun caractère de surprise, car les forces finlandaises étaient loin de la frontière, disposées derrière leur propre zone de sécurité, lorsque l'attaque fut lancée.

Les revers subis par l'Armée rouge en cette instance ne résultèrent pas uniquement de mauvais calculs de la part du commandement soviétique. Le facteur le plus constitutif de ces revers fut le fait que l'Armée finlandaise s'était préparée à se défendre, et se montrait prête à consentir des sacrifices. Les Finlandais avaient érigé leur zone de défense devant leur principale ligne de défense. Cette zone — profonde de 40 à 60 kilomètres ([Sovetskaya Voennaya Entsiklopediya](#), Vol. 6, p. 504) — était truffée de champs de mines et d'obstacles défensifs. Les tireurs d'élite, sapeurs et détachements légers mobiles se montraient extrêmement actifs.

Il s'ensuivit que l'Armée rouge mit 25 jours à traverser la zone de sécurité. Elle en sortit, face à la principale ligne de défense, grevée de fortes pertes, le moral affaibli et dépourvue de munitions, de carburant et d'approvisionnements. Son espace de manœuvre était très limité. Un seul écart du chemin, et c'en était fini de vous. Les unités d'arrière garde s'étaient fait distancer, et subissaient la

constante menace d'actions éclairs répétées de la part des détachements légers finlandais, qui connaissaient parfaitement le terrain et empruntaient des chemins et passages secrets au travers des champs de mines.

Tous les commandants soviétiques qui combattirent sur ce terrain exprimèrent leur admiration envers [la zone de sécurité finlandaise](#). Au premier rang d'entre eux, [K. Meretskov](#), commandant de la 7^{ème} armée (*Na Sluzhbe Narodu*, Moscou IPL 1968, p. 184). Après avoir finalement franchi la zone de sécurité finlandaise et évalué sa valeur, Meretskov fut nommé chef de l'état-major général. Comment usa-t-il de son expérience pour renforcer la zone de sécurité soviétique qui avait été établie au bord des frontières occidentales de l'Union soviétique ?

Meretskov prononça les ordres suivants :

1. La zone de sécurité précédemment construite aux abords des frontières occidentales de l'Union soviétique devait être démantelée, les équipes de sapeurs de démolitions dissoutes, les charges explosives retirées, les mines rendues inopérantes, et les obstacles défensifs rasés ;
2. Aucune zone de sécurité n'était à installer dans les nouveaux territoires ;
3. Les forces principales de l'Armée rouge devaient être déplacées jusqu'aux frontières, sans zone de sécurité pour les protéger ;
4. Les ressources stratégiques de l'Armée rouge devaient être déplacées depuis le cœur du pays et concentrées directement à la frontière ;
5. Un vaste programme de travaux devait commencer sur-le-champ pour construire un réseau de routes et d'aérodromes dans l'Ouest de la Biélorussie et de l'Ukraine ; les routes à voie unique devaient être dédoublées, la capacité des routes devait être accrue ; et de nouvelles routes menant directement à la frontière allemande devaient être construites.

POURQUOI LA ZONE DE SÉCURITÉ FUT DÉMANTELÉE À LA VEILLE DE LA GUERRE

103

Les résultats de cette politique ridicule furent patents au moment de la partition de la Pologne, en 1939. Les ponts traversant les rivières désormais frontalières restèrent intacts, en dépit du fait que nul ne les traversait. On comptait ainsi six ponts frontaliers dans la seule zone de la 4^{ème} Armée soviétique. Pour des raisons compréhensibles, les Allemands n'abordèrent jamais le sujet de la destruction de ces ponts, alors que personne n'en avait besoin en temps de paix. Mais les dirigeants soviétiques n'abordèrent eux non plus jamais ce sujet. Lorsque la guerre fut déclenchée, tous ces ponts furent saisis par les Allemands, ce qui permit à de très nombreux soldats allemands de les traverser et de prendre par surprise la 4^{ème} Armée soviétique. Cette armée subit une défaite écrasante, ce qui ouvrit la voie aux Allemands vers les arrières de la puissante 10^{ème} Armée, qui connut à son tour de ce fait une déroute sans précédent. [Guderian](#), n'ayant aucun autre obstacle face à lui, prit la direction de Minsk.

« Pourquoi, en particulier, autant de ponts traversant la rivière [Boug](#) furent-ils maintenus intacts dans la zone de la 4^{ème} Armée ? » s'enquit [L. Sandalov](#), ancien chef d'état-major de la 4^{ème} Armée (*Perezhitoe*, Voenizdat 1966, p. 99). Bonne question. Le commandement allemand entretenait l'espoir de faire usage de ces ponts dans le cadre d'une guerre agressive, et il avait clairement intérêt à ne pas les détruire. Mais quels espoirs nourrissait donc le commandement soviétique ?

La décision de laisser ces ponts intacts est habituellement expliquée comme résultant d'incompétences de la part des commandants soviétiques. Mais c'était Sandalov, dont la qualité la plus frappante était son exceptionnelle prudence et son attention envers les détails, qui avait ces ponts sous sa responsabilité. Il est intéressant que personne n'émit la moindre accusation à son encontre pour avoir laissé ces ponts intacts, et qu'il n'ait pas été passé par les armes pour cela. Au contraire, au mois de juin 1941, il commença à bénéficier de promotions en série l'amenant du grade de colonel à celui de colonel-général, et [se distingua](#) dans le cadre de

nombreuses opérations.

L'armée allemande poursuivit son avancée sans rencontrer de difficultés, captura les ponts qui franchissent [la Dvina](#), [la Bérézina](#), [le Niémen](#), [la Pripiat](#) et même [le Dniepr](#). Ne pas avoir préparé la démolition de ces ouvrages pourrait être jugé comme une négligence criminelle. Mais l'affaire est plus grave que cela. La démolition de ces ponts avait été préparée, mais fut déminée après l'établissement de la frontière commune germano-soviétique. Les mines furent retirées en tout lieu. Cela indique que cette absence de démolition ne résulta pas de la lubie de quelques idiots, mais d'une *politique* décidée par l'État. « Notre pays, » a écrit le colonel [Starinov](#), « se retrouvait désormais directement adjacent à l'Ouest, qui contenait la puissante machine militaire de l'Allemagne nazie. »

La menace d'invasion pesait sur le Royaume-Uni. . . Lorsque j'appris que des préparations étaient en cours pour démanteler les obstacles défensifs de la zone frontalière, j'ai été tout bonnement stupéfait. Tout ce que nous avons réussi à édifier durant les années 1926 à 1933 était de fait éliminé. Il n'existait plus le moindre entrepôt contenant des charges prêtes à l'emploi aux abords des ponts et autres objectifs importants. Ce n'était pas uniquement l'absence de brigades. Il n'existait plus de bataillon spécial non plus. . . L'école spéciale du génie Ul'yanovsk, qui était la seule institution de formation à préparer des commandants hautement qualifiés pour les unités équipées de mines radio-contrôlées, fut transformée en école de communications (I. Starinov, *op. cit.*, p. 175).

L'élément de surprise — tellement avantageux pour les Allemands au mois de juin 1941 — aurait pu être réduit si les forces soviétiques principales avaient été tenues à distance des frontières. Un territoire vide, même sans installations de défenses techniques, aurait tenu lieu à sa manière de zone de sécurité, en laissant aux forces principales du temps de préparation avant l'action. Mais, selon le récit soviétique officiel,

les armées. . . devaient être déployées directement aux abords de la frontière de l'État. . . malgré le fait que la disposition géographique de celle-ci fût totalement désavantageux pour assurer une

défense. Même les zones de sécurité stipulées dans nos directives d'avant-guerre n'avaient pas été techniquement préparées, (*htoriya Velikoi Otechestvennoi Voiny*, Voenizdat 1961, Vol. 2, p. 49).

Ainsi, Meretskov agit contre les intérêts militaires soviétiques. Alors, pourquoi Staline ne le renvoya-t-il pas ? Il le fit, non pas parce que Meretskov démantela la zone de sécurité et n'en établit pas de nouvelle, mais parce qu'il ne s'était pas assez activé à construire routes, ponts et aérodromes dans les nouvelles régions.

Le 1^{er} février 1941, la place de chef de l'état-major général, jusqu'alors occupée par Meretskov, fut assignée au général G. K. Joukov. Le travail s'intensifia alors à une cadence toute joukovienne. Avant cela, on avait compté cinq brigades ferroviaires au sein de l'Armée rouge. Joukov augmenta immédiatement ce nombre à treize. Chaque brigade était constituée d'un régiment, de deux bataillons détachés et de sous-unités de renforts. Presque toutes les troupes ferroviaires étaient concentrées dans les régions frontalières de l'Ouest, où elles œuvrèrent intensément à moderniser les vieilles voies de chemin de fer et à en installer de nouvelles, débouchant directement sur la frontière (*Red Star*, 15 septembre 1984). La construction de ces lignes suggère que les dirigeants soviétiques considéraient la zone frontalière non pas comme une zone de combats, mais comme une *zone arrière* vers laquelle il deviendrait essentiel, en cas d'avancée rapide vers l'Ouest, d'envoyer des millions de nouveaux réservistes, des millions de tonnes de munitions, de carburant et d'autres approvisionnements.

La construction de voies ferrées fut accompagnée par celle d'autoroutes conduisant directement aux villes frontalières de [Przemysł](#), de [Brest-Litovsk](#) et de [Iavoriv](#). Lorsqu'on mène des préparations en vue d'une guerre défensive, on construit des routes en « ceinture » parallèles au front, afin que les soldats puissent circuler depuis les secteurs passifs vers ceux qui subissent des menaces. Ces routes de « ceinture » sont construites loin à l'arrière ; les régions frontalières elles-mêmes restent autant que possible dépourvues de routes ou de

ponts. Mais l'Armée rouge édifia voies ferrées et autoroutes dans la direction Est-Ouest, directement vers le front. C'est ce que l'on fait lorsque l'on mène des préparations en vue d'avancer sur l'ennemi, afin que les réserves puissent faire l'objet de transports rapides depuis l'intérieur du pays vers l'État frontalier, et afin que les soldats puissent être ravitaillés après qu'ils auront traversé la frontière.

« Le réseau d'autoroutes en Biélorussie occidentale et en Ukraine occidentale, » se rappelle le maréchal Joukov, « était en très mauvais état. De nombreux ponts étaient inutilisables pour des chars ou des éléments d'artillerie d'un poids moyen. » (*Vospominaniya i Razmyshleniya*, p. 207). Cette situation aurait dû satisfaire Joukov ; il aurait été facile de faire tomber les piles de ces ponts délabrés ; on aurait pu positionner des mines anti-chars sur les berges, poster des tireurs embusqués dans les sous-bois, et installer des canons anti-chars. Au lieu de cela, Joukov s'employa furieusement à construire des routes et à remplacer les anciens ponts par de nouveaux, afin que les chars et l'artillerie puissent circuler.

Le NKVD, ainsi que Lavrenty Pavlovich Beria en personne, accordèrent à l'Armée rouge une aide colossale dans ces grands travaux. Le terme « organisations de construction du NKVD » est souvent évoqué dans les sources soviétiques. (Maréchal en chef d'aviation [A.A. Novikov](#), *V Nebe Lenigrada*, Nauka 1970, p. 65). Mais nous savons désormais qui était utilisé par le NKVD comme force de travail. Pour quelle autre raison aurait-on installé tant de camps de prisonniers dans la zone frontalière, en particulier à la veille de la guerre ?

La guerre approchait nettement. L'officielle *Histoire du District Militaire de Kiev* (Voenizdat 1972, p. 147) énonce qu'« au début de l'année 1941, les Nazis s'employaient à édifier des ponts, des lignes ferroviaires et des aérodromes. » Il s'agissait clairement de signes de préparation d'une invasion. Pourtant, les troupes ferroviaires soviétiques s'employaient en même temps à faire la même chose (*Ibid*, p. 143).

Les brigades ferroviaires établies par Joukov accomplirent un

travail très important sur le territoire soviétique. Mais leur principal objet était d'opérer sur le territoire ennemi à l'arrière des troupes d'invasion en permettant le franchissement rapide de la zone de sécurité, en reconstruisant routes et ponts et en modifiant l'écartement des voies de chemin de fer, les voies d'Europe de l'Ouest étant plus étroites que celles du standard soviétique¹. Après le déclenchement de la guerre, ces brigades furent utilisées pour édifier des obstacles défensifs, mais ce n'est pas pour cela qu'elles avaient été constituées au départ.

À la veille de la guerre, les troupes ferroviaires soviétiques ne préparèrent ni le démontage, ni la démolition des rails. Elles ne transportèrent pas leurs approvisionnements à l'arrière des zones frontalières. Au contraire, elles stockèrent rails, ponts démontables, éléments de construction et charbon en quantités considérables, directement à la frontière. C'est là que l'Armée allemande s'empara de tous ces stocks. Les documents allemands établissent ce fait, tout comme les sources soviétiques. Starinov, qui dirigeait le département des Obstacles et Mines défensifs au sein de la Direction du Génie de l'Armée rouge des Travailleurs et des Paysans, a décrit la gare ferroviaire frontalière de Brest-Litovsk le 21 Juin 1941. « Aux abords des voies ferrées, » écrit-il, « le soleil brille sur des montagnes de charbon et des piles de rails tous neufs à côté des voies. Les rails reflètent la lumière brillante du soleil. Tout respire la tranquillité » (*Miny Zhdut Svoego Chasa*, p. 190).

Chacun sait que les rails se recouvrent très rapidement d'une fine couche de rouille. Il est ainsi établi que les rails venaient d'être apportés à la frontière, la veille du début de la guerre. À quelles fins ?

« Ah, si seulement Staline n'avait pas éliminé Tukhachevsky, tout aurait été différent » : telle est la pensée qui a été constamment

1. L'écartement des voies en Union soviétique (et de nos jours en Russie) était de 1520 mm, contre 1435 mm en Europe occidentale. Chose ironique, la Russie avait au départ opté pour un standard différent pour entraver les invasions, NdT.



FIGURE 9.1 – En 1940 et 1941, Staline créa 63 divisions blindées, toutes dotées de capacités de génie de construction de ponts, mais dépourvues d'ingénieurs entraînés à faire sauter les ponts, chose nécessaire durant une guerre défensive. Exercice de franchissement d'une rivière dans la région militaire de Leningrad.

assénée dans nos esprits. Tukhachevsky s'était distingué par sa brutalité en fusillant les paysans de la province de Tambov ainsi que les marins de Kronstad qui avaient été faits prisonniers ; confronté à une guerre réelle, il s'était laissé vaincre par l'Armée polonaise. Sur tous les autres abords, il n'était pas différent des autres maréchaux soviétiques. « Lorsqu'on prépare une opération, » écrit-il, « il est absolument essentiel de constituer un stock de ponts de bois, et de concentrer les unités de reconstruction de voies ferrées dans les secteurs nécessaires. . . lorsque l'écartement des voies est étroit et doit être ajusté à un écartement plus large. » (Maréchal M. Tukhachevsky, *Izbrannye Proizvedeniya*, Voenizdat 1964, Vol. I, pp. 62-63).

Pratiquement toutes les troupes soviétiques dédiées au génie et aux voies ferrées étaient assemblées sur les frontières occidentales



FIGURE 9.2 – Exercice tactique de franchissement d’une rivière par des blindés.

du pays. Des unités de sapeurs ainsi que d’autres unités appartenant aux divisions, corps et armées qui étaient concentrés sur la frontière, et ainsi que d’autres unités issues d’autres formations qui avaient commencé à se déplacer jusqu’à la frontière, opéraient toutes dans la zone frontalière avant le début de la guerre. Les sapeurs soviétiques œuvraient

à préparer les positions de départ depuis lesquelles l’offensive serait lancée ; à construire les routes que les colonnes emprunteraient pour avancer ; à dominer et construire des ouvrages défensifs, à créer des camouflages tactiques et stratégiques, pour s’assurer que l’infanterie et les chars participant aux groupes d’assaut agiraient correctement les uns avec les autres ; à protéger les points de franchissement obligés des cours d’eau... (*Sovietskie Vooruzhennye Sily*, Voenizdat 1978, p. 255).

Que le lecteur ne soit pas dupé par les mots « construire des ouvrages défensifs. » Au moment où débuta l’attaque décisive contre la ligne finlandaise de Mannerheim, les sapeurs soviétiques avaient

également érigé plusieurs secteurs constitués de constructions défensives semblables aux défenses finlandaises. Avant d'entrer dans la bataille, on fit traverser ces défenses par les troupes soviétiques fraîchement arrivées sur place dans le but de les entraîner. Après cela, elles partirent pour la véritable attaque.

Avec tout le respect dû à l'Armée allemande, il faut reconnaître qu'elle était catastrophiquement impréparée à une guerre sérieuse. On a l'impression que l'état-major général allemand ignorait que l'hiver est une saison qui touche parfois la Russie, ou que les routes y étaient très différentes des routes allemandes. L'huile utilisée pour lubrifier les armes allemandes gelait en cas de froid intense, et les armes cessaient alors de fonctionner. La *Blitzkrieg* allemande se montra incapable de se déplacer avec la même rapidité sur les routes russes qu'elle l'avait fait sur les routes françaises. Hitler savait qu'il aurait à faire la guerre à la Russie ; si l'industrie allemande produisait des armes qui ne pouvaient fonctionner qu'en Europe de l'Ouest et en Afrique, qui peut affirmer que l'Allemagne était prête à la guerre contre l'URSS ?

Mais Hitler eut de la chance : Joukov, Meretskov et Beria avaient eu l'obligeance de compenser les défauts de la planification militaire allemande en construisant des routes et en entassant des rails en grandes quantités, des ponts démontables et des éléments de construction à l'endroit précis où l'ennemi pouvait venir les chercher. Que serait-il advenu de l'armée de Hitler si un puissant programme de défense avait été déployé, avec des ponts démolis, le matériel roulant et les rails évacués, les entrepôts détruits jusqu'au dernier et les routes abîmées, inondées, transformées en marais et minées ? La *Blitzkrieg* allemande aurait patiné et se serait retrouvée arrêtée bien loin de Moscou.

Ce n'est évidemment pas pour plaire à Hitler que Meretskov, Joukov et Beria avaient construit des routes, des voies ferrées, et empilé des approvisionnements. C'était pour lâcher l'armée de « li-

bération » soviétique sur l'Europe, à toute vitesse et sans obstacle sur son chemin, et pour continuer de l'approvisionner durant son offensive surprise. À la veille de la guerre, nul au sein de l'Armée rouge ne songeait à des obstacles défensifs. Chacun avait à l'esprit la traversée d'obstacles de cette nature sur le territoire ennemi. C'est pour cette raison que, sous couvert d'une annonce de TASS en date du 13 juin 1939, certains maréchaux et experts de premier plan soviétiques en *déblaiement* d'obstacles firent secrètement apparition sur la frontière Ouest.

G. Kulik, un maréchal de l'Union soviétique qui était arrivé en secret en Biélorussie, discuta de la situation avec le colonel Starinov. « Dotons-nous de détecteurs de mines et d'équipements de recherche et de sapeurs ! » Demanda-t-il (*Miny Zhdut Svoego Chasa*, p. 179). C'est au territoire allemand que pensait le maréchal. Toutes les mines présentes en territoire soviétique avaient déjà été rendues inoffensives, et tous les obstacles démantelés. « Vous n'avez pas correctement choisi le nom de votre branche, » poursuivit le maréchal. « Pour être en accord avec votre doctrine, vous devriez la désigner sous le nom de branche du déblaiement d'obstacles et de mines. Jadis, nous aurions orienté différemment notre pensée, et rabâché défense, défense... mais cela suffit ! » (*Ibid*, cité par Starinov). Le même problème tracassait le général d'armée [Dimitri Grigoryevitch Pavlov](#), commandant du district militaire spécial de l'Ouest. Il nota rageusement que l'on n'accordait pas une attention suffisante au déblaiement d'obstacles. L'Armée rouge avait appris de ses expériences dans la zone de sécurité finlandaise, et se préparait soigneusement à dépasser les défenses allemandes. Si les maréchaux soviétiques avaient seulement su que la guerre allait commencer pour eux le 21 juin, et non pas en juillet comme prévu, aucune ressource nécessaire au déblaiement de mines n'aurait été jugée nécessaire.

L'Armée allemande contrevint à ses propres règles, et agit exactement de la même manière. Elle retira les mines, rasa les défenses et concentra ses troupes directement sur une frontière totalement

dépourvue de la moindre zone de défense. Au début du mois de juin, les troupes allemandes commencèrent à retirer les fils barbelés de la frontière. Kirill Semyonovich Moskalenko, maréchal de l'Union soviétique, considérait cela comme une preuve irréfutable qu'ils s'apprêtaient à commettre une agression. (*Ha Yugo-Zapadnom Napravleny*, Nauka 1960, p. 24).

Mais bien entendu, l'Armée rouge en fit autant très rapidement après cela. La fine fleur de la pensée du génie militaire, incluant le professeur Dimitri Mikhailovich Karbyshev — alors lieutenant-général des troupes de génie — fit le déplacement depuis Moscou pour se réunir sur la frontière occidentale. Lorsqu'il quitta Moscou, début juin, il déclara à ses amis que la guerre avait déjà commencé et convint de les retrouver au « lieu de la victoire. » Lorsqu'il arriva à la frontière Ouest, il se mit à s'activer fiévreusement. Il prit part à des exercices de passage à gué d'obstacles aquatiques, et de passage d'obstacles antichars avec les derniers chars T-34, dont aucun n'a d'usage dans le cadre d'une guerre défensive. Le 21 juin, il se rendit auprès de la 10^{ème} Armée. Mais « avant ceci, » nous dit son biographe, « Karbyshev, accompagné par V.I. Kuznetsov, officier commandant de la 3^{ème} Armée et du Colonel N.A. Ivanov, commandant de la Grodnensk UR [*Ukreplyonnyi Raion* — région fortifiée], rendit visite au détachement frontalier. Sur la route Augustow-Seino jouxtant la frontière, nos enchevêtrements de barbelés étaient encore en place au matin, mais lorsqu'ils firent la route inverse pour revenir en fin de journée, les barrières semblaient avoir été retirées. » (E. Reshin, *General Karbyshev*, Izd. DOSAAF 1971, p. 204).

Chose intéressante, ni l'officier commandant la 3^{ème} Armée, qui devait mener la guerre en ces lieux, ni le commandant de la zone fortifiée en théorie dédiée à la défense, ni l'expert le plus reconnu de Moscou, qui savait que la guerre avait déjà commencé, ne réagit le moins du monde face à ces mesures. Au contraire, le retrait des obstacles se fit le jour même de leur visite.

Peut-on imaginer le commandant d'une sous-unité frontalière

soviétique, un lieutenant du NKVD, décider de son propre chef de retirer les fils de fer barbelés ? S'il avait prononcé un tel ordre, ses subordonnés n'auraient-ils pas considéré cet ordre comme « clairement criminel » ? Mais le lieutenant prononça bel et bien cet ordre, et ses subordonnés s'empressèrent de l'exécuter ; d'évidence, un ordre avait été reçu de la part du lieutenant-général I. A. Bogdanov, dirigeant des troupes frontalières du NKVD en Biélorussie. Bogdanov comprenait clairement que la guerre approchait ; le 18 juin, il prit la décision d'évacuer les familles des hommes en service. (*Dozornye Zapadnykh Rubezhei*, Izd. Polit Literatury Ukrainy, Kiev 1972, p. 101).

Il n'est guère imaginable que Bogdanov ait pu décider d'évacuer les familles des hommes en service et, dans le même temps, couper les barbelés, sans que Lavrenty Pavlovich Beria, Commissaire du Peuple des Affaires Intérieures et Commissaire Général de la Sécurité de l'État en eût connaissance. Et il n'est guère plus imaginable que Beria pût prendre une telle décision de son propre chef. Ce n'est pas ce qu'il fit. Beria travaillait en pleine coopération avec Joukov. Au-dessus d'eux, Staline coordonna sans doute les actions de l'armée et du NKVD. Les militaires et les Tchékistes agissaient en coordination. Qui plus est, ils étaient pleinement en accord les uns avec les autres sur l'essentiel, sur les lieux et sur les délais.

On nous assure que l'Armée rouge encaissa ses premières défaites du fait de son impréparation à la guerre. Cela n'a ni queue ni tête. Si elle ne s'était pas préparée à la guerre, les barbelés seraient restés intacts, ne serait-ce qu'à la frontière. Cela aurait au moins fait gagner un peu de temps et permis aux sous-unités de l'armée de préparer leurs armes au combat, et cela aurait possiblement permis d'éviter la terrible catastrophe qui s'ensuivit.

Ce n'est certainement pas pour permettre à l'Armée allemande de tirer parti des trous ainsi ouverts que les Tchékistes désinstallèrent les fils de fer barbelés. Ces barbelés furent retirés pour une autre raison. Essayons d'imaginer une situation voyant pour une raison quelconque l'offensive allemande retardée. Qu'auraient fait

les Tchékistes présents à la frontière ? Auraient-ils éliminé les barrières frontalières, ouvert la frontière, pour se remettre ensuite à ériger des obstacles défensifs ? Certainement pas. Il n'existe qu'une seule alternative possible à cette thèse. Les Tchékistes coupèrent les barbelés pour permettre le passage de l'armée de « libération » en territoire ennemi, sans obstacle, exactement comme ils avaient procédé avant la « libération » de la Pologne, de la Finlande, de l'Estonie, de la Lettonie, de la Bessarabie et de la Bukovine. Le tour de l'Allemagne était arrivé.

Chapitre 10

Pourquoi Staline a aboli la Ligne Staline

Il n'y a que les naïfs pour croire que l'objet principal des zones fortifiées est d'assurer la défense. Les choses ne fonctionnent pas ainsi. On établit des zones fortifiées pour pouvoir préparer une offensive avec une meilleure sécurité. Elles servent également à dissimuler le déploiement secret de groupes de troupes de choc, repousser toute tentative menée par l'ennemi de perturber leur déploiement, et soutenir nos soldats avec toute la puissance de feu possible lorsque ceux-ci passent à l'offensive.

Major-général PIOTR GRIGORENKO (*Mémoires*, New York 1981, p. 141)

Durant les années 1930, treize régions fortifiées, ou *URs*, furent édifiées aux abords de la frontière occidentale de l'Union soviétique, dans une bande de territoire que l'on désigna officieusement sous le terme de [Ligne Staline](#).

Chaque région fortifiée était en réalité une formation militaire équivalente en nombre à une brigade, mais équivalente à un corps en puissance de feu. Chaque région comportait un commandement

et un quartier général, entre deux et huit bataillons de fusiliers et d'artillerie, un régiment d'artillerie, plusieurs batteries d'artillerie lourde de [caponnière](#), un bataillon de chars, une compagnie ou un bataillon de communications, un bataillon de sapeurs du génie et d'autres sous-unités. Chaque région couvrait une surface de 100 à 180 kilomètres suivant le front, pour une profondeur de 30 à 50 kilomètres. Un système complexe d'installations de combat et d'approvisionnement, blindé et construit en béton armé, était édifié dans la zone ; on trouvait également des bâtiments souterrains, construits en béton armé, conçus pour tenir lieu d'entrepôts, de stations électriques, d'hôpitaux, de points de commande et de centres de communications. Les installations souterraines étaient reliées entre elles par un système compliqué de tunnels, de galeries et de tranchées de communications redondantes. Chaque UR était capable de mener la guerre de manière indépendante et durant une longue période en restant totalement isolée.

L'élément fondamental des régions fortifiées était le DOT, ou position de tir permanente. Dans son édition du 25 février 1983, le magazine [Étoile rouge](#) a publié une description du DOT N° 112 de la 53^{ème} UR, situé dans la région de [Mogilev-Podolsk](#). Il s'agissait d'un DOT parfaitement standard de la Ligne Staline.

Il était constitué de défenses fortifiées complexes avec galeries, contenant des tranchées de communications, des caponnières, de compartiments et de systèmes de filtration. Il disposait également d'arsenaux, de magasins de munitions, de denrées alimentaires, d'une unité médicale, d'un réfectoire, et de postes d'observation et de commandement. L'armement du DOT était constitué de positions de mitrailleuses dotées de trois embrasures de tir. Ces postes abritaient trois « Maxim » montées sur tourelles spéciales et deux caponnières simples, chacune équipée d'un canon de YdMRN.

On peut considérer ce DOT comme relevant de la moyenne. Outre les DOTs, on construisit des milliers de petites structures de combat, ainsi que d'énormes ensembles de fortifications. Le général [P. Grigorenko](#) en décrit un dans ses mémoires. Établi dans la même UR de Mogilev-Podolsk, il disposait de huit DOTs puis-

sants, tous reliés les uns aux autres par des galeries souterraines. Le colonel P.G. Umansky participa également à la construction de la Ligne Staline, et il fait mention dans ses mémoires des installations souterraines dans la région fortifiée de Kiev, où elles s'étendent sur une distance de plusieurs kilomètres (Colonel P.G. Umansky, *Na boevykh mbezkhakh*, Voenizdat 1960, p. 35). Le colonel-général A.I. Shebunin, un autre participant à cet important ouvrage de construction, nous apprend que dans la seule UR de Proskurov, plus d'un millier d'ouvrages de défense en béton armé furent construits en trois ans à peine. Nombre d'entre eux étaient camouflés derrière des défenses aquatiques artificielles (Colonel-général A.I. Shebunin, *Skol'ko namiproideno*, Moscou Voenizdat 1971, p. 58).

La construction de la Ligne Staline ne fut pas rendue publique comme le fut la Ligne Maginot. La Ligne Staline fut érigée dans l'obscurité totale du secret d'État. Au fur et à mesure de la construction de chaque place forte, le NKVD en « fermait » des parties « afin d'empêcher quelque horrible oiseau de venir voler par là. » (P. Grigorenko, *Mémoires*). Le travail de construction était mené dans tous les secteurs en même temps, mais il ne constitua un véritable travail que dans l'un des secteurs — dans les autres cas, il s'agissait simplement d'un front factice. Les habitants locaux ainsi que nombre de ceux qui étaient impliqués dans les travaux à l'époque avaient une idée fausse de ce que l'on construisait, et où on le construisait.

De nombreuses différences existaient entre la Ligne Staline en Union soviétique et la Ligne Maginot en France. Il était impossible de contourner les extrémités de la Ligne Staline, car elle était flanquée d'un côté par la Baltique, et de l'autre par la Mer Noire. La Ligne Staline fut construite non seulement pour assurer une défense contre les attaques d'infanterie, mais principalement pour la défense contre des chars ennemis. En outre, elle disposait d'une puissante couverture de défense aérienne. La Ligne Staline s'étendait également sur une profondeur plus importante que le système français. Outre le béton armé utilisé pour bâtir la Ligne Staline,

on utilisa de grandes quantités d'acier blindé et de granit en provenance de [Zaporozh'e](#) et de [Cherkassy](#).

Une différence importante entre les deux lignes réside en ce que la Ligne Staline était édifiée à l'intérieur du territoire soviétique, et non à proximité immédiate de la frontière; elle était protégée par une zone de sécurité qui aurait ralenti l'avancée ennemie et lui aurait imposé une usure. Cette zone de sécurité aurait également tenu lieu de brouillard de guerre, tout comme la brume maritime peut dissimuler l'iceberg qui se profile à l'horizon. Les zones fortifiées étaient camouflées de manière à ce que, lorsque les troupes attaquantes se seraient présentées face aux forts de Staline, elles auraient eu à subir une surprise déplaisante.

Contrairement à la Ligne Maginot, la Ligne Staline ne constituait pas un ensemble continu. Les régions fortifiées étaient séparées par de vastes vides. Dès lors que la nécessité s'en ferait sentir, ces vides auraient pu être recouverts de champs de mines, de défenses artificielles de toutes sortes, et de défenses de campagne impliquant des troupes ordinaires. On aurait également pu les laisser ouvertes, comme pour proposer à l'agresseur le choix de ne pas attaquer de front les régions fortifiées, mais d'essayer de passer entre elles. Si l'ennemi décidait de saisir cette opportunité, la masse des troupes d'invasion se serait retrouvée isolée en plusieurs lignes distinctes, devant chacune progresser suivant un couloir sous le feu depuis les deux flancs, l'arrière, et ses lignes de communications se seraient retrouvées constamment très menacées.

Nous allons voir plus bas que les couloirs séparant ces régions fortifiées servaient un autre objectif totalement différent.

Les 13 régions fortifiées de la Ligne Staline furent édifiées au prix d'importants efforts et de lourdes dépenses durant les deux premiers plans quinquennaux. En 1938, il fut décidé de renforcer l'ensemble des treize régions fortifiées en y construisant des caponnières d'infanterie lourde. En outre, on commença la construction

de huit nouvelles régions fortifiées. Plus d'un millier d'installations de combat furent concrétisées dans les nouvelles régions fortifiées en une période d'un an.

Mais à ce moment-là, le pacte Molotov-Ribbentop fut signé. Le pacte marquait le début de la seconde guerre mondiale. Il signifiait également la fin de l'existence d'une barrière séparant l'Union soviétique de l'Allemagne — elles partageaient désormais une frontière commune.

Staline aurait pu faire beaucoup face à cette situation très menaçante afin d'améliorer la sécurité des frontières occidentales de l'Union soviétique et de garantir la neutralité soviétique durant une guerre. Il aurait par exemple pu ordonner le renforcement des garnisons de la Ligne Staline; l'augmentation des cadences dans les usines de production d'armements à destination des régions fortifiées; la priorisation, dans les usines produisant des armes défensives, des canons et des fusils antichars; la mobilisation de l'ensemble des capacités de production en construction du pays, et toutes leurs ressources, pour accélérer significativement la construction de la Ligne Staline; le démarrage de la construction d'un deuxième système défensif encore plus puissant devant la Ligne Staline; l'édification, en plus des deux puissants systèmes défensifs, d'une troisième ceinture de zones fortifiées derrière la Ligne Staline, par exemple le long de la rive Est du Dniepr; et enfin le creusement par les troupes de l'Armée rouge de millions de kilomètres de tranchées, de fossés antichars, de trous individuels et de boyaux de communications de la Mer Baltique à la Mer Noire.

Mais au mois d'août 1939, lorsque débuta la seconde guerre mondiale et qu'une frontière commune avec l'Allemagne se mit à exister, tous les travaux de construction de la Ligne Staline furent stoppés. (V. Anfilov, *Bessmertnyi Podvig*, Moscou Nauka 1971, p. 35). Les garnisons des régions fortifiées de la Ligne Staline subirent d'abord une réduction d'effectifs, puis furent complètement dissoutes. Les usines soviétiques cessèrent de produire armements et équipements spécialement destinées aux installations fortifiées.

Les régions fortifiées existantes furent démantelées, et leurs armements, munitions et l'ensemble de leurs équipements d'observation, de communications et de contrôle de tir furent entreposés (VIZH 1961 N°9, p. 120). Le processus d'élimination de la Ligne Staline gagna en vitesse. Certains bâtiments militaires furent cédés à des fermes collectives pour qu'elles y stockent des légumes ; mais la plupart des installations militaires furent recouvertes de terre.

L'industrie cessa de produire non seulement les armements destinés aux régions fortifiées, mais également de nombreux autres systèmes défensifs. La production de canons antichars et de canons de 76 mm destinés aux régiments et aux divisions, qui auraient également pu être utilisés comme canons antichars, fut totalement arrêtée (VIZH 1961 N°7, p. 101 ; VIZH 1963 N°2, p. 12). Les canons antichars qui avaient déjà été remis aux soldats ne furent pas utilisés conformément à leur usage prévu, mais pour déloger des positions de tir ennemies lorsque les troupes soviétiques furent lancées à l'attaque (Lieutenant-général I.P. Roslyi : *Posledny Prival v Berlīne*, Moscou Voenizdat 1983, p. 27). Les fusils antichars ne furent pas simplement retirés de la production, mais cessèrent totalement de figurer parmi les armements de l'Armée rouge (VIZH 1961, N°7, p. 101). Tout ce qui était relié à la défense fut impitoyablement détruit et oblitéré.

Mais pour être honnête, il faut préciser qu'à l'été 1940, on commença la construction d'une ceinture de régions fortifiées directement sur la nouvelle frontière germano-soviétique. Celle-ci ne fut jamais terminée. L'état-major soviétique, non sans une certaine ironie, donna à ces nouvelles régions fortifiées le titre officieux de [Ligne Molotov](#). La décision d'entamer sa construction fut prise le 26 juin 1940. (V. Anfilov, *op. cit.*, p. 162). La construction progressa très lentement sur la nouvelle frontière, bien que la destruction des anciennes défenses progressât à une vitesse surprenante.

La tragédie de la Ligne Staline atteignit son apothéose au printemps 1941 :

J'ignore comment les historiens, à l'avenir, expliqueront ce crime

contre notre peuple. Les historiens actuels passent cet événement totalement sous silence, et j'ignore pourquoi. Le gouvernement soviétique a dépouillé son peuple de milliards et de milliards de roubles (pas moins de 120 milliards, selon mes calculs) pour construire des fortifications, imprenables pour tout ennemi, tout au long de la frontière de l'Ouest, d'une mer à l'autre, de la Baltique grise à l'azur de la Mer Noire. Mais juste avant l'éclatement de la guerre, au printemps 1941, de puissantes explosions ont retenti sur l'ensemble des 1200 kilomètres de la ligne de fortifications. Les puissantes caponnières, simples ou doubles, construites en béton armé, les positions de tir dotées d'une, deux ou trois embrasures, les postes de commandement, les postes d'observation, et des dizaines de milliers d'installations de défense permanente ; on a tout fait sauter sur ordre de Staline en personne. (Major-général P.G. Grigorenko, *VPodpol'eMozhno Vstretit' Tol'ko Krysa*, New York 1981, p. 141).

Ainsi la Ligne Staline édifiée sur l'ancienne frontière avait déjà été oblitérée, alors que la Ligne Molotov restait à construire sur la nouvelle frontière. Après la guerre, et après la mort de Staline, des généraux et maréchaux soviétiques levèrent un chœur d'indignations. Le chef-maréchal d'artillerie N.N. Voronov déclara : « Comment notre commandement, sans avoir construit les zones défensives nécessaires sur la nouvelle frontière occidentale en 1939, put-il prendre la décision d'abolir et de désarmer les régions fortifiées des anciennes frontières ? » (*Na sluzhbe Voennoi*, Moscou Voenizdat 1963, p. 172).

Mais l'indignation de ce maréchal est creuse. Il tance « notre commandement, » mais lui-même occupait à l'époque le poste de colonel-général d'artillerie, l'un des postes les plus élevés au sein du commandement de l'Armée rouge. Se peut-il vraiment que les canons antichars et de caponnières aient été retirés de la production sans qu'il fût au courant ? Ignorait-il véritablement que les caponnières d'artillerie de la Ligne Staline se faisaient désarmer et oblitérer ? Voronov pose délibérément la mauvaise question pour détourner l'attention du lecteur de l'essence du problème. Il semble penser qu'il aurait fallu commencer par édifier la Ligne Molotov

pour ensuite démanteler la Ligne Staline. En posant la question selon ces termes, Voronov justifie tacitement la destruction de la Ligne Staline ; sa critique ne porte pas sur la nature de l'action, mais uniquement sur sa temporalité prématurée.



FIGURE 10.1 – Dans le cadre d’une guerre défensive, les troupes restent dispersées et camouflées. Lorsque les Allemands franchirent la frontière soviétique, ils découvrirent une concentration incroyable de troupes soviétiques prêtes à l’attaque.

Mais pourquoi ne pas poser une autre question — pourquoi



FIGURE 10.2 – Photographie de blindés soviétiques prêts à l'offensive, surpris par l'offensive allemande.

avoir démantelé la Ligne Staline en soi ? Les événements de 1940 avaient confirmé par deux fois que deux bandes de défense valent mieux qu'une. En 1940, l'Armée rouge avait payé le prix fort en sang versé pour passer la Ligne Mannerheim et parvenir à contraindre la Finlande à accéder aux exigences de Staline. Plus tard la même année, l'Armée allemande avait contourné la Ligne Maginot, s'était emparée d'un vaste territoire où elle pouvait opérer sans restriction, et cela avait été pour la France la fin de la guerre. Il est malheureux que ni la France ni la Finlande n'aient disposé de deuxième ligne, profondément dans leurs terres ; car en ce cas, il est peu probable que l'une ou l'autre des invasions pût réussir.

Staline disposait précisément d'une deuxième ligne — et il s'ap-



FIGURE 10.3 – Encore d'autres troupes frontalières soviétiques prêtes à l'offensive

pliqua à la détruire. Au fil des années, les apologistes soviétiques ont étalé un grand nombre d'explications pour cette action de folie manifeste. L'une de ces explications est que l'équipement manquait pour équiper les nouvelles régions fortifiées, si bien qu'il fallait transporter les équipements depuis la Ligne Staline. Mais cet argument ne tient pas à plusieurs égards. Pour commencer, si la Ligne Molotov manquait d'armements, pourquoi les usines ne reçurent-elles pas l'ordre d'en lancer la production ? Et ce n'est pas juste

que l'ordre de production ne fut jamais donné, c'est même que la production d'armements standards fut en réalité arrêtée.

Deuxièmement, la démolition de la Ligne Staline a commencé à l'automne 1939. Les armes qui en ont été retirées furent reléguées en stocks, car la Ligne Molotov n'existait pas à l'époque. De fait, la décision d'ériger cette Ligne ne fut prise que le 26 juin 1940. Il s'avère donc bien que pour commencer, on a démilitarisé la Ligne Staline, et qu'ensuite, presque une année plus tard, la nécessité d'agir ainsi est apparue.

Troisièmement, la Ligne Molotov, en comparaison avec la Ligne Staline, constituait une suite relativement faible de fortifications légères, et n'avait pas besoin d'une aussi grande quantité d'armes. Dans le District Militaire Spécial de l'Ouest de la Biélorussie, par exemple, 193 installations de combat furent construites sur la nouvelle frontière, alors qu'avant cela, sur l'ancienne frontière, on avait dû désarmer 876 installations de combat plus puissantes. Et le ratio d'installations nouvellement construites par rapport à celles qui avait été précédemment désarmées est encore plus frappant dans d'autres districts militaires. Par conséquent, pour armer la Ligne Molotov, il n'aurait été nécessaire que de soustraire *une partie* des armements, et uniquement une partie mineure, de la Ligne Staline. Pourquoi, dès lors, tous les armements furent-ils retirés de la Ligne Staline ?

L'artillerie de casemate, les mitrailleuses, les munitions, les périscoopes, les équipements de communications et les filtres à gaz sont des éléments transportables ; les installations construites en béton armé ne le sont pas. Même le plus petit des DOTs, équipé d'une seule mitrailleuse et d'une embrasure, est un monolithe de béton armé pesant 350 tonnes, creusé dans la terre et surmonté de blocs de pierre empilés, puis recouvert de terre, et on laisse même y pousser des arbres pour ajouter en défense et en camouflage. Il est entouré de fosses et de mares artificielles. Aurait-on pu transporter tout cela à 200 kilomètres à l'Ouest ?

Même si l'on accepte l'idée que la Ligne Staline devait être

dépouillée de ses armements pour équiper la nouvelle frontière, pourquoi faire sauter ses installations ? Le soldat de pied ordinaire, équipé de son fusil et de sa pelle, peut creuser une tranchée pour compliquer, voire rendre impossible, la traversée de la Ligne par l'ennemi. Si l'on positionne le même soldat, armé de son fusil ou même d'une mitraillette légère, non plus dans un trou creusé dans la boue au milieu d'un champ, mais dans le DOT le plus démantelé que l'on voudra, sa ténacité et son âpreté au combat vont croître d'un facteur dix. Il se saura protégé par une dalle d'au moins 1 mètre de béton armé d'épaisseur vers le haut, sur les côtés et vers l'avant, le tout soigneusement dissimulé aux yeux de l'ennemi. Si l'on positionnait 170 divisions soviétiques du 1^{er} échelon dans ces casemates tout aussi démantelées qu'elles soient, il serait tout simplement impossible de surpasser leurs défenses. Les soldats positionnés en défense ont toujours besoin d'un point auquel s'accrocher : les forts démantelés de Verdun ; les bastions de Brest-Litovsk ; les murs de Stalingrad ; ou les tranchées du saillant de Koursk, qui avaient été abandonnées 2 années auparavant. Dès lors qu'ils trouvent cette accroche, l'infanterie peut creuser assez profond pour que rien ne puisse la faire sortir de son repère ou de son terrier. Elle peut transformer les ruines d'une usine, un bastion du XIX^{ème} siècle ou une citadelle du XIII^{ème} siècle en forteresse imprenable.

Même totalement démunie de ses équipements, la Ligne Staline aurait pu constituer une ligne de défense sur laquelle l'Armée rouge aurait pu arrêter l'ennemi et l'empêcher de parvenir jusqu'au cœur du pays. Dès lors, les DOTs démantelés, les postes de commandements souterrains, les excellents hôpitaux, les entrepôts protégés par du béton, sans parler des galeries et tunnels souterrains, les lignes de communications et les lignes de contrôle, les générateurs électriques et les systèmes d'approvisionnement en eau, tout cela aurait pu s'avérer utile. Mais après avoir détruit la Ligne Staline, le premier échelon stratégique de l'Armée rouge fut déplacé de l'autre côté de la frontière d'avant la guerre. Sous couvert du rapport de

TASS en date du 13 juin 1941, des soldats appartenant au second échelon stratégique furent transférés, dans le plus grand secret, constituant sept armées déplacées vers les zones occidentales de l'Union soviétique. Ces armées furent également envoyées au-delà de l'ancienne frontière, et au-delà d'une Ligne Staline désormais démantelée, abandonnée et oblitérée.

Tout soldat sait que la défense doit être constamment améliorée ; il s'agit de l'une des pratiques élémentaires énoncées dans les manuels militaires. Qu'importe la puissance que semble afficher les défenses en place, tout soldat creuse le sol avec obstination pour élargir et approfondir les fossés antichars, ajouter une seconde, une troisième, une quatrième, une cinquième tranchée à la première. Aucune ligne de défense n'est jamais à considérer comme « appropriée » ; si vous avez déjà creusé dix fossés antichars, creusez-en un onzième.

Dans toutes les armées du monde, tout soldat connaît cette vérité simple depuis des millénaires. C'est pour cette raison que l'on construit de nouvelles défenses pour renforcer et améliorer celles qui sont déjà en place, et non pour les remplacer. L'étude de n'importe quel château va montrer qu'aucune défense n'est jamais obsoleète. Une tour du XI^{ème} siècle est ainsi entourée par des murs édifiés au XIII^{ème} siècle. Autour d'eux, on trouve un anneau de bastions construits au XVII^{ème} siècle, qui sont à leur tour entourés de forts en date du XIX^{ème} siècle, renforcés par des DOTs installés au XX^{ème} siècle. Selon ce principe militaire fondamental et universellement accepté, la Ligne Molotov aurait pu tenir lieu de complément à la Ligne Staline, mais n'aurait jamais dû être pensée pour la remplacer.

Mais la Ligne Molotov ne fut créée ni comme addition à la Ligne Staline, ni pour la remplacer, et est fortement différente de celle-ci aussi bien par ses concepts que dans les détails. Contrairement à la Ligne Staline, elle a été construite de sorte à pouvoir être aperçue par l'ennemi. Elle a été construite dans des secteurs militaires de deuxième zone, et n'est protégée ni par une zone de

sécurité, ni par des champs de mines, ni par aucune défense artificielle. Les concepteurs de la Ligne Molotov n'ont jamais utilisé les nombreuses opportunités qu'ils eurent pour la renforcer, et ne se sont pas pressés pour la construire.

La construction de la Ligne Molotov constitue une énigme aussi importante dans l'histoire soviétique que la destruction de la Ligne Staline. Des choses étranges se produisirent durant cette construction. En 1941, de vastes masses de soldats soviétiques se trouvaient concentrées dans le saillant de Lvov, en Ukraine ; une force plus réduite était concentrée au niveau du saillant de Bialystok en Biélorussie. Les maréchaux soviétiques expliquent qu'ils s'attendaient à ce que l'attaque principale fût lancée en Ukraine, et une attaque subsidiaire en Biélorussie. L'effort principal de construction de la Ligne Molotov aurait donc dû être concentré en Ukraine, et un effort moindre aurait dû être consenti en Biélorussie. Mais il avait été planifié d'allouer la moitié des ressources prévues pour la construction de la Ligne Molotov dans la région de la Baltique, un secteur militaire de seconde zone très éloigné de l'attaque prévue. Le quart des ressources fut alloué à la Biélorussie, et seulement 9 % à l'Ukraine, où, selon les assurances des maréchaux soviétiques, « on attendait l'attaque principale » (Anfilov, *op. cit.*, p. 164).

Les fortifications de la Ligne Molotov furent construites dans des secteurs militaires de seconde zone. Par exemple, six ponts routiers et ferroviaires traversant la rivière qui constituait la frontière dans la région de Brest-Litovsk furent immédiatement coupés. La poussée stratégique principale d'une guerre promettait de suivre une ligne partant de Varsovie et passant par Brest-Litovsk, Minsk, Smolensk, puis jusque Moscou. Ces ponts de Brest-Litovsk présentaient donc une importance stratégique capitale. On avait érigé une nouvelle zone fortifiée aux abords de Brest-Litovsk ; mais loin de ces ponts si importants.

Les régions fortifiées de la Ligne Molotov ont été construites aux abords immédiats de la frontière. Elles n'étaient protégées par aucune zone de sécurité, et en cas d'attaque surprise, les garnisons

n'auraient pas eu le temps d'aller occuper les installations de combat ni de préparer leurs armements au combat. Contrairement à celles de la Ligne Staline, les régions fortifiées de la Ligne Molotov n'étaient guère profondes. Tout ce que l'on pouvait construire directement sur la frontière le fut. On n'édifia aucune position défensive à l'arrière, et l'on ne prévint pas de le faire (Lieutenant-général V.F. Zotov, *Na Severo-Zapadnom Fronte*, Moscou Nauka 1969, p. 175).

Les fortifications n'étaient pas situées sur des positions propres à favoriser la défense, mais suivaient chaque coin et recoin de la frontière du pays. Les nouvelles installations de combat n'étaient pas protégées par des barbelés, des mines, des fossés, des piquets, des hérissons ou des tétraèdres antichars, et aucune défense artificielle ne fut érigée dans la zone de la construction. Les nouvelles installations ne furent pas non plus camouflées. Par exemple, dans la région fortifiée de [Vladimir-Volynsk](#), « sur 97 installations de combat, seuls 5 à 7 étaient recouvertes de terre, alors que les autres restaient pratiquement décamouflées » (*VIZH* 1976, N°5, p. 91).

Si le lecteur devait franchir la frontière soviétique dans la région de Brest-Litovsk, attirons son attention sur les cubes en béton gris visibles quasiment sur les berges de la rivière elle-même. Il s'agit de DOTs qui appartinrent à la pointe Sud de la région fortifiée de Brest-Litovsk. Ils ne furent pas recouverts de terre à l'époque, et sont restés ainsi exposés au fil du temps. Les DOTs disposés sur la Ligne Staline furent construits en secret, loin de la frontière, afin que l'ennemi ne pût savoir où se trouvaient les fortifications, ni localiser les espaces qui les séparaient, ni même si ces espaces existaient ou non. Voici que l'ennemi voyait l'ensemble de la construction depuis l'autre côté de la rivière, et en déduire exactement l'emplacement des fortifications. Il pouvait distinguer tellement bien chaque installation séparée qu'il lui était même possible d'établir la ligne de tir possible depuis chaque embrasure. Partant de là, il pouvait déterminer l'ensemble du plan de tir, et en sélectionnant les bandes de terres non couvertes par les angles de tir, s'infiltrer en direction des DOTs non camouflés et en bloquer les embrasures avec des sacs

de sable ; et c'est exactement ce que firent les Allemands le 22 juin 1941.

Le maréchal Joukov a témoigné que

les zones fortifiées furent construites trop près de la frontière et présentaient une configuration opérationnelle extrêmement défavorable, surtout dans la région du saillant de Bialystok. Cela a permis à l'ennemi d'attaquer l'arrière de tout notre groupement de Bialystok en partant de la région de Brest-Litovsk et de Suwalki. En outre, les zones fortifiées, ne disposant pas d'une profondeur suffisante, n'ont pas été en mesure de tenir longtemps, car elles furent percées par l'artillerie (*Vospominaniya i Razmyshleniya*, APH 1969, p. 194).

Puisque les régions de Brest-Litovsk et de Suwalki étaient tellement vulnérables à une attaque ennemie, pourquoi ne pas avoir utilisé les anciennes forteresses russes abandonnées [de Brest-Litovsk](#), [d'Osovetz](#), [de Grodno Peremyshl'](#) ou [de Kaunas](#) ? Aucune de ces forteresses ne dispose d'une force inférieure à celle de Verdun, et chacune d'entre elles aurait pu être exploitée comme bastion imprenable, ce qui aurait augmenté la stabilité de l'ensemble du système de défense. Outre ces forteresses, les régions possédaient des fortifications anciennes et moins fortes, comme des caponnières doubles, chacune conçue pour une compagnie de fusiliers. Les murs et les plafonds étaient faits de béton armé de 3 mètres d'épaisseur. Le colonel Starinov a rappelé que le dirigeant du GVIU (le Conseil du Génie Militaire en chef de l'Armée rouge) « avait proposé que l'on utilisât les anciennes forteresses tsaristes près de la frontière, et que l'on édifiât des zones d'obstacles artificiels. Cette proposition ne fut jamais acceptée. Il fut dit que cela n'aurait servi à rien » (*Miny Zhdut Svoego Chasa*, Moscou Voenizdat 19, p. 177).

En février 1941, Georgi Konstantinovich Joukov fut promu chef d'état-major de l'Armée rouge. Aucun autre maréchal ou général n'a occupé de poste aussi important au cours du XX^{ème} siècle sans avoir essuyé ne serait-ce qu'une défaite militaire. Aussi, Joukov, dont la grandeur avait déjà été prouvée par [sa mise en déroute éclair](#) de la 6^{ème} armée japonaise, détenait pratiquement l'autorité

militaire suprême, et on aurait pu s'attendre à ce qu'il mît bon ordre sur la Ligne Molotov. Mais l'arrivée de Joukov n'améliora en rien la situation. Au contraire, les travaux de construction dans la région de Brest-Litovsk virent leur priorité baisser (Anfilov, *op. cit.*, p. 166). Le sens de l'expression « virent leur priorité baisser » devrait être éclatant sans qu'on ne l'explique outre mesure au lecteur ayant une idée des réalités soviétiques. En pratique, cela signifie que la construction fut complètement arrêtée. Mais même cette médaille-là dispose d'un revers. Des documents capturés au 48^{ème} corps motorisé allemand montrent que le haut commandement allemand s'était fait une impression totalement différente. Les soldats allemands constatèrent que des travaux de construction intensifs étaient en cours, nuit et jour ; qui plus est, le chantier était éclairé aux projecteurs durant la nuit.

Que doit-on faire de cela ? Les Soviétiques étaient-ils assez stupides pour trahir leurs sites de constructions sur la frontière en les éclairant chaque nuit ? Comment peut-on assurer la compatibilité entre « virent leur priorité baisser » et cette soudaine frénésie d'activités de construction ? On est forcément amené à la conclusion inévitable que la Ligne Molotov fut construite, pour reprendre les termes d'I. Kh. Bagramyan, maréchal de l'Union soviétique, comme une « ostentation délibérée. » Dans ses mémoires, le colonel-général Sandalov fait état d'une conversation avec Mikhaïl Ivanovich Puzyrev, commandant de la zone fortifiée de Brest-Litovsk. « J'ai amené la zone fortifiée directement sur la frontière, » lui affirma Puzyrev. « Cela était des plus inhabituels. Avant cela, nous avions toujours construit les DOTs à une certaine distance de la frontière. Mais il n'y avait rien à faire en cette instance. Nous devions être pilotés par des considérations politiques, et pas uniquement militaires. » (*Perezhitoe*, Moscou Voenizdat 1966, p. 64).

Cela nous amène à une nouvelle énigme. Les troupes soviétiques se dissimulaient dans les bois, et il leur était interdit de se montrer « afin de ne pas provoquer une guerre. » Mais dans le même temps, par conséquence de considérations politiques que nous ne

connaissions pas, ils affichaient inopinément face à l'ennemi leurs préparations intensives pour assurer une défense, sans crainte de provoquer des complications diplomatiques ou militaires.

Comment dès lors concilier ces faits contradictoires ? Comme d'habitude, les apparentes contradictions de la planification militaire soviétique sont imputées à une imbécillité patente. J'aurais dû accepter cette explication, mais il y avait un hic. La Ligne Staline et la Ligne Molotov étaient l'œuvre d'un seul homme, le professeur [D. Karbyshev](#), lieutenant-général des troupes du génie. Sur la Ligne Staline, il fit tout bien, parfaitement au niveau des standards mondiaux et même au-delà. Il pourvut à tout : le camouflage soigné des DOTs, la grande profondeur de chaque région fortifiée, les défenses artificielles, la zone de sécurité, et tant d'autres choses.

Mais ensuite, le pacte Molotov-Ribbentrop fut signé et l'un des plus brillants ingénieurs de guerre militaires au monde devint subitement stupide, et il fit tout mal. Karbyshev œuvrait sous les ordres du grand Joukov. Tout ce que ce dernier avait fait était bien fait, aussi bien avant cela qu'après cela. Mais subitement, au premier semestre 1941, Joukov se transforma en idiot et se mit à envoyer des ordres imbéciles. Ce fut précisément au moment de l'arrivée de Joukov à l'état-major que « les zones fortifiées sur les anciennes frontières ont été désarmées et remises en leur état précédent, cependant que les constructions sur les nouvelles frontières progressaient à une lenteur d'escargot » (Starinov, *op. cit.*, p. 178).

L'histoire d'un Staline stupide, d'un Joukov idiot et d'un Karbyshev imbécile ne tient pas la route, pour la bonne raison que durant le même temps, Adolf Hitler et les généraux allemands agissaient précisément de la même manière. Ils prirent exactement les mêmes décisions, mais nul n'a estimé que leurs actions étaient imbéciles.

Entre 1932 et 1937, on avait édifié des fortifications particulièrement puissantes sur les rives de l'[Oder](#) pour protéger l'Allemagne des attaques en provenance de l'Est. Il s'agissait d'installations de combat de premier ordre, qui se fondaient dans le terrain environnant et étaient fort bien camouflées, et qui figurent parmi les

meilleures réalisations de génie militaire de la première moitié du XX^{ème} siècle.

Une fois signé le pacte Molotov-Ribbentrop, l'Armée allemande partit vers l'Est et ces splendides fortifications furent laissées à l'abandon, pour *ne plus jamais* être occupées par des soldats. De nombreuses installations de combat furent réutilisées à d'autres fins. Par exemple, dans la région de [Hochwald](#), on trouvait un puissant complexe de fortifications contenant 22 installations de combat à 4 étages, reliées à un tunnel souterrain long de 30 kilomètres. Tout ceci fut remis à l'industrie aérienne pour héberger une usine produisant des moteurs d'avions. Une fois déplacés à l'Est pour se retrouver face à l'Armée rouge au milieu de la Pologne, les soldats allemands se mirent à construire une nouvelle ligne de régions fortifiées. Ces fortifications furent construites dans des secteurs secondaires, et collées à la frontière soviétique. On n'installa ni champs de mines, ni défenses artificielles en avant des nouvelles régions fortifiées.

On y travailla jour et nuit. Les gardes frontière soviétiques voyaient ce qui se passait, et le rapportaient « aux quartiers appropriés » (*Pogranichnye Voiska SSSR 1939 — iyun' 1941, Sbornik doku-mentov i materialov*, Moscou Nauka 1970, Documents N°344 et 287). Les travaux de construction se poursuivirent intensivement jusqu'en mai 1941, après quoi, comme on dirait en jargon soviétique, les défenses furent « réévaluées à la catégorie de priorité non-urgente. » Sur 80 installations de combat dont l'installation avait été planifiée sur les berges de la rivière frontalière [San](#), seules 17 furent terminées. Elles restèrent toutes très mal camouflées. En comparaison avec les défenses établies sur l'ancienne frontière allemande, il s'agissait d'installations légères. Les murs et les plafonds faisaient 1,5 m d'épaisseur et les parties blindées 200 mm chacune. Sur l'ancienne frontière de la ligne Oder, les parties blindées avaient été construites de manière bien plus robuste, avec des épaisseurs

atteignant les 350 mm.

Du côté soviétique, on procédait exactement de la même manière. Sur la Ligne Staline, on trouvait des coupoles et d'autres éléments au blindage très efficace ; dans les édifications de la Ligne Molotov, sur les berges de la même rivière San, les ingénieurs soviétiques utilisaient des blindages nettement moins épais, d'une épaisseur ne dépassant pas les 200 mm. Lorsque j'étais officier soviétique, on voyait souvent des DOTs allemands et soviétiques de part et d'autre de cette même petite rivière. Si l'on montrait des photographies de ces DOTs à un expert et qu'on lui demandait de préciser lesquels étaient allemands et lesquels étaient soviétiques, il n'était pas en mesure de répondre.

Pourquoi les commandants allemands n'érigèrent-ils pas des fortifications aussi puissantes sur leurs nouvelles frontières qu'ils l'avaient fait sur les anciennes ? Parce qu'ils n'avaient aucune intention de se défendre sur une longue durée à cet endroit.

Une fortification défensive et une fortification offensive sont deux choses bien différentes. Avant de lancer un assaut, tout général doit agir conformément avec l'un des principaux principes de la stratégie, et concentrer des troupes en grands nombres dans des secteurs très réduits ; les soldats allemands furent ainsi concentrés dans deux saillants situés dans les régions de [Suwalki](#) et de [Lublin](#), cependant que des soldats soviétiques étaient regroupés dans deux saillants dans les régions de Lviv et de [Bialystok](#). Pour assembler ces regroupements de choc dans les secteurs principaux, il allait falloir vider les secteurs secondaires de leurs ressources, même si cela demandait une bonne dose de sang-froid. Ces secteurs devaient disposer de zones précédemment fortifiées, afin de ne pas les laisser totalement exposés. La puissance de feu et les installations de combat dans ces zones devait permettre la mise à disposition de troupes de combat pour la bataille.

On positionne les zones fortifiées offensives d'un côté de l'axe principal ; vos soldats vont avancer en franchissant les ponts frontaliers. On n'a pas besoin de fortifications à ces endroits-là. Mais

aux endroits où les ponts sont absents, vos soldats doivent être retirés, et il vous faut ériger une zone fortifiée pour les remplacer. Cela permet à une garnison plutôt réduite de contrôler des zones territoriales relativement importantes. Les zones fortifiées offensives n'ont pas besoin de s'étendre en profondeur. On ne prévoit pas d'assurer une défense de ces zones sur de longues périodes. Il n'est pas nécessaire de les entourer de champs de mines ; tous les espaces libres de la zone seront parcourus par vos propres soldats lorsque vous lancerez l'offensive vers les territoires ennemis. La meilleure approche est d'installer les DOTs directement au niveau de la rivière frontalière, afin que dès le début de l'offensive, on puisse les utiliser pour assurer un tir de soutien aux troupes qui avancent. Bien entendu, il n'est pas nécessaire d'établir des positions à l'arrière, car ce faisant, on condamnerait ses garnisons et armements de caponnières à l'inactivité. Il vaut mieux amener toutes ces installations jusqu'à la frontière. Il n'est pas nécessaire d'assurer un camouflage aux ouvrages de constructions défensives ; que l'ennemi voie votre bâtiment défensif, et qu'il en conclue que vous ne vous préparez qu'à vous défendre.

C'est exactement ainsi que procédèrent les généraux allemands. Peu de temps auparavant, au mois d'août 1939, Joukov avait opéré précisément de cette manière à [Khalkhin-Gol](#) : « Au travers de ces mesures, nous avons réalisé des efforts soutenus pour donner l'impression à l'ennemi d'une totale absence de mesures préparatoires de nature offensive de notre part, et pour montrer que nous menions des travaux poussés dans l'objectif d'organiser une défense, et uniquement une défense. » (Joukov, *op. cit.*, p. 161). Il parvint ainsi à duper les Japonais. Ils prirent pour argent comptant les travaux « défensifs » de Joukov, et en payèrent le prix en succombant face à son attaque éclair écrasante.

Après cela, Joukov fit la même chose à la frontière allemande, mais à une échelle nettement plus importante. Mais il ne parvint pas à tromper les généraux allemands ; ils étaient familiers de cette stratégie, pour l'avoir eux-mêmes mise en œuvre. Le 22 août 1939,

deux jours à peine après le lancement de l'attaque surprise de Joukov à Khalkin-Gol, et alors que les négociations du pacte Molotov-Ribbentrop étaient encore en cours, l'Armée allemande se préparait à entrer en Pologne. Le général Guderian reçut l'ordre de prendre la direction de l'« état-major des fortifications de Poméranie » ; l'objectif était de tromper les Polonais en menant des préparations strictement défensives. Dans le même temps, il mena rapidement la construction de fortifications relativement légères dans les secteurs secondaires, afin de pouvoir libérer quelques hommes de plus et les assigner à l'attaque principale.

Au printemps et à l'été 1941, Guderian était de nouveau à l'œuvre pour édifier des défenses, mais cette fois à la frontière soviétique. Si Guderian construisait des blockhaus en béton sur les berges d'une rivière frontalière, ce n'était en aucun cas parce qu'il pensait à se défendre. Cela indiquait l'exact opposé. Et si Joukov édifiait ostensiblement le même type de blockhaus sur l'autre berge de la même rivière, qu'est-ce que cela pouvait signifier ?

La Ligne Staline répondait à plusieurs objectifs. On pouvait l'utiliser pour défendre le pays, ou pour tenir lieu de tremplin à une attaque. On y avait donc laissé de larges couloirs entre les régions fortifiées, afin de permettre à la masse des soldats soviétiques de la traverser vers l'Ouest. Après le déplacement de la frontière à quelque deux cents kilomètres vers l'Ouest, la Ligne Staline avait totalement perdu son importance de tremplin offensif fortifié pour lancer de nouvelles agressions ; et une fois signé le pacte Molotov-Ribbentrop, Staline n'avait aucune intention de réfléchir en termes défensifs. C'est pour cette raison que la Ligne fut démantelée puis réduite à néant. Elle gênait le passage de cette grande masse de soldats dont les yeux étaient secrètement rivés vers la frontière allemande. Elle aurait également perturbé le processus d'approvisionnement de l'Armée rouge, qui allait avoir besoin de millions de tonnes de munitions, de denrées alimentaires et de carburant pour mener sa campagne de « libération » victorieuse. Les couloirs situés entre les zones fortifiées étaient parfaitement adaptés aux be-

soins militaires et économiques en temps de paix, mais durant une guerre, il aurait fallu diviser la rivière logistique d'approvisionnement en des milliers de petits ruisseaux pour que l'ennemi ne puisse pas sérieusement gêner ces flux en menant une contre-offensive. Les régions fortifiées gênaient les colonnes de transport en les contraignant à traverser des couloirs relativement étroits. Aussi, le sort de cette Ligne déjà redondante fut scellé.

L'Allemagne connaissait exactement la même situation, aussi bien sur ses frontières orientales qu'occidentales. Depuis la guerre franco-prussienne, les attaques allemandes contre la France avaient traditionnellement été planifiées pour passer par le Nord. On avait édifié la [Ligne Siegfried](#) dans les années 1930, au Sud de cette zone ; c'est-à-dire dans un secteur secondaire. L'Armée allemande partit loin vers l'Ouest en 1940, et la Ligne Siegfried devint superflue. Comme Hitler n'envisageait absolument pas à l'époque qu'il allait lui falloir se défendre quatre années plus tard sur ses propres frontières, il fit abandonner la Ligne Siegfried. On en tira parti d'une manière très originale. Ses installations de combat furent cédées à des exploitants agricoles pour y entreposer des pommes de terre. Certaines installations, dotées de portes blindées infranchissables, furent simplement verrouillées. Lorsqu'il fallut les rouvrir, nul ne savait où se trouvaient les clés (K. Mallory et A. Ottar, *Architecture of Aggression*, Architectural Press, 1973, p. 123).

Bien sûr, il reste possible de traiter d'idiots des généraux d'exception soviétiques et allemands, mais il n'y avait ici rien de stupide. Ils se comportaient simplement en agresseurs. Les deux parties réfléchissaient en termes d'attaque, et lorsque leurs fortifications perdirent leur utilité offensive, elles furent soit démolies pour laisser de la place à l'avancée des soldats, soit, si l'opportunité s'en faisait sentir, cédées à des fermiers pour qu'ils y entreposent des pommes de terre.

Chapitre 11

Partisans ou saboteurs ?

Hitler va attaquer à l'Ouest avec ses forces principales, et Moscou désirera tirer pleinement parti de cette position.

TROTSKY (BO, N°79-80, 21 June 1939)

Après la signature du pacte Molotov-Ribbentrop, l'Union soviétique entama la destruction systématique de pays neutres, afin de pouvoir « s'ébranler de toute sa masse vers la frontière allemande au moment précis où le Troisième Reich se serait impliqué dans un conflit pour démembrer le monde. » Les « campagnes de libération » se succédaient à un rythme soutenu, mais en Finlande, on fit une pause. Comme nous l'avons vu plus haut, l'Armée rouge était en prise avec la zone de sécurité finlandaise.

Voici le schéma typique de cette situation. Côté soviétique, une colonne de chars, d'infanterie motorisée et d'artillerie progresse sur une route traversant la forêt. Nul ne peut quitter la route, car des mines sont disposées des deux côtés. Devant la colonne, un pont se profile. Les sapeurs ont vérifié qu'il n'était pas miné. Les chars de tête s'engagent sur le pont, et tout cet ensemble, chars et pont, s'envolent dans les airs. On avait positionné des charges explosives à l'intérieur des piliers du pont au moment de sa construction. Il n'est

pas simple de détecter la présence de ces charges, et même si elles avaient été repérées, la moindre tentative de les retirer aurait provoqué une explosion. Voici donc la colonne soviétique, étirée comme un serpent géant sur des kilomètres, qui se retrouve arrêtée sur la route. Et c'est là qu'arrive l'heure des tireurs d'élite finlandais. Ils n'ont pas besoin de se presser — pan, pan. Le silence redescend sur la forêt. Et puis, de nouveau, pan, pan. Les tireurs tirent depuis une position assez lointaine. Ils ne ciblent que les officiers soviétiques. Pan, pan. Et les commissaires. Il est impossible d'aller ratisser les bois. On n'a pas oublié que des deux côtés de la route, des champs de mines infranchissables ont été posés. Toute tentative menée par les sapeurs soviétiques d'approcher le pont qui a sauté, ou de déminer les abords de la route, promet de déclencher un nouveau tir finlandais. Pan ! La 44^{ème} division de fusiliers soviétiques, qui s'est retrouvée contenue sur trois routes parallèles par trois ponts qui ont sauté, a perdu tous ses officiers en une journée de combats. Durant la nuit, la colonne soviétique subit le tir de mortiers qui partent d'une position que l'on devine dans les profondeurs de la forêt. Parfois, de longues rafales de mitrailleuse atteignent la colonne depuis une position derrière les sous-bois. Puis, de nouveau, le silence.

On affirme que l'Armée rouge n'a pas donné le meilleur d'elle-même en Finlande. On ne pourrait mieux dire. Mais qu'est-ce qu'une autre armée aurait fait à sa place ? Faire reculer la colonne ? Les tracteurs d'artillerie lourde, avec leurs grands howitzers, n'étaient capables de faire marche que vers l'avant, car leur charge pèse des tonnes. Voici que les tireurs d'élite ciblent les conducteurs des tracteurs — pan, pan. Mise en difficulté, la moitié de la colonne embraye la marche arrière et recule. Mais sur l'arrière, voici qu'un autre pont a sauté. La colonne est désormais piégée. Toutes les voies d'approche vers ce pont ont également été minées, et en ce lieu également, les tireurs d'élite ont tout leur temps. Ils ciblent les officiers, les commissaires, les sapeurs, les conducteurs — pan, pan. À l'avant se trouve la ligne quasiment inaccessible de fortifications

de fortifications finlandaises en béton armé, [la Ligne Mannerheim](#). Il est impossible de la franchir sans artillerie et sans des milliers de tonnes de munitions. Lorsque les soldats soviétiques ont fini par atteindre les fortifications finlandaises, leur artillerie était restée loin derrière eux, immobilisée sur les routes forestières, entre des champs de mines et des ponts détruits, et sous le feu des tireurs d'élite.

Après avoir subi un tel enseignement en Finlande, faut-il raisonnablement penser que les commandants soviétiques en ont tiré les bonnes conclusions ? Sans doute que des détachements légers de partisans ont été constitués, même en temps de paix, dans les régions occidentales de l'URSS, afin de faire face à une possible invasion de l'ennemi ? On pourrait penser que la nature a fait exprès de créer les régions occidentales de l'Union soviétique dans le but de mener une guerre de partisans contre les communications de tout agresseur qui se déplacerait vers l'Est.

Staline avait bien constitué des détachements de ce type dès les années 1920. Rien qu'en Biélorussie, on comptait en temps de paix six détachements de partisans, chacun constitué de 300 à 500 hommes. Si ces nombres peuvent paraître réduits, il faut garder à l'esprit que ces détachements n'étaient composés que de commandants, d'organisateurs et de spécialistes de la plus haute qualité. Chaque détachement de partisans était un noyau autour duquel de puissantes formations de plusieurs milliers d'hommes pouvaient être constituées au moment du déclenchement de la guerre.

Des bases secrètes hébergeant des partisans en temps de paix avaient été installées dans les forêts infranchissables et sur de petites îles au milieu de marais interminables. Abris souterrains, hôpitaux, entrepôts et ateliers souterrains servant à produire armes et munitions avaient été édifiés en temps de paix. Rien qu'en Biélorussie, on avait stocké armes, munitions et équipements suffisants pour 50 000 partisans dans des caches souterraines, disponibles en cas de guerre.

On avait établi des écoles secrètes pour former ces dirigeants,

organisateurs et instructeurs partisans. Des centres de recherches secrets travaillaient à développer des ressources utilisables dans une guerre de partisans, y compris avec des équipements, des armes et des équipements de communications spécifiques. Les partisans recevaient des formations périodiques, au cours desquelles les divisions OSNAZ du NKVD jouaient le plus souvent le rôle de l'ennemi.

Outre ces formations de partisans, on formait de petits groupes souterrains, qui n'étaient pas destinés à occuper la forêt lorsque l'ennemi frapperait. Ceux-ci devaient rester à l'arrière, dans les villes et les villages, et aider l'ennemi et lui rendre des services, afin de gagner peu à peu sa confiance...

On œuvrait de la sorte en Biélorussie, mais également en Ukraine, en Crimée et dans le district de Leningrad, ainsi qu'en d'autres lieux. Outre les activités de la police secrète, les renseignements militaires soviétiques, en parallèle avec le NKVD mais de manière totalement indépendante, étaient engagés dans un travail exactement similaire, équipant des bases secrètes, des abris, des cantonnements discrets et des points de ralliement, et équipant des lignes de communications clandestines. Les renseignements militaires disposaient de leurs propres écoles secrètes, de leurs propres organisateurs, et de leurs propres instructeurs.

Le Parti communiste entraînait également nombre de ses dirigeants dans la partie occidentale du pays, avec un volet de passage en clandestinité au cas où le territoire serait tombé entre les mains de l'ennemi. Avec leurs traditions criminelles établies de longue date, les communistes savaient garder leurs secrets. Ces traditions remontaient à leurs activités clandestines des années 1920 et 1930 ; si nécessité s'en faisait sentir, de nombreuses organisations affiliées au Parti pouvaient redevenir des centres conspirateurs de conflits secrets.

Ces détachements de partisans étaient constitués dans ce qui était désigné comme la Zone de la Mort — la zone de sécurité soviétique où, au cas où le retrait des troupes soviétiques aurait été prononcé, tous les ponts devaient être détruits, les tunnels démolis,

les jonctions ferroviaires rendues totalement inutilisables, les nœuds et croisements ferroviaires, et même les rails et les câbles téléphoniques devaient être démontés et amenés à l'intérieur du pays. Les partisans ne restaient à l'arrière que pour s'assurer que les cibles qui avaient été détruites n'étaient pas réparées. Ils étaient pratiquement invulnérables ; leurs dirigeants connaissaient les passages à emprunter pour traverser les champs de mines, et pouvaient semer n'importe quel poursuivant en passant dans les forêts et marais minés, où l'ennemi n'avait aucun moyen de trouver un passage.

Tout ceci constituait un excellent système de défense : la Ligne Staline ; la vaste zone de sécurité qui s'étendait devant elle avec ses champs de mines à perte de vue ; et les détachements de partisans, prêts à opérer dès la première minute de la guerre. Mais en 1939, Hitler se retrouva dans une situation stratégique très problématique, l'amenant à mener la guerre à l'Ouest, pas à l'Est. À partir de ce moment, les systèmes défensifs établis par Staline n'eurent plus lieu d'être. Le mouvement partisan soviétique fut aboli en même temps que la Ligne Staline et la zone de sécurité. Les détachements de partisans furent dissous, les armes, munitions et explosifs furent récupérés, les caches et entrepôts secrets furent recouverts de terre, et les bases de partisans laissées à l'abandon. Tout ceci se produisit à l'automne 1939. Mais alors que l'automne touchait à sa fin, l'Armée rouge entama sa « libération » de la Finlande, et fut confrontée à tous les éléments d'auto-défense qui avaient jusque récemment existé en Union soviétique : la ligne de fortifications en béton armé, la zone de sécurité établie sur ses avants, et les détachements légers de partisans qui opéraient dans cette zone. Après avoir subi une cuisante leçon en Finlande, Staline allait-il changer d'avis et établir de nouvelles formations de partisans dans les régions occidentales de l'Union soviétique ? Il n'en fit rien.

Le 22 juin 1941, de nombreuses improvisations furent déclenchées, et parmi elles la formation d'un mouvement partisan. Établi en dernière minute, ce mouvement n'atteignit sa pleine puissance qu'en 1943-1944. Si Staline ne l'avait pas aboli en 1939, il aurait

atteint ce statut durant les premiers jours de la guerre, et se serait avéré beaucoup plus efficace.

Au fil du déroulement de la guerre, les partisans durent payer le prix cher en sang versé pour chaque pont qu'ils faisaient sauter. Avant de pouvoir faire sauter un pont, il fallait commencer par s'en emparer, puis le garder pendant que l'on abattait les arbres environnants et que l'on posait le champ de mines adjacent. Mais où les partisans devaient-ils dégoter des explosifs ? Et s'ils en trouvaient, en quelle quantité pouvaient-ils les transporter sur eux ? Pendant que l'on préparait les détonations, il fallait mettre les charges en place en hâte, non pas à l'intérieur des supports du pont, mais *sur* ses travées. Un pont que l'on avait fait sauter de cette manière était rapidement réparable par l'ennemi, et les partisans devaient alors tout recommencer. Lorsque l'ennemi s'employait à réparer un pont, les autres ponts continuaient de fonctionner, si bien que l'ennemi pouvait réguler ses moyens de transport.

En opposition, par le passé, on avait tout fait pour se tenir prêt à faire sauter *tous* les ponts, de telle sorte qu'il n'aurait pas été nécessaire de verser une seule goutte de sang des partisans pour le faire. Il suffisait alors d'appuyer sur un bouton dans un bunker secret des partisans, puis, depuis l'autre côté des champs de mines infranchissables, de faire tomber officiers, sapeurs et conducteurs d'engins au fusil de longue portée. L'Armée allemande était exceptionnellement vulnérable lorsqu'elle était sur les routes. Il était possible de ralentir considérablement la *Blitzkrieg* en supprimant totalement les ponts, en posant des centaines, des milliers, des millions de mines de partisans sur les routes, en menant des embuscades, et en semant la terreur avec des tireurs d'élite dès les premières heures de l'invasion.

Qui donc abolit le mouvement partisan soviétique au moment même où commença la seconde guerre mondiale, et pourquoi ? [I. Starinov](#), professeur au GRU, l'un des pères du terrorisme militaire soviétique, a commandé une école secrète durant ces années, et entraîné des groupes partisans qui se trouvaient sous commandement

des renseignements militaires soviétiques. Dans ses excellents mémoires, le colonel désigne le coupable : « Armes et explosifs qui avaient été dissimulés dans des caches souterraines en toute sûreté attendaient leur heure. Mais avant que l'heure vînt, les bases de partisans dissimulées furent réduites à l'abandon, inconditionnellement, en toute conscience, et pour certaines, sur ordres directs de Staline. » (*Miny Zhdut Svoego Chasa*, p. 40).

S. Vaupshas, colonel du KGB et vétéran du terrorisme politique soviétique, commandait à l'époque un détachement de partisans du NKVD en Biélorussie. Il explique les raisons pour lesquelles les formations de partisans furent abolies : « Durant ces menaçantes années d'avant-guerre, la doctrine de la guerre sur territoire étranger était en ascension. Elle était d'une nature offensive clairement prononcée. » (*Na Trevozhnykh Perekrestkakh*, Moscou, IPL, p. 203).

On peut tomber d'accord avec le colonel du KGB, ou bien remettre en question ses dires. Mais personne n'a pour l'instant proposé d'autre raison expliquant pourquoi ces bases et formations de partisans furent éliminées.

Après que Staline en eut fini avec les formations de partisans en 1939, il ne renvoya pas les dirigeants partisans. Après la fin de la guerre, on publia en Union soviétique de nombreux éléments traitant de la guerre et de la période qui l'avait précédée. J'ai assemblé les archives produites par des dizaines de personnes qui furent entraînées en 1939 à combattre au sein de formations partisans dans les parties occidentales de l'Union soviétique. Après 1939, le destin de toutes ces personnes fut identique. Elles furent soit envoyées dans les formations OSNAZ du NKVD, soit rattachées à de très petits groupes aux abords de la frontière occidentale de l'Union soviétique dans un but obscur.

Prenons les deux colonels que nous avons déjà rencontrés. [Starinov](#) et [Vaupshas](#) ; l'un issu des renseignements militaires, l'autre de la police secrète. Le 21 juin 1941, le colonel Starinov se trouvait

dans la ville frontalière de Brest-Litovsk, dans une zone de voies ferrées amenant aux ponts enjambant la frontière. Il ne s'était pas rendu sur place pour faire sauter les ponts. Il avait quitté Moscou quelques jours plus tôt, selon ses instructions, en vue de pratiquer un exercice. Mais lorsqu'il arriva à la frontière, on lui affirma qu'il ne se produirait aucun exercice. Et ce saboteur d'expérience resta donc à la frontière en attente de nouvelles instructions. Voici un détail intéressant qui nous sera utile plus bas. Un soldat du nom de Schleger tenait lieu de chauffeur à Starinov depuis le premier jour de la guerre. Il était de nationalité allemande.

Lorsque la guerre fut déclarée, le Tchékiste S. Vaupshas ne se trouvait pas en zone frontalière, mais sur le sol ennemi. Cet homme avait une histoire de vie peu commune. Durant de nombreuses années, jusqu'en 1926 y compris, il avait combattu au sein d'un détachement de partisans soviétiques sur le territoire polonais, et tué des gens pour faire avancer la révolution mondiale. Après cela, il devint l'un des responsables des grands sites de construction du GOULAG. Par la suite, durant la guerre civile espagnole, il avait protégé et contrôlé le Politburo du Parti communiste espagnol et des Services de sécurité espagnols. Après cela, Vaupshas prit la direction d'un détachement partisan en Biélorussie. Après l'abolissement de l'assignation des détachements de partisans à une guerre défensive, Vaupshas, ayant reçu le commandement d'un bataillon d'OSNAZ du NKVD, partit « libérer » la Finlande. Enfin, en 1941, ce terroriste, ce contremaître du GOULAG et ce fléau, fut transféré sur le territoire de « l'ennemi probable » pour y mener quelque mission secrète.

Peut-être y fut-il envoyé à des fins défensives ? Non : car dès le début de la guerre défensive, il rentra sur-le-champ à Moscou.

Chapitre 12

À quelles fins Staline eut-il besoin de dix corps d'assaut aéroportés ?

Dans les batailles à venir, nous opérerons sur le territoire de l'ennemi. C'est ce que prescrivent nos règles. Nous sommes un peuple militaire, et c'est conformément à ces règles que nous vivons.

COLONEL A. I. RODIMTSEV (extrait de son discours face au 18^{ème} Congrès du Parti, 1939)

Les troupes d'assaut aéroporté ont un rôle offensif par nature. Les pays qui ne se préoccupent que de se défendre n'en avaient pas besoin. Avant la seconde guerre mondiale, il existait deux exceptions. Hitler se préparait à mener des guerres agressives, et en 1936, il créa ses troupes d'assaut aéroportées. Lorsque démarra la seconde guerre mondiale, on comptait 4000 parachutistes au sein de ce groupe. Staline constituait l'autre exception. Il établit ses troupes d'assaut aéroporté en 1930. Au début de la guerre, l'Union soviétique disposait de *plus d'un million* de parachutistes entraî-

*À QUELLES FINS STALINE EUT-IL BESOIN DE DIX CORPS
D'ASSAUT AÉROPORTÉS ?*

147

nés — 200 fois plus que tous les autres pays du monde cumulés, Allemagne y compris.

L'Union soviétique fut le premier pays au monde à créer des troupes d'assaut aéroportées. Lorsque Hitler parvint au pouvoir, Staline disposait déjà de plusieurs brigades d'assaut aéroportées. Une psychose faisait déjà rage en Union soviétique vis-à-vis des parachutes. L'ancienne génération se souvient de l'époque où l'on trouvait dans tous les parcs municipaux une [tour de parachutisme](#), et le brevet de parachutisme était devenu un symbole indispensable de masculinité pour tout jeune homme. Il n'était pas facile du tout d'obtenir son brevet de parachutisme ; celui-ci n'était décerné qu'à qui avait réalisé de véritables sauts en parachute depuis un avion, et pour pouvoir pratiquer ces sauts, il fallait avoir préalablement réussi des tests de courses à pied, de natation, de tir au fusil, de lancer de grenade (en longue distance ainsi qu'en lancer de précision), de franchissement d'obstacles, d'utilisation de ressources défensives anti-chimiques et de nombreuses autres compétences indispensables sur le terrain de la guerre. Le saut en parachute constituait de fait la phase de conclusion de l'entraînement individuel prodigué aux futurs soldats de l'infanterie aéroportée.

Pour apprécier le sérieux qui caractérisait les intentions de Staline, il ne faut pas oublier que la psychose du parachute régna en Union soviétique en même temps que la terrible famine. Dans tout le pays, le ventre des enfants gargouillait de faim, mais le Camarade Staline vendait des céréales à l'étranger pour acheter la technologie du parachute, pour construire de grands complexes de production de soie et des usines de parachutes, pour couvrir le pays de tout un réseau d'aérodromes et d'aéroclubs, pour établir des tours de parachutisme dans tous les parcs municipaux, pour entraîner des milliers d'instructeurs, pour construire des salles de séchage et des entrepôts de stockage pour parachutes, pour entraîner un million de parachutistes bien nourris et acheter les armes, équipements et parachutes qui leur étaient nécessaires.

On n'a pas besoin de parachutistes lorsqu'on mène une guerre



FIGURE 12.1 – Au déclenchement de la seconde guerre mondiale, Staline disposait de parachutistes en plus grand nombre que tous les autres pays cumulés. Par définition, les parachutistes ne sont utiles que dans le cadre d'une guerre offensive.

défensive. Utiliser des parachutistes comme infanterie ordinaire dans une guerre défensive constituerait un ridicule gaspillage de ressources. Les sous-unités de parachutistes ne sont pas astreintes à transporter les mêmes armes lourdes que l'infanterie ordinaire, et leur stabilité dans le cadre d'un combat défensif est considérablement plus faible.

Le coût de l'entraînement d'un million de parachutistes soviétiques était élevé, et Staline paya l'entraînement de ces parachutistes et leurs parachutes de la vie de grands nombres d'enfants soviétiques. À quelles fins ces parachutistes furent-ils entraînés ?

À QUELLES FINS STALINE EUT-IL BESOIN DE DIX CORPS
D'ASSAUT AÉROPORTÉS ?

149

Certainement pas pour protéger les enfants qui mouraient de faim. Dans notre village d'Ukraine, les gens se souviennent encore de la jeune femme qui tua sa propre fille et se nourrit de son corps. Chacun s'en souvient parce qu'elle avait tué *sa propre* fille. On ne se souvient pas de ceux qui ont tué la fille des autres. Dans mon village, on a mangé des ceintures et des bottes. On a mangé des glands dans les bois trempés qui jouxtaient le village. La raison de tout cela était que le Camarade Staline se préparait à la guerre. Il se préparait comme nul autre ne s'était jamais préparé. Et de fait, toutes ces préparations allaient s'avérer superflues une fois arrivée la guerre défensive.

On n'a pas besoin de troupes d'assaut aéroportées dans une guerre défensive. Au cours d'un tel conflit, il ne sert à rien de les lancer à l'arrière de l'ennemi ; il est nettement plus simple de laisser derrière soi des détachements de partisans dissimulés dans les forêts en se retirant.

On pourrait affirmer que ces millions de parachutistes de Staline étaient simplement des éléments à partir desquels des sous-unités de combat — des bataillons, des régiments, des brigades — seraient établies. Les sous-unités devaient être mises sur pied et subir un entraînement intensif.

Dans les années 1930, les régions occidentales du pays furent secouées de manière répétée par de grandes manœuvres. Ces manœuvres ne se déroulaient que sur un seul thème. Il s'agissait de l'opération en profondeur, une attaque surprise lancée par un grand nombre de chars massés frappant sur une grande profondeur. Le scénario était toujours simple, mais formidable. Durant chaque exercice, l'attaque surprise des troupes terrestres devait être précédée par une frappe pas moins inattendue ni moins écrasante lancée par les forces aériennes soviétiques contre les aérodromes « ennemis. » Cette frappe était suivie par une attaque de parachutistes visant à s'emparer des aérodromes. La première vague de parachutistes devait être suivie d'une deuxième vague aéroportée transportant des armes lourdes, dont les avions transporteurs devaient

À QUELLES FINS STALINE EUT-IL BESOIN DE DIX CORPS D'ASSAUT AÉROPORTÉS ?

150

atterrir et être déchargés sur les aérodromes capturés.

Durant les manœuvres ainsi menées à Kiev en 1935, une force d'attaque de parachutistes comptant 1200 hommes fut lancée, immédiatement suivie par une force d'assaut aéroportée comptant 2500 hommes dotés d'armes lourdes comme de l'artillerie, des véhicules blindés et des chars.

En Biélorussie, en 1936, durant un exercice sur le même thème offensif, on lança une force de parachutistes comptant 1800 hommes. Elle fut suivie par une attaque aéroportée de 5700 hommes équipés d'armes lourdes. La même année, l'effectif complet de la 84^{ème} division de fusiliers réalisa un assaut aéroporté lors de manœuvres offensives dans le District militaire de Moscou.

En 1938, voyant approcher les « campagnes de libération », Staline décida de la création de six autres brigades aéroportées dotées d'une force de 18 000 parachutistes. En 1939, Staline abolit les bases et formations de partisans pour lesquelles il avait été prévu qu'elles opéreraient sur leur propre territoire, et établit de nouvelles sous-unités, régiments et bataillons détachés d'assaut aéroportés. Par exemple, dans le district militaire de Moscou, trois régiments, chacun constitué de trois bataillons, furent créés, ainsi que plusieurs bataillons détachés, chacun pourvu d'une force comprise entre 500 et 700 hommes (*Ordena Lenina Moskovsky Voennyi Oknig*, Moscou 1985, p. 177).

Les brigades d'assaut aéroportées pratiquèrent leur premier saut en parachute en conditions de combat au mois de juin 1940. Les 201^{ème} et 204^{ème} brigades atterrirent en Roumanie, et la 214^{ème} en Lituanie, aux abords de la frontière entre ce pays et la Prusse orientale. Ces deux attaques inquiétèrent fortement Hitler, surtout celle visant la Roumanie. Toute l'Armée allemande se trouvait à ce moment concentrée en France, et la Roumanie était la source de ses approvisionnements en carburant. Si les avions de transport soviétiques s'étaient avancés de 200 km de plus pour décharger leurs cargaisons, l'Allemagne se serait retrouvée dépourvue de pétrole, le flux sanguin vital de la guerre.

*À QUELLES FINS STALINE EUT-IL BESOIN DE DIX CORPS
D'ASSAUT AÉROPORTÉS ?*

151

En 1940, Staline écrasa tous les pays neutres qui séparaient l'Union soviétique de l'Allemagne, afin que les deux puissances partageassent désormais une frontière commune. Staline, selon toutes les apparences, aurait alors dû réduire ses effectifs aéroportés, puisque tout ce qui restait à l'Ouest face à lui était l'Allemagne et ses alliés, avec lesquels l'Union soviétique avait signé un pacte de non-agression.

Mais Staline ne prononça pas la dissolution des unités aéroportées. Au contraire, au mois d'avril 1941, cinq corps aéroportés furent déployés en secret en Union soviétique. Ces cinq corps furent tous établis dans les régions occidentales du pays. Pour apprécier l'ampleur de ce déploiement, il faut se souvenir que même de nos jours, il n'existe aucune formation où que ce soit pouvant revendiquer la dénomination de corps aéroporté. Un corps est trop vaste et trop dispendieux pour qu'on puisse le maintenir en temps de paix.

Outre l'habituelle infanterie d'attaque parachutée, le corps aéroporté disposait d'une puissante artillerie et même de bataillons de chars légers amphibies. Tous les corps reçurent un entraînement intensif aux techniques d'attaque aéroportée. Ils furent concentrés dans les bois loin des yeux de quiconque. On les avait établis assez près de la frontière pour qu'ils puissent être lâchés sur les pays ciblés sans redéploiement préalable de leur part vers des bases plus avancées. Les 4^{ème} et 5^{ème} corps ciblaient l'Allemagne, le 3^{ème} la Roumanie, et le 1^{er} et le 2^{ème} la Tchécoslovaquie ainsi que l'Autriche. L'une de leurs missions consistait à couper les oléoducs dans les régions montagneuses traversées par ceux-ci sur la route entre la Roumanie et l'Allemagne.

La Direction des troupes aéroportées fut créée au sein de l'Armée rouge le 12 juin 1941, suivie par cinq autres corps aéroportés au mois d'août. Cette deuxième suite de corps aéroportés n'avait pas pour objet de répondre à l'invasion allemande, car il est tout à fait impossible d'exploiter des parachutistes en nombres aussi massifs dans le cadre d'une guerre défensive. De tous les corps constitués au cours de cette deuxième période, aucun ne prit part



FIGURE 12.2 – Les sommes colossales dépensées à entraîner et à équipes des parachutistes soviétiques durant les années 1930 auraient été bien mieux dépensées à nourrir les enfants soviétiques.

aux combats conformément à ses fonctions premières. De tous les corps constitués au cours de la première période, un seul fut exploité comme prévu, et ce en une seule occasion, dans le cadre d'une contre-offensive sur le front de Moscou. Une troisième suite de corps aéroportés suivit encore plus tard, et l'un de ces corps mena une attaque parachutée en 1943.

Les cinq corps de la deuxième suite constituent un bon exemple du développement par l'inertie propre à l'Armée rouge. La décision d'établir ces corps avait été prise avant l'invasion allemande, et ne fut jamais contredite. En tous cas, les parachutes, les armes et même les soldats aéroportés des corps aéroportés de la deuxième suite avaient tous été préparés avant l'invasion allemande.

Outre les corps, brigades et régiments aéroportés, on comptait

À QUELLES FINS STALINE EUT-IL BESOIN DE DIX CORPS D'ASSAUT AÉROPORTÉS ?

153

également un grand nombre de bataillons aéroportés au sein de l'infanterie soviétique ordinaire. Le maréchal [Bagramyan](#) affirme que début juin 1941, au sein du 55^{ème} corps de fusiliers alors déployé à la frontière roumaine, on prodigua un entraînement intensif à plusieurs bataillons de parachutistes. Si l'on s'en tient à la description apportée par Bagramyan, ainsi que d'autres sources, il semble que le 55^{ème} corps de fusiliers (on comptait en tout 62 corps de fusiliers au sein de l'Armée rouge) relevait davantage de la généralité que de l'exception.

Hormis les sous-unités strictement composées de parachutistes, on entraîna également certaines divisions de fusiliers ordinaires à réaliser des attaques aéroportées sur les arrières de l'ennemi. Par exemple, le 21 juin 1941, une division spécialement entraînée mena une attaque aéroportée sur les arrières de l'« ennemi » dans le cadre d'exercices menés dans le district militaire de Sibérie. Jusqu'alors, toutes les expériences soviétiques d'assauts aéroportés avaient été menées dans les régions occidentales du pays. Pourquoi donc menait-on subitement ces expériences en Sibérie ? Parce qu'à partir de ce moment, toutes les troupes intégrées au district militaire sibérien avaient déjà secrètement combinées au sein de la 24^{ème} armée, qui s'apprêtait à faire apparition à la frontière allemande. La 24^{ème} armée menait ses ultimes exercices avant d'embarquer dans des trains partant à l'Ouest. Il est inutile de s'étendre sur les objectifs poursuivis par cet entraînement.

Dans toute l'histoire connue, aucun pays, ni même tous les pays du monde cumulés, Union soviétique y compris, n'a jamais disposé d'autant de parachutistes et de sous-unités d'attaque aéroportée que Staline en 1941. Si l'on additionne l'ensemble des troupes aéroportées du monde entier en existence à la fin du XX^{ème} siècle, troupes soviétiques y compris, le total ne s'élève qu'à treize divisions, dont huit sont soviétiques. Les raisons qui incitèrent Staline à établir de tels nombres de troupes aéroportées, et particulièrement la cadence furieuse à laquelle ces puissants corps aéroportés furent constitués, restent à étudier et à expliquer.

À QUELLES FINS STALINE EUT-IL BESOIN DE DIX CORPS D'ASSAUT AÉROPORTÉS ?

154

Alors que j'assemblais des éléments de documentation concernant les troupes aéroportées soviétiques, j'ai centré mon attention sur un détail intéressant. Chaque commandant soviétique du rang de colonel ou de major-général ayant à l'époque appartenu aux forces aéroportées ou se préparant à les rallier avait dans son entourage des sergents et des soldats d'extraction allemande. L'un des commandants avait un Allemand pour chauffeur personnel. Un autre avait un Allemand pour ordonnance, et un troisième employait un Allemand comme estafette. Chacun de ces commandants soviétiques en parle comme s'il s'agissait d'un détail amusant, ne présentant guère d'importance. Bien entendu, ils affirment que les Allemands ont déclenché la guerre, et me voici affublé d'un chauffeur qui se trouve être allemand. Mais, bien entendu, c'est un bon gars, discipliné et zélé. Le colonel K. Stein, qui commandait la 2^{ème} brigade du 2^{ème} corps aéroporté, avait un soldat d'origine allemande pour ordonnance. Le colonel [A. Rodimtsev](#), commandant de la 5^{ème} brigade du 3^{ème} corps aéroporté, avait un chauffeur allemand. Il s'agit accessoirement du même Rodimtsev qui avait proclamé lors du Congrès du Parti que l'Armée rouge n'allait combattre qu'en territoire ennemi.

J'ai pu entendre Rodimtsev prononcer un discours lorsqu'il fut promu colonel-général. Il était très éloquent. Il a affirmé qu'en 1942, ses gardes tenaient les toutes dernières maisons situées sur la Volga à Stalingrad. Sa brigade, comme tout un chacun, dut être réaffectée en divisions de fusiliers ordinaires, si bien qu'on retira aux hommes leur parachute. Ils reçurent à leur place des armes défensives, et ils se comportèrent tout à fait vaillamment durant les combats. Mais en 1941, ni Rodimtsev ni ses subordonnés ne pensaient jamais à la défense. Ils ne disposaient alors d'aucune arme de défense, ni n'avaient étudié les tactiques de défense. Ils avaient étudié les tactiques d'attaque, et disposaient alors de parachutes.

Au début de l'année 1941, Staline avait besoin de parachutistes, d'autres parachutistes et d'encore plus de parachutistes. De nombreux généraux et officiers supérieurs soviétiques se hâtèrent de

modifier les branches au sein desquelles ils œuvraient. Un nombre particulièrement élevé de commandants se prépara à quitter la cavalerie, qui avait vécu son temps, pour devenir parachutistes, et Rodimtsev figurait d'ailleurs parmi eux. Pour ce faire, il était essentiel de parler allemand. Led Dovator, la veuve de [Led Dovator](#) a écrit dans le journal [l'Étoile rouge](#) qu'elle se souvenait que début 1941 : « il y avait un Allemand dans notre régiment. Et Lev Mikhailovich l'amenait à la maison pratiquement tous les jours. Ils s'exerçaient, voyez-vous, par la conversation. Et lorsque la guerre a commencé, il parlait déjà allemand couramment » (*L'Étoile rouge*, 17 février 1983).

Les liens entretenus par l'Armée rouge avec les Communistes allemands étaient étroits et existaient de longue date. Lorsqu'il venait en Union soviétique, [Ernst Telmann](#) arborait sans ambages l'uniforme militaire soviétique. [Walter Ulbricht](#) fut enrôlé comme soldat au sein de la 4^{ème} division de fusiliers du prolétariat allemand. Cela fut décidé pour l'effet, mais des choses plus subtiles étaient à l'œuvre. Dès 1918, l'École Spéciale des Commandants Rouges Allemands avait été établie en Union soviétique. Elle était dirigée par Oscar Obert, un communiste allemand. L'école changea de nom à de multiples reprises, devant d'abord secrète, puis ayant pignon sur rue, puis de nouveau clandestine. L'école forma un nombre certain de commandants de nationalité allemande. Certains des diplômés de cette école gravirent les échelons jusqu'au rang de général au sein de l'Armée rouge. Début 1941, de nombreux diplômés de cette école et d'autres établissement similaires aspiraient à marcher sous les bannières de combat du corps aéroporté soviétique.

Une étude des publications portant sur le corps aéroporté soviétique qui fut constitué en 1941 nous amène à la conclusion que le nombre d'officiers, de sous-officiers et de soldats portant des noms explicitement allemands était à tout le moins plus élevé que la normale.

Chapitre 13

Le Char volant

Les forces aériennes doivent être rendues inopérantes et détruites sur les aérodromes. . . La réussite à mettre hors jeu au sol les forces aériennes dépend de l'élément de surprise dans l'action qui sera entreprise. Il est important de surprendre les forces aériennes sur les aérodromes.

Maréchal S. KONEV (VIZH, 1976, N°7, p. 75).

L'entraînement de parachutistes par centaines de milliers et leur dotation en parachutes ne constituait qu'une partie du travail. Il fallait également disposer d'avions de transport et de planeurs. Les dirigeants soviétiques avaient fort bien compris ce point. C'est pour cette raison que la psychose sur les parachutes des années 1930 fut également accompagnée d'une psychose sur les planeurs. Les pilotes de planeur soviétiques et leurs planeurs étaient parfaitement au niveau vis-à-vis des standards mondiaux de l'époque, et même plus élevés. Au début de la seconde guerre mondiale, sur dix-huit records mondiaux réalisés sur des planeurs, on en comptait treize détenus par l'Union soviétique.

Les meilleurs concepteurs d'avions militaires soviétiques furent parfois soustraits à leurs travaux principaux pour construire des

planeurs. Même [Sergei Korolev](#), qui allait par la suite créer le premier [Spoutnik](#), se vit assigné à développer des planeurs, une mission dont il s'acquitt avec beaucoup de succès. De toute évidence, ce n'est pas dans le seul objectif de décrocher des records mondiaux que l'on fit travailler les concepteurs d'avions de guerre et de missiles balistiques sur des planeurs. Si Staline s'était intéressé à battre des records du monde, pourquoi n'aurait-il pas assigné les plus brillants esprits à travailler à la création de nouveaux vélos de course ?

Il est incontestable que le vol à voile soviétique prenait une direction militaire. Avant même l'accession au pouvoir de Hitler, l'Union soviétique avait vu la création du premier planeur cargo au monde, le 6-63, construit par le concepteur d'avions Boris Dmitriyevich Uralpov. On inventa le planeur lourd, capable de soulever un véhicule de transport de fret. P. Gorokhovskiy créa même un planeur en caoutchouc gonflable ; après avoir été utilisé derrière les lignes ennemies, on pouvait le charger à bord d'un avion de transport et le rapatrier au pays pour le réutiliser.

Les généraux soviétiques rêvaient de lancer non seulement des centaines de milliers de fantassins aéroportés vers l'Ouest, mais également des centaines, voire des milliers de chars. Les concepteurs d'avions soviétiques œuvraient d'arrache-pied à trouver une méthode permettant de concrétiser ce rêve de la manière la plus simple et la moins onéreuse. Oleg Antonov, qui allait par la suite concevoir le plus grand avion de transport militaire au monde, suggéra que le char ordinaire, produit en série, devait être équipé d'ailes et d'un empennage, et que son blindage fût utilisé comme cadre pour cette construction étonnamment simple. Ce système reçut les initiales KT, les initiales des mots russes pour « [char volant](#). » : крылья танка.

L'appareillage de commutation pour les vannes d'air était fixé sur le canon du char. L'équipage du char contrôlait le vol depuis l'intérieur du char en faisant pivoter la tourelle et en faisant varier la hausse du canon. L'ensemble de la construction était d'une

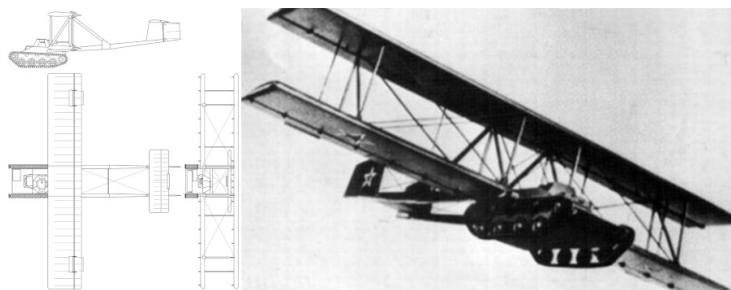


FIGURE 13.1 – Plan et photographie en vol du char volant soviétique Antonov A40 ou KT. Pilote aux commandes : [S. Anokhine](#). Photographie tirée du livre *Soviet Tanks and Combat Vehicles of World War Two* de Steven J. Saloga et James Grandsen, Arms and Armour Press, Londres (1984).

simplicité étonnante. Bien entendu, les risques que l'on prenait en embarquant dans un char volant étaient très élevés, mais la vie humaine ne valait pas très cher.

Le KT a volé en 1942¹. On dispose d'une unique photographie d'un char, doté de ses ailes et de son empennage, volant dans les airs, dans un livre (*Soviet Tanks and Combat Vehicles of World War Two*, 1984) publié par Stephen Saloga, un expert occidental de premier plan en matière de chars.

Juste avant l'atterrissage, on démarrait le moteur du char et ses chenilles se mettaient à tourner à la vitesse maximale. Le KT atterrissait alors sur ses chenilles, et freinait peu à peu. Les ailes et l'empennage étaient ensuite retirés, et le KT redevenait un char ordinaire.

Oleg Antonov rata le début de la guerre avec son char volant ; les hostilités ne débutèrent pas comme l'avait prévu Staline, et cette

1. Selon la fiche Wikipédia de Sergeï Anokhine, son pilote d'essai, le 2 septembre 1942, NdT.

machine extraordinaire s'avéra tout aussi inutile que le million de parachutistes.

Les concepteurs d'avions soviétiques firent des erreurs et subirent des revers, des frustrations et des défaites. Mais leurs réussites furent indiscutables. L'Union soviétique entra en guerre avec des planeurs et des pilotes de planeurs plusieurs fois plus nombreux que le reste du monde cumulé. Pour la seule année 1939, l'Union soviétique cumula pas moins de 30 000 élèves pilotes de planeurs en simultané. Les compétences de ces pilotes atteignaient souvent des niveaux très élevés. En 1940, par exemple, on assista en Union soviétique à une démonstration du décollage et du vol de onze planeurs tractés par un seul aéronef.

Staline mit tout en œuvre pour s'assurer de disposer d'un nombre suffisant de planeurs pour ses pilotes. Et il n'avait bien entendu pas à cœur de détenir des planeurs monoplaces, mais des appareils dotés de plusieurs places, construits pour mener des assauts aériens. La fin des années 1930 vit une compétition intensive entre plus de dix bureaux d'étude soviétiques pour voir qui créerait le meilleur planeur d'assaut. Outre le char volant, Oleg Antonov conçut également le planeur d'assaut multiplace A-y ; [V. Gribovsky](#) inventa l'excellent planeur d'attaque G-II ; D.N. Kolesnikov fabriqua le [KZ-20](#), un planeur pouvant embarquer vingt soldats ; cependant que G. Korbula œuvrait à la conception d'un jumbo-planeur.

En janvier 1940, le Comité Central (c'est-à-dire Staline) ordonna qu'une Direction pour la Production des Planeurs de Transport d'Attaque fût instituée sous le Commissariat du Peuple à l'Industrie de l'Aviation. 1940 fut marquée par des travaux préparatoires intensifs, mais à partir du printemps 1941, la production en masse de planeurs d'assaut commença dans les usines opérant sous cette nouvelle direction.

Cette explosion de la production de planeurs présente des implications intéressantes. Les planeurs produits au printemps 1941 auraient dû être utilisés durant l'été de la même année, ou au plus tard à l'automne, car il aurait été impossible de les conserver en



FIGURE 13.2 – Des préparatifs à une invasion. L'avion biplace R-5 pouvait également embarquer seize parachutistes.

sûreté jusqu'en 1942. Tous les hangars, et ils n'étaient pas très nombreux, débordaient déjà de planeurs qui avaient déjà été produits. Il aurait été absolument hors de question de conserver un grand planeur d'attaque posé à l'extérieur sur la durée, exposé aux pluies et aux vents d'automne, puis au gel et aux lourdes chutes de neige cumulant des poids s'élevant en tonnes.

La production en masse de planeurs de transport d'attaque en 1941 indiquait que l'on escomptait en faire usage en 1941. Si Staline avait compté lancé des centaines de milliers de parachutistes sur l'Europe de l'Ouest en 1942, la production en masse de planeurs aurait été planifiée sur l'année 1942.

Le planeur est un moyen de transport de matériel et de groupes de fantassins aéroportés sans parachute. Les parachutistes sont transportés dans les régions situées derrière les lignes ennemies par des avions de transport militaires. Au moment du déclenchement de la guerre, le meilleur avion de transport militaire au monde était le légendaire **C-47** ou « Dakota », un appareil étasunien. Cet excellent aéronef constitua — sous un autre nom — la base sur laquelle l'aviation de transport militaire soviétique fut construite. Pour une raison ou pour une autre, le gouvernement des États-Unis vendit à Staline la licence l'autorisant à le produire après la guerre, ainsi que les équipements hautement complexes nécessaires à ses opérations. Staline tira pleinement parti de cette opportunité. On produisit un tel nombre de ces C-47 en Union soviétique que certains experts étasuniens pensent qu'au début de la guerre, l'Union soviétique disposait d'un plus grand nombre de ces appareils que les États-Unis.

Outre les C-47, l'Union soviétique disposait également de plusieurs centaines de bombardiers **TB-3** obsolètes, dont l'usage avait été rétrogradé au transport militaire. Tous les largages à grande échelle qui furent menés durant les années 1930 le furent à partir d'avions TB-3. Staline en disposait d'un nombre suffisant pour envoyer dans les airs plusieurs milliers de parachutistes et d'armes lourdes, dont des chars légers, des voitures blindées et des pièces d'artillerie, le tout simultanément.

Nonobstant le nombre d'avions de transport militaire construits par Staline, il aurait dû les utiliser de manière intensive, jour et nuit, sur une période couvrant des semaines voire des mois pour transporter un grand corps de fantassins soviétiques aéroportés dans l'arrière-pays ennemi, puis continuer de les approvisionner. Ce point souleva le problème de savoir conserver l'appareil intact lors de son premier voyage, de sorte à pouvoir le réutiliser sur d'autres rotations. Les pertes d'avions, de planeurs et de parachutistes pouvaient être énormes dès la première vague ; à la seconde vague, elles pouvaient être pires encore, car l'élément de surprise aurait

été perdu.

Les généraux soviétiques comprenaient très bien ce point. Il était évident que l'Union soviétique ne pourrait pratiquer un lâcher massif de parachutistes qu'en disposant de la suprématie aérienne absolue. Le journal *Étoile rouge* a affirmé catégoriquement le 27 septembre 1940 qu'il était impossible de réussir une opération de largage de parachutistes en grands nombres sans disposer de la suprématie aérienne.

Le *Règlement du Service en Campagne* est le document de base, classé Top Secret, qui définit les procédures régissant les opérations de l'Armée rouge en temps de guerre. L'exemplaire en vigueur à l'époque était *Règlement du Service en Campagne 1939*, connu sous le diminutif PU-39. Il établit clairement et simplement qu'une « opération en profondeur » en général, et qu'un largage massif de parachutistes, en particulier, ne peuvent être menés que dans des conditions voyant l'armée de l'air soviétique disposer de la suprématie aérienne. Le *Règlement du Service en Campagne*, ainsi que le *Règlement Opérationnel des Forces Aériennes* et que les *Instructions pour l'Utilisation Indépendante des Forces Aériennes* envisageaient tous une vaste opération stratégique faisant suite durant la période initiale de la guerre, avec pour objectif de mettre hors d'état la puissance aérienne de l'ennemi. Selon la conception du Commandement soviétique, des aviations en provenance de divers fronts et de diverses flottes, l'aviation du Haut Commandement et même l'aviation de chasseurs des Défenses Anti-Aériennes (PVO) devaient tous prendre part à cette opération. Ces règlements considéraient que l'élément de surprise constituait la principale garantie de réussite de l'opération. L'opération surprise visant à mettre hors d'état la puissance aérienne de l'ennemi devait être menée « suivant les intérêts de la guerre prise comme un ensemble. » En d'autres termes, la frappe surprise contre les aérodromes devait être tellement puissante que les forces aériennes de l'ennemi ne pourraient pas s'en remettre avant la fin de la guerre.

En décembre 1940, au cours d'une réunion secrète à laquelle

participèrent Staline et les membres du Politburo, un haut commandant de l'Armée rouge discuta des détails de ce type d'opération. En jargon soviétique, on les appelait « opérations spéciales durant la période initiale de la guerre. » Le général [Pavel Rychagov](#), officier commandant les forces aériennes soviétiques, insista sur la nécessité de camoufler les préparations menées par les forces aériennes soviétiques pour « surprendre au sol l'ensemble des forces aériennes de l'ennemi. »

Il est absolument évident qu'il n'est pas possible « de surprendre au sol l'ensemble des forces aériennes de l'ennemi » en temps de guerre. Cela n'est pas possible qu'en temps de paix, lorsque l'ennemi ne soupçonne pas le danger.

Staline créa un tel nombre de soldats aéroportés qu'ils n'auraient pu être utilisés que dans le cadre d'une seule situation : après une attaque surprise lancée par les forces aériennes soviétiques contre les aérodromes de son ennemi. Il serait tout bonnement impossible d'utiliser des centaines de milliers de soldats aéroportés et des milliers d'avions de transport et de planeurs dans un autre cadre.

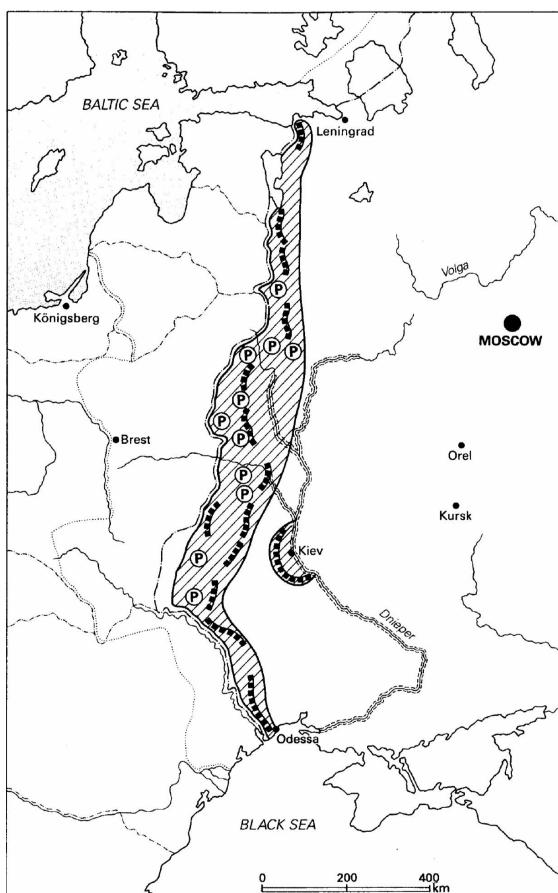


FIGURE 13.3 – Carte de la zone tampon de l'Ouest de l'URSS

Légende de la carte 13.3.

Dès que le Royaume-Uni et la France eurent déclaré la guerre à l'Allemagne, l'Armée rouge commença à détruire ses propres systèmes défensifs. Le commandement soviétique ne s'intéressait plus à défendre son propre territoire.



La « zone morte » est une zone de sécurité face à une attaque surprise venant de l'Ouest. À l'intérieur de cette zone, tous les systèmes de transport, de communications et d'approvisionnement en eau ainsi que toutes les installations industrielles étaient munis de charges de démolition. Les champs de mines et autres structures bloquant le passage avaient été disposés sur une profondeur allant jusqu'à 150 kilomètres. La zone fut totalement déminée dès l'automne 1939.



Des détachements et bases de partisans avaient été établis en temps de paix. Ils furent dissous au mois de septembre 1939.



Dans les régions fortifiées de la « Ligne Staline, » le travail de démilitarisation et de destruction débuta à l'automne 1939.



La zone d'opérations de combat de la Flotille Navale de Dnieper. La Flotille fut démantelée en juin 1940.

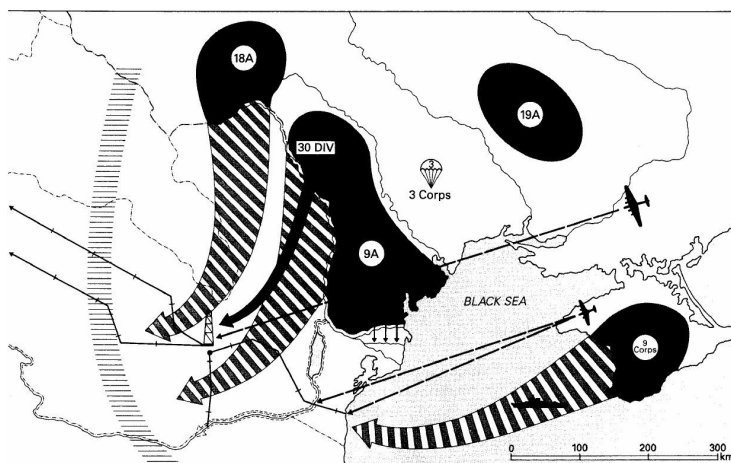


FIGURE 13.4 – Le déploiement planifié des unités soviétiques

Première légende de la carte 13.4. Le premier échelon stratégique de l'Armée rouge



Les armées d'invasion soviétiques du premier échelon stratégique. Derrière elles, sept autres armées soviétiques progressaient vers la frontière.



Le déploiement du premier échelon stratégique rendit quasiment impossible la défense de l'Union soviétique. Même une frappe très minime de la part de l'ennemi dans cette direction aurait immédiatement amené à la perte de cinq armées soviétiques, y compris la 9^{ème}, qui était l'armée la plus puissante du monde, ainsi que la perte d'importants éléments matériels, de terres très fertiles, des bases sans défense de la flotte de la Mer Noire, et de bases aériennes stratégiques. C'est précisément une frappe de cette nature que le premier groupe de chars allemands lança au mois de juin 1941...



La 9^{ème} armée n'était pas concentrée sur la frontière allemande, mais sur la frontière avec la Roumanie. Une frappe de la 9^{ème} armée sur la Roumanie aurait constitué une frappe sur le « cœur » pétrolier sans défense de l'Allemagne.



Les armées d'invasion de montagne. Il s'agissait de la seule direction possible suivant laquelle elles auraient pu progresser, suivant des lignes de crêtes non défendues.

Elles auraient rendu possible à la fois de couper la « jugulaire » pétrolière de l'Allemagne et d'empêcher le mouvement de troupes de réserve d'Allemagne vers la Roumanie.



Le corps aéroporté de la « première vague. » Cinq autres corps aéroportés étaient secrètement en cours d'entraînement dans les profondeurs du territoire de l'Union soviétique.

Seconde légende de la carte 13.4. Comment l'Armée rouge était préparée à s'emparer des champs pétrolifères roumains et à les détruire.



Les champs de pétrole de Ploesti, principale source de pétrole allemand.



Les principaux oléoducs pour l'approvisionnement en pétrole de l'Allemagne et pour le chargement de ce pétrole sur des tankers de rivière et de mer.



La Flotille Navale soviétique du Danube, et le seul moyen possible de l'utiliser dans une guerre offensive. Dans une guerre défensive, la Flotille aurait été inutile.



Le troisième corps aéroporté et la zone de sa possible utilisation opérationnelle. Ce corps fut établi en avril 1941.



La 9^{ème} armée fut secrètement déployée le 14 juin 1941, cependant que l'agence TASS affirmait que l'Union soviétique affirmait ne se préparait pas à la guerre.



Le rôle assigné au combat à la 9^{ème} armée, selon les éléments apportés par le maréchal de l'armée de l'air A. Pokryshkin.



La traversée-attaque du Danube par les divisions du 14^{ème} corps de tirailleurs de la 9^{ème} armée. Préparée à l'avance et menée durant les premiers jours de la guerre.



30 DIV

La division de tirailleurs de montagne, appartenant à la 9^{ème} armée, et le seul endroit où elle aurait pu être utilisée selon sa fonction prévue.



18A

La 18^{ème} armée de montagne, déployée en secret le 13 juin 1941, et la seule direction possible suivant laquelle elle aurait pu déployer ses opérations. Il n'existe pas d'autre montagne dans cette région.



19A

La 19^{ème} armée, la plus puissante du second échelon stratégique, fut transférée depuis le Nord-Caucase. Elle comportait des divisions de tirailleurs de montagne qui n'auraient pu être utilisées qu'en Roumanie.



9 Corps

Le 9^{ème} corps spécial de tirailleurs, en collaboration avec la Flotte de la Mer Noire, entama un entraînement intensif pour mener à bien une opération d'assaut par abordage maritime sur une plage ennemie.



La Flotte de la Mer Noire fit subir à [Constanța](#), le principal port pétrolier de Roumanie, un bombardement d'artillerie durant les premiers jours de la guerre.



Le 4^{ème} corps de bombardiers de longue portée avait pour principale cible Ploesti en cas de guerre.



La 63^{ème} brigade de la Flotte de la Mer Noire fut spécialement entraînée pour mener des raids sur des cibles dans l'industrie de production de pétrole, y compris,

durant les premiers jours de la guerre, Constanța et les oléoducs stratégiques traversant le Danube.

Chapitre 14

Jusque Berlin

De toutes les armées d'agression ayant jamais existé par le passé, l'Armée rouge des Ouvriers et des Paysans sera la plus agressive
(Règlement de service en campagne de l'Armée rouge des ouvriers et des paysans, 1939, p. 9)

Parmi les nombreux systèmes défensifs que possédait l'Union soviétique, on trouvait la Flottille Navale du Dniepr. La grande rivière du Dniepr barre la route à tout agresseur qui veut atteindre le cœur de l'Union soviétique en partant de l'Ouest. Tous les ponts traversant le Dniepr avaient été minés avant 1939, et on aurait pu les faire sauter de telle sorte qu'ils restassent irréparables. Durant toutes leurs campagnes précédentes, les troupes allemandes n'avaient jamais été confrontées à la traversée à gué d'une barrière aquatique aussi formidable que le Dniepr. Dans le cadre d'une guerre défensive, les coups de butoirs allemands auraient pu être réduits à un arrêt complet, au moins dans le cours moyen et inférieur du fleuve, en appuyant simplement sur quelques boutons.

Ce fut pour empêcher le passage à gué de la rivière et l'implantation de points de traversée temporaires sur le fleuve que fut instituée la Flottille Navale du Dniepr durant les années 1930. Au

début de la seconde guerre mondiale, la Flottille était constituée de 120 navires et vedettes, dont 8 puissants [monitors](#) puissants, présentant chacun un déplacement de 2000 tonnes, des blindages dépassant les 100 mm et des canons de 152 mm. La Flottille du Dniepr disposait également de sa propre force aérienne, ainsi que de batteries côtières et anti-aériennes. La rive gauche du Dniepr est très propice à des actions menées par des navires de rivière. Une multitude d'îles, de canaux, de bras morts et de criques permettent même aux plus vastes des navires de se dissimuler et de lancer des attaques surprises pour bloquer toute tentative de traversée à gué de la rivière.

La formidable barrière constituée par le Dniepr, avec les ponts apprêtés pour la destruction, et la Flottille de la rivière œuvrant en coopération avec les troupes au sol ainsi que l'artillerie et les forces aériennes auraient pu barrer la route vers les régions industrielles du Sud de l'Ukraine et les bases soviétiques situées sur la Mer Noire. La *Blitzkrieg* allemande aurait pu subir un coup d'arrêt sur les berges de la rivière, ou au moins s'y trouver bloquée pour plusieurs mois. Si cela s'était produit, la guerre aurait pris une tournure totalement différente. Mais dès que Hitler lui tourna le dos, Staline ordonna le déminage des ponts du Dniepr, et le démantèlement de la Flottille. La Flottille du Dniepr n'aurait pu être utilisée qu'en territoire soviétique, et uniquement dans le cadre d'une guerre défensive. Comme Staline n'anticipait pas de guerre défensive, il n'avait pas besoin de la Flottille.

En lieu et place d'une flottille défensive, Staline en créa alors deux nouvelles, la Flottille du Danube et la Flottille du Pinsk. La [Flottille soviétique du Danube](#) fut constituée avant que l'Union soviétique acquit un accès territorial au Danube. Durant la « campagne de libération » menée dans les régions frontalières roumaines par Joukov, Staline s'empara de la Bukovine et de la Bessarabie aux dépens de la Roumanie. À partir de l'embouchure du Danube, un secteur de la rive Est de la rivière d'une douzaine de kilomètres devint possession de l'Union soviétique. La Flottille du Danube,

qui avait déjà été constituée dans l'attente de cet événement, y fut déplacée sur-le-champ. Il ne fut pas chose aisée d'y transporter les navires en provenance du Dniepr. On en achemina quelques-uns par voie ferrée, et les plus imposants d'entre eux furent amenés en passant par la Mer Noire, par temps calme.

La Flottille navale du Danube comprenait quelque 70 navires et vedettes, des sous-unités de la force aérienne, ainsi qu'une artillerie anti-aérienne et une artillerie côtière. Les conditions qui marquèrent l'établissement de la base étaient terribles. La rive soviétique du delta du Danube était aride et exposée. Les navires étaient contraints de jeter l'ancre au vu et au su de tous, parfois à une distance de 300 mètres des soldats roumains.

En cas de guerre défensive, l'ensemble de la Flottille du Danube serait tombée dans un piège dès le début des hostilités. L'ennemi pouvait simplement harasser les navires soviétiques au moyen de tirs de mitrailleuses et les empêcher ainsi de lever l'ancre et de se déplacer. Qui plus est, dans une guerre défensive, la Flottille navale du Danube n'aurait apporté aucune fonction utile. Au vu de son emplacement, elle n'aurait tout bonnement eu aucune mission défensive à accomplir. Le delta du Danube est constituée de centaines de lacs, de marécages infranchissables et de centaines de kilomètres carrés de marais à roseaux. Il s'agit du dernier endroit qu'un ennemi choisirait de traverser pour attaquer l'Union soviétique.

Il n'existe qu'une seule manière d'expliquer l'implantation de la Flottille du Danube ; son objectif était de mener des opérations de combat en amont pendant une avancée générale des troupes de l'Armée rouge. Dès lors que l'on assemble 70 navires de rivière sur le delta d'une grande rivière, ils n'ont nulle part où aller, en dehors de l'amont. Cela indique qu'ils allaient devoir opérer sur le territoire de la Roumanie, de la Bulgarie, de la Yougoslavie, de la Hongrie, de la Tchécoslovaquie, de l'Autriche et de l'Allemagne.

La Flottille du Danube promettait d'être d'une utilité nulle en cas de guerre défensive, et elle était condamnée à une destruction immédiate à l'ancre sur une rive criblée par le feu ennemi. Mais

dans le cadre d'une guerre offensive, la Flottille du Danube devenait un danger mortel pour l'Allemagne. Elle n'avait que 130 kilomètres à franchir vers l'amont pour avoir à portée de canon le pont stratégique de [Chernavada](#). Et cela aurait signifié l'arrêt net du flux de pétrole depuis [Ploesti](#) jusqu'au port de [Constanza](#). 200 km de plus vers l'amont, et c'était l'ensemble de la machine de guerre allemande qui se retrouvait à l'arrêt du simple fait que les chars, avions et sous-marins allemands se seraient retrouvés en panne sèche.

Chose intéressante, la Flottille navale du Danube disposait de plusieurs batteries côtières mobiles, équipées de canons de 130 et 152 mm. Si le haut commandement soviétique avait véritablement conclu que l'Union soviétique se ferait attaquer via le delta du Danube, il aurait dû fait installer sans attendre ces batteries, et les renforcer de caponnières en béton armé dès que possible. Pourtant, personne n'édifia de caponnières dans cette zone ; les canons, mobiles qu'ils étaient, restèrent mobiles. Il n'y avait qu'une seule manière de tirer parti de leur mobilité, et seulement une direction dans laquelle cette mobilité pouvait être exploitée. Au cours d'opérations offensives, les batteries mobiles accompagnent une flottille : elles se déplacent le long du rivage pour apporter un tir de soutien aux vaisseaux de combat.

Il est intéressant d'analyser la réaction qui fut celle des commandants de la Flotte navale du Danube au moment du début de la guerre entre l'Union soviétique et l'Allemagne. Aux yeux des commandants soviétiques, le mot « guerre » ne signifiait pas défense, mais avancée. Dès qu'ils apprirent que la guerre était déclenchée, les commandants soviétiques apportèrent la touche finale à leurs préparations pour lancer une opération d'attaque par débarquement. L'action que devaient mener les commandants de la Flottille soviétique, ainsi que par ceux du 14^{ème} corps de fusiliers, dont les divisions étaient concentrées dans la région du delta du Danube, et par les commandants du 79^{ème} Détachement frontalier du NKVD, avait été préparée à l'avance et établie avec le plus grand soin. Le 25

juin 1941, les navires de la Flottille du Danube, sous couverture de tir apportée par les batteries côtières et l'artillerie du 14^{ème} corps de fusiliers, firent débarquer des sous-unités de reconnaissance et de sabotage issues du NKVD sur la rive roumaine. Les suivants à débarquer furent des régiments de la 5^{ème} division de fusiliers et du 4^{ème} corps de fusiliers. Les membres des forces de débarquement soviétiques menèrent leurs actions avec célérité et de manière décisive. Une opération complexe impliquant des navires de rivière, l'aviation, des artilleries de campagne, côtières et embarquées sur les navires, et les sous-unités de l'Armée rouge et du NKVD venait d'être menée avec succès avec une précision de métronome. Tout avait été préparé, coordonné, convenu et vérifié à de multiples reprises. Au matin du 26 juin 1941, le drapeau rouge fut hissé sur la cathédrale de la ville roumaine de [Kilia](#). C'était une puissante tête de pont en plein territoire roumain, s'étalant sur une longueur de 70 km, qui venait de tomber entre les mains des troupes soviétiques. La Flottille du Danube se prépara à de nouvelles actions offensives en amont de la rivière. Il ne lui fallait remonter la rivière que sur 130 kilomètres de plus pour couper les oléoducs. En l'absence de toute résistance, et il n'y en avait guère, il n'aurait pas fallu beaucoup plus d'une nuit pour y parvenir. Le 3^{ème} corps aéroporté, stationné dans la région d'Odessa, pouvait être parachuté pour aider la Flottille.

La Flottille du Danube était parfaitement capable de se déplacer de quelques dizaines de kilomètres vers l'amont. Elle l'a prouvé ultérieurement. Reconstituée en 1944, quoique cette fois sans aviation ni monitors lourds, la Flottille navale du Danube progressa en combattant sur 2000 kilomètres vers l'amont du Danube et vit la fin de la guerre à Vienne. En 1941, la Flottille du Danube disposait d'une puissance considérablement plus grande et était confrontée à une résistance considérablement moindre de la part de l'ennemi que ce ne fut le cas en 1944.

Hitler comme Staline comprenaient pleinement le sens de l'expression « le pétrole est le sang vital de la guerre. » Le colonel-

général [Alfred Jodl](#) cite Hitler, au cours d'une discussion avec Guderian, et qui affirma : « Vous voulez avancer sans pétrole — fort bien, nous verrons ce qu'il en ressortira. » Dès 1927, Staline s'occupait sérieusement de sujets en lien avec l'approche de la guerre mondiale. Pour Staline, le sujet stratégique central était celui du pétrole. Le 3 décembre de cette année, il déclara qu'« il est impossible de mener la guerre sans pétrole, et la partie qui dispose d'un avantage en matière de pétrole dispose de bonnes chances de victoire dans la guerre à venir. »

Il importe de conserver à l'esprit l'importance de l'approvisionnement en pétrole lorsqu'on essaye de déterminer qui fut responsable du lancement de la guerre entre l'Union soviétique et l'Allemagne. En juin 1940, alors que l'Union soviétique n'était menacée par personne, des dizaines de navires de combat de rivière soviétiques firent apparition dans le delta du Danube. Cette apparition n'apportait rien sur le plan défensif. Mais elle constituait une menace envers les oléoducs roumains, qui étaient totalement sans protection. Elle allait également se transformer en menace mortelle pour l'ensemble de l'Allemagne. En juillet 1940, Hitler tint des consultations détaillées avec ses généraux et parvint à la sombre conclusion selon laquelle il n'allait pas être simple de défendre la Roumanie. Si l'Allemagne essayait de s'y employer, les lignes d'approvisionnement seraient devenues trop tendues et auraient dû traverser des régions montagneuses. S'il fallait lancer de nombreux soldats à la défense de la Roumanie, les régions de l'Ouest de la Pologne et de l'Est de l'Allemagne, Berlin y compris, seraient exposées à une attaque soviétique. Et il n'aurait pas été très utile de concentrer en grand nombre des soldats en Roumanie et de la soutenir à tout prix ; les champs de pétrole pouvaient être détruits par les incendies qui n'auraient pas manqué d'éclater si la Roumanie était devenue une zone de combat.

En juillet 1940, Hitler exprima pour la première fois l'idée selon laquelle l'Union soviétique pouvait être dangereuse, surtout si des soldats allemands devaient quitter le continent à destination des

îles britanniques ou de l'Afrique. Au cours d'une conversation avec Molotov tenue le 12 novembre 1940, Hitler expliqua qu'il était essentiel de maintenir de nombreux soldats allemands en Roumanie, faisant clairement allusion, à l'attention de Molotov, à la menace posée par l'Union soviétique envers le pétrole roumain. Molotov feignit de ne pas comprendre cette allusion. C'est pour cette raison que Hitler, ayant repensé à tout cela après le départ de Molotov, donna l'ordre en décembre que l'opération Barbarossa fût lancée.

En juin 1940, alors que l'armée allemande combattait en France, Joukov, agissant conformément aux ordres de Staline et sans consultation préalable avec ses alliés allemands, occupa la Bessarabie, qui était alors une partie de la Roumanie, et introduisit des navires de rivière dans le delta du Danube. Si Hitler devait progresser à l'Ouest en direction du Royaume-Uni, quelle était la garantie que Joukov, agissant une fois encore sur ordre de Staline, n'allait pas avancer de nouveau, de 100 kilomètres de plus, pour porter un coup fatal aux champs de pétrole roumains ?

Hitler demanda aux dirigeants du gouvernement soviétique supprimer la menace soviétique pesant, en matière de pétrole, sur le corps de l'Allemagne. Staline et Molotov ne supprimèrent pas cette menace, et provoquèrent ainsi l'action réciproque de la part de Hitler. [B. H. Liddell-Hart](#), l'historien militaire britannique qui a produit une étude détaillée de ce sujet, a établi que le plan allemand, en juin 1940, était très simple. Pour défendre la Roumanie de l'agression soviétique, il fallait mener une attaque allemande en un autre lieu, afin d'attirer l'attention de l'Armée rouge loin des champs pétrolifères. Dans le processus consistant à se représenter les options possibles, il fut reconnu que le coup devait être à la fois puissant et soudain. Le nombre de soldats affectés à cette attaque connut une croissance progressive, jusqu'à ce que finalement, et cela ne fut pas reconnu à l'époque, pratiquement l'ensemble des forces terrestres allemandes, ainsi qu'une grande partie de l'aviation allemande, se virent assignées à cette attaque.

Le calcul de Hitler était justifié. En frappant en un autre point,

Hitler contraignit l'adversaire soviétique à retirer ses troupes sur l'ensemble du front. La Flottille navale du Danube se vit privée de ses troupes, sans moyen de s'enfuir. La plupart de ses navires durent être sabordés, et d'énormes quantités d'approvisionnements, que l'on avait prévus pour ravitailler la Flottille lors de son mouvement vers l'amont du Danube, furent tout bonnement jetés.

L'attaque lancée par Hitler fut puissante, mais pas fatale. Machiavel a observé qu'une attaque puissante qui n'est pas fatale promet la mort à celui qui l'a portée. Staline se remit de ce coup porté par surprise, certes non sans difficultés. Il constitua de nouvelles armées et flottilles pour prendre la place de celles qui avaient été perdues durant les premiers jours de la guerre, et il trancha la jugulaire de pétrole de l'Allemagne, certes avec des années de retard sur ses prévisions initiales.

C'est un télégramme en date du 7 juillet 1941, envoyé par Staline à I. Tyulenev, général de l'Armée et commandant du front Sud, qui explique les raisons de l'invasion par Staline de la Bessarabie, en juin 1940. Staline exigeait que la Bessarabie fût tenue à tout prix, « au vu du fait que nous avons besoin du territoire bessarabique comme tête de pont pour l'attaque, afin d'organiser une offensive. » Bien que Hitler eût lancé son attaque surprise, Staline ne pensait toujours pas à la défense. Ses principales préoccupations étaient d'organiser une progression depuis la Bessarabie. Mais une avancée partant de la Bessarabie était une avancée sur les champs pétrolifères roumains.

Staline, durant toute sa carrière, n'aura commis que peu d'erreurs. L'une de ces rares erreurs, mais la plus importante d'entre elles, fut d'envahir la Bessarabie en 1940. Il aurait dû, de deux choses l'une, ou bien envahir la Bessarabie pour foncer immédiatement sur Ploesti, ou bien attendre le débarquement de Hitler en Grande-Bretagne pour envahir la Bessarabie et l'ensemble de la Roumanie. Chacune de ces deux options aurait marqué la fin

du « Reich de mille ans. » Staline avait déjà avancé d'un pas en direction du pétrole, et avait capturé une tête de pont pour une offensive à venir. Il s'arrêta là pour attendre son heure. Ce faisant, il révéla son intérêt envers le pétrole roumain, et fit peur à Hitler, qui jusqu'à ce moment avait mené la guerre à l'Ouest, au Sud et au Nord sans prêter attention à un Staline « neutre. »

L'invasion soviétique de la Bessarabie et la concentration dans cette région de forces puissantes et agressives, dont un corps d'attaque aéroporté et la Flottille du Danube, contraignirent Hitler à considérer la situation stratégique d'un point de vue totalement renouvelé et d'adopter les mesures préventives qui s'imposaient. Mais il était déjà trop tard. Même l'attaque surprise lancée par la Wehrmacht contre l'Union soviétique ne pouvait plus sauver Hitler et son empire. Hitler comprit d'où provenait le plus grand danger, mais trop tard. Il aurait dû y réfléchir avant la signature du pacte Molotov-Ribbentrop.

On trouve dans les mémoires du maréchal Joukov une carte qui indique l'emplacement des bases navales soviétiques durant les 6 premiers mois de l'année 1941. L'une de ces bases était située aux abords de la ville de [Pinsk](#), en Biélorussie, à plus de 500 kilomètres de la mer la plus proche. L'existence d'une base navale située dans les marais de Biélorussie n'est pas sans rappeler une vieille blague que se racontaient les enfants russes, ayant trait à un sous-marin trouvé dans les steppes ukrainiennes. Mais dans l'instance qui nous concerne, il n'y a rien de bien drôle à relever.

Après le démantèlement de la Flottille navale du Dniepr, certains de ses navires furent transférés dans le delta du Danube, et d'autres furent acheminés vers l'amont du Dniepr jusqu'à la rivière [Pripyat'](#), un de ses affluents. Loin vers l'amont, en un point où la rivière se rétrécissait à une largeur de 50 mètres, on construisit une base pour la nouvelle flottille.

La Flottille navale du Pinsk était d'une force tout à fait compa-

nable à celle de la Flottille du Danube. Elle disposait de pas moins de quatre grands monitors, et deux bonnes dizaines d'autres navires, d'une escadrille aérienne, de compagnies de fusiliers marins, et d'autres sous-unités. La flottille naval du Pinsk n'aurait pas pu être utilisée dans un cadre défensif. Les monitors qui y avaient été amenés n'avaient même pas la place de manœuvrer pour faire demi-tour. Pour utiliser ces navires dans un contexte défensif, il aurait fallu les acheminer de nouveau jusqu'au Dniepr, car ils n'avaient strictement rien à faire sur la calme rivière forestière du Pripyat, l'ennemi ne pouvant pas facilement se frayer un chemin dans ces bois impénétrables et ces marais boueux.

L'objet de la Flottille navale du Pinsk reste incompréhensible si l'on n'intègre pas l'existence du [Canal Dniepr-Boug](#). Juste après la « libération » de l'Ouest de la Biélorussie, l'Armée rouge commença à creuser un canal sur une longueur de 127 km, reliant la ville de [Pinsk](#) à [Kobrin](#). Sa construction se poursuivit tant en été qu'en hiver. Œuvrèrent à ces travaux des sapeurs appartenant à des unités de la 4^{ème} Armée, ainsi que des « organisations de construction du NKVD, » c'est-à-dire des milliers de prisonniers du GOULAG. Le fait qu'[Aleksei Proshlyakov](#), colonel (devenu par la suite maréchal) des troupes de génie, fut désigné responsable de la construction du canal indique que son objet était strictement militaire. Les conditions de déroulement de ce chantier furent épouvantables. Les équipements s'embourbaient dans les marais, ce qui ne permettait qu'une seule option pour que le canal fût terminé dans les délais établis par Staline. Cette option consistait à tout faire à la main. Le canal fut construit. Rares sont ceux qui savent combien de vies humaines furent sacrifiées à cette tâche. Mais qui aurait tenu un tel décompte ?

Le canal reliait la rivière du Dniepr au bassin de la rivière Boug. L'Union soviétique ne possède qu'une petite partie du Boug, près de Brest-Litovsk, à l'endroit où la rivière fait un crochet en direction de Varsovie. On n'organisait aucune préparation défensive dans ces régions. Même la forteresse de Brest-Litovsk ne devait en cas

de guerre être garnie que d'un bataillon, et encore n'était-ce pas pour en assurer la défense, mais pour y tenir garnison.

Le seul objet du canal était de laisser transiter des navires au travers du bassin de la Vistule, et suivant cette voie, de les envoyer plus loin vers l'Ouest. Lorsque l'Union soviétique se retrouva en situation défensive, il fallut faire sauter les installations de ce canal pour empêcher les navires fluviaux allemands en provenance de la Vistule d'atteindre le bassin du Dniepr. Tous les navires de la Flottille du Pinsk furent également sabordés.

Une nouvelle flottille fut constituée sur le Dniepr à la fin de l'année 1943. Une fois de plus, elle remonta jusqu'à la Pripyat', et une fois de plus, les sapeurs soviétiques construisirent un canal reliant la Pripyat' et la petite rivière de [Mukhavets](#), qui mène jusqu'au Boug. L'amiral V. Grigor'ev, qui prit le commandement de la nouvelle flottille près de Kiev en 1943, relate une conversation tenue avec le maréchal Joukov :

« En suivant la Pripyat', vous atteindrez le Boug occidental, la Narev et la Vistule, qui amène jusque Varsovie, et plus loin pour croiser les rivières allemandes, allant peut-être même qui sait jusque Berlin ! » Il se retourna brusquement, me regarda avec insistance, et répéta en soulignant chaque mot « Jusqu'à Berlin, on est d'accord ? » (*VIZH*, N°7, 1984, p. 68).

L'amiral Grigor'ev finit par atteindre Berlin avec sa flottille. Dans tout ouvrage traitant de l'histoire de la marine soviétique, on peut trouver le cliché symbolique qui montre le drapeau de la marine soviétique avec le Reichstag en arrière plan (voir figure [14.1](#)).

Les événements firent que Staline entra à Berlin en répondant à l'attaque de Hitler. Mais cela s'est produit d'une manière que Staline n'avait pas prévue. S'il avait cru en la possibilité d'une attaque allemande, il aurait mis au travail des millions de prisonniers du GOULAG pour creuser des fossés antichars le long de la frontière. Staline escomptait se rendre à Berlin, non pas en réponse à une attaque, mais de sa propre initiative. C'est pour cette raison que les

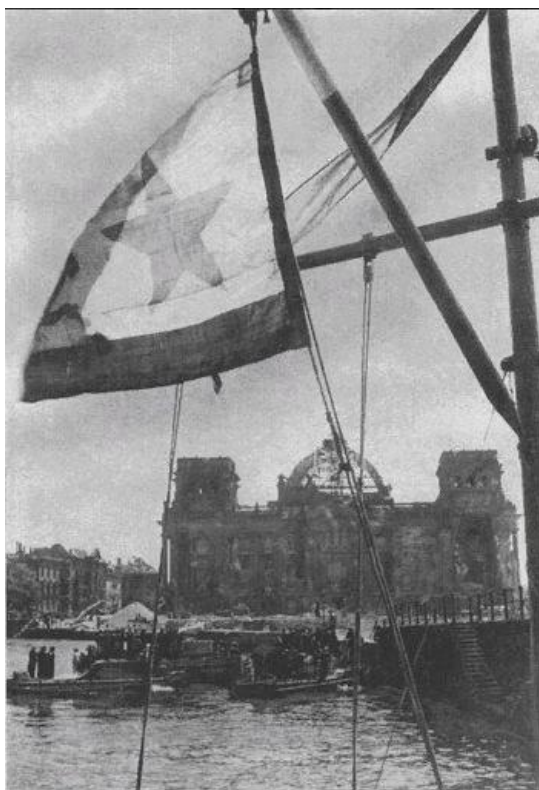


FIGURE 14.1 – Photographie du drapeau de la marine soviétique devant le Reichstag, à Berlin

prisonniers du GOULAG et les sapeurs de l'Armée rouge ne creusèrent pas de fossés antichars, mais les comblèrent, et creusèrent un canal d'Est en Ouest.

N'oublions pas ces prisonniers du GOULAG détruits par Staline en 1940 dans le borbier des marécages pour que le drapeau com-

muniste puisse un jour flotter sur la capitale du Troisième Reich.

Chapitre 15

L'infanterie de marine dans les forêts de Biélorussie

On nous a appris que les guerres ne commencent plus par les cris chevaleresques à la « je viens vous chercher ».

Amiral N. KUZNETSOV, (*Nakanune*, Moscou 1966, p. 306).

Avant 1940, l'Armée rouge ne disposait pas d'infanterie de marine. Il était plus simple et moins cher d'utiliser l'infanterie ordinaire pour les combats terrestres, et les plans de Staline n'intégraient pas encore de débarquement sur des rivages lointains.

Mais Hitler partit vers l'Ouest, et présenta son dos sans protection à Staline. Cette action imprudente amena aux changements structurels les plus radicaux connus par l'Armée rouge, provoqua le démantèlement de ce qui restait des défenses, et l'intense renforcement la force de frappe. En juin 1940, alors que Hitler envahissait la France, l'infanterie de marine soviétique était en train de naître.

À cette période, les forces armées soviétiques comprenaient deux flottes déployées dans des océans, deux flottes déployées dans des mers et deux flottilles de rivière déployées sur l'Amour et sur le Dniepr. La flotte océanique ne s'était vue affecter aucune infan-

terie de marine ; les Océans Pacifique et Arctique n'intéressaient pas Staline à ce moment-là. La flottille de l'Amour, qui protégeait l'Extrême-Orient soviétique, n'avait reçu elle non plus aucune infanterie de marine. La Flottille navale du Dniepr, comme nous l'avons vu plus haut, fut divisée en deux flottilles offensives. L'une d'elle, la Flottille du Pinsk, déployée dans les forêts de Biélorussie, s'était vue rattacher une compagnie d'infanterie de marine. Il est intéressant de savoir que cette infanterie de marine était stationnée dans les marais de Biélorussie, alors qu'il n'y en avait aucune en haute mer. On peut tirer de ceci une conclusion sur l'endroit où Staline préparait ses défenses, et sur les lieux où il se préparait à mener une offensive.

La flotte soviétique de la Baltique, dont le seul ennemi possible était l'Allemagne et ses alliés, reçut une brigade d'infanterie de marine dotée d'une force de plusieurs milliers d'hommes.

L'infanterie de marine soviétique fut baptisée le 22 juin 1941 en assurant la défense de la base navale de [Liepaja](#). La base était située à moins de 100 kilomètres de la frontière allemande. Elle ne disposait d'aucune défense terrestre, et n'avait pas été apprêtée pour la défense. Mais selon le témoignage d'amiraux soviétiques et selon des documents allemands saisis, les sous-marins soviétiques étaient entassés à Liepaja « comme des sardines en boîte. » L'histoire officielle de la Flotte navale soviétique, publiée par l'Académie des Sciences de l'URSS, reconnaît ouvertement que Liepaja avait été préparée comme base d'avancement pour que la flotte soviétique menât une guerre offensive en mer. (*Plot V Velikoi Orechestvernoi Voiny*, Moscou Nauka 1980, p. 138). L'infanterie de marine de Liepaja était tellement proche de la frontière allemande qu'elle prit part aux combats défensifs dès le premier jour de la guerre, alors qu'elle n'avait absolument pas été entraînée pour ce faire. L'infanterie ordinaire est meilleure en combat défensif que l'infanterie de marine.

La Flottille navale du Danube disposait de deux compagnies de troupes terrestres, mais celles-ci ne sont pas officiellement considérées comme relevant de l'infanterie de marine. Mais cela n'indique en rien de grandes aspirations à la paix. Nous savons déjà qu'avant même l'invasion allemande, au moins deux divisions de fusiliers soviétiques, la 25^{ème} Chapaev et la 51^{ème} Perekov, qui étaient déployées près du delta du Danube, étaient entraînées (et bien entraînées) à mener des actions en tant qu'infanterie de marine.

La flotte de la Mer Noire disposait de forces encore plus puissantes. Officiellement, elle ne disposait d'aucune infanterie de marine, mais début juin 1941, le 9^{ème} corps Spécial de fusiliers, sous le commandement du lieutenant-général [Paval Batov](#), fut secrètement transféré du Caucase à la Crimée. Ce corps était inhabituel de par sa composition, ses armements et la direction suivant laquelle les entraînements au combat lui avait été prodiguée. Les 18 et 19 juin 1941, la Flotte de la Mer Noire mena des exercices à grande échelle sur un thème offensif. Durant la tenue de ces exercices, l'une des divisions appartenant au 9^{ème} corps Spécial de fusiliers fut embarquée à bord de navires de guerre et mena un débarquement offensif sur les côtes « ennemies. » Ce type de débarquement n'avait jamais jusqu'alors fait l'objet d'entraînement au sein de l'Armée rouge.

Moscou accordait une importance particulière à la tenue d'exercices conjoints entre le 9^{ème} corps Spécial de fusiliers et la flotte. Ces exercices se déroulèrent sous observation de commandants de haut rang, venus spécialement depuis Moscou pour y assister. L'un de ces officiers était le vice-amiral [Ilya Ilyich Azarov](#). Il a par la suite relaté que tous les participants à ces exercices avaient ressenti que les exercices étaient menés pour poursuivre des objectifs à définir, et que chacun allait prochainement avoir à mettre en pratique ces compétences nouvellement acquises au cours d'une vraie guerre, qui ne serait évidemment pas menée sur leur propre territoire (I.I. Azarov, *Osazhdennaya Odessa*, Moscou Voenizdat 1962, pp. 3-8).

Si la guerre éclatait et que le haut commandement soviétique faisait usage du 9^{ème} corps Spécial de fusiliers d'une manière conforme

à son type et à l'entraînement qui lui avait été prodigué, où pouvait-il donc débarquer ? En théorie, on ne comptait que trois possibilités : la Roumanie, la Bulgarie et la Turquie. Mais nonobstant le lieu de débarquement du corps, il allait falloir l'approvisionner sur-le-champ. Pour ce faire, il fallait ou bien faire débarquer davantage de troupes, ou bien que les troupes soviétiques s'empressassent de pratiquer un ralliement du 9^{ème} corps Spécial de fusiliers. Dans tous les cas, les approvisionnements allaient devoir traverser la Roumanie.

Par une étrange coïncidence, le 3^{ème} corps d'assaut aéroporté se trouvait lui aussi en Crimée à ce moment-là. Il y menait de vastes exercices, voyant le quartier général et le personnel d'état-major parachutés avec les États-majors des brigades.

Aucun historien soviétique n'a jamais relié entre eux ces événements — les exercices du 14^{ème} corps de fusiliers pour réaliser des débarquements offensifs depuis les navires de la Flottille du Danube ; les atterrissages du 3^{ème} corps d'assaut aéroporté depuis des avions et des planeurs ; et les débarquements pratiqués par le 9^{ème} corps Spécial de fusiliers depuis les navires de guerre de la flotte de la Mer Noire. Mais ces événements sont tous reliés en matière de lieux, de temporalité et d'objectifs. Il s'agissait de préparations à l'agression sur une échelle massive ; des préparations qui en étaient à leur stade final.

Chapitre 16

Que sont les « armées de forces de couverture » ?

L'idée opérationnelle stratégique fondamentale et dominante sous-jacente à l'« armée de forces de couverture » moderne est une invasion surprise et dynamique. Il découle évidemment de cela que le terme défensif moderne d'« armée de forces de couverture » est un paravent dissimulant une frappe offensive surprise qui doit être assénée par l'« armée d'invasion. » (Problèmes du Déploiement Stratégique, Académie Militaire Frunze, 1935).

Dans la zone européenne de l'Union soviétique, on comptait cinq districts militaires partageant des frontières communes avec des pays étrangers. Le premier échelon stratégique était constitué de troupes issues de ces cinq districts frontaliers et de trois flottes. Ces districts frontaliers, comme tous les autres, disposaient dans leur structure de divisions et de corps, mais pas d'armée.

Des armées avait existé durant la Guerre Civile, mais avaient été dissoutes une fois celle-ci terminée. Une armée constitue une formation trop importante pour qu'on la maintienne en temps de paix.

La seule exception réside en l'Armée Spéciale du Drapeau Rouge. Mais nous ne pouvons pas ici la prendre en considération du fait que ce corps comprenait toutes les troupes soviétiques d'extrême-Orient et transbaïkales, ainsi que les forces aériennes, navales, les installations militaires et d'autres éléments. Cette vaste création informelle intégrait des fermes collectives (*kolkhozes*) et disposait même de ses propres camps (du Goulag). La nature inhabituelle de cette formation était encore accentuée du fait que cette armée ne portait aucun numéro, alors qu'un maréchal de l'Union soviétique était à la tête de cette énorme organisation.

En 1938, chose inédite en temps de paix, deux armées, la 1^{ère} et la 2nde, furent constituées en extrême-Orient. Il était totalement explicable que le gouvernement soviétique prit cette décision. Les relations avec le Japon étaient au plus mal, et des périodes d'instabilité prolongée dégénéraient souvent en de véritables combats engageant d'importants effectifs.

Jusqu'alors, il n'y avait jamais eu d'armée dans la partie européenne du pays depuis la guerre civile. Accession de Hitler au pouvoir, crise économique, politique et militaire en Europe, affrontement direct entre communistes soviétiques et fascistes en Espagne, l'annexion par l'Allemagne de l'Autriche (*Anschluss*) et démembrement de la Tchécoslovaquie : aucun de ces événements n'avait entraîné la création d'armées soviétiques dans la partie occidentale du pays.

Début 1939, l'Union soviétique, sortie de sa Grande Purge, s'engageait dans une nouvelle ère de son existence. Le début de cette ère fut marqué lors du XVIII^{ème} Congrès du Parti par le discours de Staline, qui, selon les termes de Ribbentrop, fut « accueilli avec compréhension » à Berlin. La politique étrangère soviétique connaissait un changement de trajectoire accéléré : elle désignait ouvertement le Royaume-Uni et la France comme fauteurs de guerre, et si Staline n'en était pas à tendre une main amicale à Hitler, les diplomates soviétiques signifiaient clairement à ce dernier que s'il faisait lui-même le geste de la lui tendre, elle serait

acceptée.

Telle était la facette extérieure de cette nouvelle ère. Mais en 1939, l'Union soviétique commença à constituer des armées dans la partie européenne de son territoire. Pour des raisons purement géographiques, il aurait été impossible d'employer ces armées contre les « fauteurs de guerre » britanniques et français. Contre qui, alors ? Certainement pas contre Hitler, avec qui les négociations sur un *rapprochement*¹ se déroulaient avec tant d'enthousiasme dans les coulisses ?

Ainsi, pendant que les diplomates soviétiques « cherchaient la voie de la paix, » des armées firent secrètement apparition aux frontières occidentales, soudainement et en série : les 3^{ème} et 4^{ème} armées en Biélorussie, les 5^{ème} et 6^{ème} armées en Ukraine, et les 7^{ème}, 8^{ème} et 9^{ème} armées à la frontière finlandaise. Ces armées croissaient en force, et de nouvelles armées leur furent ajoutées : la 10^{ème} et la 11^{ème} en Biélorussie, et la 12^{ème} en Ukraine.

La propagande communiste s'emploie parfois à présenter les événements de manière à laisser paraître que l'Union soviétique ne se serait mise à constituer ses armées qu'après le déclenchement de la seconde guerre mondiale. Mais ce récit ne reflète pas la réalité. Il existe suffisamment de preuves établissant que Staline décida de constituer les armées *avant* le début de la guerre. Même en s'en tenant aux sources soviétiques officielles elles-mêmes, les armées avaient été mises sur pied avant la signature du pacte Molotov-Ribbentrop. Il est avéré que les 4^{ème} et 6^{ème} armées existaient déjà au mois d'août 1939. On a également connaissance de l'existence de la 5^{ème} armée au mois de juillet. Les 10^{ème} et 12^{ème} armées furent constituées « avant le début de la seconde guerre mondiale, » c'est-à-dire avant le 1^{er} septembre 1939. (*Encyclopédie Militaire Soviétique*). Quant aux autres armées, il est également notoire qu'elles furent établies dans les zones de conflits à venir, et que ces conflits y éclatèrent ensuite.

1. En français dans le texte, NdT

Peu après leur création, chacune de ces armées entra dans le vif de son sujet. Les sept armées déployées à la frontière polonaise prirent part à la « libération » de la Pologne, et les trois armées situées à la frontière finlandaise « aidèrent le peuple finlandais à se débarrasser du joug des oppresseurs. » Trois armées n'y suffirent pas, et on y adjoignit d'autres, les 13^{ème}, 14^{ème} et 15^{ème} armées.

Lorsque prit fin la Guerre d'Hiver en Finlande, quatre armées soviétiques présentes à la frontière finlandaise semblèrent se fondre dans l'ombre et disparaître. Peu après, la 15^{ème} armée fit apparition en Extrême-Orient, la 8^{ème} armée fut aperçue aux frontières avec les États baltes, cependant que la 9^{ème} armée se présenta à la frontière roumaine. « Des demandes exprimées par les ouvriers » de ces pays ne tardèrent pas à se faire entendre réclamant leur libération. Et les vaillantes armées soviétiques libérèrent alors l'Estonie, la Lituanie, la Lettonie, la Bessarabie et la Bukovine du Nord. Après cela, la 9^{ème} armée disparut de nouveau dans l'ombre. À l'instar de la 15^{ème} armée, elle se tenait prête à refaire apparition à tout moment. Et comme nous allons le voir, c'est précisément ce qui se produisit.

Après l'achèvement des campagnes de « libération, » aucune de ces armées ne fut dissoute, malgré les dépenses considérables consacrées à leur maintien. Il s'agissait d'un fait sans précédent dans toute l'histoire soviétique. Jusqu'à ce moment, les armées n'avaient été constituées qu'en temps de guerre, et uniquement pour faire la guerre. Désormais, il n'y avait plus personne à « libérer » en Europe — hormis l'Allemagne. C'est à ce stade que le processus de création de nouvelles armées fut nettement accéléré.

Deux armées, les 16^{ème} et 17^{ème}, furent créées en Transbaïkalie au mois de juin 1940. La 16^{ème} fut mise sur pied et déployée de manière à pouvoir être transférée vers l'Ouest à tout moment. Mais ce n'est pas cette armée qui nous intéresse ici ; c'est sur la 17^{ème} armée que nous allons porter notre attention. Durant la guerre civile, au moment le plus dramatique du conflit sanguinolent visant à préserver la dictature communiste, le numéro le plus élevé attribué à une armée avait été le 16. Durant toute l'histoire soviétique, le

numéro 17 n'avait jamais été utilisé pour désigner une armée. L'apparition d'une armée portant un tel numéro signifiait que l'Union soviétique, en temps de paix et sans s'attendre à une attaque extérieure, avait dépassé le plus haut numéro jamais atteint. (Par le passé, ce nombre n'avait été atteint qu'une seule fois, et seulement brièvement, au cours d'une guerre très intense.)

Les dirigeants soviétiques comprirent clairement qu'en créant une 17^{ème} armée, ils franchissaient un Rubicon invisible pour les non-initiés. Rien que deux années auparavant, l'État n'aurait pas pu se permettre d'entretenir une seule formation digne d'être décrite par le terme militaire d'« armée. » Et voici que l'on créait davantage d'armées que jamais par le passé. On venait de dépasser un seuil critique de puissance de l'Union soviétique. À partir de ce moment, le développement du pays allait se dérouler suivant des conditions totalement nouvelles.

La création de la 17^{ème} armée constitua l'un des secrets d'État les mieux protégés, et Staline fit tout son possible pour s'assurer qu'elle restât secrète tant à l'intérieur du pays qu'à l'étranger. Les 16^{ème} et 17^{ème} armées furent constituées d'une manière telle qu'il était quasiment impossible qu'un observateur extérieur pût les détecter. Et des mesures supplémentaires furent prises pour bâillonner les rumeurs concernant la montée de la puissance militaire soviétique. L'ordre de création de la 17^{ème} armée fut signé le 21 juin 1940 par [K.S. Timoshenko](#), maréchal de l'Union soviétique (*Ordre du Commissariat à la Défense du Peuple*, N°4, point 3). Le lendemain, la radio soviétique diffusa un communiqué émis par l'agence TASS. [Schulenberg](#), l'ambassadeur d'Allemagne, en déduisit fort à propos que Staline l'avait écrit de sa main, et en fit part à Molotov, qui ne jugea pas nécessaire de le contredire.

Dans le communiqué diffusé par TASS, Staline recourait à son procédé favori, consistant à attribuer à ses adversaires des propos qu'ils n'avaient jamais tenus, afin de se glorifier de « dénoncer un mensonge » :

« Des rumeurs circulent selon lesquelles ce seraient pas seulement 100, ni

même 150 divisions soviétiques qui seraient concentrées à la frontière entre la Lituanie et l'Allemagne... »

Il s'agit d'une pure invention de Staline. J'ai vérifié les journaux britanniques, français et étasuniens, dénoncés ici par Staline comme diffamants, et il n'existe pas un seul journal faisant état de chiffres aussi fantastiques. Après avoir attribué à la presse occidentale des affirmations qu'elle n'avait pas diffusées, il était facile pour Staline de récuser cette diffamation imaginaire avant d'en arriver à son principal sujet :

On considère au sein des cercles soviétiques responsables que les propagateurs de ces rumeurs ridicules poursuivent l'objectif particulier de jeter de l'ombre sur les relations germano-soviétiques. Mais ces messieurs prennent leurs désirs pour des réalités. Ils apparaissent incapables de comprendre le fait évident que les bonnes relations de voisinage, établies entre l'Union soviétique et l'Allemagne suite au pacte de non-agression, ne sauraient être ébranlées par de simples rumeurs ou une propagande mesquine (*Pravda*, le 23 juin 1940).

Ce communiqué contient une part de vérité. Staline a tout à fait raison d'affirmer que les troupes soviétiques n'étaient pas concentrées sur la frontière. Mais il passe sous silence le fait que, loin des yeux inquisiteurs, dans les profondeurs du pays, de puissantes formations étaient mises sur pied, qui devaient finir par faire leur apparition sur la frontière allemande, également protégées par le couvert d'un autre communiqué TASS tout aussi fallacieux.

Il est bien évident que, par leur mobilité, leurs équipements techniques et leur puissance de feu, de choc et de combat, les armées de la « période d'avant-guerre » étaient incommensurablement supérieures aux armées qui avaient combattu durant la guerre civile. Mais il ne s'agissait pas de la seule différence. Les armées de l'époque avaient été dispersées dans six directions différentes, alors qu'elles étaient désormais rassemblées sur seulement deux fronts. Contre le Japon, avec lequel les conflits étaient incessants, on comp-

taient cinq armées ; et contre l'Allemagne et ses alliés, avec lesquels on avait signé la paix, on en comptait douze.

Et le processus rapide de mise sur pied de nouvelles armées ne s'arrêta pas là. Une nouvelle armée, la 26^{ème}, fut constituée au mois de juillet 1940 à la frontière allemande.

Au sein de l'Armée rouge, on avait toujours rigoureusement fait usage de numéros choisis à la suite les uns des autres. Le numéro suivant dans l'ordre aurait dû être le 18. Alors, pourquoi cette séquence fut-elle brisée ?

Ni les maréchaux soviétiques, ni les éminents historiens communistes ne nous apportent de réponse à cette question. Mais si l'on mène une étude rigoureuse sur la manière dont les armées furent créées, c'est l'histoire elle-même qui nous suggère la réponse. La séquence de numérotation des armées ne fut en réalité pas brisée ; à l'été 1940, les dirigeants soviétiques mirent sur pied *onze* armées, l'une tournée contre le Japon, les dix autres contre l'Allemagne.

La 26^{ème} armée fut mise sur pied sur la frontière allemande dans le cadre de cette longue série, et d'autres suivirent encore. Mais toutes les autres armées de la même suite étaient en cours de création ; à tout le moins, la décision de les mettre sur pied avait été prise. La formation de ces armées se termina quelque temps après celle de la 26^{ème} armée, mais *avant* le début de l'invasion allemande.

Les 23^{ème} et 27^{ème} armées firent leur apparition secrète dans les districts militaires de l'Ouest en mai 1941. Ce même mois, l'armée fantôme que nous connaissons déjà, la 15^{ème}, émergea des brumes. Quelques semaines plus tard, une autre armée similaire, la 9^{ème}, du vague mirage qu'elle était, se cristallisa en réalité tangible. Le 13 juin 1941, jour de la transmission du communiqué TASS, tous les autres fantômes prirent consistance : la 18^{ème}, la 19^{ème}, la 20^{ème}, la 21^{ème}, la 22^{ème}, la 24^{ème}, la 25^{ème} (face au Japon) et la 28^{ème}, complétant la séquence numérique ininterrompue.

La création de toutes ces armées fut officiellement terminée durant la première moitié de 1941. Cela ne marqua que la fin du pro-

cessus. Mais quand avait-il commencé ? Les historiens communistes dissimulent cette information, et ce pour de bonnes raisons. La mise sur pied de ces armées trahit la fourberie de Staline — tant que Hitler avait été l'ennemi, il n'y avait aucune armée ; lorsque la Pologne était en cours de démembrement, avec les troupes soviétiques et allemandes positionnées les unes face aux autres, sept à douze armées suffisaient à Staline dans l'Ouest de l'Union soviétique. Puis Hitler détourna le regard de Staline et lança la Wehrmacht sur le Danemark, la Norvège, la Belgique, la Hollande et la France, avec pour nette intention de débarquer au Royaume-Uni. Il ne restait quasiment plus de soldat allemand aux frontières soviétiques. Ce fut précisément à ce moment que l'Union soviétique entreprit en secret de mettre sur pied un gigantesque nombre d'armées, dont la 26^{ème}. Plus les divisions allemandes progressaient vers l'Ouest, vers le Nord et vers le Sud, plus l'Union soviétique créait d'armées contre l'Allemagne. En imaginant que Hitler progressât encore davantage, et positionnât ses soldats jusqu'en Grande-Bretagne, s'emparât de Gibraltar, de l'Afrique et du Proche-Orient, combien d'armées Staline aurait-il créées à la frontière allemande dépourvue de défenses ? Et dans quel but ?

Le fondement de la stratégie soviétique était la théorie des « opérations en profondeur » : l'exécution de frappes surprises en grande profondeur sur les points les plus vulnérables du territoire ennemi. La théorie de l'armée de choc avait vu le jour dans le même temps que la théorie des « opérations en profondeur. » L'armée de choc devait constituer l'instrument exploité pour mener ces frappes en profondeur. Créées dans le seul objectif de réaliser ces missions offensives (*Encyclopédie Militaire Soviétique*, Vol. I, p. 256), ces armées comptaient dans leurs effectifs une quantité considérable d'artillerie et d'infanterie, destinées à briser les défenses ennemies, et d'un ou deux corps mécanisés dotés chacun de 500 chars, qui devaient délivrer une puissante attaque de choc en profondeur.

La *Blitzkrieg* allemande et l'opération en profondeur soviétique présentent des similitudes frappantes, tant dans leur concept que dans leurs détails. Les groupes de blindés (*Panzer Gruppen*) constituaient l'instrument spécial créé pour exécuter la *Blitzkrieg*. Trois de ces groupes furent utilisés lors de l'invasion de la France, et quatre lors de l'invasion de l'Union soviétique. Chacun d'eux comprenait généralement entre 600 et 1000 chars, pouvant parfois atteindre 1250 chars, ainsi qu'un nombre considérable d'effectifs d'infanterie et d'artillerie dont la mission était d'ouvrir une brèche pour les chars.

Une différence entre les appareils militaires soviétique et allemand tenait à ceci : en Allemagne, tout était appelé par son nom, si bien que les groupes de blindés avaient leurs propres désignations numériques, tout comme les armées. En Union soviétique, les armées de choc n'existaient que sur le plan théorique ; et bien que cette théorie fût bientôt mise en pratique, ces armées ne furent jamais désignées comme armées de choc. Ce terme ne fut officiellement introduit qu'après l'invasion allemande. Avant cela, toutes les armées soviétiques n'avaient qu'une simple désignation numérique, et ne portaient pas de nom distinctif. Ce point était trompeur à l'époque, et reste trompeur de nos jours. En Allemagne, on distingue facilement les moteurs d'agression, les groupes de blindés, clairement désignés sous leur propre nom. On ne les perçoit pas aussi nettement au sein de l'Armée rouge. Cela n'est pas pour autant la marque d'un grand pacifisme, mais bel et bien d'un sens du secret excessif.

À première vue, les armées soviétiques sont semblables à un alignement de soldats. Elles se ressemblent toutes. Mais si l'on y regarde de plus près, on distingue rapidement des différences. Durant les mois ayant précédé l'« agression de la Finlande, » plusieurs armées destinées à la « libération » de la Finlande furent déployées en territoire soviétique. Voici comment elles étaient constituées en décembre 1939, dans leur ordre de déploiement du Nord vers le Sud :

- 14^{ème} armée — aucun corps, deux divisions de fusiliers.
- 9^{ème} armée — aucun corps, trois divisions de fusiliers.
- 8^{ème} armée — aucun corps, quatre divisions de fusiliers.
- 7^{ème} armée — 10^{ème} corps de blindés (660 chars) ; trois brigades de blindés (dotées chacune de 330 chars) ; les 10^{ème}, 19^{ème}, 34^{ème} et 50^{ème} corps de fusiliers (chacun doté de trois divisions de fusiliers) ; une brigade détachée : onze régiments d'artillerie détachés, outre ceux intégrés aux corps et divisions de cette armée ; plusieurs bataillons détachés de blindés et d'artillerie ; et la force aérienne de l'armée.

On voit bien qu'en dépit de sa désignation similaire, la 7^{ème} armée possédait plusieurs fois plus de blindés et d'artillerie que les trois autres armées cumulées. En outre, la 7^{ème} armée était commandée par [K. A. Meretskov](#), le commandant du district militaire de Leningrad. Favori de Staline, Meretskov allait bientôt se voir nommé chef de l'état-Major général, puis promu maréchal de l'Union soviétique. Et il n'était pas le seul futur maréchal au sein de la 7^{ème} armée. Cette armée avait un état-Major composé des officiers les plus prometteurs, ayant déjà occupé des postes élevés par le passé, et à qui l'avenir réservait encore de belles ascensions. [L. A. Govorov](#), par exemple, chef d'état-Major de l'artillerie de la 7^{ème} armée, devait lui aussi devenir maréchal de l'Union soviétique. Les autres armées, en comparaison, n'étaient dirigées que par des commandants qui n'avaient pas brillé par le passé, et n'allaient pas se distinguer non plus à l'avenir.

Le déploiement de la 7^{ème} armée (de choc) était intéressant. Les « militaristes » finlandais commencèrent leurs « provocations » armées précisément dans la zone où le haut commandement soviétique avait quelques mois plus tôt déployé la 7^{ème} armée, qui put ainsi répliquer par une frappe. Pour une raison des plus curieuses, les « militaristes » finlandais ne fomentèrent aucune provocation dans les zones où des armées soviétiques plus faibles avaient été déployées.

L'organisation soviétique était extrêmement flexible. N'importe quelle armée pouvait devenir une armée de choc à tout moment, simplement en lui adjoignant un ou plusieurs corps, et être ramenée tout aussi simplement à son état normal. La 7^{ème} armée fut ainsi la plus puissante en 1940 pour devenir la plus faible en 1941 ; elle ne disposait plus d'aucun corps, et n'était plus constituée que de quatre divisions de fusiliers.

Pour comprendre les événements qui se produisirent à la frontière germano-soviétique, il convient d'établir une définition claire des armées qui étaient des armées de choc, et de celles qui étaient des armées ordinaires. Officiellement, toutes les armées étaient semblables, et aucune n'était désignée comme armée de choc. Mais certaines armées ne disposaient que de fort peu de blindés, alors que d'autres en avaient des centaines. Pour identifier les armées de choc, on peut réaliser une comparaison élémentaire de la puissance de frappe entre les armées soviétiques et les groupes de blindés allemands, et avec les critères soviétiques d'avant-guerre désignant une armée de choc. L'élément nécessaire à transformer une armée ordinaire en armée de choc était un corps mécanisé, organisé d'une nouvelle manière, avec un nombre de blindés établi à 1031 chars. Lorsqu'un tel corps se trouvait intégré à une armée ordinaire, sa puissance de frappe devenait comparable ou supérieure à celle de n'importe quel groupe de blindés allemands.

Voici une révélation frappante. Le 21 juin 1941, *toutes* les armées soviétiques présentes aux frontières allemandes ou roumaines, ainsi que la 23^{ème} armée présente à la frontière finlandaise, étaient au standard d'une armée de choc, bien qu'elles ne fussent pas ainsi dénommées, comme nous l'avons vu plus haut. Il s'agissait, du Nord au Sud, des 23^{ème}, 8^{ème}, 11^{ème}, 3^{ème}, 10^{ème}, 4^{ème}, 5^{ème}, 6^{ème}, 26^{ème}, 12^{ème}, 18^{ème} et 9^{ème} armées. La 16^{ème} armée leur fut ensuite adjointe. Il s'agissait d'une armée de choc typique, forte de plus de 1000 chars (Archives Centrales du Ministère de la Défense de l'URSS, Archive N°208, liste 2511, élément 20, p. 128). Les 19^{ème}, 20^{ème} et 21^{ème} armées, qui avaient été déplacées en secret vers la

frontière allemande, avaient déjà été portées à ce standard.

L'Allemagne s'était dotée d'un dispositif puissant avec ses groupes blindés. L'Union soviétique possédait une force semblable. La différence réside dans leurs désignations et leurs numérotations. Hitler alignait quatre groupes de chars, alors que Staline avait déployé seize armées de choc.

Tous les corps mécanisés n'étaient pas entièrement composés de chars. Mais pour apprécier pleinement les intentions de Staline, il faut prendre en considération aussi bien ce qu'il parvint à réaliser que ce que les événements l'empêchèrent de réaliser. L'attaque allemande surprit l'Union soviétique en plein processus de création d'un grand nombre d'armées de choc. Le cadre de ces énormes structures fut défini en premier, puis elles furent remplies, terminées, et finalement mises en ordre de marche. Toutes les armées n'atteignirent pas les niveaux qui avaient été prévus pour elles, mais ce travail était en cours lorsque Hitler l'interrompit. Il eut la présence d'esprit de ne pas attendre qu'elles fussent toutes opérationnelles.

Les experts soviétiques utilisèrent un temps le terme « armée d'invasion. » Cette expression ne présentait pas une résonance très diplomatique, surtout pour les pays voisins avec lesquels les diplomates soviétiques s'évertuaient à entretenir des « relations normales. » Durant les années 1930, ce terme trop explicite fut remplacé par l'expression « armée de choc, » jugée plus heureuse. Néanmoins, les sources soviétiques insistent sur l'idée que les deux expressions désignent bien la même réalité (*VIZH*, 1963, N°10, p. 31).

Mais pour dénaturer la réalité, on a évité tout usage de l'expression « armée de choc » jusqu'au déclenchement de la guerre, alors même que la plus grande partie de l'Armée rouge méritait d'être ainsi désignée. Les généraux soviétiques introduisirent le terme d'« armée de couverture » pour dissimuler leurs intentions. Le double langage communiste fait parfois usage d'autre expres-

sions similaires. Des expressions soviétiques comme « campagne de libération, » « contre-attaque, » « prendre l'initiative stratégique » désignent respectivement une agression, une attaque, et le déclenchement d'une guerre surprise non déclarée. Il est déplorable de voir certains historiens, que ce soit par ignorance ou à dessein, faire usage de termes militaires soviétiques sans expliquer au lecteur leur sens véritable.

Le véritable dessein d'une « armée de couverture » soviétique était de dissimuler que durant la première période d'une guerre, l'Armée rouge mobilisait à plein ses forces principales, les déployait, et entraînait ensuite en guerre. La « couverture » ne désignait pour autant en aucun cas une défense. Dès le 20 avril 1932, le Conseil Militaire Révolutionnaire de l'URSS décréta le maintien en temps de paix aux abords des frontières de puissants groupes d'invasion mobiles, dotés des capacités de traverser la frontière juste après le déclenchement de la guerre, afin de perturber la mobilisation de l'ennemi et de s'emparer de ses réserves stratégiques et de ses plus importantes régions. Dans l'idée des hauts dirigeants militaires et politiques de l'Union soviétique, ces actions devaient constituer la meilleure couverture à la mobilisation soviétique. C'est précisément en ce sens que les armées déployées dans les régions frontalières furent désignées « armées de couverture. »

Ce fut en juillet 1939 que la théorie fut mise en pratique, et que la création d'« armées de couverture » commença aux frontières occidentales soviétiques. Staline faisait usage du pacte Molotov-Ribbentrop pour pousser Hitler dans une guerre à l'Ouest, établir une frontière commune avec l'Allemagne, et constituer un nombre croissant d'« armées de couverture. »

Parmi les armées soviétiques d'invasion ordinaires, qui comprenaient le plus souvent un corps mécanisé, deux corps de fusiliers, et des divisions détachées, on en trouvait certaines qui ne respectaient pas ce schéma général. On en comptait trois, la 6^{ème}, la 9^{ème} et la 10^{ème}. Ces armées n'étaient pas dotées de trois corps, mais de six. Deux d'entre eux étaient mécanisés, l'un des corps relevait de la ca-

valerie, et les trois derniers étaient des corps de fusiliers. Chacune de ces armées fut déployée aussi près que possible de la frontière, de sorte qu'en cas de développement d'un grand saillant du côté de l'ennemi, ces armées spéciales fussent précisément positionnées dans ces saillants. Chacune de ces armées était équipée des derniers systèmes d'armes en date. Le 6^{ème} corps mécanisé de la 10^{ème} armée, par exemple, était armé de 452 des derniers chars T-34 et KV. Le 4^{ème} corps mécanisé de la 6^{ème} armée était quant à lui doté de 460 des derniers chars T-34 et KV, ainsi que d'autres modèles. Les divisions aériennes de ces armées disposaient de centaines des derniers modèles d'avions, dont le **YAK-1**, le **MIG-3**, l'**IL-2** et le **PE-2**.

Chaque armée, une fois équipée, était censée disposer de 2350 chars, de 689 véhicules blindés, de plus de 4000 canons et mortiers et de plus de 250 000 soldats et officiers. Outre leurs effectifs de base, ces armées reçurent également dix à douze régiments d'artillerie lourde, des unités du NKVD, et divers autres renforts.

Je ne sais pas comment désigner ces armées extraordinaires. Si on fait usage de leur nom officiel, 6^{ème}, 9^{ème} ou 10^{ème} armée, on se laisse leurrer par la terminologie établie dès 1939 par l'état-Major soviétique. On laisse émousser sa lucidité et on commence à raisonner sur ces armées comme s'il s'était agi d'armées de choc ordinaires, ou d'armées d'invasion ordinaires. Ces armées étaient absolument extraordinaires ; chacune d'elles, dotée de plus de 2000 chars, équivalait voire dépassait la moitié de la Wehrmacht allemande toute entière, alors que la qualité des chars soviétiques leur accordait une supériorité éclatante.

Si l'on désigne les groupes de blindés allemands, dotés chacun de 600 à 1000 chars, comme des dispositifs d'agression, quels termes employer pour qualifier les 6^{ème}, 9^{ème} et 10^{ème} armées soviétiques ?

Et ce n'était pas tout. Le haut commandement soviétique disposait d'un bon nombre de corps n'appartenant à aucune de ces armées, mais déployés au plus près de la frontière. On pouvait transformer n'importe quelle armée ordinaire en armée de choc en

intégrant simplement des corps à ses effectifs, et toute armée de choc pouvait être à son tour transformée en super-armée de choc sans changement de nom ni de numéro.

Des trois super-armées de choc, c'est la plus puissante, la 9^{ème}, qui va retenir notre attention. Dans un passé pas si éloigné, durant la guerre d'hiver contre la Finlande, la 9^{ème} armée n'était encore qu'un simple corps de fusiliers constitué de trois divisions de fusiliers et d'un nom qui sonnait bien aux oreilles. Après la guerre d'hiver, la 9^{ème} armée disparut dans les limbes, fit apparition en d'autres lieux, puis fut dissolue de nouveau, pour réapparaître à la faveur du communiqué TASS du 13 juin 1941. Elle n'avait pas encore été portée à sa pleine puissance, mais elle représentait déjà l'ébauche de la plus puissante armée du monde. Elle disposait de six corps, dont deux corps mécanisés et un corps de cavalerie.

Le jour du 21 juin 1941, la 9^{ème} armée disposait d'un total de 17 divisions, dont deux divisions aériennes, quatre divisions de chars, deux divisions motorisées, deux divisions de cavalerie et sept divisions de fusiliers. Elle ressemblait beaucoup aux autres super-armées de choc, mais on prévoyait de lui adjoindre un corps mécanisé supplémentaire, le 27^{ème}, sous commandement du major-général [I.E. Petrov](#). Ce corps avait été établi dans le district militaire du [Turkestan](#), et avait été transféré clandestinement vers l'Ouest avant la fin de sa mise sur pied. Après son adjonction, les effectifs de la 9^{ème} armée comptaient 20 divisions, dont six divisions de blindés. À pleine puissance, les sept corps de la 9^{ème} armée totalisaient 3341 chars. Il s'agissait peu ou prou du nombre de chars détenus par la Wehrmacht, mais les chars soviétiques étaient d'une qualité supérieure. Selon le colonel-général [P. Belov](#) (à l'époque major-général, commandant du 2nd corps de cavalerie de la 9^{ème} armée), on comptait adjoindre des chars T-34 jusqu'au sein de la cavalerie de cette armée (*VIZH*, 1959, No. 11, p. 66).

Jusqu'alors, la 9^{ème} armée n'avait été dirigée que par des officiers sans relief. Tout changea à ce moment-là. La 9^{ème} armée reçut pour commandant un colonel-général. Il s'agissait à l'époque d'un

grade exceptionnellement élevé. On ne comptait que huit colonels-généraux dans toutes les forces armées de l'Union soviétiques, et les formations de chars n'en avaient aucun, pas plus que les forces aériennes, ni le NKVD. Trente armées soviétiques étaient dirigées par des major-généraux et des lieutenants-généraux. La 9^{ème} armée constituait la seule exception. En outre, on porta à l'état-major de cette armée exceptionnelle des généraux et officiers particulièrement brillants, comme trois futurs maréchaux de l'Union soviétique, [R. Ya Malinovsky](#), [M. V. Zakharov](#) et [N. I. Krylov](#) ; [A. Poryshkin](#), un futur maréchal d'aviation trois fois héros de l'Union soviétique ; ainsi que [I. E. Petrov](#), [I. G. Pavlovsky](#) et [P. N. Lashchenko](#), tous de futurs généraux d'armée. De nombreux autres commandants talentueux et agressifs, qui s'étaient déjà distingués au combat, rallièrent cet état-major, comme le major-général d'aviation A. Osipenko, alors âgé de 28 ans. Tout porte à croire qu'une main puissante et attentive choisissait le fin du fin et les éléments les plus prometteurs pour les intégrer à cette armée inhabituelle.

Nous en arrivons à la découverte d'un point de détail significatif. La plus puissante armée du monde fut mise sur pied en Union soviétique durant la première moitié du mois de juin 1941. Elle ne fut pas créée à la frontière allemande, mais à la frontière roumaine. Après sa première disparition, la 9^{ème} armée était soudainement réapparue en juin 1940 à la frontière roumaine. À ce moment, elle était déjà dotée de ses nouvelles capacités qui faisaient d'elle une véritable armée de choc. Elle devait prochainement prendre part à la « libération » de la Bessarabie ; les sources soviétiques indiquent que « la 9^{ème} armée fut créée spécialement pour résoudre cet important problème » (*VIZH*, 1972, No. 10, p. 83).

C'est le plus agressif des commandants soviétiques, [K. K. Rokossovsky](#), qui, une fois libéré de prison, avait assuré l'entraînement de cette armée. La 9^{ème} armée fut incorporée au front Sud comme armée principale, jouant le même rôle que la 7^{ème} armée en Finlande. Le front était commandé par Joukov en personne.

À l'issue de la brève « campagne de libération, » la 9^{ème} ar-

mée disparut une fois de plus. Puis, sous couvert du communiqué TASS du 13 juin 1941, elle réapparut au même endroit. Mais il ne s'agissait plus désormais d'une simple armée choc d'invasion. Cette armée s'était transformée en super-armée de choc, et était sur la voie de devenir la plus puissante armée au monde. Il est difficile d'imaginer son dessein comme défensif, car on ne comptait que quelques troupes éparses du côté roumain de la frontière. Et même si ces troupes avaient été plus nombreuses, aucun agresseur ne se serait aventuré à lancer sa frappe principale en passant par la Roumanie, pour des raisons géographiques absolument élémentaires. Une autre « campagne de libération » menée par la 9^{ème} armée en Roumanie aurait cependant pu modifier l'ensemble de l'équilibre stratégique de l'Europe et du monde. La Roumanie constituait la source principale de pétrole pour l'Allemagne. Une frappe sur la Roumanie promettait de clouer au sol l'aviation allemande, et de paralyser tous ses chars, machines, navires, industries et systèmes de transport.

C'est pour cette raison que les commandants les plus prometteurs y furent assignés. La 9^{ème} armée apparut subitement à la frontière roumaine à la mi-juin 1941. Mais cette soudaineté ne frappa que les observateurs extérieurs : dans les faits, la 9^{ème} armée n'avait jamais quitté la zone depuis la « libération » de la Bessarabie à la mi-1940. Le simple fait était qu'on n'avait plus utilisé son nom officiel durant quelques mois, et que les ordres en provenance du quartier général du district militaire avaient été directement adressés aux corps la constituant. Le quartier général de la 9^{ème} armée et celui du district militaire d'Odessa (établi en octobre 1939) avaient simplement fusionné en une seule entité pour être ensuite tout aussi simplement de nouveau séparés le 13 juin.

L'expérience démontre que, lorsqu'une armée de choc fait apparition aux frontières d'un petit pays, un ordre de « libération » du territoire du voisin ne manque pas de suivre dans le mois qui suit. Nonobstant la manière dont les événements auraient pu se dérouler si les troupes soviétiques avaient envahi l'Allemagne (qui, accessoi-

rement, était tout aussi mal préparée à la défense que l'Union soviétique), le sort de la guerre aurait pu se décider loin des principaux champs de bataille. De toute évidence, Staline comptait là-dessus. C'est pour cette raison que la 9^{ème} armée était la plus forte. C'est pour cette raison que, dès mars 1941, à un moment où la 9^{ème} armée n'existait officiellement toujours pas, arriva sur place un jeune major-général plein d'audace du nom de [Radion Yakovlevich Malinovsky](#). C'est le même Malinovsky qui, quatre années plus tard, allait stupéfier le monde au vu de la frappe colossale qu'il porta dans les collines et les vastes steppes sauvages de Mandchourie.

En 1941, la tâche à laquelle Malinovsky et ses collègues devaient s'atteler était relativement simple. Ils n'avaient à parcourir qu'une distance de 180 km, par opposition aux 810 km de Mandchourie ; et non en ayant à traverser des collines et des étendues sauvages, mais une plaine dotée d'excellentes routes. L'attaque devait être menée non contre l'armée japonaise, mais contre son homologue roumaine, considérablement plus faible. Qui plus est, il était prévu d'accorder à la 9^{ème} armée trois fois plus de chars que ceux disponibles pour la 6^{ème} armée blindée de la garde en 1945.

Hitler empêcha tout cela de se produire. Une déclaration officielle du gouvernement allemand à destination de son homologue soviétique au moment du déclenchement de la guerre à l'Est expose les raisons de l'action menée par l'Allemagne. L'une de ces raisons était que les « troupes [soviétiques] étaient concentrées de manière injustifiable à la frontière avec la Roumanie, et cela représentait un danger mortel pour l'Allemagne. » La propagande de Goebbels n'avait rien inventé de cela. La 9^{ème} [super-]armée [de choc] avait été créée exclusivement comme armée offensive. Selon des éléments apportés par le colonel-général P. Belov, la 9^{ème} armée « considérait [habituellement] chaque problème défensif comme relevant du court terme, même après le début des opérations allemandes sur le territoire soviétique » (*VIZH*, 1959, No. 11, p. 65). Mais là résidait le défaut non seulement de la 9^{ème} armée, mais également de toutes les autres.

Le maréchal d'aviation A.I. Pokryshkin, trois fois Héros de l'Union soviétique (alors premier lieutenant et adjoint du commandant d'une escadrille de chasseurs appartenant à la 9^{ème} armée) apporte un éclairage intéressant sur l'esprit de la 9^{ème} armée. Voici la conversation qu'il tint avec un « sale bourgeois » dont la boutique avait été confisquée par ses « libérateurs. » La scène se déroule au printemps 1941, en Bessarabie « libérée » :

« Ah, Bucarest ! Vous devriez voir comme cette ville est belle. »
« Je la verrai certainement un jour, » répondis-je avec conviction.
Le commerçant ouvrit grand les yeux, en attendant que je poursuive. Il me fallut changer de sujet.

(A.I. Pokryshkin : *Nebo voiny*, Novosibirsk ZSKI, 1968, p. 10)

On est naturellement réticent à croire les explications que donna Hitler en lançant l'Opération Barbarossa pour défendre l'Allemagne d'une attaque en traître menée par les troupes soviétiques sur Bucarest et Ploesti. Mais l'autre partie dit la même chose ; même un simple lieutenant soviétique savait que son armée se retrouverait sous peu en Roumanie. Un officier soviétique n'a aucun droit de traverser les frontières en touriste. À quel titre Pokryshkin aurait-il pu se rendre à Bucarest, si ce n'est celui de « libérateur ? » Hitler fit tout son possible pour empêcher cela de se produire, mais ne parvint qu'à retarder un peu l'inévitable.



FIGURE 16.1 – En haut : le KV-1, le plus puissant des blindés de l'époque. Les blindés allemands durent dans certains cas l'atteindre trente ou quarante fois pour le mettre hors d'usage. Mais à l'instar de la majorité des véhicules armés et équipements soviétiques, ces blindés étaient alors acheminés en secret vers les frontières allemandes et furent impuissants lorsqu'ils se firent attaquer.

En bas : Staline assigna en secret des centaines de milliers de prisonniers du GOULAG aux abords des frontières allemandes. Pour quoi faire ?

Chapitre 17

Des divisions de montagne sur les steppes ukrainiennes

Les assauts aéroportés s'avéreront efficaces en zone de combat montagneuse. Les troupes, états-majors et services logistiques évoluant à l'arrière dépendant étroitement des axes routiers, il est possible de mener des raids aériens pour capturer les forces ennemies opérant sur les arrières, attaquer leurs lignes de communication et routes et s'emparer des points clés (hauteurs dominantes, ravins, cols, nœuds ferroviaires, etc.). De telles actions peuvent obtenir des résultats stratégiques majeurs. De manière générale, un largage de troupes aéroportées aura rarement lieu en dehors du cadre d'une opération offensive.
(*Voennyi Vestnik*, 1940, N°4, pp. 76-77)

Une étude des armées soviétiques relevant du premier échelon stratégique dévoile un portrait surprenant des préparations de guerre minutieuses et infatigables pratiquées par l'Union soviétique. On pourrait être surpris de découvrir que chaque armée avait sa structure propre, ses particularités et son caractère unique.

Chaque armée « de couverture » était établie en vue de gérer une tâche clairement définie dans la guerre de « libération » à venir.

Les éléments disponibles dans la littérature fournissent assez de matière à la rédaction d'une étude séparée de chacune des 30 armées soviétiques. Si on menait une étude en profondeur de la structure, de la disposition, du corps d'officiers et de la direction donnée à l'entraînement d'une seule armée soviétique prise au hasard, les tendances agressives inhérentes à toutes les préparations soviétiques apparaîtraient de manière tout à fait patente.

Faute de disposer de l'espace propice à décrire les 30 armées, je vais me permettre d'approfondir quelques éléments propres à l'une d'entre elles. Officiellement, on la désignait comme 12^{ème} armée. Elle disposait d'un corps mécanisé, de deux corps de fusiliers, et d'autres unités, pour un total de neuf divisions dont deux blindées et une motorisée. Par son effectif, sa désignation et sa composition, elle était indiscernable des autres armées d'invasion du même type. Son histoire est classique. Elle fut mise sur pied au moment de la signature du pacte Molotov-Ribbentrop. Quelques semaines plus tard, elle était constituée, et se mit à l'ouvrage : elle « libéra » la Pologne. Elle disposait alors d'un corps de chars, de deux brigades de chars détachées, de deux corps de cavalerie, et de trois divisions de fusiliers. Ce n'est pas sans raison qu'elle n'était dotée que de peu d'artillerie et d'infanterie. Il n'y avait pas lieu de percer une défense puissante. En revanche, elle disposait de nombreuses troupes mobiles. « La 12^{ème} armée... est par essence un groupe mobile de première ligne » (*SVE*, Vol. 8, p. 181).

La suite de son histoire est toute aussi classique. Elle mena à bien la campagne de « libération » en Pologne, mais après cela, pour une raison obscure, elle ne fut pas dissoute, et resta à la frontière allemande. À quelles fins ? La thèse souvent évoquée voudrait que Staline se montrât naïf et crût Hitler. Mais pourquoi, en ce cas, ne prononça-t-il pas la dissolution de ses armées, qui avaient été créées en cas de guerre ?

Par la suite, la 12^{ème} armée connut les mêmes transformations

que toutes les armées d'invasion adjacentes. Pour préserver la tranquillité d'esprit des dirigeants des pays amis limitrophes, on se mit à désigner son dispositif de frappe non plus sous le nom de corps blindé, mais de corps mécanisé. Il n'en est pas moins vrai que ce changement de nom fut suivi d'une augmentation du nombre de blindés au sein de cette armée, et non d'une diminution. On lui retira également la cavalerie. Ses capacités d'entrave des défenses ennemis furent accrues. Le nombre de divisions de fusiliers fut doublé, tout comme les forces d'artillerie de chaque division. Outre tout cela, on lui porta en renfort une brigade d'artillerie et quatre régiments d'artillerie détachés. Les moyens à sa disposition pour contrer les défenses fortifiées ennemies furent également renforcés par l'intégration d'un régiment du génie détaché.

La particularité de la 12^{ème} armée résidait dans sa composition nationale. Alors qu'il se préparait à envahir la Pologne en 1939, Staline, manifestement dans l'idée d'exploiter l'animosité existant de longue date entre Polonais et Ukrainiens, emplit d'Ukrainiens la 12^{ème} armée. L'armée était dirigée par [S. K. Timoshenko](#), et l'on trouve pléthore de commandants d'origine ukrainienne à ses côtés. L'armée ayant été créée sur le sol ukrainien, les réservistes en étaient également issus, formant ainsi une écrasante majorité au sein de la 12^{ème} armée.

Après la « libération » de la Pologne, un changement lent et quasiment imperceptible commença à se produire dans la composition nationale de la 12^{ème} armée. Dès 1940, des transformations profondes avaient eu lieu. Pour éviter de laisser trop paraître cette composition nationale inhabituelle, on nomma des Russes ethniques à des postes clés. Cependant, la majeure partie de l'armée n'était plus ni ukrainienne, ni russe. Elle était devenue caucasienne. On trouvait des Géorgiens, des Arméniens et des Azerbaïdjanais dans les autres armées, mais leur présence était particulièrement marquée au sein de la 12^{ème}. On y comptait des centaines d'officiers aux noms de famille comme Partsvaniya, Grigoryan, Kabalava, Gu-seinzade ou Sarkoshyan. Et ces officiers n'étaient pas uniquement

présents dans le commandement des compagnies et bataillons. Le général Joukov, qui dirigeait le district militaire, fit appel au colonel [I. Kh. Bagramyan](#), un autre Arménien qui figurait de longue date parmi ses amis, en lui faisant quitter son poste de conférencier et d'universitaire militaire pour endosser celui de Chef du bureau des opérations (planification de guerre), et ce non dans un obscur état-major, mais directement au sein de celui de la 12^{ème} armée. Et les colonels n'étaient pas les seuls concernés, puisque plusieurs généraux, comme Bagrat Arashunyan, chef d'état-major de l'armée, venaient eux aussi du Caucase.

Joukov rendait souvent visite à la 12^{ème} armée. Il avait ses raisons de rassembler des natifs du Caucase dans ses rangs. La 12^{ème} armée se voyait secrètement mais résolument transformée en armée de montagne. Joukov exigea personnellement de son commandement que la 12^{ème} acquît une connaissance profonde des cols des Carpates, pas uniquement sur le papier, mais issue d'expériences pratiques. En 1940, il ordonna que « des groupes spécialement renforcés, constitués de divers véhicules de combat et moyens de transport, soient envoyés franchir les cols en automne, suivant toutes les voies plus ou moins praticables, afin de s'assurer que celles-ci pussent en pratique être empruntées par des chars, des véhicules motorisés, des tracteurs, des attelages et des bêtes de somme » (Maréchal I. Kh. Bagramyan, *VIZH* 1967, N°I, p. 54).

Hitler menait la guerre en France, laissant ses arrières exposés à l'Union soviétique. Pourtant, Joukov menait des expériences de franchissement des cols de montagne. Joukov ne savait évidemment pas que les généraux allemands venaient tout récemment de réaliser des expériences identiques pour s'assurer que les troupes, chars, tracteurs d'artillerie et transports pussent traverser les Ardennes. Mais ce n'est pas des plans de défense que Joukov avait à l'esprit lorsqu'il mena ces préparations sur la 12^{ème} armée. Bagramyan, le responsable des plans de guerre, s'est souvenu que « lors de l'étude des plans opérationnels, le fait suivant m'a frappé - notre armée frontalière ne disposait ni de plan de déploiement, ni de plan de

couverture pour la frontière » (*VIZH*, 1967, N°1, p. 52).

L'expression « lors de l'étude des plans opérationnels » indique que le coffre-fort du bureau des opérations de la 12^{ème} armée n'était pas vide. Il contenait des plans. Ces plans n'existaient pas dans le seul but que l'on pût se familiariser superficiellement avec eux. Il s'agissait de documents complexes qu'il fallait étudier. Et pourtant, parmi ces plans de guerre, il n'y en avait aucun consacré à la défense.

Il existe une description intéressante des exercices pratiqués par la 12^{ème} armée, auxquels Joukov assista en personne. Les problèmes posés étaient tous de nature offensive, et les cartes représentaient un théâtre d'opérations en territoire allemand. Le jeu de guerre se déroulait contre le véritable ennemi, pas contre un ennemi fictif, en utilisant d'authentiques renseignements top secrets ; et il commençait par un franchissement à gué de la rivière [San](#) par les troupes soviétiques. Des divergences surgirent entre Joukov et [Parusinov](#), le commandant de l'armée. Elles ne portaient pas sur la question de savoir s'il fallait avancer ou stationner pour se défendre. « Nous devons nous efforcer, » insista Parusinov, « d'infliger à l'ennemi des pertes maximales dès la première frappe. » Le sage Joukov comprit que ces velléités étaient bonnes, mais qu'une frappe devait être portée, non sur un front large, mais sur un front très étroit. Telle était l'origine de la dispute.

Joukov ne s'arrêta pas à cette démolition du commandant de l'armée sur le plan de la théorie militaire : Parusinov fut peu de temps après démis du commandement de l'armée, et remplacé par le général [P. G. Ponedelin](#), un vieil ami de Joukov.

À l'issue de ce changement, les expériences visant à maîtriser le franchissement des cols de montagne furent poursuivies. Elles furent personnellement menées par Bagramyan. C'est au cours de ces expériences qu'il supervisa un « étalage évident d'ouvrages défensifs » ; en d'autres termes, la construction, au vu et au su de l'ennemi de fortifications en béton armé directement sur la rive de la rivière frontalière.

L'intérêt porté par Joukov pour les cols est très parlant. Si son objectif avait été de les rendre infranchissables pour l'ennemi, il aurait envoyé ses troupes dans les montagnes pour démolir toutes les voies de passage et édifier des fortifications en béton armé aux abords des cols, et non pas au bord de la rivière. Cette stratégie aurait été plus économique, aurait empêché l'ennemi d'observer les travaux de construction, et l'aurait rendu incapable de franchir les cols. Mais qui aurait vraiment attaqué l'Union soviétique à travers les massifs montagneux, alors qu'existaient d'immenses espaces ouverts ? Les montagnes revêtaient une importance exceptionnelle pour le commandement soviétique. L'Allemagne, de son côté, était séparée de sa principale source de pétrole par une double barrière montagneuse, en Tchécoslovaquie ainsi qu'en Roumanie. Une frappe soviétique à travers les cols de Tchécoslovaquie et de Roumanie aurait coupé net l'artère pétrolière.

Selon le maréchal Joukov, « le point faible de l'Allemagne était son approvisionnement en pétrole, mais elle y palliait dans une certaine mesure en important du pétrole depuis la Roumanie » (G.K. Joukov, *Vospominaniya i razmyshleniya*, Moscou APN, 1969, p. 224). Tout était d'une simplicité frisant le génie. C'est en suivant invariablement un simple principe que Joukov n'eut jamais à subir la moindre défaite durant toute sa vie - trouver le point faible de l'ennemi, et le frapper sans prévenir.

La raison pour laquelle Joukov ordonna ces expériences en montagne tenait au fait qu'il connaissait le point faible de l'Allemagne. Il soumit dès lors à une étude scientifique les possibilités de tous les types de troupes, et de tous les types de véhicules de combat ou de transport ayant à opérer au niveau des cols de montagne des Carpates. Des normes furent établies et vérifiées avec soin, et des directives furent rédigées pour les troupes. Le temps nécessaire à chaque type de véhicule pour franchir ces cols de montagne fut méticuleusement noté et analysé. Tous ces éléments étaient nécessaires à la planification d'opérations offensives, et particulièrement d'opérations éclairs. Tout comme la planification d'un braquage de

banque, il était essentiel de prendre en compte jusqu'au moindre détail, et de tout précalculer avec la plus grande précision. Il est à noter que tout ceci était absolument superflu pour assurer une défense. S'il avait fallu défendre les cols des Carpates face à l'ennemi, nul besoin de vitesse : il aurait suffi d'ordonner aux soldats de tenir bon et d'empêcher l'ennemi de progresser.

Les événements se succédèrent rapidement. Joukov fut promu, tout comme Bagramyan dans son sillage. Mais aucun des deux hommes n'oublia la 12^{ème} armée. Lentement et sans relâche, sa structure évoluait sur leurs ordres.

Comme nous l'avons noté plus haut, au sein de la 12^{ème} armée, comme dans toutes les armées soviétiques, on n'appelait à ce moment-là pas les choses par leur nom. Début juin 1941, quatre divisions de fusiliers (la 44^{ème}, la 58^{ème}, la 60^{ème} et la 96^{ème}) furent converties en divisions de fusiliers de montagne. En outre, la 192^{ème} division de fusiliers de montagne, récemment constituée, fut transférée en secret depuis le Turkestan et ajoutée à la 12^{ème} armée. Comment appelle-t-on un corps disposant de deux divisions, toutes deux composées de fusiliers de montagne ? Comment appelle-t-on un autre corps qui compte trois divisions sur quatre de fusiliers de montagne ? Comment appelle-t-on une armée dont deux corps sur trois sont fondamentalement des corps de fusiliers de montagne, et au sein de laquelle les divisions de fusiliers de montagne constituent une majorité solide ? Personnellement, je les appellerais des corps de fusiliers de montagne, et cette armée, une armée de montagne. Le haut commandement soviétique, cependant, avait ses raisons de ne pas le faire. On continua d'appeler ces corps, comme par le passé, 13^{ème} et 17^{ème} corps de fusiliers, et cette armée 12^{ème} armée.

Nous ne voyons ici que le résultat final de cette réorganisation ; la manière dont elle fut menée nous reste dissimulée. Nous savons seulement que les divisions de fusiliers de montagne reçurent leur nom officiel le 1^{er} juin 1941, alors que l'ordre datait du 26 avril ; et

que la transformation des divisions de fusiliers en divisions de fusiliers de montagne était en cours dès l'automne 1940, avant même le début des expériences de Bagramyan. La 12^{ème} armée, non contente de s'être transformée en armée de montagne, eut également une influence sur les armées adjacentes. La 72^{ème} division de fusiliers de montagne, commandée par le major-général [P. I. Abramidze](#), fut entraînée au sein de la 12^{ème} armée, et se trouva après cela transférée à la 26^{ème} armée voisine.

La 19^{ème} armée du lieutenant-général, qui était en cours de transfert depuis le Nord Caucase, fut alors déployée en secret derrière les 12^{ème} et 26^{ème} armées. On trouve également des divisions de fusiliers de montagne dans sa composition, telle que la 28^{ème} division commandée par le colonel K. I. Novik. C'est également à cette époque, une fois de plus sous couvert du communiqué TASS du 13 juin 1941, que commença le déploiement dans la région entre la 12^{ème} armée (de montagne) et la 9^{ème} (super-)armée (de choc) dans l'Est des Carpates, d'une armée supplémentaire, la 18^{ème}. Mais Hitler ne laissa pas ce déploiement se terminer, et nous sommes dans l'incapacité d'établir avec la moindre précision la forme que le haut commandement souhaitait lui donner. Hitler bouleversa tous les plans soviétiques, et c'est alors que commença quelque chose de tout à fait inimaginable. Néanmoins, on dispose d'une documentation suffisante pour permettre de conclure que l'idée générale était que la 18^{ème} armée devait être un duplicata parfait de la 12^{ème} armée (de montagne), sans davantage que l'original en porter le nom. Tout chercheur se penchant sur les archives des 12^{ème} et 18^{ème} armées sera frappé par la similitude absolue de leur structure. Il s'agit d'un exemple des plus improbables d'armées jumelles. Les similitudes étaient telles que c'était le même général caucasien qui dirigeait les États-majors des deux armées avec une impartialité totale. Il s'agissait du major-général (par la suite général d'armée) [V. Ya. Kolpaktchi](#).

À la veille de la guerre, une école de formation militaire en montagne fut ouverte dans le Caucase. Elle formait les meilleurs

alpinistes soviétiques à devenir instructeurs. Une fois leur formation achevée, ces instructeurs étaient envoyés à la frontière occidentale soviétique, car c'était précisément en ce lieu, et non pas dans le Caucase ou dans le Turkestan, qu'étaient concentrées, en juin 1941, de nombreuses troupes de fusiliers de montagne. Un bref article sur l'école est paru dans le journal *L'Étoile Rouge* le 1^{er} novembre 1986, sous le titre « Formés pour combattre en montagne. »

Le moment est venu de poser la question - dans *quelles* montagnes ? On ne trouve qu'une seule chaîne de montagnes, relativement peu élevées, aux frontières occidentales soviétiques. Il s'agit du massif des Carpates orientales, dont les hauteurs ressemblent davantage à des collines en pente douce qu'à des montagnes. Cela n'aurait eu aucun sens d'y établir une défense puissante en 1941, pour les raisons suivantes :

1. La région des Carpates n'aurait pas favorisé un agresseur la traversant d'Ouest en Est. L'ennemi aurait dû descendre de la montagne vers la plaine, de sorte que son ravitaillement aurait dû traverser l'ensemble des Carpates, le massif des [Tatras](#), les chaînes de basse montagne du Ruda et des Sudètes, et les Alpes. Une configuration très défavorable et hasardeuse pour un agresseur.
2. Les Carpates orientales constituent une saillie peu acérée du côté ennemi de la frontière. Si des troupes soviétiques y avaient été concentrées en grand nombre à des fins défensives, même en temps de paix, elles se seraient retrouvées encerclées par l'ennemi sur trois côtés. En utilisant les plaines plus au Sud, et surtout celles plus au Nord des Carpates orientales, l'ennemi aurait pu frapper à tout moment les troupes retranchées dans les montagnes, coupant ainsi leurs lignes d'approvisionnement.
3. En 1941, les troupes ennemies présentes dans les Carpates étaient insuffisantes pour mener une offensive, et le haut commandement soviétique en avait pleinement conscience (Voir par

exemple le lieutenant-général Bagrat Arushunyan, *VIZH* 1973, N°6, p. 61).

La conjugaison de tous ces facteurs, qui fait des Carpates orientales un terrain défavorable à toute action agressive dirigée d'Ouest en Est, les rend au contraire propices à une agression dirigée dans l'autre sens :

1. Pendant que les troupes progressent dans les montagnes, leurs lignes d'approvisionnement restent en territoire soviétique, pour la plupart en terrain plat.
2. Les Carpates orientales forment un saillant peu acéré qui s'étend loin vers l'Ouest, et coupe ainsi en deux les forces ennemies. Il s'agit d'une tête de pont naturelle qui, si des forces y sont massées en nombre, même en temps de paix, leur octroie une position de force semblable à celle d'occuper les arrières de l'ennemi. La seule chose qu'elles ont à faire est de continuer leur progression, en menaçant les arrières de l'ennemi et en le contraignant ainsi à reculer sur l'ensemble du front.
3. Seules des forces ennemies négligeables occupaient les Carpates. Le haut commandement soviétique en avait conscience, et c'est précisément pour cette raison qu'il y avait concentré deux armées.

Ces deux armées ne pouvaient pas rester sur place ; l'espace manquait. Elle n'étaient pas nécessaires, ni adaptées à la défense. Il n'existait qu'une seule manière d'utiliser ces armées en temps de guerre : les faire avancer. Deux lignes de crête partent des Carpates orientales. La première se dirige vers l'Ouest, en Tchécoslovaquie, la seconde au Sud, vers la Roumanie. Deux directions, deux armées ; la logique est implacable. Les deux directions présentaient une importance égale, car toutes deux menaient aux principaux oléoducs. Il aurait suffi qu'une seule des deux armées parvînt à accomplir sa mission pour que l'Allemagne subît un coup fatal. Et même si les

deux armées échouaient à accomplir leur mission, leurs opérations auraient réduit l'afflux des réserves allemandes vers la Roumanie.

Outre les deux frappes à lancer au-delà des montagnes sur les artères pétrolifères, il y avait également la 9^{ème} (super-)armée de choc, qui était prête à porter un coup au cœur même des champs pétrolifères. Ses opérations étaient couvertes par les deux massifs montagneux. Pour défendre la Roumanie contre la 9^{ème} armée soviétique, les troupes allemandes auraient dû s'emparer de ces massifs, chacun occupé par une armée soviétique entière.

Des désaccords peuvent exister au sujet des objectifs des divisions de fusiliers de montagne qui constituaient les 12^{ème} et 18^{ème} armées, mais ces armées se trouvaient dans les Carpates. On ne peut néanmoins que s'accorder au sujet de l'objectif d'une division similaire au sein de la 9^{ème} (super-)armée de choc. La 9^{ème} était stationnée près d'Odessa, mais sur ordre du général Joukov, qui portait la responsabilité personnelle des fronts Sud et Sud-Ouest, une division de fusiliers de montagne fut ajoutée aux effectifs de la 9^{ème} armée. Quelles sortes de montagnes trouve-t-on aux abords d'Odessa ? La 30^{ème} division Irkoutsk de fusiliers de montagne, décorée de l'Ordre de Lénine, à trois reprises de l'Ordre du Drapeau Rouge du Soviet Suprême de la RSFSR¹, n'aurait pu être utilisée conformément à sa finalité première qu'en Roumanie. Ce ne fut certainement pas par hasard que cette division, sous commandement du major-général [S.G. Galaktionov](#), se retrouva intégrée au 48^{ème} corps de fusiliers du général [P. Ya. Malinovsky](#). Pour commencer, Malinovsky était le plus agressif des commandants de corps, non seulement de la 9^{ème} armée, mais de l'ensemble du front Sud. De plus, le 48^{ème} corps de fusiliers était positionné sur le flanc droit extrême de la 9^{ème} armée. Cela n'avait aucune importance sur le territoire soviétique. Mais si la 9^{ème} armée devait recevoir l'ordre d'entrer en Roumanie, l'affrontement se produirait presque partout

1. République socialiste fédérative soviétique de Russie (en russe : Российская Советская Федеративная Социалистическая Республика), NdT

en plaine, à l'exception de son flanc droit qui se trouverait face au massif montagneux. Il était donc parfaitement raisonnable de positionner une division de fusiliers de montagne sur son flanc droit extrême.

Et ce n'était pas tout. La 21^{ème} division de Cavalerie de montagne, sous commandement du colonel Ya. K. Kuliev, fut secrètement transférée par train militaire hors du Turkestan. Mais l'attaque lancée par Hitler vint contrecarrer tous les projets, et il devint nécessaire d'engager en Biélorussie toutes les forces que l'on avait jusqu'alors destinées au Sud, y compris la 19^{ème} armée et ses divisions de fusiliers de montagne. La 21^{ème} division de cavalerie de montagne s'y retrouva également. On n'avait pas besoin d'elle sur ce terrain ; elle n'était pas apte à combattre en terrain marécageux, et elle y périt sans gloire. Mais son dessein premier n'avait jamais été d'intervenir en Biélorussie.

La concentration de deux armées soviétiques dans les Carpates orientales produisit des conséquences catastrophiques. Bien entendu, il était hors de question pour quiconque d'attaquer ces armées de manière frontale. Mais l'attaque lancée sur [Rovno](#) par le 1^{er} Groupe de blindés allemand confronta le commandement soviétique à un dilemme. Il lui fallait, de deux choses l'une : ou bien laisser les deux armées dans les Carpates, où elles allaient dépérir faute de munitions et de provisions, ou les faire reculer sur-le-champ pour les sortir de ce nid de guêpes. On opta pour la seconde option. Les deux armées de montagne, qui n'étaient guère aptes aux combats en plaine, quittèrent les montagnes en transportant leurs armements légers et toute une quantité d'équipements devenus superflus. Elles subirent immédiatement les assauts lancés par les chars de l'avant-garde allemande. Le 1^{er} Groupe de blindés n'eut aucune difficulté à mettre en déroute les armées de montagne en fuite, puis poussa vers l'avant prendre la 9^{ème} (super-)armée (de choc) à revers.

Laissons ici encore Bagramyan s'exprimer :

Ma connaissance des Carpates orientales m'amena à mieux comprendre qu'il était absolument essentiel de convertir aussi vite

que possible ces lourdes et encombrantes divisions de fusiliers, inaptes à agir dans les montagnes, en unités de fusiliers légers de montagne. Lorsque j'y repense, je me rends compte à quel point je m'étais fourvoyé à l'époque. Au début de la guerre, c'est sur des terrains de plaine que ces divisions durent mener leurs combats, et leur transformation en divisions de montagne n'eut pour effet que des les affaiblir (Maréchal Bagramyan, *VIZH*, N°1, p. 55).

Après que les troupes allemandes eurent achevé ces armées, la voie était libre vers les bases restées totalement sans défense de la Flotte soviétique, le Bassin du [Don](#), [Kharkov](#), [Zaporozhe](#) et [Dniepropetrovsk](#). Autant de régions industrielles de la première importance ; après qu'elles tombèrent entre les mains des Allemands, l'Union soviétique vit sa production de blindés réduite à 100 000 unités jusqu'à la fin de la guerre. Cette production continuait de dépasser largement son homologue allemande, mais si ces régions n'avaient pas été perdues, les productions soviétiques de blindés, d'artillerie, d'avions et de navires de guerre auraient pu être multipliées par rapport à leurs niveaux déjà records.

Lorsque les Allemands réalisèrent une percée dans le Sud de l'Ukraine, les troupes soviétiques déployées autour de Kiev se retrouvèrent en difficulté ; la voie était libre pour l'Allemagne jusqu'au Caucase — le cœur de la production pétrolière de l'Union soviétique.

La propagande communiste affirme que l'Armée Rouge ne se préparait pas à la guerre, et que tous les problèmes qu'elle connut par la suite en découlèrent. La réalité est toute autre. Reprenons les exemples de la 12^{ème} armée et de son duplicata, la 18^{ème} armée, et voyons ce qui *aurait pu* se produire si l'Union soviétique avait réellement été prise de cours par la guerre :

1. On aurait réalisé des économies colossales sur les ressources qui furent purement et simplement gaspillées à mettre sur pied deux armées de montagne et leurs nombreuses divisions détachées de fusiliers de montagne. Si une partie seulement

de ces ressources avait été consacrée à établir des divisions antichars, la guerre aurait pris une toute autre tournure.

2. Il n'y aurait pas eu deux armées stationnées dans les Carpates ; il n'aurait pas été nécessaire de les sortir en panique de ce guêpier ; et elles ne seraient pas non plus tombées sous le choc de la pointe blindée allemande pendant leur retraite.
3. Les blindés massés par les Allemands au Nord des Carpates se seraient retrouvés face à des divisions lourdes adaptées au combat en plaine et équipées de canons antichars et de nombreuses pièces d'artillerie lourde, en lieu et place des divisions légères fuyant les montagnes qu'ils rencontrèrent.
4. Si l'avant-garde des blindés allemands avait percé les défenses de ces divisions sans que celles-ci fussent en fuite, les conséquences auraient été moins catastrophiques, car l'énorme concentration de troupes massées à la frontière roumaine n'aurait pas été sur place, et la frappe allemande aurait simplement porté sur une zone vide, et non pas sur l'arrière de ces troupes.

Si l'Armée rouge ne s'était pas préparée à la guerre, tout aurait été différent. Mais elle s'y préparait, et avec de grands moyens.

Chapitre 18

L'objet du premier échelon stratégique

On doit bien comprendre qu'il est possible de mener deux voire trois opérations offensives simultanées sur des fronts différents dans un théâtre d'actions militaires, dans l'intention d'ébranler les capacités de défense de l'ennemi sur la plus large échelle possible.

Maréchal T.M. TIMOSHENKO, Commissaire du Peuple à la
Défense de l'URSS, 31 décembre 1940

Nous avons traité très brièvement de certaines des armées appartenant au premier échelon stratégique. Nous avons vu que les plus puissantes de ces armées étaient déployées à la frontière roumaine. Nous avons traité des armées de montagne destinées à couper la Roumanie — et son pétrole — de l'Allemagne. Nous avons considéré cinq corps d'attaque aéroportée et un corps spécial dédié aux opérations d'attaques amphibies. Le premier échelon stratégique de l'Armée rouge disposait en tout de seize armées et de plusieurs dizaines de corps détachés. Cela totalisait 170 divisions dans cet échelon stratégique.

Chose intéressante, les maréchaux soviétiques discutaient déjà du rôle de cet échelon *avant* la guerre. Le Maréchal A.I. Egorov considérait que la guerre à venir promettait d'impliquer des millions, voire des dizaines de millions de soldats. Mais il défendait la thèse de lancer une offensive sans attendre l'achèvement complet de la mobilisation. Il était d'avis qu'en temps de paix, il était essentiel d'entretenir dans les districts frontaliers des « groupes d'invasion, » afin que ceux-ci puissent traverser la frontière du pays dès le premier jour de la guerre, perturbant le processus de mobilisation de l'ennemi tout en préservant celui en cours en URSS (Rapport du chef d'état-major de l'Armée rouge des ouvriers et paysans au Conseil Militaire Révolutionnaire de l'URSS, le 20 avril 1932).

Le maréchal M.N. Tukhachevsky n'était pas d'accord avec lui. À ses yeux, il fallait déployer non pas des « groupes d'invasion » mais des « armées d'invasion ». Il insistait sur l'idée que

l'opportunité de traverser la frontière sur-le-champ, au moment de la déclaration de mobilisation, doit être le facteur primordial dictant la composition de l'armée d'assaut et la disposition de ses troupes... Les corps mécanisés doivent être stationnés à 50 à 70 kilomètres des frontières, afin d'être en mesure de traverser la frontière dès le premier jour de la mobilisation ((M.N. Tukhachevsky : *Izbrannye Proizvedeniya*, Moscou Voenizdat 1964, Vol. 2, p. 219).

Bien sûr, Tukhachevsky et Egorov étaient tous deux dans le faux. Il fallut les exécuter¹, et l'autoritaire, inflexible et invincible général G.K. Joukov atteignit le sommet de l'édifice militaire. Il n'était absolument pas enclin à la moindre pensée abstraite. C'était un homme pratique qui n'avait jamais perdu une bataille militaire de sa vie. Au mois d'août 1939, Joukov mena une opération éclair, dont la soudaineté et l'audace permirent d'infliger une défaite cuisante à la 6^{ème} armée japonaise. (Il allait employer de nouveau cette même méthode contre la 6^{ème} armée allemande à Stalingrad). Cette déroute écrasante des Japonais fut le prologue de la seconde guerre

1. Les deux hommes furent victimes des purges staliniennes, NdT.

mondiale. Lorsque Staline avait reçu le télégramme de Joukov du 19 août 1939 l'informant qu'il avait atteint son objectif principal, consistant à préparer une attaque sans que les Japonais n'en soupçonnassent le premier mouvement, Staline donna son accord à ce qu'une frontière commune avec l'Allemagne fût établie. C'est après cet épisode que commença la destruction des défenses de l'Ouest, et que les grandes formations de choc furent mises sur pied. De tous les districts militaires soviétiques, c'était celui de Kiev qui était le plus important et le plus puissant, et son commandement fut confié à Joukov. Ce dernier reçut alors encore une promotion qui le porta au poste de chef de l'état-major général. C'est à ce moment que l'état-major général parvint à une conclusion théorique d'une importance exceptionnelle : « *Il est nécessaire de confier les missions des armées d'invasion sur l'ensemble du premier échelon stratégique* » (VIZH 1963, N°10, p. 31). Ainsi, les seize armées du premier échelon, totalisant 170 divisions, furent désignées pour l'invasion.

Non seulement le premier échelon stratégique avait-il reçu pour tâche de mener les actions d'invasion, mais il avait dans les faits commencé à exécuter cette tâche. Sous couvert une fois de plus du communiqué TASS du 13 juin 1941, l'ensemble du premier échelon stratégique avait été redéployé aux frontières allemande et roumaine. Bien qu'à ce moment, on n'y comptât qu'environ trois millions de soldats et officiers, la puissance du premier échelon stratégique connut une croissance rapide. Le maréchal [S.K. Kurkotkin](#) s'est souvenu que « les unités militaires qui étaient parties pour les frontières du pays avant la guerre, avaient emporté avec elles les approvisionnements d'urgence d'uniformes et de chaussures » (*Tyl SVS V Velikoï Orechestvennoi Voïny*, Moscou Voenizdat 1977, p. 216). Et d'ajouter qu'il ne restait quasiment plus aucun uniforme ni chaussure dans les réserves du centre. Cela signifie que les divisions, corps et armées avaient emporté avec eux l'habillement et les chaussures destinées à des millions de réservistes. Quels calculs avaient-ils à l'esprit, si ce n'était la mobilisation immédiate de

millions d'hommes ?

Lorsqu'on parle de la puissance du premier échelon stratégique, il ne faut pas simplement se cantonner au nombre de soldats qui le composaient. Il faut aussi penser aux millions d'hommes que Hitler empêcha de mobiliser, d'équiper et de déployer à proximité de la frontière. Il n'était pas prévu que cette dynamique aussi puissante du premier échelon stratégique eût à subir un coup d'arrêt aussi près de la frontière allemande. C'est pour cette raison que les unités soviétiques du NKVD se mirent le 20 juin 1941 à couper les fils barbelés positionnés aux frontières. Mais l'armée allemande avait commencé à en faire autant de son côté la semaine précédente.

Chapitre 19

Staline au mois de mai

En matière de politique étrangère, Staline s'est assigné un objectif de la plus haute importance, qu'il espère atteindre par ses propres efforts.

Comte VON DER SCHULENBURG (dépêche secrète en date du
12 mai 1941)

Pour comprendre ce qui s'est produit en juin 1941, il nous faut inévitablement revenir au mois de mai. Il s'agit du mois le plus mystérieux de toute l'histoire soviétique. Chaque jour, chaque heure de ce mois sont emplis d'événements dont on ne peut que s'efforcer de deviner la signification. Et même les événements qui se sont produits au vu et au su du monde entier n'ont encore été véritablement compris par personne.

Le 6 mai 1941, Staline prit la tête du gouvernement soviétique. Ce changement troubla de nombreux observateurs. Nous savons par exemple grâce à des documents allemands tombés entre des mains ennemies que les dirigeants allemands ne parvinrent pas non plus à expliquer cet événement de manière satisfaisante. Pour la première fois de l'histoire soviétique, l'autorité suprême du parti et l'autorité suprême du gouvernement résidaient désormais dans les

mêmes mains. Cela ne signifiait pas que la dictature personnelle de Staline s'était trouvée renforcée d'une quelconque manière ; si les titres pompeux permettaient de mesurer la puissance, Staline aurait déjà pu s'en octroyer quelque dix années auparavant. Mais il choisit délibérément de ne pas suivre cette voie, et après avoir pris le poste de secrétaire général du Parti en 1922, il déclina tous les postes au sein de l'État ou du gouvernement.

Staline avait élevé son poste de commandement *au-dessus* du gouvernement et *au-dessus* de l'État lui-même. Il contrôlait tout, mais n'était officiellement responsable de rien.

Dès 1931, Leon Trotsky a décrit le mécanisme qui allait être utilisé pour préparer le *coup d'État* communiste en Allemagne :

Si la nouvelle politique fonctionnait, les [Manuilsky](#) et autres [Rem-mele](#) recevraient tous les éloges, mais l'initiative n'en aurait pas moins été celle de Staline. Mais en cas d'échec, Staline s'est laissé toute latitude à trouver quelqu'un à accuser. Telle était la quintessence de sa stratégie. Staline était fort en la matière (BO, N°24, p. 12).

Le *coup* n'eut pas lieu. Staline trouva sans problème ses boucs émissaires et leur infligea une punition exemplaire. Et il fit usage des mêmes méthodes pour régner sur les affaires intérieures de l'Union soviétique. La victoire du système de *kolkhozes* découlait du génie de Staline, mais les millions de victimes de ce même système périrent à cause de ses nombreux ennemis et des parasites carriéristes qui avaient déformé la ligne du Parti... Cela fit tourner la tête à certains de ces camarades au niveau régional, grisés par leurs succès. Staline n'avait pas la moindre connexion avec les grandes purges - c'était la faute de [Yezhov](#) ! Et ce ne fut pas non plus Staline qui signa le pacte avec Hitler. C'est marqué des noms de Molotov et de Ribbentrop que le pacte entra dans l'histoire. En Allemagne, la responsabilité officielle de ce pacte incombait davantage à Hitler, le chancelier, qu'à Ribbentrop, malgré l'absence du premier lors de sa signature. Staline, qui fut présent lors de la signature, n'avait été investi d'aucun pouvoir d'État, de gouvernement,

militaire ou diplomatique, si bien qu'il n'était en rien responsable de cet événement.

C'est avec les mêmes méthodes que fut signé le traité avec le Japon le 13 avril 1941. Staline était présent, mais ne portait aucune responsabilité vis-à-vis de cet événement. Lorsque Staline planta ensuite un couteau dans le dos du Japon, à un moment critique où le pays était usé par la guerre, sa conscience était sans tache ; ce n'était pas lui qui avait signé le pacte.

Mais le 6 mai 1941, Staline se mit officiellement à endosser la charge des responsabilités de l'État. Pour Staline, ce nouveau titre ne constituait pas un renforcement de son autorité, au contraire, il la limitait ; à partir de ce moment, il ne se contenta plus de prendre les décisions les plus importantes : il se mit à les assumer officiellement. Le pouvoir de Staline n'avait jusqu'alors été limité que par les frontières extérieures de l'Union soviétique, et même alors, pas toujours. Qu'est-ce qui aurait donc pu le contraindre à *volontairement* prendre sur ses épaules la lourde responsabilité de ses propres actions, s'il avait pu choisir de rester infaillible en laissant les autres commettre toutes les erreurs ?

Cet événement me rappelle la célèbre chasse à l'élan de Khrouchtchev. Alors que l'animal était encore au loin, Nikita criait sur les chasseurs et se moquait gentiment de Fidel Castro, son invité, qui avait tendance à rester bredouille. Khrouchtchev, quant à lui, ne s'impliquait pas dans la chasse, et n'avait même pas d'arme avec lui. Mais lorsque l'animal fut rabattu vers les chasseurs et qu'il fut devenu impossible de le manquer, Nikita prit un fusil. . .

En dix-sept années, Staline n'avait jamais pris entre ses mains les leviers du pouvoir sur l'État. Pourquoi fallait-il qu'il le fit à présent ? Selon les éléments apportés par [N. G. Kuznetsov](#), amiral de la Flotte soviétique, « lorsque Staline se mit à assumer la présidence du Conseil des Commissaires du Peuple, dans la pratique, le système de gouvernance ne fut en rien modifié » (*VIZH* 1965, N°9, p. 66).

Von der Schulenburg, l'ambassadeur d'Allemagne à Moscou,

rapporta à son gouvernement : « je ne connais pas un seul problème relatif à la situation intérieure de l'Union soviétique assez grave pour amener Staline à prendre cette décision. Mais je m'aventure à affirmer avec beaucoup de confiance que les raisons de la décision prise par Staline de se placer au poste le plus élevé de l'État sont à chercher du côté de la politique étrangère. » Les maréchaux soviétiques confirment que la nomination de Staline fut liée à des problèmes extérieurs (Maréchal de l'Union soviétique I. Kh. Bagramyan, *Tak nachinalas' voïna*, Voenizdat 1971, p. 62).

Alors quels étaient les problèmes extérieurs propres à contraindre Staline à prendre une telle décision ? En mai 1941, de nombreux États européens avaient été écrasés par l'Allemagne. Des problèmes de relations franco-soviétiques, par exemple, ne pouvaient purement et simplement pas exister. Le Royaume-Uni, qui avait préservé son indépendance, tendit à Staline une main amicale au travers d'une lettre envoyée par Churchill le 1^{er} juillet 1940. L'attitude de Roosevelt envers Staline était plus qu'amicale, et les technologies étasuniennes coulaient déjà comme un fleuve généreux se jetant en Union soviétique. Il n'existait que deux ennemis potentiels. Mais le Japon, qui avait reçu une démonstration de la puissance soviétique en août 1939, venait de signer un traité avec l'Union soviétique et tournait désormais les yeux dans la direction opposée. Ne restait donc plus que l'Allemagne comme raison de cette décision apparemment incompréhensible prise par Staline.

Qu'est-ce que Staline pouvait faire en lien avec l'Allemagne, en utilisant son nouveau titre officiel de chef d'État ? Il n'avait que trois options. Il aurait pu instituer une paix durable et inviolable. Il aurait pu se déclarer dirigeant officiel d'un futur conflit armé pour repousser une agression allemande. Ou il aurait pu déclarer officiellement un conflit armé de la part de l'Union soviétique dans le but de mener une guerre d'agression contre l'Allemagne.

La première option ne tient pas une seconde. La paix avec l'Allemagne avait déjà été signée de la main de Molotov. Après avoir pris la place de Molotov à la tête de l'État, Staline ne fit absolu-

ment rien pour rencontrer Hitler et entamer des négociations avec lui. Staline continua comme par le passé d'utiliser Molotov pour parler de paix. On savait que Molotov avait essayé de rencontrer les dirigeants allemands même le 21 juin, mais Staline ne mena aucune tentative de ce genre. Cela indique, quel que fût son dessein en prenant ce poste officiel, qu'il ne voulait pas mener des négociations de paix.

La propagande communiste insiste sur la deuxième option : que Staline vit venir l'attaque allemande, et décida personnellement et officiellement de se positionner à la tête de la défense du pays. Mais l'attaque allemande se révéla être une totale surprise. Le 22 juin, le chef du gouvernement fut obligé de s'adresser à la nation et de faire connaître la terrible nouvelle. Mais Staline évita de souscrire à ses obligations directes, qui furent remplies par Molotov, son adjoint. Pourquoi lui fut-il nécessaire de prendre la place de Molotov au mois de mai, pour ensuite se cacher derrière son large dos au mois de juin ?

Au soir du 22 juin, le haut commandement soviétique communiqua aux troupes une directive. C'est le maréchal G.K. Joukov qui s'exprime :

Le général N.F. Vatutin a affirmé que J.V. Staline avait approuvé le projet de directive n°3 et ordonné que ma signature y soit apposée... « Très bien, » ai-je répondu. « Apposez-y ma signature » (G.K. Joukov, *Vospominaniya i razmyshleniya*, APN 1969, p. 251).

L'histoire officielle nous enseigne que cette directive fut publiée avec les signatures du maréchal S.K. Timoshenko, commissaire à la Défense du Peuple, de G.M. Malenkov, membre du conseil du secrétaire du Comité Central du Parti Communiste d'Union soviétique, et du général Joukov, chef de l'état-major général (*History of the Second World War*, Vol. 4, p. 38). Staline contraignit donc les autres à signer l'ordre, s'évitant ainsi toute responsabilité personnelle. Alors pourquoi endossa-t-il cette responsabilité en mai ? Instruction fut donnée aux forces armées de mettre en déroute l'en-

vahisseur ennemi. Il s'agit d'un document de prime importance. Qu'est-ce que le « membre du conseil du secrétaire » avait à y voir ?

Le lendemain, la composition de la [Stavka](#), organe suprême de la gouvernance militaire de l'Union soviétique, fut annoncée. Le mot est intraduisible, mais la Stavka était composée de Staline et d'une poignée de ses collègues les plus fiables. Staline refusa catégoriquement d'en prendre la direction, et décida de participer à ce corps suprême de gouvernance militaire au titre de membre ordinaire, rien de plus. Cela créa une situation quelque peu anormale :

Conformément aux dispositions existantes, S.K. Timoshenko, Commissaire à la Défense du Peuple, n'aurait en aucun cas pu agir de manière indépendante ni émettre des décisions d'importance sans Staline. Le résultat fut un dédoublement du poste de commandant en chef. Le premier commandant en chef était Timoshenko, le commissaire du Peuple, en vertu de la loi et des statuts en vigueur. Le second était J.V. Staline, commandant en chef *de facto* (*Ibid.*)

Dans le cadre d'une guerre défensive, Staline adopta sa méthode de gouvernance éprouvée : à lui les décisions importantes, aux Molotov, Malenkov, Timoshenko et autres Joukov la responsabilité de ces décisions. Les membres du Politburo durent batailler un mois entier pour contraindre Staline à accepter le poste de Commissaire à la Défense du Peuple, et le 8 août, celui de commandant en chef suprême. Était-il judicieux, de la part de Staline, d'endosser les responsabilités au moment où il prévoyait la guerre défensive, pour ensuite faire tout son possible pour éluder ces responsabilités dès que la guerre éclata ?

Nous nous voyons bien obligés de nous en tenir à la troisième option : que Staline exploita Hitler pour écraser l'Europe, pour préparer ensuite une attaque surprise sur les arrières de l'Allemagne. Staline entendait personnellement mener la « libération » de l'Europe, en sa qualité de chef du gouvernement soviétique.

Le Parti communiste avait conditionné le peuple et l'armée soviétiques à croire que l'ordre de déclenchement de la guerre de

« libération » de l'Europe serait donné par Staline en personne. L'orthodoxie communiste affirme désormais que l'Armée rouge préparait « des contre-attaques. » Mais à l'époque, personne ne parlait de contre-attaques. Le peuple soviétique savait que la guerre commencerait sur ordre de Staline, et non par suite d'une attaque venue d'on ne sait quel ennemi :

Et lorsque le maréchal de la Révolution, le Camarade Staline, aura lancé le signal, des centaines de milliers de pilotes, de navigateurs et de parachutistes vont pleuvoir sur les têtes ennemies avec toute la force de leurs armes, les armes de la justice socialiste. Les armées de l'air soviétiques vont apporter le bonheur à l'humanité! (*Pravda*, le 18 août 1940).

Depuis son poste de secrétaire-général du Parti, Staline pouvait émettre n'importe quel ordre en sachant qu'il serait appliqué sur-le-champ et à la lettre. Mais chaque ordre donné par Staline restait officieux, et établissait de ce fait l'invulnérabilité et l'infailibilité de son auteur. Mais voici que cette situation ne lui convenait plus ; il fallait qu'il lançât un ordre, l'ordre le plus important de sa vie, en assurant *officiellement* la paternité de cet ordre.

Selon les éléments apportés par [K.K. Rokossovski](#), maréchal de l'Union soviétique (*Soldatsky dolg*, Moscou 1968, p. 11), chaque commandant soviétique disposait dans son coffre-fort d'une « enveloppe secrète des opérations spéciales. » Cette « enveloppe rouge marquée de la lettre M, » comme on la désignait, ne pouvait être ouverte que sur ordre du président du Conseil des Commissaires du Peuple (jusqu'au 5 mai 1941, c'est Vyacheslav Molotov qui occupait ce poste), ou du Commissaire de la Défense du Peuple, le maréchal de l'Union soviétique S. K. Timoshenko. Mais selon le maréchal Joukov, Timoshenko « ne pouvait prendre aucune décision majeure sans Staline ». Staline s'empara donc du poste de Molotov pour que l'Ordre Premier ne pût émaner que de lui-même, et pas de Molotov.

Chaque commandant disposait donc dans son coffre d'une enveloppe rouge, mais le 22 juin 1941, Staline n'envoya pas l'ordre d'ou-



FIGURE 19.1 – Le commissaire de la Défense du Peuple Timochenko (à gauche, en uniforme de maréchal) et son chef d'état-major général, le général de l'Armée Joukov en 1940, à la frontière allemande, menant leurs préparations finales.

verture de ces enveloppes. Rokossovski nous indique que plusieurs commandants prirent sur eux d'ouvrir malgré tout leur enveloppe. (Le 58^{ème} Article stipulait que quiconque ouvrait une enveloppe

rouge sans autorisation était passible d'être exécuté). Mais ils n'y découvrirent aucune instruction relative à la défense.

Bien sûr, nous disposions de plans et instructions détaillés sur ce que nous devrions faire le jour M... Tout était écrit minutieusement et en détail... Tous ces plans existaient. Mais malheureusement, ils restaient muets sur la manière dont nous devons réagir si l'ennemi passait soudainement à l'offensive (Major-général M. Gretsov, *VIZH 1965*, N°9, p. 84).

Ainsi, les commandants soviétiques disposaient bien de plans de guerre, mais aucun ne traitait de *guerre défensive*. Les hauts dirigeants soviétiques le savaient fort bien ; durant les premières minutes et heures du conflit, ils eurent recours à l'improvisation, composèrent de nouvelles directives pour les troupes, bien loin d'envoyer un bref message portant instruction d'ouverture des enveloppes. Dans une guerre défensive, chacune de ces enveloppes, et tout ce qui avait été « écrit minutieusement et en détail, » étaient devenus inutiles.

Et au demeurant, les premières directives envoyées par les hauts dirigeants soviétiques ne consistèrent pas à creuser des abris de défense. Ces directives n'étaient ni défensives, ni même enclines à la contre-offensive. Il s'agissait par essence de directives strictement offensives. Le mode de pensée et la planification des dirigeants soviétiques restèrent empreints de cette ligne offensive même après qu'une guerre défensive leur fut imposée. Le contenu des enveloppes rouges était par nature prédéfini. Dans une situation confuse, il fallait tempérer l'élan offensif des troupes jusqu'à ce que la situation fût devenue parfaitement claire. C'est la raison pour laquelle les premières directives furent offensives, mais avec un ton limitatif - avancez, mais pas comme on vous l'avait écrit dans les enveloppes rouges !

Staline ne voulut pas prendre de risques face à une situation obscure. C'est pour cette raison que sa signature n'apparaît pas sur les directives les plus importantes de la « Grande Guerre Patriotique » ; il s'était préparé à accomplir la tâche ô combien honorable

de lancer une mission de libération des peuples du monde, pas de mener une guerre défensive qu'on lui avait imposée.

Hitler lut les télégrammes envoyés par Schulenburg et comprit que Staline espérait « atteindre un objectif de la plus haute importance au travers de ses propres tentatives en matière de politique étrangère. » Le chancelier allemand comprit le danger qui le menaçait, et retira à Staline l'opportunité de lancer son Ordre Premier, celui qui l'avait poussé à endosser la toge du chef d'État.

Tout chef de gouvernement, lorsqu'il prend ses fonctions, annonce un programme général. Le 5 mai 1941, après avoir décidé de sa propre nomination, Staline prononça un discours au Kremlin, au cours d'une réception tenue en l'honneur de diplômés d'académies militaires. Il s'exprima pendant 40 minutes. Si l'on considère sa capacité impressionnante à conserver le silence, 40 minutes constitua une durée extrêmement longue.

Staline s'exprima sur un sujet de toute première importance. Son discours n'a *jamaïs* été publié, ce qui constitue une garantie à 1000 % de son importance. Ce discours porta sur les relations internationales et la guerre. Les publications officielles soviétiques contiennent de nombreuses références à ce discours :

J.V. Staline, le secrétaire général du Parti Communiste de l'Union soviétique (b), au cours du discours qu'il a prononcé le 5 mai 1941 lors d'une réception des diplômés des académies militaires, a nettement fait comprendre que l'armée allemande constituait l'ennemi le plus probable (*VIZH* 1978, N°4, p. 85).

L'ouvrage *Histoire de la seconde guerre mondiale* (Vol. 3, p. 439) confirme ce point. Cependant, le maréchal Joukov, qui constitue une source nettement plus fiable, relate des détails plus intéressants. Selon lui, Staline adopta sa pratique habituelle : poser des questions rhétoriques et y répondre lui-même. Il posa la question « L'armée allemande est-elle invincible ? » :

Les Allemands considèrent à tort que leur armée est parfaite et invincible... L'Allemagne ne remportera jamais la victoire en

brandissant des slogans de guerres de conquête agressive, d'assujettissement d'autres nations ou de soumission forcée d'autres États (G.K. Joukov, *Vospo-minaniya i razmyshleniya*, p. 236).

Ainsi, ce discours traitait de guerre contre l'Allemagne. Alors pourquoi resta-t-il secret ? On peut comprendre qu'il ne fût pas publiable avant la guerre, mais il est moins aisé de comprendre les raisons pour lesquelles il ne fut pas publié une fois la guerre déclenchée. Même s'il n'avait pas été possible de le publier dans son intégralité, Staline aurait pu y faire référence lors de son discours du 6 novembre 1941, par exemple : « Ne vous avais-je pas tous prévenus ! Le 5 mai, je parlais déjà de guerre contre l'Allemagne ! »

Mais Staline ne dit rien de cela, et ce silence ne peut résulter que d'une seule raison. Le 5 mai, il avait parlé d'une guerre inévitable et désigné l'Allemagne comme ennemi principal, mais n'avait pas prononcé un seul mot sur la possibilité d'une attaque allemande. S'il l'avait fait, lui-même ou ses alliés n'auraient pas manqué par la suite de le rappeler, pour confirmer son génie et sa sagacité. Mais ils n'en firent rien. Durant toute la vie de Staline, et même après sa mort, ce discours resta un secret d'État soviétique. Les ouvrages rassemblant l'œuvre de Staline contiennent non seulement ses discours, mais même les notes qu'il ajoutait en marge des livres écrits par d'autres, et pourtant ce discours de la plus haute importance ne fut jamais publié. Qui plus est, on a beaucoup œuvré pour qu'il reste à jamais oublié. Juste après la fin de la guerre, l'ouvrage de Staline *La Grande Guerre Patriotique* fut publié à des millions d'exemplaires, et traduit en de nombreuses langues. Le livre commence avec l'émission radiophonique de Staline du 3 juillet 1941. L'objectif du livre était clair. Il s'agissait de marteler dans nos têtes l'idée que Staline ne commença à évoquer la guerre germano-soviétique qu'après l'invasion de l'Union soviétique par l'Allemagne, et qu'il ne parla que de défense. En réalité, Staline a commencé à parler de la guerre avant et non après l'invasion allemande, et il n'a pas parlé de défense, mais de tout autre chose. Si le discours avait traité de défense, pourquoi l'avoir tenu secret,

surtout après l'invasion allemande ?

Nous avons vu plus haut qu'après la signature du pacte Molotov-Ribbentrop, Joukov et Meretskov, deux dirigeants militaires soviétiques de premier plan, ainsi que Lavrenty Beria, le plus éclatant chef de la police de tous les temps et de toutes les nations, avaient tout fait pour détruire tout ce qui avait trait à la défense du territoire soviétique. Après cela, Staline se mit à parler d'une guerre contre l'Allemagne. Il en parla lors d'une réunion confidentielle, mais de sorte à être entendu par tous les maréchaux, tous les généraux et tous les diplômés des académies militaires. Qu'étaient voués à faire Joukov, Meretskov et Beria au vu de cette situation ? Se mettre à poser des mines et des barbelés à la frontière et à miner les ponts ? Ma foi non, ils firent tout le contraire :

Au début du mois de mai 1941, après le discours de Staline lors de la réception des diplômés de l'académie militaire, on tira le frein encore plus fermement sur tous les travaux de construction de fortifications en cours, et de pose de mines. (I. Starinov, op. cit., p. 186)

Si nous doutons des dires du colonel Starinov, nous pouvons consulter les archives allemandes pour y trouver exactement la même chose. Les services de renseignements allemands ne parvinrent jamais à récupérer la version intégrale du discours de Staline, mais de nombreux signes directs et indirects indiquent qu'ils pensaient que le discours de Staline du 5 mai 1941 traitait d'une guerre contre l'Allemagne. Les mêmes services de renseignements allemands observèrent que les champs de mines et autres obstacles fortifiés étaient en cours de démantèlement en mai et juin 1941.

Le mois de mai 1941 marqua un virage serré pour l'ensemble de la propagande soviétique. Avant cela, la presse communiste avait glorifié la guerre et s'était réjouie de voir l'Allemagne détruire un nombre croissant de pays, de gouvernements, d'armées et de partis politiques.

Les dirigeants soviétiques se réjouissaient de « la guerre moderne dans toute sa terrible beauté ! » (*Pravda*, le 19 août 1940), et se frottaient les mains à la vue de l'Europe réduite à l'état de « rebut putride, [de] spectacle pornographique au cours duquel le chacal dévore le chacal. » (*Pravda*, le 25 décembre 1939). Un télégramme de salutation envoyé par Staline « Au Chef de l'État allemand, Herr Adolf Hitler » apparaît sur la même page. Les mots « le chacal dévore le chacal » apparaissaient juste en dessous de cet affichage d'amitié.

Et puis, subitement, tout changea. Le lendemain du discours prononcé confidentiellement par Staline, la *Pravda* adopta un ton très différent :

Le feu de la seconde guerre impérialiste déferle au-delà des frontières de notre Patrie. Tout le poids de ses incalculables infortunes repose sur les épaules des ouvriers. Les peuples ne veulent pas la guerre. Ils braquent le regard sur les pays du socialisme qui jouissent des fruits d'un labeur pacifique. Ils voient avec raison dans les forces armées de notre Patrie, l'Armée rouge et la Marine, un solide bastion pour la paix. Au vu de la complexité de la situation internationale actuelle, il faut se tenir prêt à toutes sortes de surprises... (*Pravda*, le 6 mai 1941, éditorial).

En mars 1939, Staline avait accusé le Royaume-Uni et la France de vouloir entraîner l'Europe dans la guerre, tout en restant passifs afin de pouvoir par la suite « entrer dans l'arène avec des forces intactes, dans l'« intérêt de la paix, » bien entendu, et dicter leurs conditions aux protagonistes affaiblis par la guerre. » (Staline, Communiqué, le 10 mars 1939). Mais un seul dirigeant était présent à la signature du pacte qui fut la clé de la guerre, et c'était Staline. Aucun dirigeant japonais, étasunien, britannique ou français ne prit part à la signature du pacte qui démarra la guerre. Même le chancelier allemand était absent. Mais Staline y était, et ce fut Staline qui, pour un temps, resta en dehors de la guerre.

Peu de temps après cela, le 17 septembre 1939, l'Armée rouge lança son attaque surprise sur la Pologne. Le lendemain, l'Union soviétique annonça les raisons de cette attaque à la radio :

La Pologne est devenue un tremplin parfait pour les dangers et surprises de toutes sortes qui pourraient venir menacer l'Union soviétique. . . le gouvernement soviétique ne peut plus rester indifférent à ces faits. . . au vu de ces circonstances, le gouvernement soviétique a donné pour instruction au haut commandement de l'Armée rouge d'ordonner à ses troupes de traverser la frontière et de prendre sous sa protection la vie et les propriétés des populations. . . (*Pravda*, le 18 septembre 1939).

Mais qui avait transformé la Pologne en « tremplin parfait pour les dangers de toutes sortes ? » Le cynisme et l'effronterie caractérisant Molotov et Staline ne connaissaient aucune limite. Hitler entra en Pologne « pour étendre l'espace vital (*Lebensraum*) des Allemands. » Molotov avait un dessein différent : « pour aider le peuple polonais à sortir d'un conflit dans lequel il s'était fait entraîner par des dirigeants malavisés, et leur offrir l'opportunité de mener une vie pacifique. » (*Ibid.*)

Mais jusqu'à nos jours, les communistes soviétiques n'ont pas changé d'opinion quant à la nature de ces événements. La collection officielle de documents sur l'Histoire des Troupes frontalières soviétiques (*Pogranichnye voiska SSSR 1939-41*, Moscou Nauka) a été publiée en 1970. Le document numéro 192 affirme qu'en septembre 1939, l'objectif des opérations soviétiques était d'« aider le peuple polonais à sortir de la guerre. »

L'Union soviétique a toujours aidé tout le monde avec altruisme à trouver la voie vers la paix. Molotov signa un pacte de neutralité avec le Japon le 13 avril 1941

pour nouer des relations pacifiques et amicales, et respecter mutuellement l'intégrité et l'inviolabilité de leurs territoires. . . au cas où l'une des Parties du traité deviendrait l'objet d'hostilités de la part d'une ou plusieurs tierces parties, l'autre Partie du traité restera neutre pendant toute la durée du conflit.

Quand Staline fut au bord de subir la destruction, le Japon tint parole. Mais lorsque le Japon fut à son tour au bord de subir la destruction, l'Armée rouge mena une attaque surprise écrasante contre lui. Après cela, le gouvernement soviétique expliqua que cette dé-

cision constituait le seul moyen propre à approcher de la paix, à libérer les populations de nouveaux sacrifices et souffrances, et à donner au peuple japonais l'opportunité de se préserver de dangers et destructions supplémentaires... (Déclaration du gouvernement soviétique, le 8 août 1945).

Il est à noter que la déclaration fut formellement prononcée le 8 août, alors que les troupes soviétiques menèrent leur attaque le 9 août. En pratique, il y eut un décalage horaire. L'attaque fut lancée à l'heure locale d'Extrême-Orient. L'annonce fut en réalité prononcée plusieurs heures plus tard, et horodatée à l'heure de Moscou.

En terminologie militaire, on appelle cela « préparation et lancement d'une première frappe surprise avec l'ouverture d'un nouveau front stratégique » (Général S.P. Ipanov, *Nachal'nyi Period Viony*, Moscou Voenizdat, 1974, p. 281). En langage politique, on désigne cela sous le nom d'« action juste et humaine menée par l'URSS » (Colonel A.S. Savin, *VIZH* 1985, N°8, p. 56).

Après la première frappe destructrice, P. Ya. Malinovsky, maréchal de l'Union soviétique, s'adressa à ses troupes, affirmant que

Le peuple soviétique ne peut pas vivre et travailler en paix pendant que les impérialistes japonais fourbissent leurs armes à nos frontières extrême-orientales en attendant le moment opportun d'attaquer notre Patrie (*Kommunist*, N°12, 1985, p. 85).

Malinovsky prononça ce discours le 10 août 1945, quatre jours à peine après la disparition de Hiroshima. Les « impérialistes japonais » n'avaient-ils véritablement rien d'autre à faire que patienter dans l'attente du « bon moment » ?

Les publications soviétiques modernes continuent d'insister sur l'idée que « l'Union soviétique poursuivait l'objectif de préserver les populations d'Asie, et parmi elles le peuple japonais, de sacrifices et de souffrances supplémentaires » (*VIZH* 1985, N°8).

En mai 1941, la presse soviétique commença soudainement à parler de la volonté de paix des peuples d'Europe et des regards qu'ils lançaient avec espoir en direction de l'Armée rouge. C'étaient

là les mêmes mots et la même tonalité que l'on retrouvait invariablement avant chaque « libération » communiste.

La Grande Purge de l'Union soviétique se termina à la fin 1938. Une nouvelle époque commença. On vécut des temps nouveaux, on se fixa de nouveaux objectifs et de nouveaux slogans. Ce fut en mars 1939 que Staline commença à évoquer la nécessité de nous tenir prêts à des « surprises, » non pas sur le plan intérieur, mais dans l'arène internationale. Au mois d'août 1939, Staline présenta la première surprise, le premier « événement inattendu » qui avait tenu en haleine l'ensemble du peuple soviétique, et même le monde entier — le pacte Molotov-Ribbentrop. Après cela, les troupes allemandes, rapidement suivies par leurs homologues soviétiques, envahirent la Pologne. L'explication soviétique officielle affirme que « la Pologne s'était transformée en champ où germaient divers événements inattendus. » Après que l'action désintéressée du gouvernement soviétique, de l'Armée rouge et du NKVD avait supprimé cette menace, Staline appela l'opinion à se préparer à de « nouveaux événements inattendus, » car « la situation internationale se complique de plus en plus. »

On aurait pensé au contraire que rien n'aurait pu être plus simple : la paix avait été signée avec l'Allemagne, alors en quoi la situation était-elle complexe ? Mais Staline répéta cet avertissement à l'envi : il ne fallait pas s'arrêter à l'apparente absence de complications, et il fallait être prêt à affronter des événements inattendus et des changements brusques.

C'est en mai 1941 que le slogan « Se tenir prêt à affronter des événements inattendus » résonna soudainement dans le pays comme un tocsin. Il s'afficha le 1^{er} mai en première page de la *Pravda* et fut répété mille fois par toute la presse, et par les centaines de milliers de commissaires, agents politiques et propagandistes, qui interprétaient tous le slogan de Staline à destination des masses. L'appel à « se tenir prêt à affronter des événements inat-

tendus » résonnait dans l'ordre N°191 du Commissaire à la Défense du Peuple, envoyé à « toutes les compagnies, batteries, escadrons, escadrilles aériennes et navales. »

Staline avertissait-il peut-être le pays de l'éventualité d'une attaque allemande soudaine ? Non ; l'attaque allemande constitua une surprise totale pour Staline lui-même ; et il n'aurait pu lancer d'avertissement concernant un danger qu'il n'avait pas vu venir. C'est le 22 juin 1941 que l'on cessa totalement de parler d'événements inattendus, et ce slogan disparut pour de bon. Les publications soviétiques contemporaines ne font aucune mention du slogan « se tenir prêt à affronter des événements inattendus, » en dépit du fait que celui-ci constitua l'un des éléments les plus répétés de la propagande soviétique durant la « période d'avant-guerre. »

À première vue, il apparaît surprenant que Staline lui-même ne se souvint par la suite plus de son propre slogan. Il aurait pu affirmer à un moment : « Hitler nous a attaqué par surprise — je vous avais prévenus d'être prêts à affronter les événements inattendus ! » Mais il n'en fit jamais rien. « Est-ce que vous vous souvenez de l'Ordre N° 191 ? » aurait pu rappeler le maréchal Timoshenko à l'occasion après la guerre. « Je vous avais prévenu en émettant cet ordre ! » Les historiens soviétiques et les bureaucrates du Parti auraient pu nous rappeler la sagesse du Parti sans même désigner Staline et Timoshenko. Les pages de son principal journal appelaient presque quotidiennement à se préparer à des événements inattendus. Mais ni Staline, ni Timoshenko, ni quiconque n'est jamais revenu sur ce cri d'alarme de mai et juin 1941. Pourquoi cela ? Parce que le slogan « tenez-vous prêts à affronter des événements inattendus » n'était pas associé à l'idée d'une invasion allemande, mais plutôt l'opposé. Sous ce slogan, les Tchékistes enlevaient les champs de mines des frontières, ils n'en posaient pas, en sachant fort bien qu'il s'agissait d'une préparation à l'Événement Inattendu Central du XX^{ème} siècle.

Pour se faire une idée du véritable sens de ce slogan, il est incontournable de considérer la première page de la *Pravda* du

1^{er} mai 1941. C'est cette page qui institua le ton repris par un grand chœur rassemblant de nombreuses voix, qui ne firent que répéter ce que disait la *Pravda*. Deux citations se distinguent sur la première page de ce journal. Elles sont toutes deux de Staline. La première, posée dès le début de l'éditorial, affirme que « ce qui a été accompli en URSS peut également être accompli dans d'autres pays. » La seconde est un ordre du Commissaire de la Défense du Peuple, exhortant à se tenir prêt à affronter les dangers et les « subterfuges » de la part de nos ennemis de l'étranger.

Sur cette première page, tout le reste concerne la guerre brutale faisant rage en Europe, la souffrance des ouvriers, leurs aspirations à la paix et les espoirs placés par eux dans l'Armée rouge. Les efforts soviétiques en vue de préserver la paix sont lourdement soulignés. Le Japon (dont l'heure n'avait pas encore sonné) est cité comme voisin exemplaire, avec lequel de bonnes relations avaient finalement pu être instituées ; l'Allemagne, cependant, n'est pas citée au cercle des amis proches. Comme l'ennemi est sournois et perfide, poursuit l'argumentaire, nous devons répondre à ses machinations non seulement par la défense de notre propre territoire, mais en libérant les peuples d'Europe des désastres d'une guerre sanglante.

À l'issue de cinq journées de cette campagne de presse orchestrée, Staline prit le poste de chef du gouvernement, et prononça son discours confidentiel désignant l'Allemagne comme ennemi principal. Ayant ainsi endossé sa responsabilité d'État en présageant d'« événements inattendus, » Staline fut subitement confronté à l'agression lancée par Hitler en juin. Il s'agissait d'un « événement » tellement « inattendu » qu'il contraignit Staline à tout faire pour éviter d'avoir à assumer la responsabilité de la moindre décision d'État. D'évidence, Staline avait préparé non pas une invasion allemande, mais des « événements inattendus » relevant précisément de l'opposé.

Chapitre 20

Des paroles et des actes

Les paroles ne correspondent pas toujours aux actes.
MOLOTOV (en conversation avec Hitler, le 13 novembre 1940)

Dans l'extrait le plus célèbre de son discours du 5 mai 1941, Staline affirma que « la guerre contre l'Allemagne ne commencera pas avant 1942. » Du point de vue privilégié que nous avons de nos jours, l'erreur de Staline fut évidente.

Mais ne nous hâtons pas trop de nous moquer des erreurs de Staline. Si le discours resta confidentiel, c'est sans aucun doute parce que Staline voulait en dissimuler le contenu à l'ennemi. Au Kremlin, cependant, Staline fut entendu par tous les conférenciers et diplômés de toutes les académies militaires, ainsi que par les plus hauts dirigeants politiques du pays et les plus hauts gradés de l'Armée rouge. Qui plus est, le contenu de son discours fut transmis à tous les généraux et colonels soviétiques. Le général-major B. Tramm a écrit :

À la mi-mai 1941, [P.P. Kobelev](#), major-général des forces armées, président du Conseil Central de l'OSOAVIAKHIM (Société pour la Défense de l'Union soviétique et pour le Développement de son aviation et de ses Industries Chimiques), a réuni le haut état-major du Conseil et nous a rapporté les principaux points du

discours prononcé par J.V. Staline lors de la réception gouvernementale tenue au Kremlin en honneur des diplômés des académies militaires (*VIZH* 1980, N°6, p. 52).

Malgré le caractère supposément confidentiel du discours de Staline, des milliers de personnes connurent son contenu. Ce paradoxe trouve-t-il une explication ? Ma foi, oui. Nous savons grâce aux mémoires d'I.G. Kuznetsov, Amiral de la Flotte de l'Union soviétique, qu'après la nomination de Joukov au poste de chef d'état-major général, une directive très importante fut écrite « à l'attention des officiers généraux commandant les districts militaires et les flottes, désignant l'Allemagne comme ennemi le plus probable pour la guerre à venir » (*Nakanune*, Moscou Voenizdat 1966, p. 313).

Cette directive resta dans le bâtiment de l'état-major général durant 2 mois, et le 5 mai 1941, elle fut transmise pour action aux quartiers généraux des districts militaires frontaliers. De nombreux éléments indiquent qu'elle fut reçue par ces quartiers généraux le jour même de son émission. Le maréchal Bagramyan, par exemple, en a parlé. De fait, les maréchaux soviétiques font souvent mention de cette directive top secrète, mais sans jamais la citer. En un demi-siècle, une seule phrase de ce document top secret a fuité dans la presse, et cette phrase est « être prêt, sur ordre du Haut Commandement, à porter des coups rapides dans le but d'anéantir l'ennemi, de mener des opérations de combat sur son territoire et s'emparer des positions importantes » (V.A. Anfilov, *Bessermertnyiï podvig*, Moscou Nauka 1971, p. 171).

Si cette directive avait contenu ne serait-ce qu'un seul mot traitant de défense, les maréchaux et les historiens communistes n'auraient pas manqué de le citer. Le reste du texte de la directive du 5 mai n'est cependant pas digne d'être cité. La directive doit rester top secrète même un demi-siècle après la fin de la guerre.

La censure soviétique n'a laissé filtrer qu'une seule phrase, mais celle-ci a suffi à révéler pleinement le sens de ce document soigneusement dissimulé. Au cours d'une guerre défensive, les soldats n'attendent pas les ordres. Durant des centaines d'années, le sol-

dat russe a mené ses combats contre les agresseurs sans attendre d'ordres venant du dessus. Dès lors que l'ennemi traverse la rivière qui marque la frontière, le soldat ordinaire comprend que la guerre a commencé. Les frontières de la Russie ont été traversées par de grandes armées menées par des conquérants terrifiants. À chaque fois que cela s'est produit, le soldat russe, à l'instar de celui de tout pays et de toute nation, a su depuis des temps immémoriaux que dès lors que l'ennemi a traversé la frontière, la guerre est là, et il entre en action sans attendre l'ordre de le faire. Le service de garde est conçu pour placer fréquemment le soldat dans une situation où il doit décider par lui-même du moment où il doit utiliser ses armes. Le droit et le devoir du soldat sont de tuer quiconque essaie d'atteindre la cible qu'il protège. La loi soviétique préserve spécifiquement le droit de tout soldat à utiliser ses armes de manière indépendante. Cette même loi punit sévèrement tout soldat ne faisant pas usage de ses armes dès lors que la situation l'exige.

Un soldat en poste à la frontière nationale est un soldat en position de combat. Dans une guerre défensive, il n'a besoin ni d'ordres ni de directives.

Une guerre défensive commencera le plus souvent comme suit. Un soldat qui vient de monter la garde toute la nuit dans le froid s'apprête à revêtir sa capote et à quitter son poste. Il va pour éveiller la relève du bout du pied, mais se frotte soudain les yeux — des soldats ennemis traversent la rivière. Le factionnaire ouvre immédiatement le feu, abattant les premiers soldats ennemis et donnant l'alerte à ses propres camarades. Le chef de poste se réveille, jure dans son demi-sommeil et, comprenant ce qui est en train de se produire, envoie tous ses effectifs dans les tranchées. À ce moment-là, les combats ont déjà commencé sur les milliers de kilomètres qui marquent la frontière. Le chef de section entre ensuite en scène. Il coordonne le feu de ses détachements. Les autres commandants plus gradés arrivent à leur tour. Les combats s'organisent. Un rapport est envoyé au quartier général du régiment, et de là au quartier général de la division.

C'est ainsi que commence une guerre défensive. Pourtant, la directive top secrète du 5 mai 1941 précisait que des millions de soldats de l'Armée rouge devaient entrer en guerre en réponse à un seul ordre venant du Haut Commandement soviétique. Un soldat de première ligne à moitié endormi peut distinguer l'ennemi lançant une attaque, mais comment les camarades réunis au Kremlin sauront-ils que la guerre a débuté ? À moins, peut-être, qu'ils n'en aient eux-mêmes fixé la date.

Le premier à entrer dans une guerre défensive est le simple soldat, suivi du sergent, puis du chef de section. Au cours d'une guerre offensive, tout fonctionne dans l'autre sens. Le premier à entrer en guerre est le commandant en chef, puis le chef de l'état-major général, suivi par les commandants de fronts, des marines et des armées. Le soldat ordinaire est le dernier à savoir qu'une guerre d'agression a commencé. Si des millions de soldats entrent individuellement dans une guerre défensive, ils entrent en revanche comme un seul homme dans une guerre offensive.

Les soldats de Hitler entrèrent en territoire ennemi comme un seul homme, minute par minute, heure par heure. Les soldats de Staline avaient fait la même chose en Finlande, en Mongolie et en Bessarabie. Et c'est ainsi qu'il avait été prévu qu'ils entrent en guerre contre l'Allemagne.

La directive du 5 mai fut envoyée, mais la date à laquelle la guerre devait être déclenchée était un secret bien gardé. Attendez le signal et tenez-vous prêts à tout moment, énonçait la directive aux généraux soviétiques. Après avoir envoyé cette directive, Staline s'empara immédiatement du poste de chef du gouvernement soviétique, afin d'être celui qui donnerait personnellement son ordre de mise en application.

Hitler donna à ses propres troupes l'ordre d'exécution d'une directive similaire un peu plus tôt...

Nous ne connaissons pas le contenu de la directive top secrète du 5 mai 1941, et il semble que nous ne le connaîtrons jamais. Mais une chose est claire : cette directive avait trait à une guerre

contre l'Allemagne, une guerre qui serait non pas déclenchée par une invasion allemande, mais par d'autres moyens. Si la directive avait contenu plusieurs versions alternatives, et que l'une d'elles avait couvert l'éventualité d'une guerre déclenchée par l'Allemagne, la seule chose que les dirigeants soviétiques du Kremlin auraient eue à faire le 22 juin 1941 aurait été de téléphoner aux officiers dirigeant les districts militaires frontaliers et leur dire : « Ouvrez les coffres-forts, sortez-en la directive en date du 5 mai et exécutez ses ordres. »

Si la directive du 5 mai avait contenu plusieurs alternatives, dont une défensive, on aurait pu dire aux commandants des districts militaires frontaliers : « Rayez les neuf premières versions, mais exécutez la dixième, la dernière. » *Mais la directive ne contenait aucune version défensive.*

C'est pour cette raison que la directive du 5 mai ne fut jamais appliquée. La directive soviétique perdit tout intérêt à l'instant de l'invasion allemande. Elle fut instantanément périmée, tout comme les chars rapides soviétiques furent subitement frappés d'inutilité.

Leur directive étant désormais inutile, les dirigeants soviétiques du Kremlin se virent contraints d'improviser. Timoshenko et Malenkov durent perdre du temps à rédiger une toute nouvelle directive. On perdit ensuite du temps à la chiffrer, à la transmettre, à la recevoir et à la déchiffrer. Accessoirement, la directive du 22 juin restait un document de nature agressive. Mais elle tempérerait légèrement l'impériorité offensive insufflée aux troupes soviétiques.

Il ne faut pas croire que tous les exemplaires de la directive du 5 mai restèrent sagement dans les coffres-forts dans l'attente qu'on les utilisât. La directive avait été émise pour être utilisée, et conformément à ses instructions, on regroupa des troupes à grande échelle aux frontières. Dans les régions frontalières, des centaines de kilomètres de fils de fer barbelés et des milliers de mines avaient été retirés. Des centaines de milliers de tonnes de munitions avaient

été acheminées jusqu'à la frontière et entreposées au vu et au su de tous. Des centaines de milliers de tonnes de marchandises de toutes sortes, nécessaires à mener une guerre rapide et inévitable, avaient été amenées dans les régions frontalières.

Le 15 juin 1941, le moment était arrivé pour que les commandants des armées, corps et divisions connussent les intentions des dirigeants soviétiques. Ce jour-là, les quartiers généraux des cinq districts militaires reçurent les ordres de combat qui avaient été écrits sur la base de la directive top secrète du 5 mai. Le cercle des initiés s'élargit alors à plusieurs centaines d'hommes. Les ordres transmis le 15 juin 1941 aux commandants de rang intermédiaire de l'Armée rouge demeurèrent également secrets, mais comme ils étaient nombreux, on en trouve des citations plus complètes et plus fréquentes. La phrase-clé de l'ordre publié le 15 juin 1941 par l'état-major du district militaire spécial de la Baltique à l'intention des commandants de ses armées et de ses corps est bien connue des historiens : « Nous devons nous tenir prêts à exécuter les missions de combat à tout moment. »

Revenons-en au discours confidentiel prononcé par Staline le 5 mai 1941. Au travers d'un discours *secret* prononcé face à une salle comble, Staline parla de la guerre d'agression contre l'Allemagne, qui devait commencer en 1942. Le même jour, les commandants des districts militaires reçurent une directive *top secrète* leur donnant ordre de se tenir prêt à une offensive à tout moment.

Il existe une autre coïncidence. Le 13 juin 1941, l'agence TASS diffusa un communiqué affirmant que l'Union soviétique ne comptait pas attaquer l'Allemagne. Elle ne déplaçait des troupes en direction des frontières allemandes qu'à des fins d'exercices. Pourtant, deux jours plus tard, le 15 juin, les généraux soviétiques des districts militaires frontaliers reçurent un ordre à conserver confidentiel — ils devaient se tenir prêts à tout moment à s'emparer de positions en territoire ennemi.

En mai et juin 1941, Staline savait qu'il ne serait plus possible de dissimuler les préparations réalisées par l'Union soviétique en vue

de « libérer » l'Europe. C'est la raison pour laquelle il déclara « naïvement » au monde entier, au travers de ce communiqué TASS, que l'Union soviétique ne se préparait pas à mener une attaque. Naturellement, les renseignements allemands ne crurent pas un traître mot de ce document monté de toutes pièces, et c'est bien avec ces éléments à l'esprit que Staline informa « confidentiellement » ses milliers d'officiers, et dans le même temps les renseignements allemands, que l'Union soviétique allait attaquer l'Allemagne en 1942.

En dépit de l'impossibilité pour Staline de continuer à dissimuler ses intentions, il *restait* possible d'en dissimuler la date. Et c'est pour cela que Staline, selon ses calculs, prononça son discours « confidentiel. » Si Hitler ne croyait pas aux affirmations prononcées par Staline au vu et au su de tous, peut-être mordrait-il à l'hameçon de ses déclarations « secrètes. » Hitler eut la lucidité de n'en croire aucune.

Chapitre 21

Une vie paisible avec des dents acérées

L'ennemi doit être pris par surprise, et l'instant choisi où ses troupes seront dispersées.
STALINE (Vol. 6, p. 158)

Le 8 mai 1941, deux jours après le discours « confidentiel » prononcé par Staline, l'agence TASS opposa un démenti vigoureux à un rapport faisant état de mouvements massifs de troupes soviétiques, diffusé par une agence de presse japonaise :

La presse japonaise publie des rapports émis par l'agence [Domei Tsusin](#), selon lesquels l'Union soviétique concentrerait d'importantes forces militaires sur ses frontières occidentales... En lien avec ces mouvements, le trafic de passagers sur la voie ferrée du transsibérien a été arrêté, afin que les troupes d'Extrême-Orient puissent être transférées principalement aux frontières Ouest du pays. D'importantes forces militaires y sont également transférées depuis l'Asie centrale... Une mission militaire dirigée par Kuznetsov a quitté Moscou à destination de Téhéran. L'objet de cette mission, indique l'agence, est relié à la dotation d'aérodromes du centre et de l'Ouest de l'Iran à l'Union soviétique.

TASS est autorisée à affirmer que ce rapport douteux et agressif émis par Domei Tsusin, emprunté à un correspondant anonyme d'[United Press](#), a été produit par l'imagination débridée de ses auteurs. . . Il n'existe aucune « concentration de puissantes forces militaires sur les frontières occidentales de l'URSS, et rien de tel n'est envisagé. Le rapport de Domei Tsusin contenait une graine de vérité, à laquelle une forme très fallacieuse a été imprimée : une division est en cours de transfert depuis la région d'Irkoutsk vers celle de Novosibirsk, en raison du fait que le casernement y est plus aisé. Tout le reste du contenu du rapport émis par Domei Tsusin relève de la pure invention. »

Les journaux japonais diffusaient des nouvelles parfaitement exactes, en provenance de leurs sources étasuniennes. Trois mois plus tard, des troupes soviétiques furent dépêchées en Iran et y construisirent non seulement des terrains d'aviation, mais également de nombreuses autres installations. L'allusion de Domei Tsusin à « [des] concentrations de troupes sur une échelle exceptionnellement large » se révéla exacte : outre d'autres unités, Staline avait concentré 20 corps mécanisés et cinq corps d'assaut aéroportés aux frontières avec l'Allemagne.

TASS faisait mention d'une division de fusiliers envoyée « d'Irkoutsk à Novosibirsk. » Auditionnons d'autres témoins. Le lieutenant-général [G. Shelakhov](#) était à l'époque général-major, et chef d'état-major de la 1^{ère} armée du Drapeau Rouge sur le front Est. « Selon une directive émise par le Commissariat à la Défense du Peuple du 16 avril 1941, » écrit-il, « les quartiers généraux du 18^{ème} et du 3^{ème} corps de fusiliers, des 2^{ème} et 66^{ème} divisions de fusiliers, des 211^{ème} et 212^{ème} brigades d'assaut aéroportées ainsi que plusieurs unités spéciales ont été déplacés du complément du front d'Extrême-Orient vers l'Ouest du pays » (*VIZH*, 1969, N°3, p. 56).

Le transfert de brigades aéroportées d'assaut en vue de renforcer les cinq brigades déjà stationnées dans les régions occidentales du pays prouve qu'une opération offensive à une échelle massive était en cours de préparation. La « réfutation » bancale de TASS empreint l'opération de secret, dans le but de prendre l'ennemi par

surprise.

La 212^{ème} brigade aéroportée d'assaut était la préférée du maréchal Joukov. En août 1939, elle était engagée aux côtés du bataillon OSNAZ du NKVD dans la réserve personnelle de Joukov ; lorsqu'il déclencha son attaque surprise écrasante contre les Japonais, la brigade fut utilisée comme infanterie de pointe dans la frappe qui fut lancée contre l'arrière de la 6^{ème} armée japonaise.

Joukov transféra ensuite en secret cette brigade, la meilleure de toute l'Armée rouge, depuis l'Extrême-Orient jusqu'à la frontière roumaine, où elle fut ralliée au 3^{ème} corps aéroporté d'assaut. Hitler ne permit pas que fût utilisée cette brigade — ni aucune des troupes massivement concentrées à la frontière occidentale — comme l'avaient escompté les autorités soviétiques. L'Opération Barbarossa contraignit l'Union soviétique à adopter une posture défensive, et le 3^{ème} corps aéroporté d'assaut devint superflu. Il fut ensuite re-créé au sein de la 87^{ème} division de fusiliers (qui devint par la suite la 13^{ème} division de Gardes), et se distingua dans les combats défensifs.

De nombreuses sources permettent de suivre les mouvements secrets de ces troupes depuis l'Extrême-Orient. Les maréchaux Joukov et I. Kh. Bagramyan confirment que le 31^{ème} corps de fusiliers était arrivé dans le district militaire spécial de Kiev le 25 mai 1941. Cela signifie que lorsque le « démenti » de TASS fut publié, le 31^{ème} corps de fusiliers se trouvait quelque part sur la ligne du Transsibérien. Le colonel-général [I. Lyudnikov](#) affirme qu'après avoir constitué, mobilisé et pris le commandement de la 200^{ème} division de fusiliers, il reçut pour ordre de rallier le complément du 31^{ème} corps de fusiliers. Puis, comme ses nombreux frères d'armes, ce corps fut secrètement déplacé en secret jusqu'à la frontière allemande. Mais Hitler ne permit pas au 31^{ème} corps d'achever le périple qu'il avait entrepris.

Chacun peut reconstituer les itinéraires suivis par les autres corps, divisions et brigades lors de leur transfert secret depuis l'Extrême-Orient en consultant les nombreux témoignages publiés

par les maréchaux et généraux soviétiques ; aux éléments laissés par les soldats soviétiques qui furent transférés depuis ces régions et qui, stationnés aux frontières allemandes ou roumaines le 22 juin ¹, furent capturés et devinrent prisonniers de guerre ; aux rapports de renseignements allemands, et à de nombreuses autres sources.

Le démenti de TASS faisait mention d'une division de fusiliers transférée d'Irkoutsk à Novosibirsk en raison de meilleures conditions de casernement. J'ai cherché durant des années, mais en vain, la moindre trace de cette mystérieuse division. Je n'en ai trouvé aucune ; mais ce faisant, j'ai exhumé une quantité d'informations concernant d'autres divisions ; à Irkoutsk et Novosibirsk, à [Chita](#) et [Ulan Ude](#), à [Blagoveshchensk](#) et [Spassk](#), à [Iman](#) et [Barabash](#), à [Khabarovsk](#) et Voroshilov. Toutes furent embarquées dans des trains, non pas pour être simplement déchargées dans une ville voisine à quelques centaines de kilomètres, mais pour être débarquées aux frontières occidentales. Un récit officiel, publié à Irkoutsk, (*Zabaiikal'sky voennyi okrug*, Irkoutsk 1972), fait mention de nombreuses divisions embarquées dans des trains, toutes à destination des frontières occidentales. La 57^{ème} division blindée, commandée par le colonel [V.A. Mishulin](#), fut secrètement embarquée dans des trains au mois d'avril. Mishulin n'avait aucune idée des objectifs qui lui seraient assignés. Depuis Irkoutsk, la division fut convoyée jusqu'au district militaire spécial de Kiev, et reçut pour ordre de se positionner près de [Shepetovka](#).

Dans le même temps, le flot de troupes empruntant la ligne du Transsibérien (et toutes les lignes principales) allait croissant. Nous savons que des corps en provenance d'Extrême-Orient commencèrent à débarquer en Ukraine le 25 mai 1941 : le 31^{ème} corps de fusiliers, par exemple, débarqua près de [Zhitomir](#). Le lendemain, le commandant du district militaire de l'Oural reçut l'ordre de se

1. La version anglaise du livre fait mention du 22 juillet, le traducteur pense qu'il s'agit d'une erreur, l'opération Barbarossa ayant été déclenchée le 22 juin, NdT.

préparer à transférer deux divisions de fusiliers vers la Baltique (Général-major A. Grylev et Professeur V. Khvostov, *Kommunist*, 1968, N°12, p.67). Ce même jour, le district militaire transbaïkalien et le front d'Extrême-Orient reçurent ordre de se préparer à envoyer neuf divisions supplémentaires, dont trois divisions blindées, à destination de la région occidentale du pays (*Ibid*). La 16^{ème} armée était déjà à bord du Transsibérien ; les 22^{ème} et 24^{ème} armées s'en approchaient.

Cependant, le plus gros mensonge du « démenti » de TASS ne concernait pas les « conditions de casernement », mais la concentration des troupes à la frontière occidentale. Il énonçait qu'« il n'y a aucune concentration », et qu'« aucune concentration n'est prévue. » C'était le point capital. Pour commencer, cette concentration existait bel et bien, et l'invasion allemande confirma qu'elle dépassait même les prévisions les plus audacieuses. Par ailleurs, alors même que toutes ces brigades, divisions et tous ces corps étaient en cours de transfert, des plans étaient dressés pour mener une opération ferroviaire encore plus vaste et véritablement sans précédent, à savoir le transfert par voie ferrée du deuxième échelon stratégique de l'Armée rouge. La directive ordonnant aux commandants des troupes d'entamer ce transfert fut émise le 13 mai. Le « démenti » de TASS fut publié alors même qu'on s'employait à la mettre en œuvre.

Le général-major A. A. Lobachev, alors membre du Conseil militaire de la 16^{ème} armée, a rapporté les événements du 26 mai 1941 :

Le chef d'état-major rapporta qu'un important message chiffré concernant la 16^{ème} armée était arrivé depuis Moscou. . . cet ordre exigeait que la 16^{ème} armée fût redéployée vers une nouvelle zone. M.F. Lukin dut en référer immédiatement à l'état-major général pour obtenir des instructions, et le colonel M.A. Shalin et moi-même dûmes organiser l'envoi des trains militaires.

« À quelle destination ? » demandai-je à Kurochkin.

« Vers l'Ouest. »

Nous tîmes conseil et décidâmes d'envoyer d'abord les équipages

des chars, puis la 152^{ème} division et les autres unités, et enfin le quartier-général de l'armée et les unités qui lui étaient rattachées. « Envoyez les trains de nuit. Personne ne doit savoir que l'armée s'en va, » avertit le commandant.

Lorsque les trains embarquant les chars furent partis, Kurochkin et Zimin arrivèrent, rassemblèrent le personnel commandant le 5^{ème} corps, et exprimèrent au général Alekseenko et à tous les commandants le vœu de conserver les traditions du transbaïkal... Les hommes écoutèrent ces adieux chaleureux, et chacun pensa non pas tant à l'entraînement militaire, mais plutôt au fait que le sujet pourrait rapidement porter sur une action militaire (Général A. A. Lobachev, *Tmduymi Dorogami*, Moscou Voenizdat 1960, p. 123).

Le général Lobachev allait par la suite faire état de choses surprenantes. Le général Lukin, commandant la 16^{ème} armée, Lobachev lui-même et le colonel M.A. Shalin, chef d'état-major de la 16^{ème} armée et futur directeur du GRU, savaient tous que l'on procédait au transfert de la 16^{ème} armée vers l'Ouest, mais ils ignoraient sa destination exacte. Tous les autres généraux de la 16^{ème} armée furent informés « secrètement » que la destination de l'armée se trouvait à la frontière iranienne. On fit savoir aux officiers d'état-major de moindre rang que le déplacement avait pour objet de mener des exercices d'entraînement, et les épouses des officiers furent informées que l'armée partait en camp.

Dans le cadre d'une guerre défensive, il n'est nul besoin de tromper ses propres généraux de la sorte. L'armée allemande connut dans le même temps les mêmes manipulations, lorsque des désinformations furent propagées au sujet de l'opération [Lion de Mer](#). Lorsqu'on raconte des mensonges délibérés aux troupes concernant les lieux de leurs opérations à venir, nous pouvons être certains qu'une attaque surprise est en préparation. Pour tenir dans le brouillard ce que l'ennemi en sait, il est nécessaire de laisser ses propres troupes dans le même brouillard. Les agresseurs ont procédé ainsi de tout temps : Hitler le faisait, et Staline également.

Il est intéressant qu'en avril 1941, chacun comprenait largement que la 16^{ème} armée partait en guerre :

« Est-ce que tu pars te battre ? » l'épouse de Lobachev lui posa la question de but en blanc.

« D'où tiens-tu cela ? »

« Arrête ton char ! Je lis les journaux, moi ! »

(*Ibid*)

Ce fut un moment d'une psychologie intensément intéressante. J'ai interrogé des centaines de personnes appartenant à cette génération, et ils avaient tous le pressentiment de l'arrivée d'une guerre. J'en ai été stupéfait, et je leur ai demandé d'où provenait ce pressentiment. Ils m'ont tous répondu qu'il venait des journaux.

Nous autres contemporains peinons à trouver des preuves directes d'une guerre imminente et inévitable en parcourant les pages jaunissantes des journaux de l'époque. Mais les membres de cette génération avaient compris, en lisant entre les lignes, que la guerre approchait inévitablement. Ces gens vivant en Sibérie n'auraient eu aucun moyen de connaître les préparations réalisées par Hitler ; leur sentiment d'inévitabilité de la guerre devait donc être fondé sur les préparations menées par les Soviétiques.

Le général Lobachev fait état du degré incroyable de secret qui enveloppa le transfert de l'armée : les trains militaires ne roulaient que de nuit ; des trains qui ne s'arrêtaient ni aux gares d'importance, ni même aux gares de taille moyenne ; le transfert du quartier général de la 16^{ème} armée dans des wagons de marchandises aux portes et fenêtres totalement occultées ; les petites gares où s'arrêtaient les trains, où nul n'était autorisé à sortir des wagons. À l'époque, un train de voyageurs mettaient plus de onze jours et onze nuits à parcourir la voie transsibérienne, et les trains de marchandises roulaient plus lentement que cela. On peut transporter hommes et officiers dans des wagons totalement occultés. Mais ici on parle même du quartier général de l'armée. Un tel degré de secret est inhabituel, même selon les normes soviétiques. En 1945, un flot de troupes allait emprunter la voie du Transsibérien dans le sens opposé pour participer à l'attaque surprise contre les troupes japonaises déployées en Mandchourie et en Chine. Pour dissimu-

ler l'importance du convoi, tous les généraux voyagèrent habillés en uniformes d'officiers, arborant moins d'étoiles sur leurs pattes d'épaule que ce que leur rang aurait permis, mais malgré tout, ils voyagèrent en wagons de voyageurs. Pourtant, en 1941, les généraux avaient voyagé en wagon de marchandises. Pourquoi ?

Chapitre 22

Le communiqué TASS

*Staline figurait parmi ces personnages dont les intentions
n'étaient jamais ouvertement déclarées.*

ROBERT CONQUEST (*The Great Terror*, Londres, 1968)

Le 13 juin 1941, la radio moscovite diffusa un communiqué inhabituel et troublant émis par TASS. Ce communiqué affirmait qu'« à l'instar de l'Union soviétique, l'Allemagne observe tout aussi scrupuleusement les conditions du pacte de non-agression germano-soviétique... » et que « ces rumeurs [d'attaque allemande contre l'Union soviétique] constituent une propagande maladroitement élaborée par des forces hostiles à l'Union soviétique et à l'Allemagne, et qui sont intéressées par une nouvelle extension et un nouveau développement de la guerre... » Ce communiqué fut publié par les journaux soviétiques le lendemain. Pourtant, dans la semaine qui suivit, l'Allemagne attaquait l'Union soviétique.

Chacun savait qui avait écrit le communiqué TASS. Généraux servant au sein des divers quartiers généraux soviétiques, prisonniers du GOULAG et experts occidentaux reconnurent le style caractéristique de Staline. Bien que Staline pratiquât une purge de TASS après la guerre, aucun dirigeant à la tête de cette institu-

tion ne fut jamais accusé d'avoir diffusé des rapports ayant pu être considérés comme « manifestement dommageables. » Staline aurait également pu accuser les membres du Politburo d'avoir diffusé le communiqué TASS, mais il n'en fit rien non plus ; il en endossa l'entière responsabilité.

On a fait couler beaucoup d'encre concernant ce communiqué TASS, aussi bien dans la presse étrangère que dans la presse soviétique. Tous ceux qui ont traité du sujet ont ri de la naïveté touchante manifestée par Staline. Mais ce communiqué TASS est moins amusant que mystérieux et incompréhensible. Une seule chose est claire : l'identité de son auteur. En dehors de cela, il reste tout à fait énigmatique.

Le communiqué TASS semble contredire tout ce que l'on sait du caractère de Staline. [Boris Bazhanov](#), qui était le secrétaire personnel de Staline et le connaissait mieux que personne, le décrit comme « secret et rusé à l'extrême... Il possédait le don du silence au plus haut degré, et était unique en son genre dans un pays où chacun parle trop. »

De nombreux auteurs ont attesté du caractère taciturne de Staline : « C'était un ennemi inconciliable de l'inflation verbale et du bavardage, » écrit [Abdurachman Avtokhranov](#). « Ne pas dire ce qu'on pense, et ne pas penser ce qu'on dit, voilà qui aurait pu être la devise de sa vie. » [Robert Conquest](#), un éminent chercheur sur la période stalinienne, observe que « nous devons encore tâtonner dans les ténèbres du sens du secret exceptionnel de Staline, » et que « Staline ne disait jamais ce qu'il avait à l'esprit, même lorsqu'il s'exprimait sur ses objectifs politiques » (*The Great Terror*).

La capacité à conserver le silence, selon la formule juste de Dale Carnegie, constitue le talent le plus rare chez l'être humain. De ce point de vue, Staline était un génie. Et cela ne constituait pas uniquement un trait de caractère très marqué ; cela se transformait en arme redoutable dans les conflits. Il berçait ses ennemis par son silence, si bien que la soudaineté de ses coups les rendait irrésistibles. Pourquoi, dès lors, Staline rendit-il soudainement publics ses pen-

sées au sujet des relations avec l'Allemagne lors d'une émission de radio moscovite ? Où étaient passés son caractère secret et sa ruse à ce moment-là ? Si Staline avait eu une idée du déroulement futur des événements, pourquoi ne la discuta-t-il pas dans le cercle fermé de ses compagnons d'armes ? Qui transmet d'importants messages à son armée par le biais de la radio de sa capitale et des principaux journaux ? L'armée, la marine, la police secrète, les camps de concentration, les industries, les transports, l'agriculture, et l'ensemble de la population de l'Union soviétique faisaient partie du système étatique. Tous étaient subordonnés, non pas aux articles parus dans les journaux, mais à leurs supérieurs, qui recevaient de leur côté des ordres au travers de canaux spéciaux, souvent secrets, de la part de leurs propres supérieurs. L'empire de Staline était centralisé comme nul autre, et surtout à l'issue de la Grande Purge, le mécanisme du gouvernement étatique était structuré de sorte que tout ordre fût immédiatement transmis du plus haut échelon jusqu'aux fonctionnaires les plus subalternes, qui l'appliquaient rigoureusement. Les opérations à grande échelle de 1939 impliquant l'arrestation et l'élimination des soutiens de [Yezhov](#), et le remplacement de fait de l'ensemble de la direction de la police secrète, furent menées avec célérité et efficacité, de telle sorte que personne ne pût depuis l'extérieur décoder le signal de lancement des opérations, ni même ne sût quand Staline lança le signal de leur exécution.

Si Staline, en juin 1941, avait eu des idées à faire appliquer sans délai par des millions de fonctionnaires, pourquoi n'utilisa-t-il pas cette machine gouvernementale bien huilée, qui aurait transmis tout ordre sur-le-champ et fidèlement ? S'il avait des informations sérieuses à faire connaître, celles-ci pouvaient être dupliquées sur des canaux secrets. Le communiqué TASS, selon [A.M. Vasilevsky](#), maréchal de l'Union soviétique, « ne fut suivi d'aucune instruction supplémentaire concernant les forces armées, ni par une modification des décisions prises par le passé » (A.M. Vasilevsky : *Delo Vsei Zhizni*, Moscou IPL 1973, p. 120). Le maréchal poursuit en affirmant que les actions menées par l'état-major général du Com-

missariat de la Défense du Peuple ne furent en rien modifiées par l'annonce de Staline. En effet, « il était essentiel que rien ne changeât. »

Aucune confirmation du communiqué TASS ne fut envoyée sur les canaux militaires confidentiels de communication. Au contraire, on dispose de documents montrant qu'au moment de la diffusion du communiqué TASS, un ordre fut envoyé aux troupes des districts militaires, y compris le district militaire spécial de la Baltique, qui était sur le fond et sur la lettre directement contraire au contenu du communiqué TASS (Archive MO URSS, Archive 344, schedule 2459, élément 2 , p. 31). Les éléments publiés dans les journaux militaires, en particulier ceux qui étaient inaccessibles aux personnes extérieures, étaient également en conflit direct avec le contenu du communiqué TASS (Voir par exemple *Osazhdennaya Odessa*, vice-amiral I. I. Azarov, Moscou Voenizdat).

Le communiqué TASS, outre le fait qu'il ne correspondait pas au caractère de Staline, était totalement décalé vis-à-vis de l'idée centrale de la mythologie communiste. Durant toute sa vie, tout tyran communiste, et Staline en particulier, répète à l'envi une phrase simple et éminemment compréhensible : « L'ennemi nous regarde. » Cette phrase magique explique l'absence de viande dans les magasins, les « campagnes de libération, » la censure, la torture, les purges massives et la fermeture des frontières. Des phrases comme « l'ennemi veille » ou « nous sommes entourés d'ennemis » ne relèvent pas uniquement de l'idéologie ; elles constituent les armes les plus efficaces dont dispose le Parti. Cette arme a détruit toute forme d'opposition. Pourtant, voici qu'une fois, la seule fois de toute l'histoire des régimes communistes, le dirigeant du plus puissant de tous ces régimes affirma à la face du monde que la menace d'agression n'existait pas.

Le 13 juin 1941 fut l'une des dates les plus importantes de l'histoire soviétique. Ce jour reste nettement plus important que le 22

juin 1941, et les généraux, amiraux et maréchaux soviétiques décrivent cette date dans leurs mémoires avec moult détails. « Le 13 juin 1941, » écrit le lieutenant-général N. I. Biryukov, à l'époque général-major commandant la 186^{ème} division de fusiliers qui appartenait au 62^{ème} corps de fusiliers positionné dans le district militaire de l'Oural, « l'état-major du district militaire nous a envoyé une directive d'importance particulière, ordonnant à la division de partir à destination d'un "nouveau camp." On ne m'a même pas communiqué, à moi qui suis le commandant de la division, l'emplacement du nouveau cantonnement. Je n'ai appris que lors d'un voyage à Moscou que notre division allait être concentrée dans les bois à l'Ouest d'[Idritsa](#) » (*VIZH* 1962, N°4, p. 80).

En temps de paix, une division détient des documents classifiés secrets, et parfois top-secrets. Elle ne peut cependant recevoir de documents classés « d'importance particulière » qu'en temps de guerre, et seulement en des circonstances exceptionnelles exigeant la planification d'opérations d'une importance extrême. De nombreuses divisions soviétiques ont traversé toute la guerre sans jamais avoir détenu le moindre document classifié avec ce grade ultime de confidentialité. Le fait que Biryukov ait choisi de mettre les mots « nouveau camp » entre guillemets est également significatif.

La 186^{ème} division ne fut pas la seule du district militaire de l'Oural à avoir reçu cet ordre : *toutes* les divisions du district le reçurent. L'histoire officielle du district (*Krasnoznamennyi Ural'sky*, Moscou Voenizdat 1983, p. 104) relate « le début de l'embarquement de la 112^{ème} division de fusiliers. Le train militaire quitta la petite gare au matin du 13 juin... D'autres trains militaires suivirent. Puis commença le chargement des unités des 98^{ème}, 153^{ème} et 186^{ème} divisions de fusiliers. » Les 170^{ème} et 174^{ème} divisions de fusiliers, ainsi que l'artillerie, les sapeurs, la défense anti-aérienne et d'autres unités furent apprêtés à partir. Les états-majors des deux corps furent mis sur pied pour encadrer les divisions de l'Oural. Ces états-majors furent alors placés sous commandement de l'état-major de la nouvelle 22^{ème} armée, dont le commandant était

le lieutenant-général [F. A. Ershakov](#). Sous couvert du lénifiant communiqué TASS, cette masse considérable d'état-majors et de troupes se déplaça en secret vers les forêts de Biélorussie.

La 22^{ème} armée n'était pas la seule à se déplacer. « Juste avant le déclenchement de la guerre, des forces supplémentaires furent assemblées et postées dans les districts frontaliers dans le plus grand secret. Cinq armées furent déplacées du cœur du pays vers l'Ouest » (général S.M. Shtemenko, *General'nyi shtab v Gody Voiny*, Moscou Voenizdat, 1968, p. 26).

Le général S.P. Ivanov ajoute que « pendant le déroulement de ces déplacements, trois armées supplémentaires furent préparées à un redéploiement » (*Nachal'nyi Period Voiny*, Moscou Voenizdat 1974, p. 211).

La question se pose désormais de savoir pourquoi les huit armées ne se déplacèrent pas en même temps. La réponse est simple. Le transfert secret à grande échelle de troupes soviétiques vers l'Ouest eut lieu en mars, avril et mai. L'ensemble du système ferroviaire du pays fut impliqué dans cette vaste opération secrète. On parvint à la réaliser dans les temps, mais il fallait renvoyer des dizaines de milliers de wagons sur des milliers de kilomètres de voies ferrées. Le 13 juin, par conséquent, lorsque commença un nouveau transfert secret à grande échelle de troupes, les armées furent confrontées à un manque de disponibilité de wagons.

Il est quasiment impossible de préciser l'échelle de ces mouvements de troupes, car on ne dispose pas de nombres exacts. Mais on peut se faire une idée de la taille de l'opération sur la base de récits qui ont été publiés :

En mai et début juin, le système de transports de l'URSS dût déplacer quelque 800 000 réservistes. . . ces mouvements durent se dérouler en secret (I.V. Kovalev, ancien Commissaire du Contrôle étatique du Peuple, *Transport v Velikoi Otechestvennoi Voine*, Moscou Nauka 1981, p. 41).

En mai. . . un corps aéroporté d'attaque fut concentré aux abords de Zhitomir et dans les forêts de sa région Sud-Ouest (colonel-général I.I. Lyudnikov, *VIZH* 1961, N°9, p. 66).

Le maréchal Bagramyan, basé à l'époque dans le district militaire spécial de Kiev, a par la suite relaté que

L'état-major du 3^{ème} corps de fusiliers en provenance d'Extrême-Orient devait arriver le 25 mai pour renforcer les effectifs sur place... durant la deuxième moitié du mois de mai, l'état-major général nous envoya une directive nous ordonnant d'accueillir l'état-major du 34^{ème} corps de fusiliers, quatre divisions d'un effectif de 12 000 hommes chacune, et une division de fusiliers de montagne, venant toutes du district militaire du Nord-Caucase... C'est quasiment une armée toute entière qu'il fallut caserner en un temps très court... À la fin mai, les arrivées de trains militaires se mirent à se succéder dans le district. La branche des opérations se transforma en une sorte de bureau des mouvements, où convergeaient toutes les informations concernant les troupes arrivantes (*VIHZ* 1967, N°1, p. 62).

La situation était très semblable le 13 juin, lorsque débuta un nouveau regroupement secret de troupes. Celles-ci devaient constituer le deuxième échelon stratégique de l'Armée rouge. Je dispose désormais d'informations concernant 77 divisions et un très grand nombre de régiments et de bataillons qui avaient commencé à se déplacer en secret vers l'Ouest sous couvert du communiqué TASS.

Le lieutenant-général d'artillerie G.D. Plaskov, qui était à l'époque colonel, a livré un témoignage saisissant des événements de cette journée : « La 53^{ème} division, dont j'étais officier d'artillerie, fut déployée sur la Volga. Notre haut-commandement fut convoqué au quartier-général de notre 63^{ème} corps. »

V.F. Gerasimenko, commandant du district, participa à cette rencontre. L'arrivée d'un officier de si haut rang mit chacun sur ses gardes, car elle indiquait qu'un événement important se préparait. A.G. Petrovsky, le commandant du corps, habituellement calme et placide, se montra manifestement agité.

« Camarades, » dit-il. « Le corps a reçu l'ordre de se mobiliser complètement. Nous devons porter nos unités à leurs effectifs de guerre complets, ce pour quoi nous allons utiliser les réserves d'urgence. Nous devons rappeler sur-le-champ le reste de nos réservistes. Le général-major V. S. Bensky, chef d'état-major du

corps, va vous communiquer le plan incluant le planning de chargement, les trains militaires disponibles, et les heures de départ. » La réunion ne dura pas longtemps. Tout était clair. Et bien que le général Gerasimenko laissât entendre que nous allions démarrer un exercice, chacun savait que la situation était bien plus grave. On n'avait jamais apporté l'entière responsabilité des équipements de combat pour un exercice. Ni rappelé les réservistes... (*Pod Grokhot Kanonady*, Moscou Voenizdat 1969, p. 125).

Dans le même temps, le premier échelon stratégique, qui avait été acheminé par voie ferrée à destination des régions frontalières plus tôt la même année, était déplacé au plus près de la frontière elle-même. Le 14 juin, le conseil militaire du district militaire d'Odessa reçut ordre d'établir le quartier général de la 9^{ème} armée à [Tiraspol](#) (*VIZH* 1978, N°4, p. 86), et le conseil militaire du district militaire spécial de la Baltique approuva un plan de redéploiement de plusieurs divisions et régiments autonomes dans la région frontalière (*Soviet Military Encyclopedia*, Moscou, Vol. 6, p. 517).

Le général [S.P. Ivanov](#) relate que

pendant que les troupes étaient déplacées depuis l'intérieur du pays, un regroupement commença clandestinement entre les formations relevant des districts militaires de la frontière. Les formations étaient déplacées plus près de la frontière, sous prétexte de modification des emplacements des camps d'été... La plupart des mouvements eurent lieu de nuit... (*Nachal'nyi Period Voyny*, Moscou Voenizdat 1974, p. 211).

De nombreux autres officiers corroborent son récit de ces événements. Le général-major S. Iovlev, alors commandant de la 64^{ème} division de fusiliers du 44^{ème} corps de fusiliers de la 11^{ème} armée, écrivit que « le 15 juin 1941, le général D.G. Pavlov, commandant du district militaire spécial de l'Ouest, ordonna aux divisions de notre corps de se préparer à un redéploiement à effectifs complets... On ne nous précisa pas quelle était notre destination... » (*VIZH* 1960, N°9, p. 56).

Selon le colonel-général L.M. Sandalov, alors colonel et chef d'état-major de la 4^{ème} armée du district militaire spécial de l'Ouest,

« une nouvelle division, la 75^{ème} division de fusiliers, apparut sur l'aile Sud de la 4^{ème} armée. Elle avait été déplacée depuis Mozyr' et avait établi des campements de tentes lourdement camouflés dans les forêts » (*Perezhitoe*, Moscou Voenizdat 1966, p. 71).

L'histoire officielle du district militaire de Kiev énonce que le 14 juin, « la 87^{ème} division de fusiliers du général-major [F.F. Alyabushev](#) fut déplacée à la frontière de l'état, sous couvert d'exercices » (*Kievsky Krasnoznamennyi*, Moscou Voenizdat 1974, p. 162).

La méthode de déplacement de troupes à la frontière sous couvert d'exercices ne releva pas d'une initiative locale. Les mémoires du maréchal Joukov indiquent clairement que l'ordre venait du dessus :

S.K. Timoshenko, commissaire de la Défense du Peuple, a recommandé aux commandants des troupes des districts militaires qu'ils fassent mener des exercices tactiques à leurs formations à côté de la frontière afin que, conformément au plan de dissimulation, les troupes puissent être déplacées plus près de leur zone de déploiement. Les districts ont suivi cette recommandation du Commissaire du Peuple, mais avec une limitation vitale — une partie significative de l'artillerie n'a pas pris part à ces mouvements (G.K. Joukov, *Vospominaniya i razmyshleniya*, Moscou APN 1969, p. 242).

[K. K. Rokossovsky](#), maréchal de l'Union soviétique qui commandait à l'époque le 9^{ème} corps mécanisé, explique pourquoi il fallut avancer les troupes vers la frontière sans l'artillerie : celle-ci avait reçu l'ordre de se porter vers la frontière peu de temps auparavant (*Soldatsky Dolg*, Moscou Voenizdat 1968, p. 8).

Selon le maréchal [Kirill Meretskov](#), alors général et Commissaire adjoint du peuple à la Défense, « un exercice du corps mécanisé a été conduit sur mes ordres. Le corps a été amené dans la zone de la frontière en ordre de marche, et y est resté. J'ai alors dit à Zakharov que le corps du général-major R. Ya. Malinovsky se trouvait lui aussi dans le district, et qu'il devait lui aussi avoir avancé vers la zone de la frontière durant les exercices » (*Na Slyzhbe Narodu*, Moscou IPL 1968, p. 204).

Le maréchal [Rodion Malinovsky](#), alors général-major commandant le 48^{ème} corps de fusiliers du district militaire d'Odessa, confirme que cet ordre fut bien exécuté. « Dès le 7 juin, le corps avait quitté la région de Kirovograd en direction de Bel'tsy, et il était déjà en position le 14 juin. Ce déplacement fut mené sous couvert d'exercices de grande ampleur » (*VIZH* 1961, N°6, p. 6).

Le maréchal Bagramyan a affirmé que « nous devons préparer toute la documentation opérationnelle nécessaire au déplacement de cinq corps de fusiliers et quatre mécanisés, des zones où ils étaient stationnés à titre permanent, vers la zone frontalière » (*Tak Nachinalas' Voïna*, Moscou Voenizdat 1971, p. 64). « Le 15 juin, nous avons reçu l'ordre de commencer à déplacer les cinq corps de fusiliers vers la frontière... Ils ont apporté avec eux tout le nécessaire à des opérations de combat. Pour maintenir le secret, ces mouvements n'ont été menés que de nuit » (*Ibid*, p.77).

Le colonel-général I.I. Lyudnikov, alors colonel commandant la 200^{ème} division de fusiliers du 3^{ème} corps de fusiliers, participa à l'exécution de cet ordre. « La directive du district militaire, » raconte-t-il, « qui arriva le 16 juin 1941 à l'état-major divisionnaire donnait ordre de commencer le transfert... en effectifs complets... et de se concentrer dans la forêt à 10 ou 15 kilomètres au Nord-Est de la ville frontalière de Kovel'. L'ordre précisait que les manœuvres devaient rester secrètes, de nuit uniquement, et en empruntant des terrains forestiers » (*Skvoz' Grozy*, Donetsk, Donbass, 1973, p. 24).

Ce n'étaient pas que des armées, des corps et des divisions qui se déplaçaient jusqu'aux frontières de l'État. On trouve des éléments par centaines indiquant que des unités beaucoup plus petites y furent également transférées.

Par exemple, le lieutenant-général V.F. Zotov, alors général-major et chef du génie du SZF (front du Nord-Ouest), a raconté que « les bataillons de sapeurs étaient pleinement mobilisés sur le pied de guerre... dix bataillons, arrivés d'Extrême-Orient, étaient

pleinement armés » (*Na Severo-Zapadnom Fronte*, Moscou Nauka 1969, p. 172).

Le colonel S.F. Khvalei, alors commandant-adjoint de la 200^{ème} division motorisée appartenant au 12^{ème} corps mécanisé de la 8^{ème} armée, a affirmé que « dans la nuit du 18 juin 1941, notre division a démarré des exercices de terrain » (*Na Severo-Zapadnom Fronte*, Moscou Nauka 1969, p. 310). Le colonel ajoute qu'au moment du déclenchement de la guerre, les sous-unités de la division se trouvaient juste derrière les détachements de sécurité frontaliers, à proximité immédiate de la frontière de l'État.

Un court extrait de l'ordre opérationnel envoyé le 18 juin 1941 au colonel [I.D. Chernyakhovsky](#) a été publié en Union soviétique. Chernyakhovsky, qui allait devenir général de l'armée, commandait alors la division de chars de ce même 12^{ème} corps mécanisé.

Dès réception du présent ordre, le colonel Chernyakhovsky, commandant de la 28^{ème} division de chars, mettra toutes ses unités en état d'alerte conformément aux plans de mobilisation en cas de combat, mais l'alerte elle-même ne sera pas déclenchée. Tout doit être réalisé avec célérité et dans le calme, sans panique et en toute discrétion. Les niveaux réglementaires doivent être atteints pour les réserves individuelles portatives ainsi que pour les réserves transportables, nécessaires au soutien physique et à l'engagement... (*VIZH* 1986, N°6, p.75).

Il est fort dommage que l'ordre n'ait pas été publié dans son intégralité. Il reste de nos jours tout aussi confidentiel qu'il le fut il y a un demi-siècle. Selon des documents allemands capturés, leur première rencontre avec la 28^{ème} division de chars eut lieu près de [Shaulya](#). Or, cette division avait justement reçu pour mission de se déployer à proximité immédiate de la frontière

Le maréchal des troupes blindées P. P. Poloboïarov, alors colonel et chef de l'état-major des troupes blindées et motorisées du front Nord-Ouest, a déclaré que

« la division (la 28^{ème} de chars) avait dû quitter Riga à destination d'une position sur la frontière germano-soviétique » (*Na Severo-Zapadnom Fronte*, Moscou Nauka 1969, p. 114). L'inva-

sion allemande surprit cette division, comme beaucoup d'autres, alors qu'elle se déplaçait vers la frontière.

Je dispose dans ma bibliothèque personnelle de documents sur les mouvements de troupes vers les frontières en assez grand nombre pour remplir plusieurs volumes. Essayons de nous représenter l'image générale qui émerge de cette masse de détails. Le premier échelon stratégique comptait en tout 170 divisions : blindées, motorisées, de cavalerie ou de fusiliers ; 56 d'entre elles étaient stationnées directement en arrière des frontières de l'État.

Les 114 autres divisions du premier échelon stratégique étaient stationnées à l'intérieur du territoire des districts frontaliers de l'Ouest, à une distance de marche de la frontière. Une question nous intéresse — combien de ces 114 divisions commencèrent à se déplacer vers les frontières sous couvert du communiqué TASS apaisant ? La réponse est : toutes le firent. « Entre le 12 et le 15 juin, les districts militaires de l'Ouest reçurent l'ordre de déplacer toutes les divisions stationnées à l'intérieur du pays vers des positions plus proches des frontières de l'État » (V. Khvostov, général-major A. Grylev, *Kommunist* 1968, N°12, p. 68). À ces 114 divisions, il convient d'ajouter les 77 divisions du deuxième échelon stratégique qui, comme nous le savons déjà, avaient soit commencé à se déplacer vers l'Ouest, soit se préparaient à le faire.

Ainsi, le 13 juin 1941 marque le début du plus grand déplacement de troupes de l'histoire de la civilisation. Le communiqué TASS, publié le même jour, fait état non seulement des intentions allemandes, mais également des plans soviétiques :

Les rumeurs prétendant que l'Union soviétique se préparerait à la guerre contre l'Allemagne sont mensongères et provocatrices... les stages d'entraînement d'été actuellement menés par les réservistes de l'Armée rouge, ainsi que les manœuvres à venir, n'ont pour seul objectif que l'instruction des réservistes et la vérification du fonctionnement du système ferroviaire. Il est de notoriété publique que les mêmes exercices sont menés chaque année, et

il est donc pour le moins absurde de décrire ces mesures comme hostiles envers l'Allemagne.

Lorsqu'on compare cette déclaration à ce qui se passait réellement, on constate que les termes employés ne correspondent pas toujours aux faits.

Le communiqué TASS essaie d'expliquer les mouvements de troupes comme une « vérification du fonctionnement du système ferroviaire. » Permettons-nous d'en douter. Les mouvements de troupes soviétiques commencèrent en février. Ils connurent une accélération en mars, atteignirent des proportions énormes en avril et en mai, et devinrent véritablement totaux en juin. Ces mouvements impliquaient les divisions qui avaient déjà été déplacées à proximité de la frontière allemande, celles qui se préparaient à envahir l'Iran, et celles qui étaient restées en Extrême-Orient. Il était prévu que l'accumulation totale des troupes soviétiques à la frontière allemande fût achevée au 10 juillet (général d'armée S.P. Ipanov, *Nachalnyi Period Voiny*, Moscou Voenizdat 1974, p. 211). Les voies ferrées, principal moyen de transport du pays, furent paralysées durant presque six mois par ces mouvements militaires secrets. Durant la première moitié de l'année 1941, tous les indices du Plan étatique furent perturbés à l'exception des indices militaires. La raison principale en fut les transports. La seconde fut la mobilisation discrète de la population masculine dans les nouvelles armées en cours de formation. Il est assurément peu approprié d'utiliser le terme de « vérification de fonctionnement » pour décrire une perturbation aussi généralisée au Plan étatique.

Le communiqué TASS décrit ces manœuvres comme des « exercices habituels, » mais le récit des maréchaux, généraux et amiraux soviétiques dément cette allégation. Par exemple, le général-major S. Iovlev, relate comment « ces appels à l'entraînement étaient tellement inhabituels, et n'avaient pas été prévus dans les plans d'entraînement militaire, qui mirent la puce à l'oreille de tout le monde » (*VIZH*, N°9, p. 56).

Le vice-amiral Ilya Azarov a indiqué que « la règle voulait que les exercices d'entraînement fussent menés vers l'automne, et en cette instance, ils commencèrent dès le milieu de l'été » (*VIZH* 1962, N°6, p. 77). Le colonel-général I. Lyudnikov étaye ce point de vue : « On appelle généralement les réservistes après les récoltes. . . Cette règle n'a pas été suivie en 1941 » (*VIZH* 1966 N°9, p. 66).

Le général [Mikhail Kazakov](#) était à l'époque membre de l'état-major général, et rencontra personnellement le lieutenant général [Mikhail Ferdorovich Lukin](#) et d'autres commandants qui avaient été secrètement envoyés à la frontière soviétique occidentale. Il est tout à fait catégorique sur le fait qu'« il était clair que ce n'étaient pas des manœuvres qui étaient en cours » (*Nad Kartoï Bylykh Srazheny*, Moscou Voenizdat 1971, p. 64).

Notons que tous ces maréchaux et généraux utilisent le terme « sous couvert d'exercices. » Prétendre que ces mouvements n'étaient que des exercices ne faisait que dissimuler l'objet véritable de ces regroupements et déploiements de troupes soviétiques. Mais personne n'a jamais désigné la nature de cet objectif. Quatre décennies après la fin de la guerre, le but réel de ces mouvements de troupes demeure un secret d'État soviétique.

À ce stade, le lecteur pourrait suggérer que la raison de tous ces événements pourrait être que Staline avait senti que des hostilités s'approchaient, et concentrait ces groupes à des fins défensives. Mais ces préparations n'avaient rien à voir avec des mesures défensives. Les troupes qui préparent une défense s'enterrent. Il s'agit d'une règle inviolable, connue par cœur de tout sous-officier soviétique depuis la guerre russo-japonaise et toutes les guerres qui l'ont suivie. La première chose que font des troupes en préparation d'une défense est de couvrir le mieux possible les étendues vides que l'ennemi sera amené à parcourir, à couvrir les routes, poser des réseaux de barbelés, creuser des fossés antichars, et ériger des constructions de défense et de couverture derrière les obstacles naturels que constituent les cours d'eau. Mais l'Armée rouge ne fit rien de cela. Comme nous l'avons vu, les divisions, armées et corps

soviétiques démantelèrent les installations défensives qui avaient été érigées par le passé. Les troupes ne furent pas concentrées *derrière* les cours d'eau, comme on le fait pour faciliter la défense, mais *devant* ceux-ci, ce qui ne peut faciliter qu'une attaque. Les troupes soviétiques n'occupèrent pas de vastes plaines propices à une avancée de l'ennemi. Au lieu de cela, elles se cachèrent dans les forêts, exactement comme le firent les troupes allemandes durant la préparation de leur propre attaque.

Mais se pourrait-il que toutes ces mesures fussent un simple étalage de pouvoir ? Bien sûr que non ; pour être efficace, un tel étalage doit être vu de l'ennemi. L'Armée rouge n'étalait rien et, bien au contraire, s'employait à dissimuler ses préparations. Le communiqué TASS ne fut pas écrit pour effrayer l'ennemi, mais pour lui apaiser l'esprit.

Il est frappant de constater que l'armée allemande menait au même moment exactement les mêmes actions. Elle se déplaça à ses frontières et se cacha dans les forêts, mais ces mouvements étaient très difficiles à dissimuler. L'aviation de reconnaissance soviétique survolait « par erreur » le territoire allemand. Mais personne ne lui tirait dessus. Et ce n'était pas des pilotes ordinaires qui volaient au-dessus du territoire allemand. Des commandants beaucoup plus gradés embarquèrent eux aussi dans ces vols. Le général-major de l'air [G.N. Zakharov](#), commandant la 43^{ème} division de chasseurs du district militaire spécial de l'Ouest, examina depuis le ciel les troupes allemandes et déclara « on avait l'impression qu'était généré, depuis les profondeurs de ce vaste territoire, un mouvement qui venait s'arrêter à la frontière, s'y brisant comme à une barrière invisible, et près à tout moment de la déborder » (*Povest' ob Istrebitelyakh*, Moscou, Izd DOSAAF 1977, p. 43).

Chose intéressante, les pilotes allemands survolaient également « par erreur » le territoire soviétique, et personne ne leur tirait dessus non plus. J'ai trouvé dans de vieilles archives capturées les impressions laissées par un pilote allemand décrivant les troupes soviétiques en des termes exactement identiques. Les récits des of-

ficiers soviétiques sont pleinement confirmés par les renseignements militaires allemands : avant le 22 juin 1941, l'Armée rouge progressait vers la frontière telle une grande marée.

Nombreuses sont les sources indépendantes qui affirment la même chose. [Georgy Alexandrovich Ozerov](#) était l'un des adjoints d'[Andrei Nikolaiyevich Tupolev](#), le concepteur d'avions. En juin 1941, il était en prison avec Tupolev et l'ensemble de son équipe de conception. Ozerov a par la suite écrit un ouvrage qui fut distribué en Union soviétique sous forme de *samizdat*, pour contourner la censure habituelle. Il atteignit ainsi l'Occident, et fut publié en Allemagne. Le récit produit par Ozerov capture le rythme terrifiant du mouvement massif de l'Armée rouge en direction de la frontière Ouest, que l'on a ressenti jusque dans les prisons soviétiques. « Les gens vivant dans des maisons au bord des routes de Biélorussie et de Windau, » écrit-il, « se plaignent de ne pas pouvoir dormir la nuit à cause du bruit des trains chargés de chars et de canons. » (*Tupolevskaya Sharaga*, Frankfort sur le Maine, Posev, 1973, p. 90).

Après la publication de mes premiers articles sur le sujet, j'ai reçu de nombreuses lettres produisant une image de l'énorme mouvement des troupes soviétiques vers l'Ouest. Des personnes de nationalités et de types les plus variés m'ont écrit : Estoniens, Juifs, Polonais, Moldaves, Russes, Lettons, Allemands, Hongrois, Lituanais, Ukrainiens et Roumains. Toutes ces personnes se trouvaient pour toutes sortes de raisons dans les territoires « libérés » à l'époque. La guerre allait par la suite les disperser aux quatre coins de la planète. Leurs lettres m'arrivent d'Australie, des États-Unis, de France, d'Allemagne, d'Argentine, d'Allemagne de l'Ouest et même d'Union soviétique. J'ai reçu une lettre d'un ancien soldat de l'Armée de libération russe, vivant désormais au Canada. En 1941, il était dans l'Armée rouge, il fut envoyé à la frontière et se cachait avec son régiment dans les forêts frontalières lorsqu'il fut surpris par la guerre. Il fut saisi prisonnier, rallia le Mouvement de Libération russe, fut de nouveau saisi prisonnier, et s'évada pour vivre une longue vie, sous des noms étranges, sur des terres étranges. Le sol-

dat m'a montré plusieurs livres écrits par d'anciens commandants et troupes de l'[Armée de Libération russe](#) (ROA), qui survécurent par miracle après la guerre. Chose intéressante, chacun de leurs livres commence au moment où les troupes soviétiques entament leur mouvement vers la frontière.

De nombreux autres témoins, et des personnes qui les connaissent bien, ont écrit à des journaux scientifiques, et parfois certaines lettres ont été publiées. James Rushbrook, un citoyen britannique, attire l'attention sur un livre portant le titre *The Promise Which Hitler Kept*¹, écrit en 1944 par Stefan Stsende, et publié en Suède en 1945. L'auteur est un Juif polonais ayant vécu à L'viv en 1941. Voici ses impressions durant les journées qui précédèrent le 22 juin :

Des trains militaires emplis à craquer de troupes et d'équipements militaires circulaient selon une fréquence croissante à travers L'viv en direction de l'ouest. Des unités motorisées circulaient sur les artères principales de la ville, et dans les gares, l'ensemble du trafic était purement militaire (RUSI, juin 1986, p. 88).

Je suis reconnaissant envers tous ceux qui m'écrivent et qui écrivent aux journaux, car ils ajoutent sans relâche de nouveaux fragments à l'image du mouvement général vers l'Ouest opéré par l'Armée rouge. En outre, on trouve des milliers de documents préservés au sein des archives soviétiques qui étayent mon propos. Très peu de gens ont accès à ces archives, et les documents les plus intéressants ont été détruits de longue date. Les traces de ces destructions sont par trop apparentes ; parfois, il manque jusqu'à une centaine de pages dans un document. (Malgré cela, je demande à toutes les personnes travaillant aux archives de prêter attention à l'énorme quantité de confirmations existantes de ces déplacements de troupes soviétiques vers l'Ouest. Je ne vous demande pas de publier les confirmations que vous trouvez, mais simplement de les conserver à l'esprit, pour votre propre intérêt.) Outre les archives

1. La promesse tenue par Hitler, NdT

secrètes, on trouve des quantités de publications ouvertes et officielles, y compris les histoires des districts militaires, armées, corps et divisions soviétiques. Quiconque s'intéresse au sujet peut rapidement trouver des milliers de déclarations comme celle-ci :

Avant même le début de la guerre, sur les ordres de l'état-major général de l'Armée rouge, certaines formations du district militaire spécial de l'Ouest ont commencé à se déplacer en direction de la frontière de l'État (*Krasnoznamennyi Byelorussky Voennyi Okrug*, Moscou Voenizdat 1983, p. 88).

Et si l'on devait réfuter la fiabilité de toutes ces sources, il en reste une qui est impossible à rejeter : l'histoire de la guerre qui suivit. Après que les Allemands mirent en déroute le premier échelon stratégique et eurent brisé ses défenses, leurs unités d'attaque tombèrent soudainement sur de nouvelles divisions, de nouveaux corps et de nouvelles armées — telle que la 16^{ème} armée près de [Shepetovka](#) — dont les commandants allemands n'avaient même pas soupçonné l'existence. L'ensemble du plan de la *Blitzkrieg* avait été établi sur la base de calculs selon lesquels les troupes soviétiques stationnées directement à la frontière seraient mises en déroute grâce à une frappe éclair. Mais l'armée allemande, après avoir réussi à accomplir ce plan, découvrit face à elle un nouveau mur d'armées qui avaient avancé depuis l'autre rive de la Volga, depuis le Nord-Caucase, l'Oural, la Sibérie, le Transbaïkal et l'Extrême-Orient. Il fallait des milliers de wagons pour transporter une seule armée. Il fallait les amener jusque dans les gares pour procéder au chargement, puis les troupes, armements lourds, véhicules et approvisionnements devaient être montés sur les trains, et enfin on procédait au transport sur des milliers de kilomètres. Si les troupes allemandes rencontrèrent des armées sibériennes, d'Oural et du Transbaïkal à la fin juin, c'est bien que leur transfert vers l'Ouest avait dû commencer non pas le 22 juin, mais plus tôt que cela.

Pendant ces événements, les forces navales soviétiques se dépla-

çaient elles aussi. L'histoire estonienne officielle de la guerre énonce que la flotte soviétique de la Baltique quitta la partie Est du Golfe de Finlande à la veille des hostilités (*Estonsky Narod v Velikoi Otechestvennoi Voine*, Tallinn EestiRaamat 1973, Vol. i, p. 143). Considérons la carte. Si la flotte sortit depuis la partie orientale du Golfe de Finlande, elle ne pouvait partir que dans une seule direction : vers l'Ouest. Elle ne naviguait certainement pas pour mener un exercice ; sa mission « était de travailler activement sur les communications maritimes de l'ennemi » (*Ibid.*). La guerre n'avait pas encore commencé, Staline ne savait toujours pas que Hitler allait l'attaquer, et pourtant une flotte soviétique avait déjà quitté sa base avec pour mission de combat des opérations offensives actives !

Dans le même temps, on procédait à une cadence intensive à des transferts de forces aériennes d'une base aérienne à l'autre. Des divisions et des régiments entiers, volant de nuit et par petits groupes sous couvert d'exercices, furent redéployés sur des aérodromes dont certains étaient situés à moins de 10 km de la frontière. Ce n'étaient pas uniquement des sous-unités de l'armée de l'air qui étaient déplacées vers l'Ouest. Il y avait également, en nombres croissants, les derniers types d'appareils qui n'avaient encore été affectés à aucun régime ni aucune division. Le colonel-général L.M. Sandalov a raconté que « Nous avons commencé à recevoir de nouveaux armements techniques opérationnels à partir du 15 juin. Les régiments de chasseurs de Korbin et de [Pruzhan](#) ont reçu des chasseurs [Yak-1](#) armés de canons ; le régime d'attaque au sol a reçu des [Il-2](#), et le régiment de bombardiers des [Pe-2](#) » (*Na Moskovskom Napravleny*, Moscou Nauka 1970, p. 63).

À l'époque, les régiments de chasseurs étaient composés chacun de 62 chasseurs, 63 avions d'attaque au sol, et 60 bombardiers. Une seule division (la 10^{ème} division aérienne mixte) s'attendait à se voir attribuer 247 des derniers appareils en date. Sandalov affirme également que lorsque la division commença à recevoir les nouveaux appareils, les anciens appareils ne furent pas décommissionnés. Ainsi, la division fut transformée en une gigantesque machine de combat

comptant plusieurs centaines d'appareils. Les documents d'archives montrent que ce même processus était généralisé. Par exemple, la 9^{ème} division aérienne mixte, qui était positionnée tout près et avait également été rapprochée de la frontière, disposait de 409 appareils, dont 176 des derniers MIG-3 ainsi que quelques dizaines de Pe-2 et d'Il-2. Mais de nouveaux appareils ne cessaient d'affluer.

Au matin du 22 juin, le même front Ouest reçut l'ordre d'accepter 99 MIG-3 sur l'aérodrome d'Orsha (*Komando-vanie i Shtab VVS v VO V*, Moscou Nauka 1977, p. 41). Si l'ordre fut envoyé de les accepter au matin du 22 juin, c'est qu'évidemment, les appareils étaient prêts à être expédiés au soir du 21 juin. Le maréchal-chef d'aviation A.A. Novikov a affirmé que le 21 juin, le front Nord (où il était alors officier commandant de la VVS² avec le grade de général-major) reçut un échelon de chasseurs MIG-3 (*VIZH* 1969, N°1, p. 61).

Outre les aéronefs, arrivait un flot continu de chars, de pièces d'artillerie, de munitions et de carburant : « Un train militaire transportant un régiment d'artillerie lourde est arrivé pour déchargement à la gare de Shaulyai, à l'aube du 22 juin » (*Bitva za Leningrad*, Moscou Voenizdat 1964, p. 22). Il y avait bien sûr plus d'un train militaire, et pas uniquement des canons : « À la fin juin 1941, on comptait 1320 trains chargés de véhicules motorisés chargés sur rail » (*VIZH* 1975, N°1, p. 81). Le poids standard d'un train militaire de l'époque était de 900 tonnes (45 wagons de 20 tonnes chacun). En supposant que chaque wagon transportait un véhicule, cela signifie qu'au moins 59 400 véhicules durent être déchargés. Cependant, il arrivait souvent que, dans des conditions où une attaque ennemie n'avait pas été prévue (et celle-ci ne le fut pas), les véhicules étaient chargés « en serpentín, » c'est-à-dire avec les roues avant de chaque véhicule posées sur le corps du véhicule situé à l'avant. On pouvait ainsi optimiser le nombre de véhicules chargés sur un train.

2. Aviation soviétique

Il fallut bien que quelqu'un rassemblât cette grande quantité de wagons et de véhicules motorisés, chargeât les véhicules sur les wagons, et les convoyât sur une grande distance jusqu'à la frontière occidentale. Il est clair que ce processus commença avant le début de la guerre. Mais personne ne réussit à décharger ces véhicules. Dans le même temps, les trains militaires transportant des munitions continuèrent d'arriver les uns après les autres, dans un afflux sans fin. Le journal *L'Étoile rouge* a écrit le 28 avril 1985 qu'« au soir du 21 juin 1941, le responsable du secteur ferroviaire dépendant de la gare de Liepaja a reçu pour instruction d'«accepter un train spécial. Il transporte des munitions. Il doit être envoyé à sa destination dès que possible.» » À ce moment, Liepaja était très proche de la frontière. Le train était en transit, et il ne pouvait avoir d'autre destination que la frontière elle-même.

D'énormes quantités de munitions étaient stockées dans des wagons stationnés sur tous les fronts. En général, c'est ainsi que l'on procède pour préparer de grandes offensives. Dans le cadre d'une guerre défensive, il est plus simple, plus fiable et moins onéreux de garder les munitions sur des positions défensives préétablies. Lorsque les troupes auront épuisé les munitions d'une position défensive, elles pourront facilement et rapidement se replier jusqu'à une deuxième position disposant de son propre stock préparé de munitions, puis jusqu'à une troisième position, etc. Mais avant une offensive, on stocke les munitions sur des transports mobiles, ce qui est une pratique très onéreuse et dangereuse. « Rien qu'à la petite gare de [Kalinovka](#), le front du Sud-Ouest avait 1500 wagons de munitions » (*Sovetskie Zheleznodorozhniki v Gody Velikoi Otechestvennoi Voiny*, Izd. AN. SSSR, 1963, p. 36).

Je détiens de nombreuses archives montrant comment des trains chargés de munitions furent sauvés en 1941. Il ne fut bien entendu pas possible de les sauver tous. Le colonel-général d'artillerie [Ivan Ivanovich Volkotrubenko](#) relate qu'en 1941, le front Ouest perdit à lui seul 4216 wagons de munitions (*VIZH*, N°5, 1980, p. 71). Mais on comptait bien cinq fronts, pas un seul, et le front Ouest ne fut

pas le seul à perdre des wagons de munitions. Essayons d'imaginer la quantité de munitions des cinq fronts qui tombèrent entre les mains ennemies, et la quantité de munitions que l'on parvint à sauver. À la mi-juin, sous couvert du communiqué TASS, toutes ces munitions étaient en cours de transfert en wagons fermés, à destination de la frontière allemande.

Le maréchal de l'Union soviétique [Simion Konstantinovich Kurkotkin](#) rapporte que début juin, « sur proposition de l'état-major général, le gouvernement soviétique approuva un plan visant à transférer 100 000 tonnes de carburant depuis les régions intérieures du pays » (*Tyl Vooruzhennykh Sil SSR v VOV*, Moscou Voenizdat 1977, p. 59). D'autres décisions similaires semblent également avoir été adoptées. « Quelque 8500 wagons citernes, tous remplis de carburant, furent mis en attente à des nœuds ferroviaires et même sur les voies de garage entre deux gares » (*Ibid*, p. 173). En supposant que l'on n'utilisât que les wagons les plus petits, qui ont une contenance de 20 tonnes, on ne parle pas d'un total de 100 000 tonnes, mais d'une quantité nettement supérieure. Le wagon citerne standard en 1940 avait une capacité non pas de 20 tonnes, mais de 62 tonnes. On comprend donc l'ampleur des quantités de carburant dont il est ici question. Mais ces 8500 wagons n'étaient que ceux mis en attente dans les gares durant les premiers jours de la guerre, en attente d'être déchargés. Il convient de prendre également en compte ceux qui avaient déjà été détruits dans les gares par l'aviation ennemie au moment du déclenchement de la guerre. Le colonel-général [Ivan Vassilyevich Boldin](#), alors lieutenant-général et commandant adjoint du front de l'Ouest, a fait remarquer par la suite que la 10^{ème} armée, la plus puissante de son front, disposait de réserves suffisantes de carburant dans des cuves de stockage et des wagons citernes, mais que tout fut perdu durant les premières minutes et heures de la guerre (*Stranitsy zhizni*, Moscou Voenizdat 1961, p. 92).

À la veille de la guerre, cette immense masse de wagons-citernes, de concert avec les trains chargés de troupes, d'équipements tech-

niques, d'armes et de munitions, convergeait vers la frontière.

Lorsqu'on évoque les raisons des défaites initiales de l'Armée rouge durant la première période de la guerre, on oublie parfois la raison principale, qui est que l'Armée rouge était à l'époque chargée sur des wagons de chemin de fer. Le général d'armée [Simion Pavlovich Ivanov](#), alors colonel chargé de la branche des opérations de l'état-major de la 13^{ème} armée, décrit comment la 132^{ème} division de fusiliers fut prise par surprise :

L'ennemi a subitement attaqué le train, à bord duquel une partie des effectifs de la division, ainsi que son état-major, se déplaçaient vers la frontière. Ils ont dû engager le combat directement depuis les wagons et les quais (*Étoile rouge*, 21 août 1984).

Le maréchal [Biruzov](#), alors général-major, relate le chaos qui s'ensuivit :

Nous fûmes portés en renfort du 20^{ème} corps mécanisé à la toute dernière minute. Je ne pus trouver ni le commandant, ni le chef d'état-major du corps ; de fait, je ne savais même pas où se trouvait leur poste de commandement. La 137^{ème} division de fusiliers, commandée par le colonel [I.T. Grishin](#), opérait à notre gauche. Elle était arrivée depuis Gor'kii. . . Notre voisine de droite fut jetée dans la bataille en même temps que nous, directement depuis les wagons, avant même que ses trains militaires fussent parvenus à leur point de déchargement (*Kogda Gremeli Pushki*, Moscou Voenizdat 1962, p. 21).

Le général d'armée [Sergei Shtemenko](#), alors colonel à la direction des opérations de l'état-major général, a rapporté que

les trains de troupes roulaient vers l'Ouest et le Sud-Ouest en un flot ininterrompu. Nous en premier, puis un autre, parvînmes aux gares de déchargement. La situation en évolution constante et sa complexité bloquaient souvent le processus de déchargement, et les trains durent être envoyés vers d'autres gares. Il arrivait que le commandement de division et son état-major fussent déchargés à un endroit, et les régiments à un autre, et même en plusieurs instances à des distances considérables les uns des autres (*General'nyi Shtab v Gody Voyny*, Moscou Voenizdat 1968, p. 30).

Les publications soviétiques contiennent des milliers de récits d'attaques subites et massives allemandes ayant pris totalement au dépourvu une Armée rouge en transit. Le colonel-général A.S. Klemin a relaté comment, début juillet, « il y avait 47 000 wagons transportant des chargements militaires en transit sur les rails » (*VIZH* 1985, N°3, p. 67).

De nombreux nœuds ferroviaires étaient complètement paralysés par cette vaste accumulation de wagons. Dans la plupart des gares, il ne restait qu'une seule voie disponible pour permettre aux autres trains de circuler (I.V. Kovalev : *Transport v VO V*, Moscou Nauka 1981, p. 59).

On pourrait suggérer que cette vaste masse de troupes et d'équipements fut chargée sur des trains après le 22 juin, puis envoyée sur les fronts. Cette proposition est erronée. Après le 22 juin, les fronts n'eurent plus besoin que de trains vides, pour évacuer les vastes réserves d'armes, de munitions, de carburant et d'autres fournitures militaires qui avaient déjà été empilées à la frontière.

Pour mesurer la tragédie de la situation, il faut se souvenir du général Lukin. Il se battait déjà près de Shepetovka aux commandes de son armée, alors que l'état-major de son armée était encore dans le Transbaïkal. Les trains transportant son armée étaient à des milliers de kilomètres les uns des autres. L'état-major finit par arriver, mais son bataillon de communications était encore en transit. Ce genre de situation se produisait partout. On déchargeait des états-majors sans troupes dans certaines gares, et des troupes sans état-major dans d'autres. La situation était encore pire lorsqu'un train s'arrêtait en rase campagne au lieu de s'immobiliser en gare. Un bataillon de chars est une force considérable, mais celle-ci reste totalement sans défense lorsqu'elle est à bord d'un train. Si les combats surprenaient un train chargé d'équipements techniques lourds en un lieu inapproprié à leur déchargement, il fallait soit détruire le train, soit l'abandonner. Les pertes en trains militaires furent énormes.

Mais même les divisions appartenant au premier échelon stratégique, qui se déplaçaient par leurs propres moyens vers la frontière, n'étaient pas en meilleure posture. Une division progressant en colonnes constitue une excellente cible pour n'importe quelle aviation. L'ensemble de l'Armée rouge s'était offerte en une cible parfaite.

De nombreux observateurs assistèrent au transfert des troupes soviétiques, mais chacun n'en perçut qu'une petite partie. Rares étaient ceux qui étaient en mesure de s'imaginer sa portée véritable. Les services de renseignements militaires allemands avaient affirmé qu'une énorme accumulation de forces de combats était en cours, mais ils n'avaient vu que le premier échelon stratégique, et n'avaient jamais soupçonné qu'il en arrivait un deuxième, et même un troisième, que nous couvrirons dans un autre ouvrage. Je pense que de nombreux maréchaux et généraux soviétiques, à l'exception des plus éminents, ou de ceux qui étaient directement impliqués dans ces transferts de troupes, n'avaient eux non plus aucune idée des véritables dimensions de ces transferts, ni donc de leur signification. C'est pour cette raison que nombre d'entre eux en parlent de manière si sereine. Leur ignorance de la situation générale et de la portée véritable de l'accumulation des troupes soviétiques ne fut en aucun cas fortuite. Staline adopta des mesures draconiennes pour les dissimuler. Son communiqué TASS était l'une de ces mesures. Il était tout à fait impossible de dissimuler le fait acté que des transferts de troupes étaient en cours. Mais Staline parvint merveilleusement bien à dissimuler leur ampleur et leurs objectifs, aussi bien au pays tout entier qu'aux services de renseignements allemands, et même aux générations à venir.

Le colonel-général d'aviation [Alexander Sergeyevich Yakovlev](#), aide personnel de Staline à l'époque, témoigne de ce qu'« à la fin mai ou début juin, » une réunion se tint au Kremlin pour discuter des sujets relatifs au camouflage et à la dissimulation (*TseV Zhizni*, Moscou IPL 1968, p. 252).

Un incident rapporté par le maréchal [Matvei Vassilyevich Zakharov](#) révèle le degré de secret qui environnait ces mouvements de troupes :

Au début du mois de juin, le colonel P.I. Rumyantsev, chef du VOSO³ du district militaire d'Odessa, passa me voir dans mon bureau alors que j'étais chef d'état-major du district militaire d'Odessa et me fit savoir, sous le sceau du secret, qu'au cours des quelques derniers jours écoulés, des « Annushkas » avaient transité par la gare de [Znamenka](#) depuis la direction de Rostov, et devaient être déchargées près de [Cherkassy](#). « Anushka » est un terme utilisé au sein du VOSO pour décrire une division. Deux jours plus tard, je reçus un message chiffré depuis Cherkassy, signé par M.A. Reiter, commandant adjoint des troupes du district militaire du Nord-Caucase, demandant la permission de faire usage de baraquements de stockage d'habillements de notre district pour y conserver les biens de troupes qui venaient d'arriver dans cette région depuis le Nord-Caucase. L'état-major du district militaire d'Odessa n'ayant pas été informé de concentrations de troupes en ce lieu, j'appelai l'état-major des opérations de l'état-major général par VCh⁴. A.F. Asinov, commandant adjoint de l'état-major, répondit à mon appel. Je lui fis part du message déchiffré que j'avais reçu de la part de M.A. Reiter, et lui demandai d'expliquer de quoi il s'agissait. Anisov répondit que je devais détruire le message de Reiter sur-le-champ, qu'il [Reiter] allait donner les instructions nécessaires depuis l'état-major général, et que l'état-major du district militaire ne devait en aucun cas interférer dans cette affaire (*Voprosy Istory*, 1970, N°5, p. 42).

Le maréchal Zakharov affirme également que le colonel-général [Yakov Timofeyevich Cherevichenko](#), commandant des troupes du district militaire d'Odessa, ne savait rien non plus au sujet des « Annushkas. » On peut avancer que lorsque des mouvements de troupes soviétiques sont organisés, des mesures de précautions sont systématiquement adoptées, et que les troupes soviétiques maintiennent toujours secrètes leurs intentions. Cela est tout à fait exact. Mais tout a une limite. L'officier commandant un district militaire d'Union soviétique — en particulier un district militaire

3. Bureau Central des Communications Militaires Ferroviaires.

4. Communications Gouvernementales sur Hautes-Fréquences.

frontalier — et son chef d'état-major sont des personnes investies de pouvoirs pléniers et d'une autorité exceptionnelle. Ils endossent l'entière responsabilité de tout ce qui se produit sur le territoire placé sous leur contrôle. Dans le cas qui nous intéresse, où le commandant du district militaire d'Odessa avait appris par hasard que des troupes extérieures se concentraient sur son territoire, l'état-major général, commandé par G.K. Joukov, lui ordonna d'oublier l'information qu'il avait reçue, et de détruire le message chiffré et secret qui n'était destiné à être lu que par le chef d'état-major du district militaire. Ce message chiffré était considéré comme un danger alors même qu'il reposait dans le coffre-fort du chef d'état-major.

Le comportement du lieutenant-général M.A. Reiter est intéressant. [Max Reiter](#) était un Allemand discipliné. Il avait été colonel au sein de l'armée russe durant la 1^{ère} guerre mondiale, une vieille baderne d'origine prussienne. Il savait très bien comment conserver un secret. Mais même lui trouva parfaitement naturel, lorsqu'il se retrouva avec ses « Anushkas » sur le territoire d'un autre district militaire, de prendre contact avec son homologue et de lui demander la permission (bien entendu, en code chiffré personnel !) de réaliser une action. L'état-major général lui remit promptement les idées au carré, et il n'écrivit plus jamais ce genre de message chiffré.

Molotov convoqua l'ambassadeur d'Allemagne le 13 juin, et lui remit le texte du communiqué TASS (V. Khvostov et le major-général A. Grilev, *Kommunist*, N°12, 1968, p. 68). On y lisait que l'Allemagne ne désirait pas attaquer l'Union soviétique, et que cette dernière ne désirait pas attaquer l'Allemagne, mais que « des forces hostiles à l'Union soviétique et à l'Allemagne, intéressées au développement et à l'extension de la guerre, » s'employaient à fomenter le trouble entre les deux pays en répandant des rumeurs provocatrices affirmant que la guerre était proche. Le communiqué désigne

ces « forces hostiles » comme Sir [Stafford Cripps](#) (ambassadeur du Royaume-Uni à Moscou), le gouvernement de Londres et la presse britannique.

Il serait raisonnable de penser qu'une réunion eut également lieu le même à jour à Londres entre [Anthony Eden](#), secrétaire d'État britannique des affaires étrangères, et [Ivan Maisky](#), ambassadeur soviétique à Londres. Imaginons la scène : Maisky jette le communiqué TASS sur la table, tape du pied, et exige que l'ambassadeur Cripps soit rappelé de Moscou, que l'on cesse de propager la discorde entre les bons amis Staline et Hitler, et que cessent les rumeurs provocatrices de guerre entre l'Union soviétique et l'Allemagne.

Il y eut bien une réunion le 13 juin 1941 entre Maisky et Eden. Maisky n'apporta pas d'exemplaire du communiqué TASS au gouvernement britannique, il ne tapa pas du pied, et la réunion se déroula dans une atmosphère de cordialité. La discussion se préoccupa des mesures que devrait prendre le gouvernement britannique pour aider l'Armée rouge « au cas où la guerre devrait éclater dans un proche avenir entre l'Union soviétique et l'Allemagne. » Parmi les mesures spécifiques, des opérations de combat direct menées par la Royal Air Force pour aider l'Armée rouge, la fourniture de matériel militaire, et une coordination des opérations entreprises par les commandants militaires des deux pays (*Istoriya Vtovoï Mirovoï Voïny*, Vol. 3, p. 352).

Le 13 juin, les diplomates de Staline établissaient les fondations de ce que l'on désignerait bientôt sous le nom de Coalition anti-Hitler. Du côté britannique, il n'y avait rien de mal à cela. Le Royaume-Uni était en guerre contre l'Allemagne. Mais l'Union soviétique, quant à elle, jouait un jeu pervers. Elle avait conclu un pacte de non-agression avec l'Allemagne et, immédiatement après cela, un traité d'amitié. Si le gouvernement soviétique avait décidé que ces documents n'étaient plus pertinents au vu d'une situation devenue très complexe, il aurait dû les abroger. Mais Staline n'agit pas de la sorte. Il continua de prodiguer à Hitler des assurances

de son ardente amitié, et affirma dans le communiqué TASS que c'était les hommes politiques britanniques qui voulaient étendre la guerre.

Le ton de neutralité diplomatique dissimulait des affaires gravissimes. Les diplomates soviétiques avaient très récemment mené des négociations avec l'Allemagne au sujet de la Pologne « au cas où des changements devraient survenir sur le territoire de l'État polonais. » L'heure était venue pour les diplomates soviétiques de frapper l'Allemagne à son tour dans le dos. Il est surprenant que, dans le cadre des négociations de Londres, les deux parties aient utilisé la phrase « si la guerre est déclenchée » et non pas « si l'Allemagne attaque » ; autrement dit, les interlocuteurs n'excluaient en aucune manière la possibilité qu'une guerre pût être déclenchée, non suite à une agression allemande, mais pour une autre raison. Il est intéressant que durant les négociations de Londres, l'Union soviétique se soit citée en premier — « si la guerre éclate entre l'URSS et l'Allemagne. » Le communiqué TASS fait également mention de « rumeurs selon lesquelles la guerre est proche entre l'URSS et l'Allemagne. » Si l'Allemagne était considérée comme agresseur le plus probable, n'aurait-elle pas dû figurer en premier ?

D'aucuns pourraient affirmer que l'ambassadeur soviétique mena ces négociations sans que Staline fût au courant, dépassant son autorité, comme le dirent ces généraux soviétiques qui accumulèrent leurs troupes aux frontières « sans en faire part à Staline. » Mais Maisky lui-même a souligné qu'alors qu'il partait pour Londres en 1932, il eut une réunion avec M.M. Litvinov. Litvinov, qui était Commissaire du Peuple aux Affaires Étrangères, prévint Maisky : quand il serait *en poste*⁵ il suivrait les instructions émises non par Litvinov, mais par « les instances supérieures. » Seuls Molotov, alors dirigeant du gouvernement dont Litvinov était membre, et Staline, étaient à l'époque « supérieures. » En 1941, Litvinov avait déjà été révoqué, et ne restaient plus que deux « instances

5. En français dans le texte, NdT.

supérieures, » Molotov et Staline. Maisky survécut aux purges, et conserva très longtemps son poste. Il ne garda la tête sur les épaules que pour n'avoir pas enfreint les instructions qui lui furent envoyées par « les instances supérieures. »

Pour bien comprendre le camarade Maisky et les diplomates soviétiques dans leur ensemble, il convient d'ajouter qu'après son retour à Moscou après avoir servi à Londres durant onze ans, il accompagna Staline aux conférences tenues avec Churchill et Roosevelt, afin de demander des accroissements des aides. Il écrivit ensuite un livre sous le titre « Qui a aidé Hitler ? » (*Kto Pomogal Gitleru*, Moscou IML 1962). Nous apprenons à la lecture de cet ouvrage que Hitler n'aurait pas pu déclencher seul la seconde guerre mondiale, et que le Royaume-Uni et la France l'y aidèrent. L'ambassadeur soviétique poursuit ensuite en accusant des « souffrances et sacrifices innombrables » le pays qui proposa à Staline une aide militaire et économique dès le 13 juin 1941.

L'objet du communiqué TASS était de mettre fin aux rumeurs selon lesquelles la guerre entre l'Union soviétique et l'Allemagne était inévitable. Staline mena une guerre déterminée contre ces rumeurs. Dans la nuit du 13 au 14 juin, une subite flambée de terreur se produisit à Moscou. Des têtes tombèrent, et certaines des plus éminentes.

Hitler eut le même problème. Il est difficile de dissimuler des préparations de guerre. Les gens les voient, et expriment toutes sortes de suppositions à leur sujet. Le 24 avril, l'attaché naval allemand envoya un rapport inquiet à Berlin, indiquant qu'il lui fallait contrer « des rumeurs manifestement absurdes faisant état d'une prochaine guerre germano-soviétique. » Le 2 mai, l'ambassadeur Von der Schulenberg rapporta qu'il lui fallait contrer des rumeurs, mais que tous les dirigeants allemands arrivant depuis l'Allemagne apportaient « non seulement des rumeurs, mais des faits pour les étayer. » Le 24 mai, Karl Bohmer, dirigeant du département de la

presse étrangère au sein du ministère allemand de la propagande, se retrouva en état d'ébriété et laissa échapper des indiscrétions au sujet des relations avec l'Union soviétique. Il fut arrêté sur-le-champ. Hitler traita l'affaire personnellement, et selon les mots de Goebbels, lui « accorda une signification trop importante. » Le 13 juin, jour où le communiqué TASS fut diffusé, Karl Bohmer comparut face à un tribunal du peuple (stupéfiant - un tribunal du peuple, exactement comme en Union soviétique) et déclara que ses propos n'avaient été que ceux d'un ivrogne. Cela ne lui épargna pas une lourde peine, qui tint lieu de bonne leçon à toute l'Allemagne — il n'y aurait pas de guerre ! Il n'y aurait pas de guerre ! Il n'y aurait pas de guerre ! Et pour que nul n'en doutât à l'étranger, Ribbentrop envoya le 15 juin des télégrammes ultra-confidentiels à ses ambassadeurs, affirmant qu'il était prévu de mener d'importantes négociations avec Moscou. Les ambassadeurs reçurent pour instruction de faire connaître cette information à certaines personnes, dans le secret le plus absolu. Par exemple, le conseiller diplomatique allemand en poste à Budapest devait transmettre l'information au président hongrois sous le sceau du secret absolu.

Les principes de la désinformation sont les mêmes pour tous. Si vous ne voulez pas que l'ennemi apprenne un secret, tenez ce secret également à l'écart de vos amis ! Le 8 mai 1940, la radio allemande annonça que le Royaume-Uni comptait envahir les Pays-Bas. Suivit ensuite la partie la plus intéressante de l'annonce : les informations selon lesquelles deux armées allemandes avaient été déplacées jusqu'à la frontière avec les Pays-Bas constituaient des « rumeurs absurdes » mises en circulation par « des fomenteurs de guerre britanniques. » Chacun connaît la suite. Ces deux annonces, l'une diffusée à la radio allemande, et l'autre par l'agence soviétique TASS, sont quasiment mot pour mot identiques.

Après la parution de mes premières publications, les historiens soviétiques se sont exclamés que oui, il y avait eu des mouvements

de troupes soviétiques, mais que les sources soviétiques avaient de longue date apporté une explication satisfaisante (c'est-à-dire, relative à une défense) des événements. Voilà qui est très éloigné de la vérité. C'est précisément l'absence d'explication qui avait attiré mon attention au départ. Pas un seul maréchal ou général soviétique n'a jamais précisé le nombre exact de divisions ayant participé à ces vastes mouvements. Comme nous l'avons vu, ce nombre était de 191, mais pas un seul n'a jamais avancé ne serait-ce qu'un nombre approximatif. Alors, pouvons-nous vraiment nous attendre à obtenir une explication satisfaisante de la part d'un général, sachant qu'il ne sait pas ou qu'il dissimule les véritables dimensions de tous les événements ?

Les mémoires des généraux et maréchaux qui dirigèrent ou participèrent à ces mouvements de troupes laissent apparaître une flexibilité surprenante de la part de la science historique soviétique. Le colonel-général [Ya.T. Cherevichenko](#), commandant les troupes du district militaire d'Odessa, se trouvait en Crimée entre le 9 et le 12 juin, où il reçut les troupes du 9^{ème} corps spécial de fusiliers. Nous apprenons ce point de la part du maréchal [M.V. Zakharov](#) (*Voprosy Istory*, 1970, N°5, p. 44). Nous reviendrons à ce corps plus bas. Il était des plus inhabituels, et ce n'est pas pour rien qu'il fut officiellement désigné comme « spécial. » Mais pour une raison ou pour une autre, le général Cherevichenko le passe sous silence. Il s'agit accessoirement du même Cherevichenko qui ne savait pas qu'une armée entière, commandée par le lieutenant-général I.S. Konev et son adjoint le lieutenant-général Max Reiter, était concentrée en secret sur le territoire de son propre district militaire.

I.S. Konev fut promu pendant la guerre Maréchal de l'Union soviétique, et j'ai fait l'acquisition de son livre dans l'espoir d'y trouver quelque explication de sa présence et de celle de ses « An-nushkas » dans un district militaire relevant d'une autre autorité, et du pourquoi de cette présence. Chose surprenante, le courageux maréchal a purement et simplement fait abstraction de toute cette période initiale de la guerre. Il préfère écrire sur l'année 1945, et a

donc donné pour titre à son livre « Quarante cinq. » J'ai ensuite fait l'acquisition des mémoires du général d'armée [P.I. Batov](#). C'est son corps que Cherevichenko rencontrait en Crimée, mais hélas, Batov élude ce fait. Batov était adjoint au commandant du district militaire transcaucasien. Que faisait-il en Crimée à la tête d'un corps à la veille de la guerre ? De quelles divisions son corps était-il composé ? Pourquoi ce corps était-il « spécial » ? Qui était l'adjoint du commandant du corps, et qui était son chef d'état-major ? Pourquoi le corps fut-il entraîné à embarquer sur des navires, mettre pied à terre en terrain hostile, et détruire des derricks de pétrole ? On trouve les réponses à ces questions, à l'issue de recherches prolongées, dans de nombreuses sources différentes, mais pas dans les mémoires de Batov, qui ne font aucun état de toute cette période.

Faute d'y avoir trouvé des explications, j'ai porté le regard plus haut. Mais ni Staline, ni aucun des autres membres du Politburo n'a rédigé de mémoires. La seule personnalité véritablement majeure à avoir laissé un récit de son vécu de la guerre a été le maréchal Joukov. Il était à l'époque chef de l'état-major général, et personnellement responsable du déploiement, du casernement et des mouvements des troupes. Sans sa validation officielle, il aurait été impossible de ne déplacer ne serait-ce qu'un seul bataillon, sans parler de régiments ou de divisions. Qui plus est, le service du VOSO, c'est-à-dire tout ce qui avait trait à l'usage militaire du réseau ferroviaire, lui était directement subordonné.

Joukov reconnaît que des mouvements de troupes eurent bel et bien lieu, et qu'ils présentèrent des dimensions monumentales. Mais au lieu de donner des nombres et de les expliquer depuis la majesté de son poste de chef de l'état-major général, les trois pages que consacre Joukov aux mouvements de troupes se contentent de citer son ami [I.Kh. Bagramyan](#), qui n'était alors que colonel. Écoutez ce que Bagramyan en pense — un Bagramyan qui ne disposait d'aucun accès aux secrets de l'État ! Écoutez Bagramyan qui, alors qu'il œuvrait au sein du premier échelon stratégique où il ne faisait qu'exécuter les ordres envoyés depuis Moscou, ne faisait qu'accepter

un train militaire après l'autre sans disposer d'aucune explication sur les objectifs de ces mouvements.

Cher Georgy Konstantinovich, camarade maréchal de l'Union soviétique ! Si nous voulons connaître les opinions d'Ivan Khristoforovich Bagramyan, nous allons ouvrir tranquillement ses excellents livres et les parcourir. Mais nous sommes intéressés de découvrir, dans vos propres mémoires, votre propre point de vue, vos chiffres, et vos explications. Nous voulons considérer la situation telle qu'elle apparaissait des hauteurs enivrantes de votre position, et non depuis le poste subalterne occupé par Ivan Khristoforovich. Il s'exprime bien, et en détails. Il dispose d'une érudition brillante, d'un très bon esprit analytique, d'une excellente mémoire, et d'une connaissance approfondie de la situation. Mais il n'a joué aucun rôle dans ces mouvements de troupes, ni ne les a dirigés. C'était vous qui dirigiez ces mouvements de troupes. La manœuvre réalisée subrepticement par Joukov derrière le dos de Bagramyan, ainsi que l'absence de nombres exacts et d'explications pertinentes ne font que renforcer les soupçons voulant que tout ne fut pas direct, que tout ne fut pas dit, et qu'il restait bien quelque chose qui, hier comme aujourd'hui, fut et reste non publiable.

Chapitre 23

Les districts militaires

Il existe au sein de l'Armée rouge une procédure établie de longue date : le commandement se rend sur les lieux où doivent se dérouler les opérations avant l'arrivée des troupes.

Maréchal K. ROKOSSOVSKY (*Soldarsky dolg*, Moscou 1968, p. 166).

Le général soviétique, au fil de son ascension des échelons de la montée en grade, commande une division, puis un corps, puis enfin une armée. Le poste suivant, commandant de district militaire, se distingue d'une simple élévation en grade. Se voir attribuer ce poste relève d'un bond en avant majeur dans une carrière. Le fait que le commandant d'un district militaire est bien davantage qu'un simple chef militaire haut gradé ; il est en quelque sorte gouverneur militaire d'immenses territoires où vivent des millions, voire des dizaines de millions de personnes. Il n'est pas seulement responsable des troupes et de leur entraînement militaire, mais également de la préparation de la population, des industries, des transports et de l'agriculture en vue de mener une guerre. Il est responsable de la protection du régime communiste sur le territoire qui lui est

assigné, et si nécessité advient, il peut recourir à la force armée pour défendre ce régime.

Avant la seconde guerre mondiale, le territoire de l'Union soviétique était divisé en seize districts militaires. Huit d'entre eux présentaient des frontières communes avec des États étrangers. Les huit autres ne jouxtaient aucune frontière et étaient donc considérés comme des districts militaires intérieurs. Bien entendu, chaque district revêtait sa propre importance. C'est dans les districts intérieurs que se concentraient le vaste potentiel industriel, les principales voies de transport, et les ressources humaines les plus conséquentes.

Le 13 mai 1941, les commandants de sept de ces districts militaires intérieurs — à la seule exception du district de Moscou — reçurent une directive d'« importance capitale. » Les états-majors des districts militaires devaient se transformer en états-majors d'armée. Les commandants des districts militaires devaient personnellement prendre la tête de ces armées et emmener avec eux tous les corps et divisions composant leur district. Ils devaient, dans un délai d'un mois exactement, soit pour le 13 juin 1941, procéder au regroupement de leurs troupes dans la partie occidentale du pays.

Le 13 juin 1941, sous couvert du communiqué TASS, toutes les divisions appartenant au district militaire de l'Oural commencèrent en secret leur progression vers l'ouest. Les divisions furent regroupées en corps, et les corps furent à leur tour combinés pour constituer la 22^{ème} armée. Le lieutenant-général [Filipp Ershakov](#), commandant le district militaire de l'Oural, prit personnellement la tête de cette armée. [Dimitri Sergeyevich Leonov](#), commissaire de corps et membre du Conseil militaire du district, ainsi que le général-major [Georgy Ferdorovich Zakharov](#), chef d'état-major du district, furent respectivement nommés membres du Conseil militaire et chef d'état-major de la nouvelle armée. Les officiers responsables de l'artillerie, du génie, du ravitaillement, des communications et de tout le reste rallièrent avec leurs effectifs la 22^{ème} armée, et les chargèrent sur des trains militaires à destination de

l'Ouest.



FIGURE 23.1 – Affiche de propagande soviétique. Texte : « Наше дело правое » : « Notre cause est juste. » « Враг будет разбит » : « L'ennemi sera brisé. » « Победа будет за нами » : « La victoire sera nôtre. »

Qui donc devait rester derrière l'Oural ? L'Oural contenait (et contient toujours) les complexes de production d'acier, de chars et d'obus les plus importants au monde. L'Oural hébergeait les lignes de communication de la plus haute importance. L'Oural, c'était également des camps de concentration, avec des centaines de milliers, voire des millions de prisonniers. N'aurait-il pas été trop dangereux de laisser tous ces territoires sans gouverneur militaire ? On pourrait croire que tout commandant a un second, qui remplit ses devoirs durant ses absences. Mais le problème est que le lieutenant-général [M.F. Lukin](#), commandant adjoint du district

militaire de l'Oural, avait déjà reçu ordre de partir à destination du Transbaïkal. Il y avait mis sur pied la 6^{ème} armée, et au moment de la diffusion du communiqué TASS, son armée se déplaçait en secret vers l'Ouest. Après le départ de tout l'état-major, ne resta aux commandes du district militaire de l'Oural que le général-major A. B. Katkov, un illustre inconnu, pratiquement sans état-major pour le soutenir.

Le district militaire de Khar'kov connut des changements identiques. Nous savons que la 8^{ème} armée fut constituée à la veille de la guerre sur la frontière roumaine. Le commandement et l'état-major de cette armée étaient ceux du district militaire de Khar'kov. Le lieutenant-général A.K. Smirnov, commandant du district, le général-major V. Ya. Kolpachki, son chef d'état-major, le général-major S.K. Goryunov, le commandant de son aviation, et tout leur état-major, furent transférés à la 18^{ème} armée, sur la frontière roumaine, laissant sans tête leur district militaire.

La 19^{ème} armée fut constituée à partir des troupes et de l'état-major du district militaire du Nord-Caucase. Le lieutenant-général [I.S. Konev](#), commandant du district, rassembla toutes les troupes de son district en 19^{ème} armée, en prit la tête et se déplaça en secret vers l'Ouest, laissant donc le district exempt de tout contrôle militaire. En théorie, le général-major Max Reiter, le communiste allemand adjoint de Konev, aurait dû prendre sa place, mais comme nous l'avons vu plus haut, il avait à ce moment quitté le Caucase pour se rendre à Cherkassy, où arrivaient les trains de la 19^{ème} armée.

Jetons un œil à l'état-major de la Force aérienne (la VVS) dans le district militaire du Nord-Caucase. Le commandant de la VVS était le général-major d'aviation [E. M. Nikolaenko](#), le chef d'état-major de la VVS était le colonel N.V. Korneev et le commandant de la division de chasseurs était le général-major d'aviation [E.M. Beletsky](#). On les retrouve occupant exactement les mêmes postes après la diffusion du communiqué TASS, mais plus dans ce district militaire. Ils relevaient désormais de la 19^{ème} armée, qui était

secrètement en cours de transfert en Ukraine.

Il en allait de même pour la 20^{ème} armée, qui avait récupéré les officiers et les troupes du district militaire d'Orel. Le lieutenant-général [F.N. Remezov](#), commandant de ce district, rassembla sous son commandement toutes ses troupes avec celles du district militaire de Moscou. Il transforma l'état-major du district en état-major de la 20^{ème} armée, et se déplaça en secret vers l'Ouest, laissant le cœur de la Russie à son destin propre, sans le moindre contrôle militaire.

La 21^{ème} armée n'était autre que le district militaire de la Volga. Le commandant du district, le lieutenant-général [V.G. Gerasimenko](#), prit les commandes de la 21^{ème} armée, le général [V.N. Gordov](#), chef d'état-major du district, devint chef d'état-major de la 21^{ème} armée. Les commandants de toutes les troupes et de tous les services, et des centaines d'autres commandants, changèrent simplement d'affectation et de titre, en remplaçant simplement « district militaire de la Volga » par « 21^{ème} armée. » Si par exemple, on vous indique que le maréchal d'aviation [G.A. Vorozheikin](#), à la tête des forces aériennes du district militaire de la Volga début juin 1941 (bien entendu, il avait à l'époque un grade moins élevé), vous pouvez deviner sans consulter la moindre archive qu'après le 13 juin, il prit la tête de l'aviation de la 21^{ème} armée, puis partit en direction de la frontière allemande. Si on vous laisse savoir que le colonel-général [Yu.V. Bordzilovsky](#), commandait les troupes du génie du même district, lui aussi à un rang inférieur à l'époque, vous pouvez deviner sans crainte de vous tromper qu'après la diffusion du communiqué TASS, il servit au sein de la branche du génie de la 21^{ème} armée.

La 24^{ème} armée fut mise sur pied dans le district militaire de Sibérie, dont le commandant était le lieutenant-général S.A. Kalinin, et la 28^{ème} armée fut créée à partir du district militaire d'Arkhangelsk, sous commandement du lieutenant-général [V.Ya. Kachalov](#).

Le 13 juin 1941, le jour même où d'étranges communiqués étaient diffusés à la radio soviétique, l'ordre établi du gouvernement mi-

litaire et territorial qui avait été en vigueur dans les vastes territoires de Russie centrale, du Nord-Caucase, de Sibérie et de l'Oural, d'Arkhangelsk au Kuban et d'Orel à Chita, cessa pratiquement d'exister. Si une révolte avait éclaté, rien n'aurait pu l'arrêter. Toutes les divisions étaient parties pour la frontière allemande. Qui plus est, il ne restait personne pour prendre la décision de réprimer une révolte. Quasiment tous les généraux étaient partis secrètement pour la région occidentale du pays. Les révoltes étaient le plus souvent réprimées par le NKVD, mais celui-ci n'aurait pas suffi à mater une révolte plus grave que les autres. Il aurait eu besoin de l'aide de l'armée.

La question se pose ici — qu'est-ce qui se passait ? Se peut-il que Staline se méfiât de ses officiers aux commandes des districts militaires intérieurs, et décidât de tous les remplacer en même temps ? Non, rien de tel. Staline prenait la précaution de faire abattre tous les hommes en qui il n'avait pas confiance, et de les remplacer par des hommes dignes de sa confiance. Il est essentiel de comprendre qu'on ne prit pas la peine de remplacer les généraux sur le départ. Après la conversion par le général S.A. Kalinin, commandant du district militaire de Sibérie, de l'ensemble de ses troupes et de son état-major en 24^{ème} armée, et leur départ en secret vers l'Ouest, la Sibérie ne vit arriver aucun autre général avant 1942 (*Soviet Military Encyclopedia*, Vol. 7, p. 338). Dans tous les autres districts militaires intérieurs, il fallut patienter des mois avant l'arrivée de nouveaux commandants, et ceux qui arrivèrent étaient des généraux de troisième ordre qui n'eurent jamais avant ou après cela l'honneur de commander un district militaire ou une armée. Le général-major [Matvei Timofeyevich Popov](#), en constitue un exemple frappant.

Reste donc à supposer que tous les commandants et leurs troupes partirent accomplir une tâche plus cruciale que celle de protéger l'autorité soviétique dans les régions intérieures du pays. Si l'on avait pensé un seul instant que cette tâche était moins importante que cela, ils seraient bien entendu restés en poste.

Moscou constitua la seule exception parmi les huit districts mi-

litaires intérieurs. Cela peut se comprendre, car c'était dans ce district que se trouvait la capitale du pays. Contrairement à tous les autres districts militaires intérieurs, celui-ci était dirigé non par un lieutenant-général, ni même un colonel-général, mais par le général d'armée [Ivan Tyulenev](#). Mais la position exceptionnelle du district militaire de Moscou ne préserva pas celui-ci de se voir retirés son état-major et ses troupes. Toutes ses troupes furent envoyées en renfort du premier échelon stratégique et de la 20^{ème} armée du second échelon stratégique. Toutes ses réserves d'armes, de munitions et de biens furent envoyées aux frontières occidentales. Puis vint le tour du commandant. À ce moment, le général I.V. Tyulenev occupait un grade très élevé, et jouissait de la confiance de Staline ; son grade était trop élevé pour que lui fût confié le seul commandement d'une armée. Le Politburo décida donc, en présence de Staline, de nommer Tyulenev commandant du front Sud. Lorsqu'il partit honorer cette affectation, il emporta avec lui l'ensemble de l'état-major du district militaire de Moscou, qui était dirigé par le général-major [Gavrill Shishenin](#).

La décision de transférer le commandement et l'état-major du district militaire de Moscou en commandement du front Sud, et de les envoyer à [Vinnitsa](#), fut prise le 21 juin 1941, mais on dispose d'éléments suffisants pour montrer qu'elle ne surprit pas les officiers de l'état-major. De multiples branches de l'état-major étaient déjà sur le départ ; le général-major A. S. Osipenko, par exemple, commandant en second des forces aériennes du district militaire de Moscou, se trouvait déjà à la frontière roumaine début juin 1941.

Le commandement et l'état-major partirent pour Vinnitsa, abandonnant de fait le district militaire de la capitale du pays, et sans passer le relai à quiconque, personne n'ayant été désigné pour reprendre ces postes laissés vacants. Le lieutenant-général P. A. Artem'ev ne reprit ce commandement que le 26 juin, *après* l'attaque allemande (*Ordena Lenina Moskovsky Voennyi Okrug*, Moscou, Moskovsky Rabochy 1985, p. 204). Qui plus est, Artem'ev n'était pas un soldat, mais un Tchékiste. Il continua en outre d'oc-

cuper son poste de chef du Directorate des Troupes Opérationnelles du NKVD. Puis, en juillet, Staline nomma [K.F. Telegin](#), un commissaire divisionnaire des troupes du NKVD, qui devint par la suite lieutenant-général, comme membre du Conseil Militaire du district militaire de Moscou. Lui aussi était un pur Tchékiste, qui avait par le passé servi au sein des unités d'OSNAZ. Durant la Grande Purge, il avait été commissaire politique des troupes intérieures du NKVD pour le district de Moscou, et après cela, il avait occupé un poste à responsabilité au sein de l'appareil central du NKVD.

Même durant la Grande Purge, les districts militaires étaient restés militaires. Voici qu'en temps de guerre, toute différence entre district militaire de Moscou et district du NKVD de Moscou avait disparu. Le district militaire de Moscou continuait en théorie d'exister, mais on ne trouvait plus à Moscou aucune unité militaire relevant de l'Armée rouge. Ne restaient que 2 divisions et 25 bataillons de combat détachés, relevant tous du NKVD.

Le lieutenant général Konstantin Ferdorovich Telegin relate que lorsque ces « gens nouveaux, » à savoir les Tchékistes, se présentèrent pour la première fois au quartier général du district militaire de Moscou, de nombreuses branches du quartier général perdirent beaucoup de personnel. Les deux branches les plus importantes, les opérations et les renseignements, avaient totalement cessé d'exister. Les nouveaux venus comprenaient mal les spécificités des questions militaires, et ils durent « consacrer beaucoup de temps et d'efforts à se familiariser avec la situation du district, ses problèmes et ses capacités » (*VIZH*, 1962, N°1, p. 36).

Ainsi, sous couvert du communiqué TASS, les commandants militaires les plus hauts gradés de l'armée, y compris même ceux qui commandaient un front, furent transférés en secret à la frontière allemande, laissant tous les districts militaires à la merci des événements et du NKVD. Il est incontestable que cet événement est absolument unique dans toute l'histoire de l'Union soviétique. Il est tout aussi incontestable que ces mouvements étaient reliés à une guerre devenue parfaitement inévitable pour l'Union soviétique. Si

le moindre doute avait pu persister sur la possibilité d'éviter la guerre, certains commandants au moins auraient ici et là été maintenus en poste.

Et ces actions ne constituaient en aucun cas des préparations à une guerre défensive. Au cours d'une longue guerre défensive, on n'envoie pas à la frontière ennemie l'ensemble des commandants militaires. On en laisse pour couvrir les arrières, là où l'ennemi pourrait faire une apparition subite. Il est également absolument essentiel, dans le cadre d'une guerre défensive prolongée, que des généraux et de vrais soldats, et non des policiers, restent dans les régions industrielles et nœuds de transports les plus importants, afin de les défendre et également d'assurer que le potentiel de ces vastes territoires, situés au cœur du pays, est utilisé à plein pour répondre aux besoins de la guerre.

Il n'existe qu'une seule circonstance propre à rendre inutile la présence des généraux dans ces centres industriels. Il s'agit de la possibilité d'une planification par le haut commandement d'une guerre subite en territoire ennemi, dépendant de réserves déjà constituées avant le déclenchement de la guerre, et non d'armements restant à produire durant celle-ci. En un tel cas, leur place serait à la frontière ennemie.

Le lieutenant-général K.F. Telegin l'établit d'ailleurs de lui-même : « Dans la mesure où l'on supposait que la guerre serait menée en territoire ennemi qui, durant la période d'avant-guerre, jouxtait le district, des stocks de réserves mobilisées d'armes, d'équipements et de munitions furent transférés jusqu'aux districts militaires frontaliers » (K. F. Telegin, *op. cit.*).

Chapitre 24

Les divisions noires

Staline n'hésite pas à recourir à la force sur une échelle sans précédent.

TROTSKY (BO N°79-80, 1939).

Le principal point commun entre le premier et le deuxième échelon stratégique était que les armées les plus puissantes qui les composaient étaient déployées, non pas contre l'Allemagne, mais face aux champs de pétrole roumains. La principale différence entre eux résidait dans la couleur de leurs uniformes. Les millions de soldats relevant du premier échelon stratégique portaient une tunique couleur kaki. Les soldats du deuxième échelon stratégique portaient également du kaki, mais il s'y mêlait une abondante touche de noir.

Il m'est arrivé une fois d'assister à une rencontre avec le général à la retraite [F.N. Remezov](#), qui dirigea la 20^{ème} armée. Les membres de son cercle tenaient alors une conversation. Cette conversation n'intégrait aucun élément étranger, si bien qu'elle était plutôt franche. Son auditoire était constitué d'officiers et de généraux issus de l'état-major du district, connaissant fort bien leur sujet. Ils commencèrent à discuter. Au plus haut de la conversation, un colonel

hardi, qui n'avait pas la langue dans sa poche, posa carrément la question au général Remezov : « Pourquoi les documents allemands désignent-ils le 69^{ème} corps de fusiliers de votre 20^{ème} armée sous le nom de “corps noir” ? » Le général Remezov n'apporta pas de réponse instructive à cette question. Il éluda le sujet en parlant de la 56^{ème} armée, qu'il commanda bien par la suite, en affirmant qu'en raison d'un manque de capotes militaires grises, certaines de ses divisions avaient dû porter des manteaux noirs normalement réservés aux cheminots. Cela s'est effectivement produit, mais au mois de décembre.

Remezov évita de toute évidence d'apporter une réponse à cette question. La question concernait le mois de juin 1941, où aucun manque ne se faisait sentir, et les températures de l'été n'étaient pas du tout propices à ce que les soldats portassent une capote. De nombreux soldats appartenant au 69^{ème} corps de fusiliers portaient des uniformes noirs *durant l'été*. Ils étaient suffisamment nombreux pour être remarqués par les services de renseignements militaires allemands, qui désignèrent alors officieusement le 69^{ème} corps comme « corps noir. »

Et ce n'était pas le seul corps à arborer du noir. Le 63^{ème} corps de fusiliers de la 21^{ème} armée est également désigné comme « corps noir » dans les documents allemands. Le komkor ¹ [Leonid Grigoryevich Petrovsky](#), commandant du 63^{ème} corps de fusiliers, était à tous égards un dirigeant militaire hors pair. Il prit part au sac du Palais d'Hiver à l'âge de quinze ans, traversa l'ensemble de la Guerre Civile et fut blessé grièvement à trois reprises. Il termina la guerre aux commandes d'un régiment, à l'âge de dix-huit ans. Lorsqu'il eut 20 ans, il fut diplômé avec les honneurs par l'académie de l'état-major général. Il commanda les meilleures unités de l'Armée rouge, y compris la 1^{ère} division de fusiliers du prolétariat de Moscou. À l'âge de 35 ans, il était commandant en second du district militaire de Moscou.

1. Commandant de corps, NdT.

Au combat, le komkor Petrovsky s'avéra être un stratège de premier ordre. Il reçut le grade de lieutenant-général en août 1941, et fut nommé commandant de la 21^{ème} armée. À ce moment, le 63^{ème} corps de fusiliers, après des combats aussi âpres que répétés, se retrouva encerclé. Staline lui ordonna de quitter le corps et de prendre sur-le-champ le commandement de l'armée. Petrovsky demanda à ce que cet ordre fût retardé de quelques jours, et renvoya l'avion qu'on avait dépêché pour l'extraire de cette situation chargé de soldats blessés. Petrovsky parvint à extraire de son encerclement son corps noir, et une fois cela accompli, il retourna dans les arrières de l'ennemi pour désencercler une autre division. Il s'agissait de la 154^{ème} division de fusiliers, sous commandement du kombrig [Ya.S. Fokanov](#). Lors de sa percée libératrice, Petrovsky fut mortellement blessé. Les troupes allemandes qui découvrirent le corps sans vie de Petrovsky reçurent de la part de leur haut commandement l'ordre d'enterrer le général soviétique avec tous les honneurs militaires. Une grande croix fut érigée sur sa sépulture, marquée de l'inscription, en allemand : « Lieutenant-général Petrovsky, commandant du corps noir. »

Des sources soviétiques confirment ce geste inhabituel. Les détails des opérations du 63^{ème} corps noir sont disponibles dans le *Military Historical Journal* (VIZH 1966, N°6, p. 66). L'*Encyclopédie Militaire soviétique* (Vol. 6, p. 314) confirme l'exactitude de cet article. On peut trouver des références au corps noir de Petrovsky dans l'ouvrage écrit par le lieutenant-général d'artillerie [G.D. Plaskov](#), *Pod Grokhot Kanonady* (Voenizdat 1969, p. 163).

Les services de renseignements allemands remarquèrent également les uniformes noirs inhabituels au sein d'autres armées appartenant au deuxième échelon stratégique. Lorsque ces uniformes commencèrent à prédominer sur les uniformes verts usuels, ce furent régiments, divisions, et parfois même les corps entiers qui furent désignés comme « noirs. » La 24^{ème} armée du deuxième échelon stratégique, qui avait été transférée en secret depuis la Sibérie, ne faisait pas exception. Durant les combats, les Allemands dési-

gnèrent comme « noirs » certains de ses régiments et divisions. Mais avant même que les divisions et corps de cette armée ralliassent la bataille, des choses très intéressantes se produisaient déjà. À la fin juin, la 24^{ème} armée était en déplacement, sur des milliers de kilomètres de voies ferrées. Son commandant, le lieutenant-général [Stepan Andreyevich Kalinin](#), se trouvait déjà à Moscou pour essayer de résoudre ses problèmes d'approvisionnement. Il a par la suite relaté l'accueil que lui réserva le Comité Municipal du Parti de Moscou :

Le secrétaire du Comité Municipal de Moscou appela le Commissaire du Peuple aux Affaires intérieures.

« Le camarade avec lequel je viens de converser, » expliqua le secrétaire du Comité Municipal après avoir raccroché, « disposait d'une expérience considérable en organisation de restauration collective. Il avait déjà œuvré sur ce type de fonction depuis longtemps au moment de la construction du canal Volga-Moscou. Il va vous aider. »

Quelque vingt minutes plus tard, la figure imposante d'un commandant de troupes du NKVD fit son entrée dans le bureau du secrétaire. Il portait trois losanges sur le col de sa vareuse, étroitement serrée autour de sa taille par une ceinture. Nous parvînmes rapidement à un accord sur tout (*Razmysleniya o Minuvshem*, Moscou Voenizdat 1963, pp. 132-133).

Il est vraiment dommage que le général Kaninin n'ose pas citer les noms du secrétaire du Conseil Municipal de Moscou et du visiteur élégant et percutant arborant ces trois losanges.

À l'issue des toutes premières batailles, la 24^{ème} armée tomba entre de bonnes mains. Son commandement fut remis au général-major du NKVD [Konstantin Rakutin](#). Et le lieutenant-général S.A. Kalinin, sur ordre personnel de Staline, retourna en Sibérie. Non pas pour reprendre le commandement du district militaire, qui restait à l'état d'abandon, mais pour mettre sur pied dix nouvelles divisions.

Les formations devaient être mises sur pied à des emplacements où aucune unité n'avait jusqu'alors stationné. J'avais visité les lieux, et m'étais mis au travail.

Ma première excursion eut pour destination l'une des localités de Sibérie. Des années avant la guerre, une petite ville constituée de cabanes de bûcherons y avait été établie, dans un coin perdu de la forêt. On y réalisa le cantonnement d'unités pour la formation en cours de constitution.

Une taïga infranchissable entourait la localité dans presque toutes les directions (*Ibid.*, p.182).

Les trois volumes de *L'Archipel du GOULAG*, écrits par [Alexander Solzhenitsyn](#), contiennent tout ce qu'il faut savoir sur « la petite ville constituée de cabanes de bûcherons. » Dix nouvelles divisions (plus de 130 000 hommes) furent mises sur pied dans le district militaire de Sibérie, non pas à des endroits où avaient déjà stationné des unités militaires, mais dans ces « petites localités de cabanes. » On peut bien entendu avancer que l'on ne transforma pas les prisonniers des camps de concentration en soldats. Le général Kalinin utilisait simplement ces baraques inoccupées pour y caserner les réservistes qui arrivaient, et c'est sur place qu'ils recevraient leur entraînement et deviendraient des soldats. Très bien, acceptons ce récit. Mais en ce cas, où étaient passés les « bûcherons » ? Pourquoi la petite ville (et il y en avait plus d'une seule) était-elle vide ? La réponse simple est que le général Kalinin garnit les effectifs de la 24^{ème} armée avec les « bûcherons » *avant la guerre* et la prépara en secret à un transfert vers l'Ouest. C'est la raison pour laquelle les régiments et divisions de cette armée, et de toutes les armées appartenant au deuxième échelon stratégique, portaient du noir. Il était fréquent que les « bûcherons » ne reçussent même pas d'uniforme militaire. C'est la raison pour laquelle l'armée que Kalinin transféra en secret vers la région occidentale de l'Union soviétique était maintenue par l'Administration principale des Camps, ou GOULAG, du Commissariat du Peuple aux Affaires intérieures, et non par la Direction de l'organisation de l'arrière de l'état-major général de l'Armée rouge des Ouvriers et Paysans. C'est la raison pour laquelle Staline désigna Rakutin, un pur Tchékiste, à la tête de la 24^{ème} armée, en lieu et place du semi-Tchékiste Kalinin. C'était

l'un des hommes les plus aptes à gérer des « bûcherons. »

Il est de notoriété publique que Staline vida le GOULAG pendant la guerre, en armant et en envoyant au front quiconque pouvait l'être. Parfois, faute de temps ou d'uniformes, les prisonniers sortis des camps de travail furent envoyés au combat avec leurs propres habits. En théorie, les différences n'étaient que peu marquées : les mêmes bottes en simili-cuir, le même chapeau à rabats en fausse peau de phoque, et une veste en tous points identiques à celle du soldat hormis la couleur.

L'idée continue de circuler, bien que nul ne sache d'où elle provient, qu'au moment de l'attaque de Hitler, Staline envoya les prisonniers des camps de concentration au front « pour expier leur faute. »

Quoi qu'il en soit, les troupes allemandes tombèrent pour la première fois sur les divisions et corps noirs début juillet 1941. Ces unités avaient commencé à se déplacer vers les frontières occidentales du pays le 13 juin 1941. La constitution des armées du deuxième échelon stratégique, qui comprenait toutes ces divisions et tous ces corps noirs, commença en juin 1940, lorsque Hitler se détourna de l'Union soviétique en dégarnissant la frontière soviétique de presque toutes ses divisions.

Chaque armée appartenant au deuxième échelon stratégique fut constituée sur l'idée spéciale qu'elle ferait ensuite une apparition subite à la frontière occidentale. Chaque armée fut formée sur la route de la grande artère ferroviaire. Chacune d'entre elles fut mise sur pied dans la région des camps de concentration. Les détenus de ces camps avaient été éduqués à respecter l'ordre, menaient une existence frugale, et il était plus facile de recruter des effectifs dans ces camps que dans des villages. Ils furent donc tous rassemblés et organisés en brigades. Mais le fait central est que si l'on avait forcé à s'enrôler les hommes des villages, il n'aurait pas été possible d'empêcher des rumeurs sur la mobilisation et la guerre. C'est précisément pour éviter ce type de rumeurs que fut diffusé le communiqué TASS.

De nombreuses années plus tard, on continue d'écrire des livres et de composer des chansons sur cette période. Voici un extrait de [Vladimir Vysotsky](#) :

Aux portes arrivent des prisonniers
Leur épitaphe n'a rien d'abscons
Car elle nous fait remémorer
Qu'ils sont partis se battre au front.²

Mikhail Demin, l'ancien criminel, a écrit que « presque toute l'armée de Rokossovsky était constituée de détenus issus des camps de travail » (*Blatnoi 'Rusika'*, New York 1981, p. 26).

Rokossovsky ne commanda qu'une seule armée de toute sa vie, la 16^{ème}. Il a oublié de préciser dans ses mémoires de quoi elle était constituée. Cet oubli est typique du personnage. Il commence ses mémoires sur ces mots : « Au printemps 1940, je me trouvais à Sochi (une célèbre station balnéaire de la Mer Noire) avec ma famille, » oubliant de préciser qu'avant cela, il avait été interné au GOULAG. Plus loin dans son livre, Rokossovsky affirme en passant que « l'expérience m'a convaincu que l'on peut même accorder sa confiance à un homme qui par le passé s'est autorisé à violer la loi. Laissez à un tel homme l'opportunité d'expier sa faute et vous verrez que le bien qui est en lui refera surface, ainsi que l'amour de la Patrie, de son peuple, et son aspiration à recouvrer leur confiance à tout prix fera de lui un combattant courageux » (Maréchal de l'Union soviétique K. K. Rokossovsky : *Soldatsky Dolg*, Moscou Voenizdat 1968, p. 136).

Il s'agit d'un aveu tacite du fait que Rokossovsky avait eu amplement l'occasion de se convaincre que l'on pouvait faire d'un prisonnier de camp de travail un soldat. Mais là n'est pas le sujet

2. Librement adapté par le traducteur. Version anglaise :
The gates, new prisoners arriving,
The glass-framed epitaph is blunt,
When to our memory proclaiming
They all went off to fight the front.

central. Le point important est que Staline ait offert aux prisonniers des camps de travail « l'occasion d'expier leur faute » et de « devenir des combattants courageux » *avant l'attaque de Hitler*. Des armées spécialement adaptées pour enrôler des prisonniers issus des camps de travail comme chair à canon étaient en train d'être levées avant même que l'on entendît parler du projet d'Opération Barbarossa. La 16^{ème} armée, qui était le précurseur du deuxième échelon stratégique, fut mise sur pied sur la voie ferrée transsibérienne dans le but de se déplacer rapidement vers l'Ouest ; ainsi qu'en Transbaïkalie, car on y trouvait un nombre suffisant de détenus dans des camps de travail. Une armée pénitentiaire avait existé sur place avant même l'arrivée de Rokossovsky en août 1941. Avant son arrivée, elle était dirigée par un autre général, qui avait lui aussi été victime de la Grande Terreur. Il s'agissait de [Mikhail Fedorovich Lukin](#), qui allait particulièrement se distinguer au combat à Smolensk. Grièvement blessé, il fut fait prisonnier et on lui amputa une jambe. Après son refus de coopérer avec les Allemands, il passa quatre terribles années dans des camps de concentration allemands. Une fois libéré, il fut renvoyé au GOULAG.

À la fin juin 1941, la rencontre entre le haut commandement allemand et la 16^{ème} armée de Lukin, constitua une surprise totale, comme le fut l'existence de l'ensemble du deuxième échelon stratégique. C'est la raison pour laquelle un tel nombre de documents au sujet de cette rencontre ont été préservés dans les archives allemandes. Quiconque s'intéresse au sujet peut trouver des photographies par centaines dans les archives, montrant la capture de soldats soviétiques du deuxième échelon stratégique. On y trouve ci et là, au milieu des visages de jeunes soldats, celui d'hommes ayant manifestement eu la vie dure, portant un uniforme semi-militaire. Parfois, l'un d'eux porte une veste militaire verte dépourvue du moindre insigne militaire. Et même cette veste militaire verte ne suffit pas à le faire ressembler à un soldat. Chacun de ces hommes a des mains fortes et calleuses, les cheveux rasés et un visage émacié. Ces hommes n'avaient pas encore connu les camps de concentra-

tion *allemands*. Les officiers supérieurs comme Rokossovsky réintégrèrent l'armée après leur sortie du GOULAG, en ayant pris la précaution de se refaire une santé à Sochi ; mais les hommes du rang n'eurent pas ce privilège.

L'armée allemande rencontra des divisions et des corps constitués de prisonniers issus de camps de travail au début du mois de juillet, et ces divisions et corps faisaient partie d'armées venant de provinces lointaines de l'Oural, de Sibérie et de Transbaïkalie. Il s'ensuit que Staline mit des armes entre les mains de prisonniers de camps de travail avant la date du 22 juin 1941.

Je ne connais pas l'étendue des éléments dont disposaient les services de renseignements allemands durant la première quinzaine du mois de juin, mais supposons qu'ils ne savaient que fort peu de choses — pas plus que les fragments d'informations dont nous disposons aujourd'hui :

1. Des armées se déplaçaient en secret vers les frontières occidentales de l'Union soviétique.
2. Ces armées étaient composées d'un nombre déterminé de soldats, parfois des divisions entières, chacune avec un effectif d'environ 15 000 hommes, et même des corps entiers, chacun fort de plus de 50 000 hommes, portant des uniformes noirs inhabituels semblables à ceux que l'on portait en prison.
3. Au moins l'une de ces armées était complètement ravitaillée et entretenue par le GOULAG du NKVD.
4. Le gouvernement soviétique réfuta publiquement et catégoriquement dans le communiqué TASS que ces mouvements de troupes fussent inhabituels ou plus massifs qu'habituellement, et les qualifia simplement d'« exercices d'entraînement normaux. »

Comment le chef des services de renseignements allemands aurait-il dû interpréter ces faits ? Il n'y avait évidemment qu'une seule interprétation possible : les Allemands devaient attaquer Staline les premiers, sous peine de devenir ses victimes.

Chapitre 25

Kombrigs et komdivs

Qui a déjà conquis son propre peuple peut seul vaincre un ennemi puissant.

SHAN VAN, 5^{ème} siècle avant J-C.

Nous avons commencé le récit traitant des divisions et corps noirs avec le 63^{ème} corps de la 21^{ème} armée. Mention a été faite du komkor¹ Petrovsky et du kombrig² Fokanov. Pourquoi n'étaient-ils pas généraux ? La réponse est simple. Dans les corps et divisions noirs, il n'y avait pas que les soldats et les officiers qui étaient d'anciens habitants de ces « petites villes de cabanes de bûcherons » ; les officiers supérieurs en provenaient eux aussi.

Les grades militaires de *kombrig*, *komdiv*, *komkor* et *koman-darm* étaient en vigueur au sein de l'Armée rouge d'avant 1940 pour les hautx commandants. Les losanges portés sur le col de l'uniforme servaient à distinguer les différents grades — un losange pour un *kombrig*, deux pour un *komvid*, trois pour un *komkor* et quatre pour un *komandarm*. En mai 1940, pour remettre

1. *komkor* : commandant de corps, NdT

2. *kombrig* : commandant de brigade. Ces deux grades ont disparu de nos jours, NdT.

de l'ordre dans son haut commandement, Staline attribua de nouveaux grades dans la série des généraux, ordonna que l'on apposât des bandes latérales aux pantalons d'uniformes portés par les généraux, et qu'ils portassent pour insigne des étoiles à la place des losanges. Les nouveaux grades de général-major, de lieutenant-général, de colonel-général et de général d'armée n'avaient aucun lien avec les anciens grades militaires. Une commission gouvernementale procéda à un reclassement complet des grades pour l'ensemble des officiers supérieurs, au cours de laquelle de nombreux *kombrigs* devinrent colonels, ce qui revenait à une rétrogradation à un niveau qu'ils avaient atteint des années auparavant. Certains *kombrigs* devinrent généraux-majors, et le kombrig [I.N. Muzychenko](#) devint lieutenant-général. De nombreux *komandarms* devinrent colonels-généraux, mais certains d'entre eux furent rétrogradés en lieutenants-généraux. Mais le komkor G. K. Joukov se vit quant à lui attribuer le plus haut grade de général, celui de général d'armée. Autre fait peu connu, Joukov fut le premier officier de l'Armée rouge à recevoir le grade de général. Au total, 1056 hauts commandants reçurent des grades militaires de généraux ou d'amiraux en juin 1940.

L'introduction de ces titres de généraux fut la part de gâteau offerte par Staline après les terribles purges de 1937 et 1938. Pourquoi le camarade Staline se montra-t-il si généreux ? Tout simplement parce qu'il avait pour projet de faire travailler ses hauts commandants dans un avenir proche. Faute de quoi, il n'aurait pas été pressé de distribuer ce gâteau.

Mais Staline avait besoin de plus de mille généraux. On levait les divisions en nombres croissants, et les corps et armées étaient mis sur pied. On assignait des colonels à des postes de généraux. À un moment, on comptait pas moins de cent colonels affectés à des postes de généraux, à la tête de divisions ; nous avons déjà croisé le colonel I. I. Fedyuninsky au poste de commandant du 15^{ème} corps de fusiliers de la 5^{ème} armée.

On ne disposait pas non plus de commandants en nombre suffi-

sant. Tant que Hitler le regardait de face, Staline pouvait se satisfaire du personnel disponible. Mais lorsque Hitler détourna le regard vers l'Ouest, Staline ressentit un grand besoin de hauts commandants. Cela explique pourquoi les wagons cellulaires filaient vers Moscou. À leur arrivée, les anciens commandants passés par le GOULAG étaient accueillis avec politesse à la [prison de Lubyanka](#), où on leur expliquait que l'on avait commis une erreur. Les poursuites criminelles allaient être classées, et leurs condamnations passées annulées. Ces commandants gagnaient rapidement Sochi, et de là reprenaient du service.

Tous les commandants ne se virent pas prodiguer le même respect. Certains reçurent un grade de général, comme le général-major Rokossovsky, futur maréchal de l'Union soviétique. Mais la plupart de ceux qui furent libérés de prison conservèrent leur ancien grade de *kombrig*, *komdiv* ou *komkor*. Cela introduisit une bizarrerie au sein de l'Armée rouge : deux systèmes parallèles de grades militaires pour les hauts commandants, deux systèmes d'insignes, et deux tenues distinctes. Certains commandants arboraient fièrement leurs étoiles, leurs bandes latérales sur le pantalon, alors que d'autres, faisant exactement le même travail, ne portaient que leurs modestes losanges.

L'historien russe S. P. Mel'gunov, a décrit une méthode employée à Kiev par les Tchékistes durant la Terreur Rouge, et celle-ci est confirmée par divers documents. Le prisonnier refusant de répondre aux questions était enfermé sans discussion dans un cercueil et enterré. Par la suite, après l'avoir déterré, on poursuivait l'interrogatoire.

Staline reprit largement cette méthode durant la « période d'avant-guerre. » Des milliers de commandants tombèrent entre les mains du GOULAG durant les années de la Grande Purge. Certains d'entre eux avaient été condamnés à mort, d'autres à de lourdes peines de prison, qu'ils purgeaient à [Kolyma](#). Selon de nombreux témoins (par exemple, [Récits de la Kolyma](#), 1978, de V. Shalamov), la vie là-bas n'était en rien préférable à une exécution. Et voici que

des gens qui avaient déjà dit adieu à la vie se voyaient transportés dans de confortables wagons, étaient nourris et remis sur pied dans des centres de soins réservés aux membres du gouvernement, voyaient restaurée leur ancienne autorité et se voyaient offrir l'occasion d'« expier leur faute. » Mais le grade de général n'était pas conféré à titre permanent, et ne venait avec aucune garantie... Peut-on imaginer à quel point tous ces *kombrigs* et *komdivs* brûlaient d'envie de se mettre à l'œuvre ?

Le calcul de Staline était juste. Nombre de ceux qui furent libérés brûlaient d'envie de passer à l'action et de prouver qu'ils étaient dignes de confiance. Parmi eux, le komdiv [Grigory Alexeyevich Vorozheikin](#), qui reçut la responsabilité de l'aviation de la 21^{ème} armée du 2^{ème} échelon stratégique. Il se distingua au cours des premières batailles de juillet 1941, et reçut le grade de général-major d'aviation. En août, il était devenu chef d'état-major des forces aériennes de l'Armée rouge. Il monta en grade chaque année, jusqu'à devenir maréchal en 1944.³

Le kombrig [Alexander Gorbатов](#), libéré en mars 1941, fut nommé commandant adjoint du 25^{ème} corps de fusiliers de la 19^{ème} armée, qui appartenait au deuxième échelon stratégique. Il s'éleva jusqu'au grade de général, et au poste de commandant des troupes aéroportées de l'armée soviétique.

Voici comment il décrit sa libération :

Mon épouse s'était rendue au NKVD et en était ressortie sur un petit nuage. Elle dit qu'on l'avait très bien reçue, qu'on s'était adressé à elle avec politesse, qu'on s'était intéressé à ses moyens de subsistance, qu'on lui avait demandé si elle avait besoin d'argent...

Dans la nuit du 5 mars 1941, à deux heures du matin, un enquêteur me conduisit à bord d'une petite voiture chez des amis, sur la place Komsomorskaya. Il me laissa sur place et prit congé poliment.

« Voici mon numéro de téléphone. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, vous pouvez m'appeler à toute heure. Vous pouvez

3. L'homme sera renvoyé au Goulag en 1948 et y restera cinq années, NdT.

compter sur moi pour vous aider. »

Je conservais comme une relique un sac contenant des vêtements, des galoches et des morceaux de sucre aussi noirs que du charbon, ainsi que des biscuits secs que j'avais conservés en cas de maladie. (*Gody i Voiny*, Moscou Voenizdat 1965, pp. 168-169).

Le kombrig Gorbатов, à l'instar de nombreux autres, fut libéré suivant un calendrier soigneusement calculé : un mois de congés dans un centre de soins avant de reprendre du service. Au moment de la diffusion du communiqué TASS, le fringant *kombrig* était secrètement en route vers l'Ouest avec ses « Anouchkas. »

En vrai prisonnier de camp de travail, Gorbатов conservait des « souvenirs » du GOULAG. Heureusement pour lui, il n'eut pas besoin de les réutiliser. Le kombrig [I.F. Dashichev](#) dut remettre ses bottes de neige. Il fut libéré en mars 1941, mais interné de nouveau en octobre. Il resta au GOULAG au moins jusqu'en 1953.

On utilisa également *kombrigs*, *komdivs* et *komkors* pour renforcer le premier échelon stratégique. Le kombrig [M.S. Tkachev](#), fut par exemple envoyé à la 109^{ème} division de fusiliers du 9^{ème} corps spécial de fusiliers ; le kombrig I.P. Ivanov fut nommé chef d'état-major de la 6^{ème} armée ; le komdiv A. D. Sokolov, commandant du 16^{ème} corps mécanisé de la 12^{ème} armée ; le komdiv G.A. Buričnikov, commandant de la zone Sud des défenses anti-aériennes ; le komdiv P.G. Alekseev, commandant des forces aériennes de la 13^{ème} armée ; le kombrig S.S. Krushin chef d'état-major de l'aviation du front Nord-Ouest ; le kombrig A.S. Titov, commandant de l'artillerie de la 18^{ème} armée, et l'on pourrait en énumérer de nombreux autres.

En outre, on utilisa les *kombrigs* et *komdivs* pour remplir les trous laissés dans les hiérarchies des districts militaires dégarnies à l'occasion du départ pour l'Ouest du deuxième échelon stratégique. Le kombrig N.I. Khristofanov devint commissaire militaire pour la région de Stavropol ; et le kombrig M. V. Khripunov devint chef d'une branche du district militaire de Moscou. Le quartier général, comme nous l'avons vu plus haut, avait été occupé par les Tchê-

kistes, qui ne maîtrisaient pas les sujets militaires après le départ de tous les commandants pour la frontière roumaine. Le pauvre vieux Khripunov fut donc tiré du GOULAG pour les aider.

Mais la plupart des *komdivs*, *kombrigs* et *komkors* étaient destinés au deuxième échelon stratégique. C'est ici que l'on retrouve le komkor Petrovsky. Nous avons vu que son dernier poste avait été celui de commandant adjoint du district militaire de Moscou. Après cela, il avait été emprisonné. Il fut libéré en novembre 1940, et reçut l'ordre de constituer le 63^{ème} corps de fusiliers. C'est là que commença l'existence du corps noir. Sur les trois divisions que comptait le corps, deux étaient commandées par les kombrigs Ya.S. Fokanov et V.S. Rakovsky. Le colonel N.A. Prishchepa commandait la troisième. Lui n'était pas un *kombrig*, en dépit du fait qu'il avait lui aussi été prisonnier. Il y avait également des majors, des capitaines et des lieutenants.

Le corps voisin, le 67^{ème}, appartenant à la même armée, était plein de *kombrigs*. On en trouvait même un à la tête du corps : [F.F. Zhmachenko](#), qui devint par la suite colonel-général. Si vous considérez n'importe laquelle des armées qui étaient déplacées en secret depuis les profondeurs du pays, vous y trouverez des hordes de *kombrigs* qui venaient d'être libérés. On trouvait dans la 22^{ème} armée deux corps comptant chacun un kombrig — Povetkin, du 51^{ème} corps, et [I. P. Karmanov](#), du 62^{ème}. Les chefs d'état-major, d'artillerie, du génie, et de tous les autres services étaient tous des officiers que l'on venait de sortir de prison. Deux divisions de cette armée étaient principalement composées de « bûcherons, » avec des commandants issus du même milieu — le kombrig Ya.S. Adamson de la 112^{ème} division et le kombrig [A.I. Zygin](#), de la 174^{ème}.

Le processus de libération des *kombrigs*, *komdivs* et *komkors* fut engagé avant même que quiconque eût vent de l'opération Barbarossa, et culmina au moment où les troupes allemandes se dirigèrent vers la France. Après s'être frayé un couloir à travers les États neutres qui le séparaient de l'Allemagne, Staline offrit alors une « seconde naissance » à un nombre considérable de comman-

dants qui avaient été condamnés à une mort rapide ou lente dans les camps. Ces hommes avaient jadis tenu les armes et détenu un grand pouvoir, mais chacun était devenu un prisonnier sous le coup d'une sentence de mort et brûlait maintenant du désir de regagner les sommets d'où Staline l'avait précipité. Tandis que Staline rassurait officiellement l'Allemagne en affirmant qu'il ne se passait rien d'important, ces officiers — à la tête de vastes armées de codétenus — se déplaçaient secrètement vers la frontière.

Chapitre 26

Pourquoi l'on constitua le deuxième échelon stratégique

La mobilisation, c'est la guerre ; nous n'envisageons aucune autre interprétation.

Maréchal B. M. SHAPOSHNIKOV (*Vospominaniya M.*,
Voenizdat 1974, p. 558)

Peu de temps après le début de l'invasion de l'Union soviétique par les premières troupes allemandes, le général [I.V. Tyulenev](#) s'entretint avec Joukov, au Kremlin. « J'en ai fait part à Staline, » affirma Joukov, « mais il a d'abord refusé d'y croire, et pensé qu'il s'agissait d'une provocation menée par certains généraux allemands » (*Cherez Tri Voiny*, Moscou Voenizdat 1960, p. 141). Voilà qui crée une grave contradiction chez les historiens communistes, qui affirment que Staline mena le plus grand regroupement de troupes de l'histoire pour avoir senti l'imminence d'une attaque allemande. Même *après* le début de l'attaque allemande, Staline refusait de croire qu'elle avait lieu.

Le déplacement du deuxième échelon stratégique ne fut pas une réaction à l'action menée par Hitler. Cette vaste opération ferroviaire avait demandé de longues préparations détaillées, et une planification précise. Le maréchal de l'Union soviétique [S.K. Kurkotkin](#) affirme que l'état-major général transmit le 21 février 1941 tous les documents nécessaires aux transferts de troupes au Commissariat du Peuple au chemin de fer (*Tyl Sovetskykh Vooruzhenykh Sil v Velikoï Otechest-vennoï Voïne*, Moscou Voenizdat 1977, p. 33). Mais il fut demandé à l'état-major plus de temps pour préparer ces documents comme il se devait. Les responsables ferroviaires demandaient à connaître les transports à fournir, les moyens de camouflages à employer pour les chargements et les mouvements, les itinéraires à emprunter, et les lieux où devaient être préparés les déchargements massifs de troupes. Pour préparer tout cela, il aurait fallu que l'état-major connût d'avance les détails des mouvements de troupes. Il s'ensuit que nous devons remonter dans le passé pour trouver la décision d'établir le deuxième échelon stratégique, et où commença la planification de son transfert et de son utilisation au combat.

En réalité, le processus fut lancé par une décision du Politburo, et commença le 19 août 1939 — avant l'invasion de la Pologne par Hitler, et avant l'entrée en guerre du Royaume-Uni et de la France. Ce processus ne faiblit jamais, mais au contraire prit en amplitude. Considérons par exemple le seul district militaire de l'Oural. Deux nouvelles divisions, la 85^{ème} et la 159^{ème}, y furent mises sur pied en septembre 1939. Le 21 juin 1941, nous trouvons la 85^{ème} juste à la frontière allemande, près d'[Augustow](#), dans un secteur où le NKVD s'employait à couper les lignes barbelées. Nous trouvons également la 159^{ème} division juste à la frontière, à [Rava-Russkaya](#), intégrée à la 6^{ème} (super) armée (de choc). Les 110^{ème}, 125^{ème} et 128^{ème} divisions de fusiliers furent constituées dans le même district militaire de l'Oural à la fin de l'année 1939, et nous retrouvons chacune d'entre elles par la suite à la frontière allemande. Et ce n'est pas tout : les sources soviétiques nous indiquent que la 125^{ème} se trouvait

« directement à la frontière » de la Prusse orientale. Le district de l'Oural leva de nombreux autres régiments et divisions, et toutes ces unités furent transférées en toute discrétion aux abords des frontières.

Alors que le deuxième échelon stratégique restait dépourvu de toute existence officielle, les hauts dirigeants militaires soviétiques élaboraient des méthodes permettant au premier et au deuxième échelons stratégiques de coopérer. Durant la seconde moitié de l'année 1940, le général [D.G. Pavlov](#) rencontra les commandants des armées et les chefs d'état-major du district militaire spécial de l'Ouest. D.G. Pavlov était le quatrième général le plus gradé des milliers de généraux et amiraux soviétiques.

Le district militaire spécial de l'Ouest échafaudait des plans grandioses en vue de mener à bien des exercices d'état-major. Des plans d'action furent établis pour les commandants, les états-majors, et les systèmes de communication qui devraient être utilisés en début de guerre. Durant les exercices, les états-majors soviétiques devaient se déplacer à l'Ouest exactement de la même manière qu'ils s'y prépareraient au début de la guerre. « Et pour les états-majors qui se trouvent juste sur la frontière ? » demanda avec perplexité le colonel-général [Sandalov](#), chef d'état-major de la 4^{ème} armée. « Où doivent-ils aller ? » (L.M. Sandalov, *Perezhito*e, Moscou Voenizdat 1966, p. 65). Personne ne positionne d'état-major « juste sur la frontière » en préparation d'une guerre défensive, mais les quartiers généraux soviétiques y avaient été déployés, et y étaient restés, juste après l'établissement d'une frontière commune avec l'Allemagne. La réaction de ce chef d'état-major d'une armée frontalière est également intéressante. Dans son esprit, l'ordre de déplacement n'était associé qu'aux concepts de « se déplacer vers l'Ouest, » et « franchir la frontière » ; l'idée que, pendant une guerre, un état-major puisse être déplacé ailleurs ne lui traversa pas l'esprit.

À cette réunion étaient présents, outre les commandants du premier échelon stratégique, des invités hauts placés provenant du deuxième échelon stratégique, avec à leur tête le général [I.V.](#)

Tyulenev, commandant le district militaire de Moscou. Profitant de la présence de ce dernier, le général D.G. Pavlov expliqua au lieutenant-général V.I. Chuikov, commandant de la 4^{ème} armée et futur maréchal de l'Union soviétique, les objectifs du deuxième échelon stratégique :

Lorsque les troupes seront arrivées ici depuis les districts militaires intérieurs, déclara Pavlov, et lorsqu'une densité de sept kilomètres et demi par division aura été atteinte dans la zone occupée par votre armée, vous pourrez lancer l'offensive sans aucun doute sur le succès (*Ibid.*).

La présence du général Tyulenev à cette réunion est très significative. Il connaissait déjà en 1940 le rôle qui serait sien en début de guerre. Il s'agissait de rejoindre avec son état-major le district militaire frontalier, une fois la frontière de l'état franchie par le premier échelon stratégique. Ce plan soviétique fut modifié en février 1941 sous la pression de Joukov, qui venait de prendre la tête de l'état-major général. Dans la nouvelle version, au lieu de se rendre à la frontière allemande, le général Tyulenev et son état-major devaient se déplacer en secret à la frontière roumaine, car c'était là que les principaux efforts de l'Armée rouge allaient se concentrer.

La densité de troupes de sept kilomètres et demi par division utilisée par les généraux soviétiques est standard pour une offensive. À l'époque, on aurait assigné à une division une bande de terrain trois à quatre fois plus étendue pour y organiser des opérations défensives. Durant la même réunion, on aborda également le sujet des méthodes de camouflage des mouvements de troupes soviétiques vers la frontière. « Les mouvements... des nouvelles divisions, » décida l'assemblée, « peuvent être effectués sous couvert de stages de perfectionnement. »

Au 13 juin 1941, 77 divisions en provenance des districts militaires intérieurs furent mises en mouvement vers les frontières soviétiques occidentales « sous couvert de stages de perfectionnement. » Au vu de la situation, Hitler opta pour l'action. Alors que

les généraux soviétiques établissaient « la densité réglementée de sept kilomètres et demi par division, » il frappa le premier.

Après le lancement par l'Allemagne de sa guerre préventive, le deuxième échelon stratégique, à l'instar du premier, fut utilisé défensivement. Mais cela ne signifie en rien que tel était l'objectif poursuivi lors de sa création. Le général [Mikhail Ilyich Kazakov](#) affirma au sujet du second échelon stratégique qu'« après le déclenchement de la guerre, des changements cardinaux durent être apportés aux plans régissant son utilisation » (*VIZH* 1972, N°12, p. 46).

Le général-major Vassily Ivanovich Zemskov s'exprima avec plus de précision : « Nous fûmes contraints d'utiliser ces réserves pour la défense, et non conformément au plan qui prévoyait une offensive » (*VIZH* 1971, N°10, p. 13).

Le général d'armée Simion Pavlovich Ivanov expose l'objectif du plan initial qui présida à la formation du deuxième échelon stratégique :

Si les troupes du premier échelon stratégique devaient réussir... à porter les opérations militaires en territoire ennemi avant même le déploiement des forces principales, le deuxième échelon stratégique aurait alors pour mission de renforcer l'action du premier en développant une attaque de réponse telle qu'établie par le plan stratégique général (*Nachal'nyi Period Voyny*, Moscou Voenizdat 1974, p. 206).

Que le lecteur ne se méprenne pas sur le terme « attaque de réponse » dans cette phrase. On comprend la signification de ce terme dans ce contexte en considérant la guerre d'hiver contre la Finlande. Presque 50 années plus tard, la version soviétique maintient toujours que la Finlande lança l'attaque, et que l'Armée rouge ne produisit qu'une « attaque de réponse. »

Le lieutenant-général S.A. Kalinin relate l'état d'esprit qui prévalait alors au sein du deuxième échelon stratégique. Avant le début des mouvements secrets de troupes, il entraînait des troupes du dis-

strict militaire de Sibérie à des actions opérationnelles. Lors d'un exercice, le général entendit un officier subalterne exprimer l'opinion suivante : « Ces fortifications ne serviront à rien, c'est certain. Vous voyez bien que nous nous préparons non pas à la défense, mais à l'attaque. Nous frapperons l'ennemi sur son propre territoire. » (*Razmyshleniya o Minuvshem*, Moscou, 1963, p. 124). Le général Kalinin rapporta les propos du jeune officier avec une certaine ironie, sous-entendant : peut-on être aussi naïf ? Mais il ne précisa pas d'où celui-ci tenait de telles idées. Si le jeune officier avait eu tort, le général Kalinin aurait dû le reprendre, puis indiquer à tous les commandants qu'un élément échappait aux officiers subalternes : à savoir que l'orientation de l'entraînement n'était pas la bonne. Il aurait alors dû interroger immédiatement les commandants des bataillons, régiments et divisions voisins et, s'il avait constaté que cette opinion « incorrecte » y était répandue, il aurait dû donner un ordre strict à toute la 24^{ème} armée pour que l'orientation de l'entraînement soit corrigée. Mais le général Kalinin ne fit rien de tout cela, et on continua d'entraîner les troupes à « combattre en territoire ennemi. »

Ce n'était pas par la faute des jeunes commandants qu'ils ne furent pas entraînés à la défense. Ce n'était même pas la faute du général Kalinin. Il n'était que le commandant d'une armée, et toutes les armées étaient entraînées à combattre « en territoire ennemi. » Il révèle son attitude sur ce sujet dans le cadre d'une anecdote intéressante. Après avoir remis le commandement de la 24^{ème} armée au général K. Rakutin, Kalinin retourna en Sibérie où il entraîna dix nouvelles divisions « dans les petites villes de cabanes de bûcherons. » « Par où vais-je commencer ? » se demanda-t-il.

Sur quoi doit porter principalement l'attention des troupes pendant leur entraînement : la défense ou l'attaque ? La situation sur les fronts restait tendue. Les troupes de l'Armée rouge continuaient de livrer de lourdes batailles défensives.

L'expérience tirée des combats montra que nous étions loin d'être compétents, à de nombreuses occasions, dans l'organisation de notre défense. Les positions défensives étaient souvent mal amé-

nagées du point de vue du génie. Parfois, il n'y avait même pas de système de tranchées sur la première ligne. Le dispositif de combat des défenseurs se résumait souvent à un seul échelon et à une faible réserve, ce qui réduisait la résistance des troupes. Dans de nombreux cas, les hommes étaient très mal formés à la défense antichar, et la notoire « tankophobie, » ou peur des chars, était répandue parmi les troupes.

Mais, dans le même temps, la pensée se présentait — « Nous ne nous défendrons pas toujours. L'attaque — voilà la chose incontournable... »

Qui plus est, la défense n'est pas considérée, et ne l'a jamais été, comme la forme principale de l'action militaire... cela signifie que les troupes doivent être entraînées au combat offensif... J'ai partagé cette opinion avec les commandants. Nous sommes tous parvenus à la même conclusion. Les efforts d'entraînement principaux doivent être consacrés à la préparation méticuleuse de l'action offensive » (*Ibid.*, pp. 182-183).

Le premier devoir de l'État et de son armée était, à l'époque, de bloquer l'ennemi, fût-ce aux murs de Moscou. Mais c'était une évidence pour chacun que l'Armée rouge n'était pas prête pour assurer la défense — et elle ne s'y préparait même pas.

Même après l'attaque allemande, lorsque la Wehrmacht menaçait l'existence même du régime communiste, le général Kalinin continua de n'entraîner ses troupes qu'à l'attaque. À quoi les avait-il entraînées avant le début de l'invasion allemande ?

Suite à l'action préventive allemande, il fallut employer le deuxième échelon stratégique à la défense plutôt que pour son objectif prévu. Je dispose d'une documentation suffisante pour établir le rôle qui lui avait été assigné par les plans de guerre soviétiques. Ici, comme au sein du premier échelon, chaque armée avait sa propre individualité, sa propre personnalité et son caractère. La plupart des armées voyageaient léger, à l'image d'une solide charpente qu'il fallait compléter après son arrivée et son déploiement dans les forêts des régions occidentales du pays. L'effectif type des armées du deuxième échelon stratégique était de deux corps de fusiliers, fort chacun de trois divisions de fusiliers. Il ne s'agissait pas d'une armée de choc, mais d'une armée ordinaire, à effectifs réduits.

Chaque armée, dès son arrivée dans l'une des régions occidentales du pays, se mettait à achever sa mobilisation et compléter ses divisions et ses corps. Il était tout à fait logique que la plupart des armées du deuxième échelon stratégique ne disposassent pas de corps mécanisés dotés de nombreux chars. En premier lieu, ces corps étaient principalement mis sur pied dans les régions occidentales du pays. Ainsi, en cas de besoin, il n'aurait pas été nécessaire de les déplacer vers l'Ouest depuis les provinces lointaines de l'Oural ou de la Sibérie. Il aurait été plus simple de les renforcer sur place avec des armées légères arrivant de ces provinces lointaines. Mais il existait une alternative encore meilleure : utiliser l'essentiel des corps mécanisés durant la première frappe surprise, afin de la rendre extraordinairement puissante ; puis lancer dans la bataille le deuxième échelon stratégique, et transférer à ses armées légères tous les chars ayant survécu aux premières opérations.

Il existait toutefois une exception parmi les armées du deuxième échelon. La 16^{ème} armée était manifestement une armée de choc. Elle comptait en son sein un corps mécanisé au complet qui disposait de plus de 1000 chars. En outre, la 57^{ème} division de chars, commandée par le colonel [V.A. Mishulin](#), fut déployée vers l'Ouest avec cette armée. Le 57^{ème} division de chars était sous le commandement opérationnel du chef de la 16^{ème} armée. Si l'on prend en compte cette division, la 16^{ème} armée comptait plus de 1200 chars, et à effectifs complets, ce nombre devait dépasser les 1340.

La 19^{ème} armée était plus puissante encore. Elle avait été déplacée secrètement depuis le Nord-Caucase. Ses effectifs comprenaient quatre corps, parmi lesquels le 26^{ème} corps mécanisé. On dispose d'assez d'éléments pour affirmer que le 25^{ème} corps mécanisé, sous commandement du général-major [Simion Krivoshein](#), était également rattaché à la 19^{ème} armée. Il s'agissait donc clairement d'une armée lourde de choc. Même ses corps de fusiliers étaient organisés de manière inhabituelle, et dirigés par des commandants très gradés. Par exemple, le 34^{ème} corps de fusiliers, commandé par le lieutenant-général [R. P. Khmelnitsky](#), comptait dans ses effectifs

quatre divisions de fusiliers et une division de fusiliers de montagne, ainsi que plusieurs régiments d'artillerie lourde.

La présence de ces divisions de fusiliers de montagne au sein de ces armées n'avait rien d'accidentel. La 19^{ème} armée, la plus puissante du deuxième échelon stratégique, était déployée secrètement, mais pas contre l'Allemagne. Le grand dessein de l'Union soviétique est ici révélé — la plus puissante armée du premier échelon stratégique était déployée face à la Roumanie ; et la plus puissante armée du deuxième échelon stratégique, juste derrière, l'était également.

La 16^{ème} armée, deuxième armée la plus puissante du deuxième échelon stratégique, était déployée à ses côtés. Elle aurait pu être utilisée contre la Roumanie et ses champs de pétrole vitaux, mais le plus probable est que l'on prévoyait de l'utiliser contre la Hongrie aux côtés de la 26^{ème} armée (de choc) et de la 12^{ème} armée (de choc en montagne), coupant ainsi l'approvisionnement en pétrole de ses consommateurs.

Hitler perturba ce déploiement avec son invasion. Les 16^{ème} et 19^{ème} armées durent se porter sur-le-champ sur Smolensk, ce qui retarda la « libération » de la Roumanie et de la Hongrie de plusieurs années.

Juste après la partition de la Pologne à l'automne 1939, un grand nombre de troupes soviétiques furent transférées de leurs garnisons permanentes vers la nouvelle frontière. Toutefois, les nouveaux territoires n'avaient pas été adaptés au stationnement de l'importante quantité de troupes, surtout des troupes modernes dotées d'une grande quantité d'armes et d'équipements techniques.

L'officielle *Histoire de la seconde guerre mondiale* relate que « les troupes des districts frontaliers occidentaux connurent de grandes difficultés. Tout avait été construit et équipé à neuf : les bases, les points de ravitaillement, les aérodromes, le réseau routier, ainsi que les nœuds et lignes de communication... » (1973-1977, Vol. 4, p. 27).

L'officielle *Histoire du district militaire biélorusse* présente une image similaire :

Le déplacement de formations et d'unités du district vers les régions occidentales de Biélorussie à des difficultés tout à fait considérables. . . Le personnel des 3^{ème}, 4^{ème} et 10^{ème} armées dut construire et réparer des casernements, des dépôts et des camps, et équiper les terrains d'entraînement, les stands de tir et les zones d'entraînements de chars. Les troupes subissaient une pression importante (KBVO, Moscou Voenizdat 1983, p. 84).

Le général Sandalov affirme qu'en 1939-1940, les dépôts, les cabanes en bois et toutes les autres constructions étaient utilisés pour caserner des troupes. Mais de nouvelles troupes continuaient d'affluer. « Il y avait un énorme empilement de troupes à Brest-Litovsk. . . On installa des lits superposés à quatre étages dans les niveaux inférieurs des bâtiments de casernement » (*Na Moskovskom Napravlenii*, Moscou Nauka 1970, p. 41).

Le lieutenant-général V.N. Kurdyumov, chef de la direction de l'entraînement au combat de l'Armée rouge, affirma lors d'une réunion de l'état-major de décembre 1940 que les troupes stationnées dans les nouvelles régions étaient souvent obligées d'effectuer des tâches domestiques au lieu de s'entraîner au combat. Au cours de la même réunion, le lieutenant-général Ya. N. Fedorenko déclara que presque toutes ses unités de chars avaient déplacé leurs garnisons de déploiement trois ou quatre fois en direction de la frontière au cours des années 1939-1940. Le résultat était que plus de la moitié des unités ayant rejoint de nouveaux casernements n'avaient disposé d'aucun terrain d'entraînement au tir.

En 1939 et 1940, au prix de lourds efforts, l'énorme nombre de troupes appartenant au premier échelon stratégique prit ses quartiers. Puis, à partir de février 1941, lentement au départ puis à un rythme de plus en plus soutenu, commença le transfert des innombrables troupes du deuxième échelon stratégique.

Un changement d'une importance considérable eut alors lieu. *Les troupes soviétiques cessèrent de se préoccuper de leurs casernements d'hiver.* Toutes les troupes du premier échelon stratégique

quittèrent leurs abris enterrés et leurs casernes inachevées et se rendirent directement à la frontière (Maréchal I. Kh. Bagramyan, *VIZH* 1976, N°1, p. 62). Les troupes du deuxième échelon stratégique qui étaient déplacées depuis l'intérieur du pays n'utilisèrent pas les casernements partiellement terminés ni les petits centres militaires que le premier échelon avait quittés. Les troupes arrivantes ne prévoyaient pas de passer l'hiver sur ces positions, et ne se préparaient absolument pas pour l'hiver. Elles ne creusèrent plus d'abris individuels, ne construisirent plus de terrains d'entraînement ou de terrains de tir ; elles ne creusèrent même pas de tranchées.

De nombreux documents et mémoires officiels écrits par des généraux ou maréchaux indiquent que les troupes n'étaient plus cantonnées que sous la tente. Au début du printemps 1941, la 188^{ème} division de fusiliers du 16^{ème} corps de fusiliers de la 11^{ème} armée était en cours de constitution dans la région de la Baltique. Elle intégra des réservistes au mois de mai. La division établit un campement d'été temporaire sous tente près de Kozlovo-Rua, à quelque 45 ou 50 kilomètres de la frontière de l'État. Sous couvert du communiqué TASS, la division abandonna ce campement et se déplaça vers la frontière. Toute tentative de trouver ne serait-ce qu'un soupçon de préparation pour l'hiver serait vouée à l'échec. Il en alla de même pour la 28^{ème} division de chars, qui était en cours de déploiement à côté.

Le maréchal de l'Union soviétique [K.S. Moskalenko](#), alors commandant de brigade portant le grade de général-major, relate les ordres que lui transmet le général-major [M.I. Potapov](#), commandant la 5^{ème} armée :

« La constitution de votre brigade commence ici... Vous prendrez cette section de forêt et établirez un camp... » Cette brigade puissante, aux effectifs complets, forte d'un effectif de plus de 6000 hommes armés de plus de cent canons lourds de calibre allant jusqu'à 107 mm, mit le camp sur pied en trois jours. Après cela commença l'entraînement aux combats intensifs. Il durait

huit à dix heures par jour, sans compter les exercices nocturnes, les corvées, l'entretien des armes, ni l'instruction au tir (*Na Yugo* — *Zapadnom Napravleny*, Moscou Nauka 1969, p. 18).

Si les troupes soviétiques s'étaient préparées à la défense, elles auraient dû se retrancher en une ligne continue de tranchées s'étendant de l'Arctique à l'embouchure du Danube. Mais elles n'en firent rien. Si elles avaient prévu de passer un nouvel hiver calme et paisible, elles auraient dû, dès début avril, réaliser des constructions. Elles n'en firent rien non plus. Certaines divisions avaient laissé des casernes à moitié construites derrière elles. Mais de nombreuses divisions constituées au printemps 1941 n'avaient ni casernements, ni baraquements, et ne creusaient même pas d'abris enterrés. Où donc comptaient-elles passer l'hiver, si ce n'était en Europe centrale et méridionale ?

Le général-major A. Zaporozhchenko nous a laissé une remarquable description des mouvements de troupes en direction de la frontière :

Le mouvement dissimulé des groupements de choc vers les régions où l'offensive devait commencer constituait la phase finale du déploiement stratégique. Ce mouvement s'effectua sur plusieurs nuits, précédant immédiatement l'attaque. La couverture de ce mouvement était assurée par des forces de bataillons renforcés qui s'étaient déjà repositionnés près de la frontière, et qui contrôlaient les secteurs du front assignés aux divisions, jusqu'à l'arrivée des forces principales.

Le redéploiement des forces aériennes vers d'autres bases commença durant les derniers jours du mois de mai, et prit fin le 18 juin. Dans le même temps, on concentra chasseurs et appareils militaires sur des aérodromes situés jusqu'à 40 km de la frontière, et les bombardiers furent stationnés sur des aérodromes situés à une distance maximale de 180 km de la frontière (*VIZH* 1984, N°4, p. 42).

Le seul point surprenant de cette description est la date — le 18 juin. Les forces aériennes soviétiques ne terminèrent pas leur redéploiement vers d'autres bases ce jour-là — elles ne l'avaient démarré que le 13 juin, sous couvert du communiqué TASS. Alors, pourquoi

le général fait-il mention du 18 juin ? Le fait est qu'il traite non pas de l'Armée rouge, mais de la Wehrmacht allemande. Les mêmes événements se produisaient en Allemagne : des troupes étaient envoyées vers la frontière durant la nuit. On envoyait à l'avant des bataillons renforcés. Les divisions qui arrivaient sur site occupaient les zones de départ de l'offensive, ou pour dire les choses simplement, elles se cachaient dans les forêts. Les actions d'une armée colossale constituaient le reflet dans un miroir de celles de l'autre. Le seul aspect de désynchronisation entre les deux était la temporalité. Au départ, les forces soviétiques étaient en avance. Puis Hitler prit une avance de deux semaines. Ses troupes étaient moins nombreuses et avaient des distances beaucoup moins étendues à couvrir. Chose intéressante, au début du mois de juin, l'armée allemande se trouvait dans une position des plus désavantageuses. Un grand nombre de troupes se trouvaient à bord de trains militaires. Les canons étaient dans un train, et les obus dans un autre. Les bataillons de combat se voyaient débarqués à des emplacements dépourvus d'état-major ; et les états-majors en des lieux sans troupes. Les communications faisaient défaut : pour des raisons de sécurité, l'usage des radios avait été simplement interdit jusqu'au début de l'action militaire. Les troupes allemandes, elles non plus, ne creusaient ni abris enterrés, ni champs de tir. Mais le point commun le plus flagrant était la quantité massive d'approvisionnements, de troupes, d'hôpitaux de campagne, d'états-majors et d'aérodromes, tous situés contre les frontières soviétiques. Rares étaient ceux qui connaissaient les plans ; il s'agissait du secret le mieux gardé du haut commandement allemand.

Les actions de l'Armée rouge, qui ont été prises pour de l'imbécillité ou de l'idiotie, avaient été réalisées à l'identique deux semaines auparavant par l'armée allemande. Il ne s'agissait ni d'imbécillité, ni d'idiotie, mais de préparations à une offensive massive.

Quel aurait dû être le scénario après la concentration complète

de troupes appartenant au deuxième échelon stratégique dans les parties occidentales du pays ? La réponse à cette question fut donnée longtemps avant le déclenchement de la seconde guerre mondiale, par le chef de l'état-major général de l'armée polonaise, le général V. Sikorsky : « On ne peut pas prolonger une pause stratégique après que toutes les forces ont été mobilisées et concentrées » (*Budushchaya Voina*, Moscou Voenizdat 1936, p. 240). L'état-major général soviétique décida de publier ce livre à Moscou au bénéfice des commandants soviétiques. L'ouvrage venait corroborer la pensée militaire soviétique, convaincue que « la pire chose, dans des conditions modernes, serait l'obsession de s'en tenir à une tactique attentiste durant la période initiale de guerre » (*Voina i Revolyutsiya* 1931, Livre 8, p. 11).

Le maréchal de l'Union soviétique [Boris Mikhailovich Shaposhnikov](#), chef de l'état-major général soviétique, entretenait à ce sujet une opinion tranchée.

Si l'on appelle des réservistes et qu'on les fait rester sous les couleurs durant une longue période sans perspective de guerre, le résultat peut être un effet négatif sur leur moral. Leur préparation au combat se dégrade au lieu de s'améliorer... En un mot, quoi qu'en pense le commandement, et quels que soient les désirs des diplomates, une fois la mobilisation déclarée, les canons peuvent se mettre à tirer tous seuls pour des raisons purement militaires.

Il s'ensuit, dans des conditions de guerre moderne, que la proposition de maintenir des armées sur des périodes prolongées en un état de paix militaire sans combat actif, est douteuse (*Mozg Army*, Vol. 3, GIZ, 1929).

La pensée militaire soviétique considérait à l'époque, et continue de penser de nos jours, que « la mobilisation, la concentration, le déploiement opérationnel et le déclenchement des premières opérations s'inscrivent tous comme composantes d'un unique processus ininterrompu » (*VIZH* 1986, N°1, p. 15). Le commandement soviétique, après avoir commencé à mobiliser et donc à concentrer des troupes, et à les déployer opérationnellement, ne pouvait plus arrêter le processus, ni même le ralentir. La situation est comparable

à celle qui consiste à abaisser rapidement le bras, ouvrir l'étui de son arme, sortir le revolver, le pointer vers l'ennemi et appuyer sur la queue de détente en un même mouvement. Après cela, que cela vous plaise ou non, le coup part inévitablement, car dès que votre main s'abaisse, l'adversaire fait exactement la même chose, aussi vite, sinon plus.

Dans leur tentative de répondre à la question de qui déclencha la guerre germano-soviétique en 1941, les historiens communistes appliquent le critère voulant que le coupable fût celui qui tira le premier. Mais pourquoi ne pas appliquer un autre critère ? Pourquoi ne pas tourner notre attention vers qui fut le premier à déclencher la mobilisation, à concentrer des troupes, et à les déployer opérationnellement ? Qui porta la main à son arme le premier ?

Les apologistes soviétiques affirment que si Shaposhnikov — et les stratèges soviétiques modernes — comprenaient que le mouvement des troupes était la guerre, Joukov quant à lui l'ignorait. Cela est très éloigné de la vérité. Pour comprendre la détermination affichée par le haut commandement soviétique vis-à-vis de ses propres actions, nous devons remonter en 1932, et à la 4^{ème} division de cavalerie. C'était non seulement la meilleure division de cavalerie soviétique, mais la meilleure division de toute l'Armée rouge. Jusqu'en 1931, cette division avait ses quartiers dans le district militaire de Leningrad, en des lieux jadis occupés par les gardes à cheval impériaux. Les conditions de vie et d'entraînement au combat de cette division sont faciles à imaginer. Ces conditions de vie n'étaient rien moins que somptueuses. En 1932, pour des raisons opérationnelles urgentes, cette division fut déplacée sur une autre base, qui n'avait absolument pas été préparée pour la recevoir. Le maréchal Joukov écrivit que

cette division fut contrainte de passer dix-huit mois à se construire des baraquements, des étables, un quartier général, des quartiers de vie, de dépôts et une base d'entraînement complète. Le résultat fut que cette division excellemment entraînée se transforma en unité médiocre et peu apte militairement. Une pénurie de matériaux de construction, une météo humide et d'autres conditions

défavorables empêchèrent la construction des bâtiments avant l'arrivée de l'hiver. Cela produisit un effet extrêmement nocif sur la situation générale de la division et sa préparation au combat. La discipline se relâcha... (*Vospominaniya iRazмышleniya*, Moscou, APN 1969, p. 118).

Au printemps, la meilleure division de l'Armée rouge était « dans un état d'effondrement rapide » et « inapte au combat. » Le commandant de la division fut considéré comme premier responsable, et dut en subir les conséquences. On chercha un nouveau commandant pour la division, et G.K. Joukov fut désigné à ce poste. C'est à partir de là que commença son ascension. Le travail de Joukov était suivi de près par S.K. Timoshenko, commandant du corps, et même par le Commissaire de la Défense du Peuple en personne, K.E. Voroshilov. La division portait son nom et était considérée comme la meilleure. Voroshilov comptait sur Joukov pour redonner à la 4^{ème} division de cavalerie sa gloire passée. Joukov y parvint en adoptant des mesures draconiennes, prouvant qu'il était capable de mener à bien n'importe quelle mission, même réputée impossible.

En 1941, tous les personnages de cette histoire avaient considérablement progressé dans la hiérarchie militaire. K.E. Voroshilov était devenu membre du Politburo, maréchal de l'Union soviétique et président du comité de défense; S.K. Timoshenko était maréchal de l'Union soviétique et Commissaire de la Défense du Peuple; et Joukov était général d'armée, commissaire adjoint de la Défense du Peuple, et chef de l'état-major général. Ce furent ces trois hommes qui dirigèrent les mouvements de troupes secrets vers la frontière allemande. Ils savaient mieux que nous, et pas uniquement sur la base de considérations théoriques, que ne serait-ce qu'une seule division ne pouvait pas passer un hiver dans la forêt. Un soldat peut traverser l'hiver dans n'importe quelles conditions, mais cela n'était pas le problème. Le problème était que les frontières occidentales soviétiques étaient dépourvues de champs de tir, de terrains d'entraînement, de zones d'entraînement pour chars, de centres d'entraînement, et des conditions nécessaires à l'entraîne-

ment au combat. Ils savaient qu'ils ne pouvaient laisser n'aurait-ce été qu'une seule division sans préparation pour l'hiver. Ils savaient que l'on trouverait les coupables, et ils savaient tout aussi bien le sort qui était réservé aux coupables. Mais malgré cela, ils déplacèrent pratiquement l'ensemble de l'Armée rouge en des lieux où aucun entraînement au combat n'était praticable.

La guerre ne commença pas comme l'avait voulu Staline, et ne se termina pas non plus comme il l'aurait voulu. Staline ne s'empara que de la moitié de l'Europe. Mais pour comprendre les objectifs qui étaient ceux de Staline, envisageons un instant une situation sans attaque de Hitler contre l'Union soviétique le 22 juin 1941, une situation où il aurait par exemple décidé de retarder l'Opération Barbarossa pour s'emparer de Gibraltar.

Quelles auraient été les actions de Staline en une telle situation ? Il n'aurait pas pu faire reculer ses armées massives. De nombreuses armées et de nombreux corps qui avaient été mis sur pied durant le premier semestre 1941 n'avaient nulle part où se retirer, hormis les « petites villes de cabanes de bûcherons. » Il aurait fallu des mois pour ramener les troupes en arrière, paralysant le réseau ferroviaire et produisant une catastrophe économique. Quel sens y aurait-il eu à passer six mois à concentrer les troupes en secret, puis six autres mois à les disperser ? Même en imaginant qu'une dispersion totale suivît immédiatement la concentration totale, il aurait été impossible de la terminer avant l'arrivée de l'hiver.

Et Staline n'aurait pas non plus pu laisser pour l'hiver ses vastes armées dans les forêts de la région frontalière. Faute d'entraînement intensif, toute armée perd rapidement ses capacités au combat. En outre, le processus suivant lequel les armées du deuxième échelon stratégique furent levées et déplacées vers l'Ouest fut tenu très secret par Staline, quelles qu'en fussent les raisons. Combien de temps aurait-il pu être certain de maintenir ce secret s'il avait laissé ces armées à la frontière, avec leurs troupes innombrables, n'eût-ce été que durant quelques semaines ?

Voici la question centrale de cet ouvrage : si l'Armée rouge ne

pouvait ni reculer, ni rester longtemps dans la région de la frontière, que lui restait-il à faire ? Voici une question à laquelle tous les historiens communistes craignent de répondre. Mais il n'est pas besoin d'aller chercher la réponse très loin : considérons l'opinion d'un général qui « était chef en second de la direction des opérations de l'état-major général à partir du mois de mai 1940, et qui travailla sur la partie opérationnelle du plan de déploiement stratégique des forces armées soviétiques dans les secteurs Nord, Nord-Ouest, et Ouest » (*Soviet Military Encyclopedia*, Vol. 2, p. 27). Tout dans sa planification était correct. C'est la raison pour laquelle il fut nommé maréchal de l'Union soviétique dix-huit mois après avoir commencé la guerre avec le simple grade de général-major. Il figurait parmi les proches de Staline. Ce fut lui, et non Joukov, qui contrôla l'Armée rouge durant les dernières années de la vie de Staline, et qui chuta de son haut rang après la mort de ce dernier.

Le maréchal de l'Union soviétique [Alexander Mikhailovich Vasilevsky](#) s'est montré parfaitement franc dans son appréciation de la situation : « Les craintes que les intentions soi-disant agressives de l'URSS puissent provoquer une clameur en Occident devaient être jetées par dessus bord. Nous avons alors atteint... le Rubicon de la guerre, et nous devons le franchir d'un pas décidé » (*VIZH* 1978, N°2, p. 68).

Dans tout dessein grandiose survient un point critique qui rend les événements irréversibles. Pour l'Union soviétique, ce point fut atteint le 13 juin 1941. Après ce jour, la guerre était devenue pour Staline plus seulement inévitable, mais inévitable dès l'été 1941, quelles que fussent les actions de Hitler.

Chapitre 27

La guerre non déclarée

Dans une situation où nous sommes entourés d'ennemis, une attaque soudaine de notre part, une manœuvre inattendue et la vitesse décideront de tout.

STALINE (Vol. 5, p. 225, 1923)

L'Union soviétique avait cinq districts militaires à ses frontières où des troupes s'assemblaient sans relâche et en secret. Les huit districts militaires intérieurs avaient été totalement abandonnés par le haut commandement soviétique. L'intégralité des armées, corps et divisions, et la quasi totalité des généraux et de leurs états-majors avaient quitté ces districts militaires intérieurs en secret à destination des frontières occidentales soviétiques.

Outre les cinq districts militaires frontaliers à l'Ouest et leurs huit homologues intérieurs, existaient le front d'Extrême-Orient et trois districts militaires frontaliers en Orient : les districts transcaucasien, d'Asie-centrale et transbaïkal.

Malgré le démenti diffusé par TASS le 9 mai 1941, des préparations intensives avaient été menées dans les districts militaires d'Asie central et transcaucasien en vue de la « libération » de l'Iran. Le district d'Asie centrale s'était vu assigné le rôle principal, ce-

pendant que son homologue transcaucasien avait reçu un rôle auxiliaire. Comme à l'accoutumée, la touche finale de préparation fut un exercice à grande échelle auquel assisteraient les hauts gradés de l'état-major de l'Armée rouge. Le général Joukov et son second le lieutenant-général **N.F. Vatutin** devaient prendre part à ces exercices en mai.

Le général **Shtemenko**, alors colonel de la haute direction des opérations de l'état-major général, a relaté l'atmosphère malaisante qui régnait autour de ces préparations :

L'état-major principal de notre branche partit pour Tiflis à la fin du mois de mai. Nous recevions des renforts en provenance d'autres branches. . . Juste avant notre départ, il nous fut expliqué que ni le chef de l'état-major général, ni son second ne pourraient venir, et que les exercices seraient menés par les commandants des troupes, **D.T. Kozlov** dans le district militaire transcaucasien, et **S.G. Trofimenko** dans le district d'Asie-centrale. Cependant, le lendemain de notre arrivée à Tiflis, le lieutenant-général Kozlov fut convoqué d'urgence à Moscou. Le sentiment planait qu'il se passait quelque chose d'inhabituel à Moscou (général S.M. Shtemenko, *General'ny Shtab v Gody Voyny*, 1968, p. 20).

Le district militaire transcaucasien, un district militaire frontalier, se retrouvait donc sans commandant à la veille de la « libération » de l'Iran. On répondra que l'adjoint du général Kozlov, le lieutenant-général P.M. Batov, aurait pu endosser le commandement du district. Mais Batov avait d'autres engagements. Sur la base des meilleures troupes du district transcaucasien, il mit sur pied le 9^{ème} corps spécial de fusiliers. Il le transféra ensuite en Crimée où, en coopération avec la flotte de la Mer Noire, on lui prodigua un entraînement intensif en opérations de débarquement maritime. La flotte de la Mer Noire entraîna également une division issue de ce corps aux techniques d'assaut depuis des navires de guerre.

Le district militaire transcaucasien resta sans commandant et sans adjoint jusqu'au mois d'août 1941, lorsque le général Kozlov revint pour réaliser la « libération » de l'Iran. Sur cette scène également, Hitler avait perturbé les projets de Staline. En raison des

actions imprévues menées par Hitler, la « libération » de l'Iran dut être repoussée de quelques mois. Lorsqu'elle eut lieu, il fallut la mener avec des forces réduites, si bien qu'elle ne déboucha pas sur les « réformes socio-politiques radicales » qui avaient été prévues.

Le général [S.G. Trofimenko](#), commandant du district militaire d'Asie centrale, avait été convoqué à Moscou par Staline, et l'état-major du district avait été fortement affaibli et « dépossédé comme un koulak¹. » Au mois de mars 1941, le colonel N.M. Khlebnikov fut appelé à Moscou depuis l'état-major du district militaire d'Asie centrale et nommé commandant d'artillerie de la 27^{ème} armée, dans la région baltique. La 27^{ème} armée fit sa première apparition officielle dans la région occidentale du pays en mai 1941, mais les cadres dont elle avait été dotée se rassemblèrent à la frontière bien avant cela. Le général-major [M.I. Kazakov](#), chef d'état-major au sein du district, et qui devint par la suite général d'armée, fut également appelé à Moscou dans le sillage de Khlebnikov et de nombreux autres colonels et généraux. Il écrivit plus tard avoir observé depuis l'avion un nombre énorme de trains militaires transportant des troupes et du matériel de guerre quittant l'Asie centrale (*Nad Kartoï Bylykh Srazheny*, Moscou Voenizdat 1971).

Le général [A.A. Luchinsky](#) (alors colonel commandant la 83^{ème} division de fusiliers de montagne) était à bord de l'un de ces trains. Il partageait un compartiment avec le général-major (par la suite général d'armée) [Ivan Efimovich Petrov](#). Les souvenirs cités par Luchinsky au sujet de Petrov sont précieux. « Nous avions été convoqués au Commissariat de la Défense du Peuple. Nous voyageons ensemble, dans le même compartiment, lorsqu'une annonce radio proclama que l'Allemagne nazie avait attaqué notre pays. » Luchinsky ne nous dit pas pour quelle raison il avait été convoqué à Moscou, mais il dit de son ami le général Petrov qu'« il avait été nommé commandant de la 192^{ème} division peu avant la guerre, puis

1. Un *koulak* désigne un paysan propriétaire, dépossédé de ses propriétés par les politiques de répression soviétiques, et parfois déporté, NdT.

du 27^{ème} corps mécanisé, à la tête duquel il partit lui aussi pour le front » (VIZH 1976, N°9, pp. 121-122).

Petrov convertit la 192^{ème} division de fusiliers en division de fusiliers de montagne ; et celle-ci ainsi que le 27^{ème} corps mécanisé partirent en secret en direction de la frontière roumaine. Pendant ce temps, Petrov se rendit à Moscou pour recevoir sa mission de combat. Nous retrouvons cette procédure en plus d'une occasion : la 16^{ème} armée, par exemple, fut déplacée secrètement à la frontière roumaine, cependant que le lieutenant-général M. Lutkin, son commandant, se faisait remettre à Moscou ses instructions pour le combat.

Le bref article de Luchinsky au sujet du général Petrov dépeint une image apparemment anodine. Mais examinons l'ordre suivant lequel ces événements se produisirent. Tout d'abord, Petrov mit sur pied le 27^{ème} corps mécanisé, le chargea à bord de trains militaires, et l'envoya vers le front. Puis, alors qu'il était déjà à bord du train, il entendit l'annonce du déclenchement de la guerre par l'Allemagne. Mais la chose la plus intéressante se produisit plusieurs jours plus tard : le 27^{ème} corps mécanisé fut dissout alors qu'il était en chemin. Des formations purement offensives telles que ce corps sont tout simplement inutiles dans le cadre d'une guerre défensive. En juillet 1941, tous les autres corps mécanisés furent également dissouts. Il y en avait 29 en tout.

La situation semble tout à fait absurde. Le 27^{ème} corps mécanisé était en chemin pour la guerre *avant* l'attaque de Hitler. Mais dès que celui-ci déclencha la guerre, le 27^{ème} corps mécanisé fut dissout, avant même d'avoir rencontré l'ennemi. En réalité, cela n'a bien entendu rien d'absurde. De fait, le 27^{ème} corps mécanisé était en cours de transfert depuis l'Asie centrale vers la frontière roumaine pour se battre, non pas dans le cadre de la guerre que Hitler venait de déclencher, mais dans celui d'une guerre qui aurait démarré selon d'autres modalités.

La conclusion inévitable est que, si Hitler n'avait pas attaqué, le 27^{ème} corps mécanisé aurait bel et bien pris part à une guerre.

C'est précisément dans ce dessein qu'il voyageait en direction du front. En lançant l'Opération Barbarossa au moment où il le fit, Hitler évita la guerre pour laquelle le 27^{ème} corps mécanisé et ses 28 homologues, fort chacun d'une estimation de 1000 chars, avaient été créés.

Un bon nombre de commandants célèbres, ou destinés à le devenir, voyageaient dans les trains en provenance d'Asie centrale avec Petrov et Louchinsky. Parmi eux, le général-major [Alexei Simionovich Zhadov](#), qui avait commandé une division de cavalerie de montagne en Asie centrale. À la veille de la guerre, il fut nommé commandant du 4^{ème} corps d'assaut aéroporté, et parvint au front au plus fort des combats (*VIZH* 1971, N°3, p. 124).

Si quelqu'un essaye de vous démontrer que Staline rassembla ses généraux des frontières occidentales soviétiques pour repousser l'agression allemande, ou pour lancer des « contre-attaques, » rappelez-lui le général Zhadov, qui avait quitté le commandement d'une division de cavalerie de montagne en Asie centrale pour celui d'un corps d'assaut aéroporté en Biélorussie. Les corps d'assaut aéroportés sont-ils vraiment conçus pour réaliser des contre-attaques ou repousser des agressions ?

Le district militaire transbaïkal était abandonné, et ce alors même que ses troupes ne se trouvaient pas en territoire soviétique, mais en Mongolie où récemment avait eu lieu une véritable guerre impliquant des centaines de chars et d'avions, des milliers de canons et des dizaines de milliers de soldats.

De tous les districts militaires intérieurs et frontaliers de l'Est, celui du Transbaïkal était le seul à avoir des armées dans sa composition. Il y en avait deux, la 16^{ème} et la 17^{ème}. La 17^{ème} armée était stationnée en Mongolie, mais en 1940, elle avait été « allégée » au point que le poste de commandant adjoint de l'armée était occupé par un colonel, P.P. Poluboyarov, en raison d'un manque de généraux. Comme nous le savons déjà, lui aussi fut convoqué à Moscou

puis affecté au front du Nord-Ouest.

L'autre armée appartenant au district militaire transbaïkal, la 16^{ème}, était partie secrètement vers l'Ouest. Bien que des rumeurs concernant la frontière iranienne se fussent répandues entre épouses restées à l'arrière, les commandants de la 16^{ème} armée savaient qu'ils allaient faire la guerre, et savaient également contre qui.

Lorsque partit la 16^{ème} armée, l'état-major du district militaire transbaïkal fut lui aussi « allégé » puisque de nombreux officiers et généraux en furent transférés vers les divisions et corps de la 16^{ème} armée. Par exemple, le général-major [Petr Tchernychev](#), qui commandait la 152^{ème} division de fusiliers de la 16^{ème} armée, avait auparavant été promu et nommé à un poste à l'état-major du district, comme chef de la direction de l'instruction au combat. Mais « lorsque l'armée partit, Petr Nikolaevich déclara qu'il "irait se battre avec sa division", et arrangea les choses pour être renvoyé à la 152^{ème} » (général-major A.A. Lobachev, *Trudnymi Doro-gami*, Moscou Voenizdat 1960, p. 147).

Il n'y eut pas que des colonels et généraux de second ordre qui furent « ratissés » dans le Transbaïkal. Des commandants tout à fait brillants y furent également prélevés. Parmi les plus grands d'entre eux figuraient les commandants du district. Bien qu'un seul officier commandât le district à la fois, le poste faisait l'objet d'une rotation à une fréquence surprenante. En 1940, le district transbaïkal était commandé par le lieutenant-général [F.N. Remezov](#). Il fut alors envoyé pour prendre le commandement du district militaire d'Orel, où il constitua secrètement la 20^{ème} armée et, sous couvert du communiqué TASS, la déplaça vers la frontière allemande. Après Remezov, le district transbaïkal fut commandé brièvement par le lieutenant-général [I.S. Konev](#). Il fut ensuite transféré au district militaire du Nord-Caucase, où il mit secrètement sur pied la 19^{ème} armée pour, encore une fois sous couvert du communiqué TASS, l'envoyer vers la frontière roumaine. À ce stade, le lieutenant-général [P.A. Kurochkin](#) (devenu par la suite général d'armée) prit le commandement du district transbaïkal. Avant le

communiqué TASS, Kurochkin fit partir la 16^{ème} armée en souhaitant à ses commandants et soldats la réussite dans l'accomplissement de « tout ordre donné par la Patrie. » La 16^{ème} armée était celle qui avait la plus longue route à parcourir. C'est la raison pour laquelle elle fut envoyée plus tôt, afin qu'elle pût apparaître aux frontières occidentales soviétiques en même temps que les autres armées du deuxième échelon stratégique.

Et qu'en fut-il du lieutenant-général P.A. Kurochkin ? Ce n'est pas chose aisée d'envoyer toute une armée à bord de trains militaires de telle sorte que personne ne s'en rende compte. Kurochkin accomplit sa mission et poussa un soupir de soulagement. Le 13 juin, alors que l'on diffusait le communiqué TASS, Kurochkin reçut l'ordre de quitter sur-le-champ le district transbaïkal à destination de Moscou, pour se voir affecté à un nouveau poste. L'édition du 26 mai 1984 de l'*Étoile Rouge* témoigne que le 22 juin 1941, Kurochkin se trouvait dans un compartiment d'un train express approchant Irkoutsk... Le district militaire transbaïkal avait été abandonné et laissé sans commandant. L'*Encyclopédie Militaire Soviétique* (Vol. 3, p. 357) affirme qu'il fallut attendre septembre 1941 pour qu'un nouveau commandant fût nommé dans le Transbaïkal.

On transférait généraux et officiers aux frontières allemande et roumaine non seulement depuis les districts militaires intérieurs et de l'arrière, mais également depuis un véritable front. Une guerre était déjà en cours en Extrême-Orient. Les escarmouches dégénéraient fréquemment en sérieux affrontements impliquant des centaines de chars et d'avions des deux côtés. Une guerre d'envergure entre le Japon et l'Union soviétique semblait parfaitement possible à ce moment-là ; de fait, certains observateurs la considéraient même comme inévitable. Pour cette raison, il n'y avait aucun district militaire en Extrême-Orient, mais un front composé de trois armées.

À la fin 1940 commença le transfert secret vers l'Ouest de généraux et de troupes par divisions et corps entiers. De nombreux commandants haut placés quittèrent le front d'Extrême-Orient sans

être remplacés, ou du moins sans successeur valable. Le général-major P.T. Kotov, qui dirigeait les opérations au sein de l'état-major du front, fut ainsi transféré secrètement vers l'Ouest.

Le général-major P.G. Grigorenko, alors lieutenant-colonel affecté à l'état-major du front d'Extrême-Orient, relate qu'« [Ivan Stepanovich Konev](#), [Markian Mikhailovich Popov](#), [Vasily Ivanovich Chuikov](#), et de nombreux autres hauts commandants militaires furent appelés à l'Ouest avant même Shtern » (*Memoirs : Detinetz*, New York 1981, p. 246). Popov (qui devint par la suite général d'armée) commandait la 1^{ère} armée, cependant que Konev (par la suite maréchal de l'Union soviétique) commandait la 2^{ème} armée. Je rejette absolument toute idée selon laquelle ces généraux auraient été transférés parce que l'on aurait anticipé une invasion allemande. La guerre surprit Popov au poste de commandant du front Nord à la frontière finlandaise. Konev, quant à lui, se dirigeait vers la frontière roumaine à la tête de sa lourde armée de choc.

Le chemin emprunté par le général Konev pour se rendre de son poste de commandant d'une armée en Extrême-Orient vers un poste similaire dans une armée située à la frontière roumaine, est intéressant. Il ne voyagea pas en ligne droite. Il brouilla les pistes en faisant des détours. Après avoir quitté en avril 1941 le commandement de la 2^{ème} armée en Extrême-Orient (*Encyclopédie Militaire Soviétique*, Vol. 2, p. 409), il assura le commandement du district militaire transbaïkal. Après s'y être illustré, il fit une apparition discrète et non annoncée à Rostov, où il prit le commandement du district militaire du Nord-Caucase. C'est là que Konev acheva de former la 19^{ème} armée et en devint le commandant. À la fin mai 1941, dans des conditions décrites par le général S.M. Shtemenko comme celles du « secret le plus absolu, » il commença à déplacer les divisions et corps de son armée vers la frontière roumaine. Il occupa quatre postes en un bref intervalle de temps. Ces postes couvraient un arc allant des frontières les plus orientales aux confins occidentaux du pays. Staline cachait toujours ses meilleurs généraux et maréchaux avant toute opération offensive (mais jamais

avant une opération défensive). Cette règle s'applique particulièrement bien à Joukov, Vasilevsky, Konev, Rokossovsky et Meretskov. Au printemps 1941, comme avant chaque offensive d'importance, Konev brouillait si bien ses traces que même ses plus proches amis ne surent jamais où il était allé.

Konev ne fut pas le seul à brouiller ainsi les pistes. Konev et d'autres commandants occupaient temporairement divers postes comme autant de paravents ; le même poste de « diversion » était souvent passé d'un officier au suivant. Le colonel-général F.I. Kuznetsov quitta le commandement de l'académie de l'état-major général pour prendre en charge le district militaire du Nord-Caucase. Il passa ensuite le relais à Konev puis apparut à la frontière de la Prusse orientale, au poste de commandant du front Nord-Ouest.

Après la disparition en secret du général Konev en Extrême-Orient, le commandement de 2^{ème} armée fut repris par le général [M.F. Terekhin](#), qui n'était pas de la même trempe que Konev. La situation était encore plus intéressante dans la 1^{ère} armée du front d'Extrême-Orient. Après le départ du général Popov pour le front Nord, ce fut le lieutenant-général [Andrei Ivanovich Eremenko](#), un homme à la hauteur et qui devint par la suite maréchal de l'Union soviétique, qui prit sa place. Mais Eremenko ne resta pas longtemps à ce poste. Le 19 juin 1941, il reçut l'ordre de quitter le commandement de la 1^{ère} armée et de se rendre à Moscou toutes affaires cessantes pour se voir désigner un nouveau poste. Après le début de l'invasion allemande, Eremenko prit le commandement du front Ouest à la place du général D.G. Pavlov. Mais l'objet de sa visite à Moscou était autre. Le 19 juin, on n'avait pas anticipé une telle tournure des événements. Pavlov était solidement installé à son poste de commandant du front Ouest. Staline dut sans doute faire appel à Eremenko pour remplir quelque autre mission restée obscure, et peut-être même inachevée.

J'ai eu l'occasion de rencontrer Eremenko après sa promotion au grade de maréchal de l'Union soviétique. J'ai essayé de sonder sur ce sujet sans éveiller ses soupçons. Mon impression a été

qu'Eremenko ne dissimulait rien, mais qu'il ne savait vraiment pas ce pour quoi Staline avait eu besoin de lui le 19 juin 1941. J'ai indiqué au maréchal qu'il n'avait pas été le seul dans cette situation. J'ai précisé que Sivkov, Kurdyumov, Zhadov, Petrov et Luchinsky voyageaient tous en train vers Moscou au même moment. Le maréchal s'est montré très intéressé par ces informations. J'ai regretté de ne pas être un historien occidental, doté d'un passeport émis par un pays démocratique, car je ne pouvais tout simplement pas poursuivre la conversation avec le maréchal.

Eremenko s'est montré intéressé, et m'a désigné quelques autres généraux qui avaient été déplacés depuis l'Extrême-Orient. Le général-major [N.E. Berzarin](#) était commandant adjoint de la 1^{ère} armée. Eremenko m'a révélé un élément qu'il n'avait pas mentionné dans ses mémoires. Lorsqu'il partit d'Extrême-Orient, il transmit le commandement de l'armée à son adjoint Berzarin. Pourtant, à la fin mai, ce dernier fut convoqué par Staline à Moscou et se vit secrètement assigner le commandement de la 27^{ème} armée, qui était alors dans la région baltique, non loin de la frontière allemande.

Le général-major [Vassily Andrejevich Glazunov](#) (qui deviendrait lieutenant-général et commandant des troupes aéroportées de l'Armée rouge) commandait début 1941 la 59^{ème} division de la 1^{ère} armée sur le front d'Extrême-Orient. Eremenko était très attaché à la 1^{ère} armée, et ne voulait pas la voir dénuée de commandant ni à la merci de Shelakhov, le « rat d'état-major. » Mais Staline avait déjà prélevé l'adjoint d'Eremenko, ainsi que les commandants de corps, et les commandants de division expérimentés avaient depuis longtemps été transférés vers l'Ouest. Dans la 59^{ème} division, il ne restait que le général Glazunov, expérimenté, martial et clairvoyant. Eremenko m'a dit avoir immédiatement envoyé un message chiffré à l'état-major général pour proposer que le commandement de la 1^{ère} armée fût confié au général Glazunov. Passer du commandement d'une division à celui d'une armée était une marche haute à franchir. Mais qu'y avait-il d'autre à faire, puisqu'on ne trouvait plus en Extrême-Orient le moindre commandant expérimenté ?

Moscou convint immédiatement que Glazunov était bien un commandant à la hauteur, et la réponse chiffrée ordonna à Glazunov d'abandonner sans délai le commandement de la division, et de prendre à la place celui du 3^{ème} corps aéroporté à la frontière roumaine.

Début juin 1941, Staline ordonna que toutes les troupes soviétiques aéroportées, y compris celles qui avaient récemment été transférées en provenance d'Extrême-Orient, fussent concentrées sur les frontières occidentales. Puis, au dernier moment, il rassembla les généraux d'infanterie et de cavalerie depuis les frontières lointaines et les désigna commandants des corps aéroportés. Cela fut le cas non seulement pour les généraux Glazunov et Zhadov, mais également pour les généraux [M.A. Usenko](#), [F.M. Kharitonov](#) et [I.S. Bezuglyi](#).

La conversion urgente des généraux d'infanterie et de cavalerie en officiers d'assaut aéroporté ne constitue pas une préparation à la défense. Il ne s'agit même pas d'une préparation à une contre-offensive. Il s'agit d'un signe de préparation d'une agression, une agression qui est inévitable, imminente et de grande échelle.

Chapitre 28

Pourquoi Staline déploya les fronts

*La guerre du pauvre contre le riche sera la plus sanglante à avoir
jamais vu s'affronter les hommes.*
STALINE (Vol. 5, p. 225, 1923)

Un « front » est un regroupement opérationnel et stratégique de forces armées. Il comprend plusieurs armées, des formations aériennes, des défenses anti-aériennes, des unités et formations de réserve, et des unités de service de l'arrière. Les fronts n'existent pas en temps de paix ; les districts militaires existent à leur place. On ne crée habituellement un front que lorsque la guerre commence. (*Soviet Military Encyclopedia*, Vol. 8, p. 332).

Le front d'Extrême-Orient fut mis sur pied au sein de l'Armée rouge en réponse à une détérioration des relations avec le Japon en 1938. Il était composé des 1^{ère} et 2^{ème} armées, d'une force aérienne tactique et d'unités de renforts. Le 13 avril 1941, un pacte de neutralité fut signé avec le Japon. Néanmoins, le front d'Extrême-Orient garda son statut de front, et ne fut pas transformé en district militaire.

Des fronts furent établis sur de courtes périodes en 1939 et 1940 aux frontières occidentales soviétiques pour exercer les « campagnes de libération » en Pologne, en Roumanie et en Finlande. Une fois ces campagnes terminées, ces fronts furent immédiatement dissous et les districts militaires rétablis pour les remplacer. Les historiens ont reproché à Staline d'avoir conclu des pactes avec l'Allemagne ainsi que le Japon, tout en ne maintenant un front que face au Japon. Cela apparaît certes comme incohérent à première vue ; mais Hitler procéda exactement de la même manière. Alors qu'il déployait des états-majors aux noms impressionnants face au Royaume-Uni, il déplaçait secrètement ses meilleurs généraux en direction de la frontière soviétique. C'est ainsi que l'on prépare une frappe surprise.

Staline avait établi un front en Extrême-Orient, mais les troupes et les généraux le quittaient en secret. Officiellement, les frontières occidentales restaient gérées sous forme de districts militaires, mais une accumulation de troupes s'y opérait. Toute comparaison entre la puissance du front d'Extrême-Orient et celle du district militaire occidental serait vouée à montrer la supériorité du district militaire. Alors que le front d'Extrême-Orient était composé de trois armées, toutes ordinaires, le district militaire spécial de l'Ouest comptait quatre armées, dont trois armées de choc et une armée de choc lourde. Après cela, trois autres armées appartenant au deuxième échelon stratégique vinrent s'ajouter au district militaire spécial de l'Ouest. En contraste, personne n'était envoyé sur le front d'Extrême-Orient ; au contraire, divisions et corps en étaient retirés. Le front d'Extrême-Orient ne disposait que d'un seul corps mécanisé, alors que le district de l'Ouest en comptait six. On ne trouvait aucune troupe aéroportée sur le front d'Extrême-Orient, alors que le district de l'Ouest en disposait d'un corps entier. Néanmoins, le district militaire spécial de l'Ouest n'était pas le plus puissant des districts. Le district de Kiev le surpassait nettement.

Le front d'Extrême-Orient n'était pas tant un front qu'un écran servant à montrer au monde entier que la guerre était ici possible.

Mais les cinq districts militaires occidentaux étaient également des écrans conçus pour montrer qu'aucune guerre n'y était attendue. Néanmoins, la puissance de frappe concentrée dans ces districts après 1939 ne fut que rarement égalée par n'importe quel front soviétique, même durant les batailles les plus disputées de la guerre.

Le front d'Extrême-Orient fut établi de sorte que chacun en entendît parler. Mais dans les régions occidentales de l'Union soviétique, ce ne fut pas un, mais cinq fronts qui furent établis de sorte que nul n'en entendît parler. Les fronts du Nord, du Nord-Ouest, d'Ouest, du Sud-Ouest et du Sud ne prirent d'existence officielle qu'une fois lancée l'invasion allemande. Il n'en reste pas moins qu'à partir de février 1941, ces noms apparaissaient déjà dans des documents soviétiques strictement secrets. On a par la suite déclassifié un certain nombre de ces documents, et ils se sont mis à circuler dans les milieux académiques. Voici un extrait tiré de l'un d'entre eux : « En février 1941, les conseils militaires des districts frontaliers se sont vus envoyer des instructions... selon lesquelles ils devaient équiper sur-le-champ les postes de commandement du front » (*VIZH* 1978, N°4, p. 86).

Officiellement, on trouvait cinq districts militaires aux frontières soviétiques occidentales. Officieusement, chaque district militaire œuvrait déjà à la préparation d'un poste de commandement du front. Outre les structures militaro-territoriales habituelles, on établissait des structures purement militaires — le type de structure qui n'écloît qu'en temps de guerre pour mener les troupes à la bataille.

Les historiens pro-soviétiques nous assurent que la paix était établie entre l'Union soviétique et l'Allemagne jusqu'au 22 juin 1941, lorsque cet état de paix fut soi-disant violé par l'Allemagne. Cette hypothèse n'est pas étayée par les faits. Les faits montrent une réalité opposée. En déployant des postes de commandement sur les fronts en février 1941, l'Union soviétique entra en guerre contre l'Allemagne, bien que cet état de guerre ne fût pas officiellement déclaré.

En temps de paix, le commandant d'un district militaire a un rôle double. D'un côté, il reste un pur commandant militaire, à la tête de plusieurs divisions, parfois de plusieurs corps et occasionnellement de plusieurs armées. D'un autre côté, il contrôle un territoire strictement défini, et y joue un rôle de gouverneur militaire.

En cas de guerre, le district militaire frontalier se transforme en front. Lorsque cette transformation a lieu, trois alternatives sont possibles. La première d'entre elle correspond à un état de guerre sur les territoires même de l'ancien district militaire. Dans ce cas, le commandant du front continue de remplir les rôles à la fois de commandant militaire et de gouverneur des territoires qui lui ont été assignés.

La deuxième possibilité se produit si le front est contraint de reculer sous la pression exercée par l'ennemi. Dans ce cas, le commandant du front conserve les commandes des opérations, et au fil de sa retraite, il évacue avec lui les organes du gouvernement local de son territoire.

Dans le troisième scénario, le front avance sur le territoire ennemi. Les fonctions exercées par le commandant ne sont alors divisées que si cette situation a été anticipée. Il devient alors un pur commandant militaire, et mène ses troupes vers l'avant. Un de ses subalternes doit alors rester sur le territoire du district pour assurer les fonctions de gouverneur militaire.

En février 1941, un événement se produisit, que les historiens modernes ont jusqu'ici négligé. Un nouveau poste dédié à un nouvel adjoint du commandant fut créé au sein du district militaire spécial de l'Ouest. Quelle était la signification de cet ajout ? Sans doute le général D.G. Pavlov disposait-il déjà d'un nombre suffisant d'adjoints ! Ce nouveau poste d'adjoint resta vacant plusieurs mois. Puis le lieutenant-général [Vladimir Nikolayevich Kurdumov](#) arriva pour le pourvoir.

La signification de cet événement était considérable. En temps de paix, le général Pavlov, son adjoint, le lieutenant-général [I.V. Boldin](#) et son chef d'état-major le général [V.E. Klimovskikh](#) se

trouvaient tous à Minsk. Mais lors de la mobilisation, Pavlov fut désigné comme officier commandant du front de l'ouest, Klimovskikh comme chef d'état-major du front de l'Ouest, et Boldin comme commandant du groupe mobile du front de l'Ouest.

Si le front de l'Ouest avait pour dessein de se battre en Biélorussie, où il fut stationné jusqu'au début de la guerre, aucun changement structurel n'aurait été nécessaire. Mais le front de l'Ouest se préparait à avancer en territoire ennemi. C'est précisément pour préparer cette avancée que l'on y adjoignit le lieutenant-général Kurdumov. Pavlov prévoyait de se concentrer sur les problèmes purement militaires, cependant que son nouvel adjoint s'occuperait des problèmes relatifs au territoire. Lorsque Pavlov mènerait le front Ouest en territoire ennemi, le général Kurdumov resterait en arrière, à Minsk, pour assurer le gouvernement militaire purement territorial, protégeant les autorités locales et les lignes de communication, contrôlant les industries et les transports, menant à bien une mobilisation additionnelle et préparant des réserves pour le front, qui se serait alors considérablement enfoncé en territoire ennemi.

Kurdumov avait commandé la direction de l'entraînement au combat de l'Armée rouge avant sa désignation au poste de Minsk. Du point de vue de la guerre de « libération, » c'était une décision splendide de disposer pour ce poste d'un général aussi expérimenté, en un lieu où de jeunes réservistes allaient se présenter en nombre sur leur chemin vers l'Ouest. Lui, mieux que personne, pouvait leur apporter les instructions finales avant d'aller au combat.

Quatre armées, dix corps détachés et dix divisions aériennes, alors stationnés sur le territoire du district militaire spécial de Kiev, se préparaient également à se lancer en territoire ennemi. Toutes ces unités auraient été commandées par le colonel-général [Mikhail Petrovich Kirponos](#), commandant du front Sud-Ouest. Dans cette optique, il devenait essentiel de diviser les deux fonctions de l'officier commandant. Ici également, un nouveau poste d'adjoint fut créé, et le lieutenant-général V.F. Yakovlev y fut assigné. Kirpo-

nos procéderait à l'avancée de ses troupes, cependant que Yakovlev devrait rester à Kiev.

À partir du début du mois de février, la division entre ces deux fonctions se fit de plus en plus évidente. Un poste de commandement secret fut établi à [Tarnopol](#), lequel était au centre même de la structure militaire. L'état-major fut maintenu à Kiev pour fonctionner comme centre de la structure militaire. Un poste de commandement souterrain lourdement renforcé, servant à commander le système territorial, fut établi à [Brovary](#), dans la région de Kiev. Un poste de commandement d'un type très léger, composé d'abris enterrés ne comportant qu'une plateforme en bois, fut établi à Tarnopol. Cela était tout à fait logique : pourquoi établir des casemates en béton alors que la structure militaire n'était pas destinée à rester longtemps en Ukraine ?

La structure fut elle aussi divisée en deux pour le district militaire de la Baltique. Le haut commandement se déplaça à [Panivejis](#), qui devint à partir de ce moment le centre secret de la structure purement militaire du front du Nord-Ouest. Un général de deuxième ordre, E.P. Safronov, fut laissé à Riga pour y assurer un contrôle militaro-territorial après le départ vers l'Ouest de la majeure partie des troupes soviétiques.

Une légère différence existait au niveau du district militaire d'Odessa. Là, l'état-major du front ne fut pas prélevé sur l'état-major du district militaire, mais sur celui de la 9^{ème} armée. La plupart des officiers appartenant à l'état-major du district militaire d'Odessa, avec à leur tête le général-major [M.V. Zakharov](#), furent transférés en secret à l'état-major de la 9^{ème} armée. Le maréchal de l'Union soviétique [I.S. Konev](#) témoigne que le 20 juin, l'état-major de la 9^{ème} armée fut placé en alerte et déplacé en secret hors d'Odessa, au poste de commandement de campagne (*VIZH* 1968, N°7, p. 42). Le colonel-général [Ya.T. Cherevichenko](#), commandant du district militaire d'Odessa, était depuis un certain temps hors de la ville. Il s'était rendu secrètement en Crimée, où il avait pris le commandement du 9^{ème} corps spécial de fusiliers, arrivé secrète-

ment du Caucase. Puis, traversant Odessa en train, il se rendit au poste de commandement secret de la 9^{ème} armée, qui avait été placé sous son commandement. Le maréchal de l'Union soviétique M. V. Zakharov a affirmé que Cherevichenko se trouvait à bord d'un train lorsque commença l'invasion allemande (*Voprosy Istory*, 1970, N°5, p. 46). Un autre général, [N.E. Chibisov](#), apparut à Odessa *avant* le début de l'invasion allemande ; sa mission était de rester en arrière pour exercer un contrôle militaro-territorial après le départ de la 9^{ème} armée.

Le district militaire de Leningrad constitua une exception. Comme dans les autres districts, un front — le front du Nord — fut établi en secret, mais en cette instance, on ne divisa pas la structure. On procéda ainsi pour des raisons tout aussi logiques. Le front du Nord n'avait jusqu'alors mené aucune préparation pour avancer loin du territoire karélien, si bien que l'existence de deux structures ne se justifiait pas. On ne désigna aucun nouvel adjoint. Le contrôle des opérations militaires et du territoire devait rester exercé depuis le même centre, l'état-major du front du Nord.

Le 13 juin, jour de la diffusion du communiqué TASS, ces divisions des structures contrôlant tous les districts militaires occidentaux — hormis celui de Leningrad — étaient terminées. Le même jour, le Commissariat de la Défense du Peuple ordonna aux états-majors de tous les fronts de se rendre aux postes de commandement de campagne.

À partir de ce stade, on trouvait en Biélorussie deux systèmes de commandement militaire indépendants : le front Ouest créé secrètement, commandé par le général Pavlov avec son poste de commandement dans la forêt, près de la gare ferroviaire de Lesno, et le district militaire spécial de l'Ouest, sous commandement du lieutenant-général Kurdumov, dont l'état-major se trouvait à Minsk. Deux structures de contrôle indépendantes existaient également en Ukraine, le front Sud-Ouest et le district militaire spécial de Kiev.

Selon le maréchal Bagramyan, Joukov envoya un message chiffré spécial afin que ce développement « soit tenu sous le sceau du secret le plus absolu, et que le personnel de l'état-major du district soit prévenu de maintenir ce secret » (*Tak Nachalas' Voïna*, p. 83).

Le lieutenant-général des troupes de communication P.M. Kurochkin, à l'époque général-major et chef des communications du front du Nord-Ouest, décrit la même situation en Baltique :

Des éléments de commandement et des directions de l'état-major commencèrent à arriver dans la région de Panivejis. Le commandement du district fut de fait transformé en commandement de front, bien qu'officiellement on continuât de le désigner comme un commandement de district jusqu'au début de la guerre. Un groupe de généraux et d'officiers, à qui l'on avait confié la mission de gérer le district, resta en arrière à Riga (*Na SZF*, p.196, 1969).

La création de deux systèmes de contrôle indépendants amena inévitablement à la mise en place de deux systèmes de communications indépendants. Le général-major Kurochkin s'occupait personnellement des communications du front du Nord-Ouest, cependant que le colonel N.P. Akimov, son ancien adjoint, s'occupait du système de communications indépendant du district.

Le général Kurochkin travaillait d'arrache-pied à l'établissement d'un système de communications pour le front. Pour éviter d'alerter l'ennemi à cause d'une brutale montée du volume de conversations sur les canaux militaires, il utilisait les lignes de communication civiles. Mais le mot « civiles » est à mettre entre guillemets. Il n'existait rien de tel en Union soviétique. Le système de communications d'État avait été totalement mis sur le pied de guerre en 1939, et mis au service de l'armée. Le Commissariat (ou Ministère) des Communications du Peuple fut placé directement sous les ordres du Commissariat de la Défense du Peuple. Dans tout pays normal, le système de communications militaires est une composante du système général de communications, mais c'est l'inverse en Union soviétique. Les communications générales d'État constituent une sous-partie des communications militaires ; [Ivan](#)

[Terentievich Peresyphkin](#), le Commissaire des Communications du Peuple de l'URSS était officiellement adjoint du chef des communications de l'Armée rouge.

Lorsque le commandement du front du Nord-Ouest partit pour le poste de commandement de campagne, le système de communications de guerre avait déjà été apprêté :

Tous les documents, ainsi que les plans de fréquence, les signaux d'appels et les signaux d'authentification étaient conservés par l'état-major, prêts à être distribués aux troupes en cas de guerre. Il y avait des milliers de stations radio dans le district. Il fallait donc au moins une semaine pour mettre le dispositif sur le pied de guerre. Il s'avéra impossible de tout réaliser dans les temps (Lieutenant-général P.M. Kurochkin, *Poznyvnye Fronta*, Moscou Voenizdat 1969, p. 115).

L'ensemble de la procédure de changement d'un système de communications de paix à un système de guerre était fondé sur l'hypothèse qu'un signal préliminaire allait parvenir depuis Moscou, au moment déterminé par Moscou. En d'autres termes, les plans n'étaient pas adaptés aux conditions d'une guerre défensive. Ils étaient établis pour répondre aux conditions d'une guerre d'agression offensive, prévoyant une période de préparations secrètes.

Le moment de ces préparations finales avant l'invasion était désormais venu. Le 19 juin, le lieutenant-général [P.S. Klenov](#), chef d'état-major du front du Nord-Ouest, envoya un ordre à Kurochkin :

« Agissez immédiatement conformément au grand plan. Comprenez-vous de quoi je parle ? »

« Oui, je comprends tout, » répondis-je
(Kurochkin, *Na SZF*, p. 195).

Il est vraiment dommage que nous ne comprenions pas tout au sujet du « grand plan » ; aucun général soviétique n'en a jamais révélé la teneur. Nous comprenons qu'un événement en lien avec le « grand plan » aurait dû se produire dans les jours qui suivraient. Mais l'action entreprise par Hitler empêcha la mise en œuvre du

« grand plan, » contraignant les généraux soviétiques à recourir à l'improvisation.

Voici comment le général Kurochkin tenta de garantir l'exécution « grand plan » :

La section des transmissions du district a envoyé des documents ayant trait à l'organisation des communications radio... aux états-majors des armées et formations sous commandement du district. Tous ces documents, dûment révisés, ont dû suivre un canal traversant les corps, les divisions, les régiments, les bataillons et les compagnies avant de parvenir enfin aux opérateurs de chaque station radio. Cela a exigé, comme je l'ai déjà indiqué, pas moins d'une semaine (*Ibid.*, p. 118).

Des informations du plus haut niveau de confidentialité furent ainsi transmises à des milliers d'opérateurs radio. Le processus était irréversible. Il n'était plus possible de récupérer ces secrets et de les dissimuler de nouveau dans les coffres-forts. Dès que ces éléments étaient sortis des coffres, la guerre était devenue inévitable. Préparer une guerre d'agression revient à fomenter un *coup d'État*. Un tout petit groupe de personnes établit le plan. Ils n'ont pas assez confiance envers les milliers de personnes qui y prendront part pour leur laisser connaître le moindre fragment d'information. Dès que les dirigeants de la conspiration révèlent la plus petite partie du plan aux milliers de personnes qui vont y prendre part, il devient totalement inévitable que le *coup* se produise. S'ils n'agissent pas de la sorte, les comploteurs perdent l'effet de surprise, qui constitue leur meilleur atout, et permettent à l'ennemi de répondre en établissant des mesures d'urgence.

Mais peut-être le lieutenant-général Klenov anticipa-t-il l'agression allemande, et que c'est pour cette raison qu'il ordonna que les éléments du « grand plan » fussent révélés aux milliers de personnes qui devaient le mener à bien ? Cette hypothèse ne tient pas, car Klenov avait pour opinion radicale qu'une invasion allemande était impossible. Il refusa d'y croire, même après son lancement, et ne fit rien pour repousser l'agression après son déclenchement. Lors de la réunion de décembre 1940 du haut commandement, Klenov

avait suggéré qu'il ne fallait mener que des guerres offensives, et que celles-ci devaient être déclenchées par des attaques surprises lancées par l'Armée rouge. Il s'était montré encore plus agressif que le téméraire Joukov, et avait eu le courage de discuter avec Joukov en présence de Staline de la manière de mener une attaque surprise. À l'instar d'[Andrei Andrejevitch Zhdanov](#), son protecteur au sein du Politburo, et de fait comme de nombreux autres dirigeants militaires ou politiques soviétiques de l'époque, comprenant jusque Staline en personne, il excluait purement et simplement la possibilité qu'une autre partie pût frapper l'Union soviétique par surprise.

Durant les jours qui suivirent la diffusion du communiqué TASS du 13 juin 1941, tous les rouages de la machine de guerre soviétique furent activés. Le déploiement sur les fronts avait atteint un stade où des milliers d'exécutants étaient déjà initiés à des secrets d'importance cruciale. L'Union soviétique dépassa le point de non-retour à la mi-juin 1941. Après cela, la guerre était devenue inévitable. Si Hitler avait retardé l'Opération Barbarossa de quelques semaines, l'Armée rouge serait entrée dans Berlin bien avant 1945.

Lorsqu'une offensive de grande ampleur est à l'œuvre, on engage plusieurs fronts à la fois dans une action opérationnelle. Cette action doit être coordonnée, et cette coordination est réalisée par les Représentants du Haut Commandement.

Ces Représentants peuvent aider à flexibiliser considérablement les instances stratégiques en temps de guerre. Ils disposent également d'un pouvoir illimité sur le champ de bataille. D'un côté, le Représentant est membre du commandement militaire suprême, de sorte qu'il connaît les plans que le commandant du front n'est pas habilité à connaître. De l'autre côté, il dirige les hostilités non pas depuis un bureau situé à Moscou, mais directement depuis le poste de commandement d'un front ou d'une armée, où il se présente juste avant le début d'une opération. Le Représentant n'est pas astreint

au travail quotidien routinier qu'exerce le commandant du front, et peut consacrer toute son attention aux sujets les plus importants. Au moment critique, il peut être aux côtés du commandant suprême pour lui prodiguer des conseils essentiels, ou bien peut être envoyé par le commandant suprême dans le secteur le plus critique, celui où va se décider le sort de la guerre.

Ces Représentants étaient les meilleurs cerveaux militaires du pays. Leur apparition annonçait systématiquement l'imminence de grands événements.

De nombreux événements inexplicables se produisirent le jour de la diffusion du communiqué TASS. Les informations dont je dispose sont fragmentées, incomplètes et parfois contradictoires. Néanmoins, sur la base du peu d'informations qui sont vérifiables, la visite secrète des Représentants du haut commandement soviétique sur les frontières occidentales fut indiscutablement l'événement principal de la journée.

L'un de ces Représentants était le lieutenant-général [Pavel Ry-chagov](#), adjoint du Commissaire à la Défense du Peuple. Il figurait parmi les favoris de Staline, et entretenait une amitié personnelle avec Joukov. Bien qu'il ne fût âgé que de 29 ans, il s'était déjà distingué durant les opérations aériennes en Espagne, en Chine, à [Khassan](#) et à [Khalkhin-Gol](#). Il avait commandé l'aviation de la 1^{ère} armée en Extrême-Orient, puis celle de la 9^{ème} armée durant la « libération » de la Finlande. Sur ordre personnel de Staline, Ry-chagov apparaissait systématiquement là où l'Armée rouge s'apprêtait à lancer une attaque surprise. Sa promotion avait été rapide. En 1940, Staline le nomma successivement chef adjoint des Forces aériennes de l'Armée rouge, puis premier chef adjoint, et enfin, en août de la même année, chef de la Direction principale de l'aviation de l'Armée rouge des ouvriers et paysans.

En décembre 1940, une réunion fut organisée entre les hauts commandants de l'état-major de l'Armée rouge pour discuter de la conduite de la guerre contre l'Allemagne. Staline y assista, ainsi que les principaux dirigeants politiques. La proposition de Jou-

kov consistait à neutraliser l'aviation allemande en lançant des offensives terrestres contre les aérodromes allemands, puis à lancer immédiatement après de puissantes attaques par les troupes au sol (*Istoriya Sovetskoi Voennoi Mysli*, Izdanie Akademii Nauk SSR, Moscou 1980, p. 173). Pavel Rychagov soutint avec ferveur la proposition de Joukov. Avant même Joukov, il avait réorganisé la formation des aviateurs soviétiques pour en exclure quasiment totalement tout entraînement des pilotes à des batailles aériennes. Au lieu de cela, ils étaient entraînés à réaliser des frappes aériennes soudaines et massives sur les aérodromes ennemis. Dans ses mémoires, Joukov relate le discours passionné prononcé par Rychagov lors de cette réunion : « le général P.V. Rychagov, chef de la force aérienne de l'Armée rouge des ouvriers et paysans, s'est exprimé avec beaucoup de bon sens » (*Vospominaniya I Razmyshleniya*, 1969, p. 194). Il est d'autant plus regrettable que ce discours si clairvoyant de Rychagov reste, un demi-siècle après qu'il fut prononcé, un secret d'État soviétique.

Les arguments déployés par Joukov et Rychagov convainquirent apparemment Staline. Au cours de la réunion et de la suite des exercices sur cartes qui suivirent, Staline révoqua le chef de l'état-major général et nomma Joukov à son poste. Quelques jours plus tard, Pavel Rychagov fut également promu. Malgré son grade relativement modeste, le lieutenant-général Rychagov reçut une fonction extrêmement élevée : celui de vice-commissaire du peuple à la Défense. Et Staline nomma le lieutenant-général [P.F. Zhigarev](#) à la tête des forces aériennes pour lui succéder. Libéré des tâches quotidiennes, ce dernier devint représentant du haut commandement ; il s'agissait d'un poste très élevé, avec accès à des secrets d'État, et sans responsabilité opérationnelle directe. Rychagov devint en quelque sorte une sorte de ministre sans portefeuille parmi les hauts dirigeants militaires soviétiques. Il continua de travailler d'arrachepied sur ses idées de surprise, de vitesse et de concentration, et sur la manière d'assurer la suprématie aérienne en quelques heures de bombardements intensifs sur les aérodromes ennemis. En réalité,

Joukov et Rychagov s'apprêtaient à faire ce que Hitler allait réaliser le 22 juin 1941. Comme le général Ivanov l'a exprimé, « le commandement nazi a simplement réussi à devancer nos troupes dans les deux semaines ayant précédé le déclenchement de la guerre » (général d'armée S.P. Ivanov, *Nachal'nyi Period Voïny*, Moscou 1974, p. 212).

Au printemps 1941, Rychagov resta en veille permanente, attendant les ordres de Staline de se rendre en tout lieu où des décisions décisives devaient être prises sur la conduite de la guerre. Et voici que l'heure était arrivée. Le 13 juin 1941, sous couvert du communiqué TASS, Rychagov se rendit secrètement sur la frontière allemande. Les falsificateurs de l'histoire expliquent son apparition sur place de manière très simple. Staline s'inquiétait d'une possible attaque allemande, si bien qu'il envoya Rychagov à la frontière pour y améliorer les défenses.

Si Staline s'était préoccupé de défense, il aurait dû replier les forces aériennes soviétiques depuis les frontières, et les faire stationner dans les profondeurs du pays. Les forces aériennes auraient parfaitement pu couvrir les régions frontalières depuis des bases intérieures du pays, et les quelques centaines de kilomètres séparant ces bases de la frontière auraient empêché l'ennemi de mener des attaques surprises contre les aérodromes soviétiques. Mais la visite du général Rychagov à la frontière ne coïncida pas avec un redéploiement des avions soviétiques dans les profondeurs du pays. Au contraire, elle fut concomitante avec un redéploiement d'appareils issus des profondeurs du pays directement à la frontière. En termes de défense, concentrer une aviation aux frontières est équivalent à un suicide. Mais lorsqu'on prépare une offensive, il est absolument essentiel de concentrer l'aviation près des frontières, afin de pouvoir l'engager au-dessus du territoire ennemi en exploitant la totalité de son rayon d'action.

Accessoirement, les généraux allemands agissaient de la même manière, mais avec deux semaines d'avance; ils ne ménageaient aucun effort pour stationner leurs avions au plus près de la frontière

soviétique. Si Staline avait frappé le premier, on considérerait de nos jours les généraux allemands comme fous. Mais venir stationner son aviation aux abords d'une frontière ne relève de la folie que d'un point de vue défensif. Dans un cadre offensif, les généraux allemands agissaient conformément à l'état de l'art, tout comme leurs homologues soviétiques.

On ne peut qu'émettre des suppositions pour expliquer le déplacement de Rychagov à la frontière occidentale soviétique. Après le début de l'Opération Barbarossa, Rychagov fut arrêté et exécuté sur ordre de Staline. La raison de cette exécution reste elle aussi un mystère. Ce n'était en tous cas pas pour avoir perdu de grand nombre d'appareils soviétiques sur les aérodromes jouxtant la frontière; Pavel Rychagov n'était plus depuis février 1941 responsable de la sécurité des avions soviétiques. Cette responsabilité était désormais celle du lieutenant-général P.F. Zhigarev. Staline ne fit pas exécuter Zhigarev pour la perte de ces avions. Il ne la lui reprocha même pas. Au contraire, le lieutenant-général fut promu au grade de maréchal d'aviation et survécut dix ans à Staline. Si Staline ne fit pas exécuter Zhigarev, qui portait la responsabilité personnelle, directe et immédiate des bases des forces aériennes et de leur sécurité, pourquoi fit-il exécuter Rychagov, qui n'y était pour rien?

Je suis d'avis que Rychagov se rendit à la frontière soviétique pour mener une mission critique, totalement étrangère à la sécurité des forces aériennes soviétiques. Pour n'avoir pas mené à bien cette mission critique, dont nous ne savons rien, Staline fit exécuter le plus jeune vice-commissaire à la défense du peuple que l'Armée rouge ait jamais eu.

Le colonel-général [A.D. Loktionov](#), membre suppléant au Comité Central, occupait le poste de vice-commissaire du peuple à la Défense dès 1937. Il commanda l'aviation soviétique jusqu'en 1940, jusqu'à ce qu'à l'été de cette année, pour une raison inconnue, Staline lui accordât l'occasion d'étudier de très près la frontière avec la Prusse orientale. Il l'envoya prendre le commandement du dis-

trict militaire de la Baltique, qui couvrait les territoires des États baltes récemment « libérés. » En février et mars 1941, Staline commença secrètement à rassembler l'état-major suprême à Moscou. Loktionov transmet le commandement du district militaire de la Baltique (le front du Nord-Ouest) au colonel-général [F.I. Kuznetsov](#), et partit pour Moscou « en cure médicale. » Au 13 juin, il était totalement guéri, et regagna secrètement la frontière avec la Prusse orientale.

Nous savons que le lieutenant-général du génie, [D. Karbyshev](#), avait visité la frontière soviétique occidentale avant même ces événements. L'un des élèves de Karbyshev, le lieutenant-général du génie [E. Leoshenya](#), a affirmé que « Karbyshev accomplissait une mission pour l'état-major général dans la région de la frontière occidentale » (*VIZH* 1980, N°10, p.96). Karbyshev n'était pas juste un des nombreux professeurs issus des académies militaires qui se rassemblaient à la frontière, mais l'un des Représentants du haut commandement. Il préparait activement et énergiquement une opération offensive. C'est sous la direction de Karbyshev que les gardes-frontière démantelaient les barrières frontalières, afin d'ouvrir le passage à une opération soviétique très rapide et extrêmement puissante. C'est Karbyshev qui enseignait aux équipages des derniers chars soviétiques [T-34](#) les méthodes pour déborder les défenses ennemies et franchir à gué les rivières frontalières. En outre, Karbyshev effectuait des reconnaissances avec des commandants de front et d'armée.

Tout commandant se doit, avant d'avancer, d'inspecter le terrain qui s'étend devant lui. Bien entendu, de nombreuses informations auront été récupérées à l'avance par des moyens de reconnaissance. Mais malgré toute la confiance que le commandant peut accorder à ses moyens de reconnaissance, il tiendra toujours à inspecter personnellement l'ensemble du terrain. Il ne s'agit pas d'un vain rituel. Avant d'engager le mouvement, tout commandant se doit de ressentir le terrain. Ici, une dépression — est-ce que les chars pourraient s'y embourber ? Là-bas, un petit pont. Est-ce que

les piles du pont n'auraient pas été sabotées ? Et le petit bois, de l'autre côté, pourrait dissimuler une contre-attaque. . .

Si le commandant ne dispose pas d'une image mentale précise du terrain, s'il n'est pas en mesure d'évaluer toutes les difficultés auxquelles ses soldats seront confrontés, la sanction sera une défaite. C'est la raison pour laquelle, avant une offensive, tout commandant, quel que soit son grade, enfle un uniforme de soldat, et rampe dans la boue le long de la frontière ou dans la zone avancée ; et c'est pour cela, s'il est en première ligne, qu'il passe de longues heures à inspecter le terrain qui s'étend devant lui, en s'efforçant d'anticiper et de visualiser avant la bataille tous les périls qui pourraient l'attendre le lendemain.

On désigne cette étude visuelle par le commandant de l'ennemi et du terrain sous le terme de reconnaissance. La surprise n'est pas des plus agréables lorsque vous constatez l'apparition de groupes de reconnaissance ennemis à votre frontière. Ce n'est pas trop grave lorsqu'il ne s'agit que d'un commandant d'une division de chars qui vous observe longuement aux jumelles depuis l'autre côté de la frontière. Mais imaginez que le commandant d'un district militaire soviétique apparaisse à votre frontière, non pas seul, mais accompagné d'un membre du Politburo, et passe non pas des heures, mais des semaines au niveau des avant-postes ! Qu'est-ce que vous en penseriez ?

Les choses se produisirent ainsi avant chaque « libération. » En janvier 1939, [K.A. Meretskov](#), commandant du district militaire de Leningrad, accompagné d'[A.A. Zhdanov](#), qui allait bientôt devenir membre du Politburo, arpenta en voiture l'ensemble de la frontière finlandaise. Ils menèrent ces trajets durant le printemps, l'été et l'automne. Ils terminèrent ces expéditions à la fin de l'automne, et regagnèrent Leningrad. L'étape suivante fut que « la clique militariste finlandaise provoqua la guerre. »

Dès début 1941, des officiers et généraux allemands se mirent, au départ progressivement puis avec une intensité croissante, à reconnaître le côté allemand de la frontière. J'ai sur mon bureau une

célèbre photographie, où l'on voit le général Guderian, en compagnie d'officiers de son état-major, menant la dernière phase de reconnaissance près de Brest-Litovsk dans la nuit du 22 juin 1941. On y voit les généraux allemands scrutant le territoire soviétique au travers de jumelles. Les généraux et maréchaux soviétiques relevèrent la présence de groupes allemands de reconnaissance en nombre croissant à la frontière (*Glavnyi Marshal Aviatsy A. A. Novikov v Nebe Leningrada*, Moscou Nauka 1970, p. 41). Les groupes de reconnaissance allemands camouflaient ces actions par tous les moyens possibles. Ils revêtaient des uniformes de gardes frontière et de soldats ordinaires, mais un œil expérimenté pouvait bien entendre faire la distinction entre un groupe de reconnaissance et une patrouille frontalière. Les rapports commencèrent à affluer depuis la frontière soviétique, indiquant que des officiers allemands menaient une reconnaissance intensive. Il s'agissait du signe manifeste que la guerre approchait. Le maréchal de l'Union soviétique M.V. Zakharov, alors général-major et chef d'état-major de la 9^{ème} armée, a affirmé qu'à partir d'avril 1941, une « nouvelle situation s'installa. » Celle-ci prenait la forme d'un groupe d'officiers habillés d'uniformes de l'armée allemande ou roumaine, faisant apparition sur la rivière Prout. Tout indiquait qu'ils menaient des opérations de reconnaissance (*Voprosy Istory* 1970, N°5, p. 43).

La reconnaissance constitue la préparation d'une offensive. Que firent les commandants soviétiques ? Pourquoi ne prirent-ils pas de mesures immédiates pour repousser l'agression imminente, dont l'inévitabilité était confirmée par la présence des groupes de reconnaissance ennemis ? Les généraux soviétiques ne réagirent pas à leurs observations pour une simple raison : ils étaient eux-mêmes absorbés par leurs propres opérations de reconnaissance.

Le général-major Petr Vassilyevich Sevastyanov commandait alors la branche politique de la 5^{ème} division de fusiliers tchécoslovaque « Prolétariat de Vitebsk, » porteuse du Drapeau rouge, dans le 16^{ème} corps de fusiliers de la 11^{ème} armée du front du Nord-Ouest. Il relate comment, « à l'observation des gardes frontière allemands

depuis une distance de 15 à 20 mètres, et à l'échange de coups d'œil avec eux, nous affections de ne pas remarquer leur présence, et de ne leur porter aucun intérêt » (*Neman-Volga-Dunaï*, Moscou Voenizdat 1961, p. 7).

Le récit du général Sevastyanov montre qu'il observa les gardes frontière allemands plus d'une fois. De fait, cela se produisit de manière régulière. Voici donc une question : camarade général, que faisiez-vous donc aussi près de la frontière ? Si vous étiez inquieté par l'idée que les Allemands pussent nous envahir, vous auriez dû ordonner la pose de 5 ou 6 lignes de barbelés tout au long de la frontière, afin que personne ne pût s'y faufiler. Vous auriez dû faire poser davantage de mines. Et vous auriez dû ordonner la pose d'un véritable champ de mines d'environ 3 kilomètres de profondeur derrière les barrières de barbelés, puis le creusement de fossés antichars derrière les champs de mines, leur couverture par des lance-flammes statiques, et derrière ces derniers, 20 à 30 nouvelles rangées de barbelés, ceux là sur des poteaux en métal, ou mieux encore, sur des rails d'acier ancrés dans du béton. Encore à l'arrière de ce dispositif, un nouveau champ de mines — avec de fausses mines, puis juste derrière des vraies. Puis creuser encore un fossé antichar. Puis, derrière tout cela, construire des pièges forestiers, et tout cela à l'envi.

Si le général s'était véritablement préparé à la défense, il n'aurait eu aucun besoin de scruter les gardes frontière allemands. Il lui aurait fallu étudier non pas le territoire étranger, mais le sien, et ce sur la plus grande profondeur possible. Il aurait pu laisser près de la frontière de petits détachements mobiles qui, en cas d'invasion, auraient facilement pu reculer en empruntant des passages secrets dans la zone de défenses du génie, en minant le terrain derrière leur passage.

Telle fut l'approche exemplaire de la Finlande, lorsqu'elle se prépara à se défendre. Les généraux finlandais n'avaient absolument aucun besoin de se tenir à la frontière et de scruter le territoire étranger. En revanche, l'armée soviétique n'érigea aucune défense

fortifiée à ses frontières, et les généraux soviétiques, comme leurs collègues allemands, passèrent finalement des semaines et des mois à quelques pas à peine de la frontière de l'État.

Le colonel D.I. Kochetkov relate que le commandant de la division blindée soviétique de Brest-Litovsk, le général-major Puganov, choisit le site pour son quartier général de division et la position de son bureau sur ce site pour pouvoir « s'asseoir dans le bureau du commandant de division avec le colonel Commissaire A.A. Illarionov et regarder aux jumelles par la fenêtre les soldats allemands sur la rive opposée de la rivière Boug. » (*C Zakrytymi Lyukami*, Moscou Voenizdat 1962, p. 8).

Aujourd'hui, on s'indigne de leur imbécillité. Une fois la guerre déclenchée, il était très facile de tirer à l'arme automatique depuis la rive opposée dans la fenêtre du commandant de division, ou mieux encore, au canon. Le quartier général de division constituait une cible facile. Mais que l'on ne s'indigne pas trop. Du point de vue offensif, toutes les pièces s'imbriquent parfaitement. Guderian faisait exactement la même chose sur la rive opposée. Son groupe blindé allemand avait été déplacé aux abords immédiats de la rivière, et *il* regardait par *sa* fenêtre à la jumelle le côté soviétique. Parfois, Guderian, dissimulant son identité, se présentait avec ses jumelles au bord de la rivière. Juste avant le lancement de l'Opération Barbarossa, il cessa même toute dissimulation. Il se tenait là, en uniforme de général, avec ses officiers, les jumelles braquées sur l'adversaire, exactement comme ses ennemis soviétiques. Ne traitons pas d'idiots les généraux soviétiques, car nous ne voyons rien d'idiote dans les actions des généraux allemands. Il s'agissait simplement des préparations normales d'une offensive. On procède toujours de la sorte, dans tous les armées, et cela concerne également les armées soviétique et allemande. La seule différence était que l'Union soviétique préparait des opérations sur une échelle considérablement plus grande que l'Allemagne. C'est la raison pour laquelle les commandants soviétiques commencèrent leurs activités de reconnaissance bien plus tôt que leurs homologues allemands,

mais qu'ils ne comptaient pas les avoir terminées avant juillet 1941.

En juillet 1940, sur ordre du général K.A. Meretskov, les Soviétiques procédèrent à des opérations de reconnaissance sur toute la frontière occidentale. Des milliers de commandants soviétiques de tous les grades y prirent part, y compris des généraux et des maréchaux les plus hauts placés. Meretskov en personne, qui avait récemment sondé la frontière finlandaise, en faisait désormais autant aux frontières roumaine et allemande. Puis, accompagné par le colonel-général [M.P. Kirponos](#), le commandant du front du Sud-Ouest, Meretskov reprit les opérations de reconnaissance dans tout le secteur du district militaire spécial de Kiev. « Depuis Kiev, » relate-t-il, « je me suis rendu à Odessa, où j'ai rencontré le général-major [M.V. Zhakharov](#), chef d'état-major du district. Je me suis rendu en sa compagnie sur le cordon roumain. Nous avons observé l'autre rive, et aperçu des militaires qui nous observaient » (*Na Sluzhbe Narodu*). Ce même général Zhakharov avait affirmé en avril 1941 que les reconnaissances effectuées par les groupes de généraux allemands avaient déclenché une « situation nouvelle. » Il est intéressant de s'interroger pour savoir s'il a pu venir à l'idée de lui-même ou de ses officiers que les activités de reconnaissance commencées en avril 1941 pussent constituer simplement une réponse aux opérations de reconnaissance concentrées qui s'étaient déroulées depuis juillet 1940 ?

Meretskov revint en hâte du district militaire d'Odessa en Biélorussie, où il rejoignit le général D.G. Pavlov pour opérer une reconnaissance méticuleuse de la frontière germano-soviétique et des territoires qui s'étendaient derrière celle-ci. Après une brève visite à Moscou, Meretskov retourna sur le front du Nord. Il mentionna au passage ne pas avoir trouvé le commandant du front du Nord-Ouest dans son quartier général, en raison du fait que celui-ci passait le plus clair de son de temps à la frontière. Le lieutenant-général M.M. Popov, commandant du front du Nord, n'était pas non plus à son quartier général. Lui aussi se trouvait à la frontière.

En 1945, Staline et ses généraux lancèrent une brillante attaque

surprise contre les troupes japonaises, et s'emparèrent de la Mandchourie, du Nord de la Corée, et de plusieurs provinces chinoises. Les préparations pour cette offensive avaient été menées exactement de la même manière que celles qui furent faites en vue d'attaquer l'Allemagne en 1941. Le même [Meretskov](#) avait fait apparition à la frontière. Il était à l'époque maréchal de l'Union soviétique. Il fit apparition en secret à la frontière mandchoue sous le pseudonyme de « colonel-général Maksimov. » La reconnaissance était l'un des éléments principaux de ses préparations. « Il arpentait chaque secteur à bord d'un véhicule tout terrain, et certains lieux à cheval » (*Étoile Rouge*, 7 juin 1987). Tous les généraux et maréchaux soviétiques agissaient de même avant chaque offensive. Leurs homologues au sein de la Wehrmacht, [Guderian](#), [Manstein](#), [Rommel](#) et [Kleist](#), en faisaient autant.

Des commandants de divisions et de corps soviétiques stationnés dans les profondeurs du territoire soviétique visitaient fréquemment la frontière. Le maréchal [Rokossovsky](#) (alors général-major, commandant un corps mécanisé à une certaine distance de la frontière) relate avoir souvent rendu visite à [I.I. Fedyuninsky](#), dont le corps était déployé directement à la frontière. Le général Fedyuninsky relate dans ses mémoires que ses collègues, et parmi eux Rokossovsky, lui rendaient de fréquentes visites. Les mémoires des maréchaux et généraux soviétiques font état de centaines et même de milliers de tels faits.

Le maréchal de l'Union soviétique [K.S. Moskalenko](#) (alors général-major d'artillerie et commandant de la 1^{ère} brigade antichar de la réserve du haut commandement, la RGK) établit une connexion directe entre le communiqué TASS et l'implication très accrue des commandants soviétiques dans les opérations de reconnaissance. Lorsque le général-major M.I. Potanov, commandant de la 5^{ème} armée, discuta du communiqué TASS avec le général Moskalenko, il lui donna pour instruction de choisir « quelques hommes de valeur éveillés au sens militaire, et se rendre à la frontière. Qu'ils y réalisent une reconnaissance de la zone et observent les Allemands et

leurs actions en cours. Vous aussi trouverez cela utile » (*Na Yugo-Zapadnom Napravleny*, Moscou Nauka 1961, p. 21).

Lors d'opérations défensives, une brigade antichar n'a aucune utilité dans une zone avancée. Le commandant d'une armée n'engagera sa brigade antichar dans la bataille qu'en cas de situation absolument critique, après que l'ennemi aura déjà percé les défenses des bataillons, des régiments, des brigades, des divisions et des corps, lorsqu'une crise prenant les dimensions de l'armée toute entière aura éclos, et lorsque la direction de la poussée ennemie principale sera clairement établie. Une telle situation ne pouvait se produire que profondément dans les défenses soviétiques.

Néanmoins, la brigade du général Moskalenko n'était ni une brigade d'armée, ni une brigade de front. Il s'agissait d'une brigade de la [RGK](#), la Réserve du haut commandement. Dans une action défensive, elle devait être conservée en réserve en cas de situation encore plus grave, lorsque l'armée et même l'ensemble du front auraient été enfoncés, et qu'une crise de proportion stratégique serait survenue. Pour résoudre la crise stratégique, la brigade n'aurait pas dû être stationnée à la frontière, mais à des dizaines, voire des centaines de kilomètres de celle-ci, à l'endroit de la survenue de ladite crise stratégique. Lorsqu'on prépare des opérations défensives, le commandant d'une brigade antichar de la RGK n'a absolument aucune raison de se trouver près d'une frontière.

Mais si l'on s'employait à préparer une offensive soviétique de grande ampleur, partant du saillant de L'vov vers le cœur du territoire ennemi, le flanc gauche du groupement de troupes le plus puissant jamais observé aurait été protégé par les Carpates (et les armées de montagne qui y faisaient apparition), et le flanc droit devait être protégé par une formation antichar extrêmement puissante positionnée directement à la frontière. Tel était le rôle de cette brigade, et telle était la raison pour laquelle le général Moskalenko en personne exécuta les ordres du général Potanov d'aller reconnaître le territoire ennemi.

Si quelqu'un essayait d'expliquer ces opérations soviétiques de

reconnaissance en affirmant que l'Union soviétique se préparait à se défendre, je lui rappellerais que l'on trouvait de très nombreux sapeurs, dont certains sapeurs d'élite, dans les groupes soviétiques de reconnaissance. Si l'on est en train d'édifier des défenses, il ne fait aucun sens de faire scruter le terrain ennemi par un sapeur. Il a bien assez de travail à faire sur son propre terrain. Plus il œuvre en profondeur sur son propre territoire, plus il aura de travail. Mais pour une raison inconnue, les sapeurs soviétiques passaient de longues heures à examiner le territoire ennemi.

Si ces grandioses opérations avaient eu des objectifs défensifs, ce n'est pas à la frontière qu'on aurait dû les mener. On aurait dû choisir effectuer des reconnaissances sur des positions propices à la défense sur des centaines de kilomètres à l'intérieur du pays. Puis on aurait dû les préparer méticuleusement pour mener des batailles défensives. Une fois cela accompli, l'ensemble de l'état-major du haut commandement aurait dû se replier sur les anciennes frontières pour reconnaître ces anciennes positions abandonnées, puis encore plus profondément en territoire soviétique, par exemple jusqu'à la ligne du Dniepr, pour y préparer d'autres défenses.

Des opérations de reconnaissance réalisées depuis les postes frontières sont des reconnaissances en vue d'une agression.

Le Politburo tint une session secrète le 21 juin 1941. Selon l'historien soviétique [V. Anfilov](#), « les dirigeants du parti communiste et les membres du gouvernement soviétique se trouvaient au Kremlin durant la journée du 21 juin, et résolurent des problèmes étatiques et militaires de prime importance » (*Bessmertnyi Podvig*, Moscou Nauka 1971, p. 185).

Seuls quatre des problèmes discutés lors de cette réunion ont été divulgués au public. On ne sait pas combien d'autres problèmes furent discutés ce jour. La première des décisions que nous connaissons fut de doter l'Armée rouge d'un système mobile de lance-roquettes multiples [BM-13](#) ; de lancer la production en série

d'installations de BM-13 et de missiles M-13 ; et de commencer à constituer des unités d'artillerie de missiles. Le BM-13 reçut pour surnom officieux *Katioucha* durant les semaines qui suivirent¹.

La deuxième décision du Politburo fut d'établir des formations de front sur la base des districts militaires frontaliers de l'Ouest (lieutenant-général P.A. Zhilin, membre correspondant de l'Académie des sciences de l'URSS, *Velikaya Otechestfennaya Voïna*, Moscou I PL 1973, p. 64). Les fronts existaient bien entendu avant cela ; le Politburo ne faisait que formaliser des décisions qui avaient déjà été prises. Mais la décision du 21 juin n'en est pas moins extrêmement importante : elle vint apporter la confirmation officielle du fait que cinq fronts avaient été établis et formalisés en secret *avant* l'invasion allemande, et non après celle-ci.

La session du Politburo s'étala sur toute la journée et se poursuivait tard dans la nuit. Quelques heures plus tard, Joukov téléphona à Staline et essaya de le convaincre que des événements inhabituels se produisaient à la frontière. De nombreux témoins et historiens ont décrit ce moment. Il ne fait aucun doute que non seulement Staline, mais aussi Molotov, Zhdanov et Beria refusèrent tous de croire en la possibilité d'une invasion allemande. Ce fait est confirmé par toutes les actions menées par l'Armée rouge : les canons anti-aériens n'ouvrirent pas le feu contre les avions allemands ; les chasseurs soviétiques eurent interdiction d'abattre les avions allemands ; les troupes du premier échelon se virent retirer leurs munitions ; et des ordres draconiens furent prononcés par l'état-major général de ne pas céder aux provocations. Cela indique clairement que les fronts ne furent pas mis sur pied pour repousser une invasion allemande — en la possibilité de laquelle le haut commandement soviétique ne croyait pas — mais dans un autre dessein.

La troisième décision adoptée par le Politburo ce jour-là fut de mettre sur pied un groupe d'armées de la Réserve du haut commandement (RGK). Le maréchal de l'Union soviétique [S.M.](#)

1. Les Allemands le surnommèrent également « Orgue de Staline », NdT.

[Budennyi](#), premier vice-commissaire du peuple à la Défense, en fut désigné commandant. Le général-major A.P. Pokrovsky (par la suite colonel-général) en devint le chef d'état-major. Sept armées du deuxième échelon stratégique, qui avaient été transférées en secret dans les régions occidentales du pays, intégrèrent le nouveau groupe d'armées.

Dans ses mémoires, le colonel-général [Pokrovsky](#) désigne la nouvelle formation « groupe de troupes de la réserve de la Stavka » (*VIZH* 1978, N°4, p. 64). Cette dénomination indique la nature de la quatrième décision prise lors de cette réunion : mettre sur pied un commandement suprême ([Stavka](#)), le corps suprême qui contrôle les forces armées en temps de guerre.

Il est tout à fait possible que les décisions de mettre sur pied le groupe d'armées et le commandement suprême de la Stavka furent prises précédemment, et que la réunion du Politburo du 21 juin n'ait fait que les acter. On a des preuves de cela du fait d'indications répétées que l'invasion allemande tomba sur le général-major A.P. Pokrovsky alors qu'il occupait déjà son poste de combat dans la région occidentale du pays (*VIZH* 1978, N°11, p. 126).

Le fait est qu'avant l'invasion allemande, le deuxième échelon stratégique n'était pas simplement sept armées différentes, mais une machine de combat dotée d'un commandement unique. Pourquoi une telle disposition ? En cas de guerre défensive, un commandement unique pour les armées constituant le deuxième échelon stratégique aurait été totalement superflu (il fut d'ailleurs dissout avant même que le deuxième échelon stratégique ait eu à affronter l'ennemi). En temps de paix, le deuxième échelon stratégique était totalement inutile. Et il ne disposait dans la partie européenne du pays d'aucun endroit pour s'entraîner ni cantonner.

La réunion du Politburo accorda à Joukov l'entière direction des fronts du Sud-Ouest et du Sud, et à Meretskov celle du front du Nord (général S.P. Ivanov et général-major N. Shekhovtsev, *VIZH* 1981, N°9, p. 11). Meretskov avait commandé une armée lors de la « libération » de la Finlande, peu de temps auparavant. Il y était

désormais renvoyé en tant que Représentant du haut commandement. Joukov avait récemment commandé le front du Sud lors de la « libération » des régions orientales de la Roumanie. Il y était désormais renvoyé comme Représentant du haut commandement, pour coordonner les opérations des deux fronts.

Meretskov partit sans délai. Joukov retarda son départ de Moscou de quelques heures, et il apprit le déclenchement de l'Opération Barbarossa alors qu'il était dans le bâtiment de l'état-major général. Mais cela ne fut qu'un effet du hasard. Si Barbarossa avait commencé quelques heures plus tard, Joukov en personne aurait été emporté par ce torrent déferlant vers les frontières occidentales du pays, entraînant dans son sillage les généraux de l'état-major général, les *kombrigs* tirés du GOULAG, les prisonniers des camps de travail et leurs gardes, les commandants de la réserve, ainsi que les élèves-officiers et leurs instructeurs de l'académie militaire venus des quatre coins du pays.

Les historiens soviétiques affirment au sujet des commandants allemands que « jusqu'au moment de l'invasion de l'URSS en juin, [von Brauchitsch](#) et [Halder](#) enchaînèrent les voyages pour rendre visite aux troupes » (Anfilov, *Bessmertny Podvig* 1971, p. 65). Joukov et Meretskov agissaient-ils différemment ?

Les opérations des deux armées étaient surprenantes de similitude. Ignorant chacune ce que l'autre allait faire, la Wehrmacht et l'Armée rouge se copièrent jusque dans les moindres détails. Les commandants soviétiques approchèrent leurs postes de commandement des frontières, comme leurs collègues allemands ; l'Armée rouge concentra deux groupes extrêmement puissants sur ses flancs dans les saillants frontaliers exactement comme l'avait fait l'armée allemande. L'aviation soviétique fut concentrée juste au niveau de la frontière, exactement comme l'aviation allemande. Les pilotes soviétiques regurent l'interdiction d'abattre les appareils allemands jusqu'à un moment spécifique, une interdiction que les pilotes allemands avaient reçue en miroir, afin de ne pas déclencher le conflit avant l'heure choisie, et afin que l'attaque pût constituer une sur-

prise totale. Le poste de commandement de Hitler se trouvait près de [Rastenburg](#), en Prusse orientale, alors que le poste de commandement avancé soviétique (GPKP) se trouvait près de Vilnius. Ces deux postes de commandement se trouvaient exactement à la même distance de la frontière ; si on les marquait d'une croix sur une carte, et que l'on pliait cette carte suivant la ligne frontalière, les deux croix coïncideraient parfaitement.

Après la fin de la réunion du Politburo du 21 juin, nombre de ses membres partirent sur-le-champ occuper leur poste de guerre. Zhdanov, qui avait contrôlé la « libération » de la Finlande, se prépara à se rendre à Leningrad le 23 juin. Khrushchev, qui avait contrôlé la « libération » des provinces orientales de Pologne et de Roumanie, partit pour Kiev et peut-être également pour [Tiraspol](#). Andreev, qui était responsable au sein du Politburo des transports de guerre (général A.A. Epishev, *Partiya i Artniya*, Moscou IPL 1980, p. 176) s'empressa de partir sur le transsibérien pour accélérer le mouvement des armées appartenant au deuxième échelon stratégique. On l'aperçut le lendemain à Novosibirsk (lieutenant-général S.A. Kalinin, *Razmyshleniya o Minuvshem*, Moscou Voenizdat 1963, p. 131).

La décision secrète du Politburo de déployer les cinq fronts sur les frontières occidentales soviétiques engagea irrémédiablement l'Union soviétique dans le début d'opérations actives. Chacun des fronts soviétiques consommait, entre autres choses, jusque 60 000 têtes de bétail par mois (maréchal [S.K. Kurkotkin](#), *Tyl SVSvVO V*, Moscou Voenizdat 1977, p. 325). Pour l'année suivante, il allait falloir plus de trois millions de têtes de bétail pour nourrir ces cinq fronts. Outre ceux-ci, il fallait bien nourrir également les sept armées du deuxième échelon stratégique et les trois armées du NKVD qui stationnaient derrière elles, ainsi que quatre flottes, les troupes soviétiques qui se préparaient à « libérer » l'Iran, les forces aériennes, les troupes de défense anti-aérienne et, par-dessus tout, l'industrie de guerre.

L'état-major général était très préoccupé :

Malgré les grandes réussites dans la sphère du développement agricole à la veille de la guerre, le problème des céréales n'a pas été réglé pour diverses raisons. Les livraisons d'État et les achats de céréales n'ont pas répondu à tous les besoins de pain du pays (VIZH 1961, N°7, p. 102).

A.G. Zverev, le staliniste commissaire au peuple des finances et membre du comité central, a affirmé qu'« au début 1941, le nombre de têtes de bétail était inférieur au niveau de 1916 » (*Zapisky Ministra*, Moscou IPL 1973, p. 188). Il faut garder à l'esprit que le niveau de 1916 n'était pas le niveau normal pour la Russie, mais le niveau auquel l'agriculture du pays avait coulé après deux ruineuses années de guerre. Il y avait en « temps de paix » en Union soviétique moins de têtes de bétail qu'il n'y en avait eu dans la seule Russie au moment le plus intense de la 1^{ère} guerre mondiale. À ces niveaux catastrophiques, des désordres peuvent éclater, la structure sociale normale peut éclater et les foules peuvent descendre dans la rue.

Après s'être portés au pouvoir sur une vague de désordres, les communistes n'améliorèrent pas la situation alimentaire du pays. Ils la détériorèrent à tel point que le pays, après un quart de siècle, essayait encore d'atteindre les niveaux très bas jusqu'auxquels l'économie avait coulé en raison de la Grande Guerre. Staline créa une armée colossale et une industrie de guerre gigantesque, mais pour ce faire, il sacrifia le patrimoine de la nation qui avait été accumulé au fil des siècles, ainsi que le niveau de vie de la nation qu'il fit descendre en dessous de celui qu'avait connu la population durant la Grande Guerre.

Dès le début de l'année 1939, Staline commença à transférer les ressources d'une agriculture catastrophiquement affaiblie vers l'armée et l'industrie de guerre. L'armée et l'industrie prirent rapidement du poids, cependant que l'agriculture dépérissait. Ce processus gagna en vitesse. Les 1320 trains militaires chargés de véhicules motorisés à destination de la frontière occidentale soviétique

ne venaient pas de l'industrie de guerre, mais des fermes collectives. En mai 1941, 800 000 réservistes furent secrètement mobilisés par l'Armée rouge. Ils ne venaient pas seulement de camps de travail, comme nous l'avons vu, mais également de fermes collectives. L'industrie bénéficiait de professions protégées, mais pas l'agriculture. Ainsi, la mobilisation ajouta au nombre de bouches à nourrir, tout en réduisant le nombre de travailleurs agricoles chargés de les nourrir.

L'existence de cinq fronts voraces, et la mobilisation secrète de paysans et de techniciens avant les récoltes, aurait inévitablement produit une famine en 1942, même sans intervention allemande. Une fois déployés les fronts voraces, la seule option possible était de les lancer à l'offensive la même année. S'ils étaient restés sur leurs positions, ils se seraient tout simplement retrouvés sans rien à manger. D'un autre côté, une attaque surprise lancée par l'Armée rouge en 1941, offrait la promesse de nouveaux riches territoires dotés d'abondantes réserves de nourriture. Même si ces approvisionnements ne suffisaient pas, ce n'aurait pas été trop grave : on peut comprendre la survenue d'une famine au milieu d'une guerre, et l'on parvient toujours à l'expliquer.

Le seul maréchal soviétique auquel Staline accordait toute confiance était [B.M. Shaposhnikov](#). Dès 1929, il avait exprimé une opinion catégorique : il était impossible de mobiliser des centaines de milliers, des millions de personnes, et de les maintenir en inaction prolongée dans la région frontalière (*Mozg Army*, Vol. 3, GIZ, 1929). Il est nettement plus aisé de contrôler une armée en temps de guerre que des millions d'hommes armés et affamés, rongés par la frustration et le ressentiment envers leurs chefs.

En mettant sur pied les fronts, Staline détruisit l'équilibre déjà instable entre ses armées démesurées et l'agriculture exsangue et ruinée du pays. C'était quitte ou double, et Staline ne pouvait plus attendre jusqu'en 1942 pour lancer son offensive.

Chapitre 29

Pourquoi Staline ne faisait pas confiance à Churchill

Entre juin 1940 et l'invasion allemande de l'Union soviétique une année plus tard, une correspondance intéressante s'engagea entre Winston Churchill et Josef Staline. Les lettres envoyées par le dirigeant britannique, alors en pleine lutte, au chef de l'État soviétique ont revêtu une qualité quasiment légendaire, et sont restées dans l'histoire comme un « Avertissement de Churchill. » Beaucoup de gens pensent qu'au travers de ces lettres, Churchill avertit Staline de l'attaque allemande imminente contre l'Union soviétique. On a déployé une énergie considérable à comprendre pourquoi Staline n'aura pas tenu compte de ce conseil amical et manifestement bien sourcé.

Peut-être faut-il commencer par se demander pourquoi Staline *aurait dû* faire confiance à Churchill ? Après tout, ce dernier était depuis 1918 un opposant implacable au communisme, et il avait à cette époque proposé une alliance avec l'Allemagne contre l'État soviétique nouvellement constitué. Lénine en personne avait décrit Churchill comme « le pire ennemi de la Russie soviétique » (PSS,

Moscou, Vol. 14, p. 350). Au vu des circonstances, il n'était guère surprenant que Staline considérât les lettres de Churchill avec un scepticisme considérable.

Il faut aussi garder à l'esprit le contexte politique qui était celui de la seconde guerre mondiale. L'Allemagne occupait la place la plus défavorable durant la guerre diplomatique des années 1930. Située au cœur de l'Europe, elle se trouvait au centre de tous les conflits. Si une guerre devait se déclencher en Europe, quelle qu'elle fût, l'Allemagne s'y serait inévitablement retrouvée mêlée. Il s'ensuivit que la stratégie diplomatique des années 1930, pour de nombreux pays, se résumait à cette attitude — « faites la guerre à l'Allemagne, et je vais pour ma part tâcher de me tenir à l'écart. » Les accords de Munich de 1938 constituèrent un modèle frappant de cette philosophie.

Staline et Molotov remportèrent la guerre diplomatique des années 1930. Avec le pacte Molotov-Ribbentrop, Staline déclencha le feu vert de la seconde guerre mondiale, dont il resta un observateur « neutre, » tout en entraînant un million de parachutistes en prévision de « toute éventualité. »

Le Royaume-Uni et la France perdirent la guerre diplomatique, puis furent contraints de mener une guerre pour de bon, dont la France fut sortie rapidement. Où l'intérêt politique britannique résidait-il ? Si l'on considère la situation avec les yeux du Kremlin, Churchill n'aurait pu entretenir qu'une seule aspiration politique — trouver un paratonnerre pour détourner la *Blitzkrieg* allemande n'importe où sauf en Grande-Bretagne. Durant le deuxième semestre 1940, seule l'Union soviétique pouvait devenir ce paratonnerre.

Pour dire les choses plus simplement, le Royaume-Uni (selon l'opinion de Staline, qu'il exprima ouvertement le 10 mars 1939) voulait un affrontement entre l'Union soviétique et l'Allemagne, tout en restant à l'écart du conflit. J'ignore si telles étaient ou non les intentions de Churchill, mais c'est exactement la manière dont Staline considérait les mouvements effectués par le gouvernement

et les diplomates britanniques. Comme l'a formulé l'amiral de la flotte [N.G. Kuznetsov](#), « Staline avait toutes bonnes raisons de penser que le Royaume-Uni et les États-Unis cherchaient à nous faire entrer en collision frontale contre l'Allemagne » (*Nakanune*, 1966, p. 321).

La situation stratégique en Europe influença également la réponse de Staline. Concentrer la puissance sur un point faible est le principe central de la stratégie. L'Allemagne fut incapable d'appliquer ce principe durant la 1^{ère} guerre mondiale, car elle eut à combattre sur deux fronts. Toute tentative de concentrer de gros moyens sur l'un des fronts amenait automatiquement à un affaiblissement du second front, immédiatement exploité par l'ennemi. Il s'ensuivit que l'Allemagne dut renoncer à une stratégie de destruction en faveur de la seule alternative possible, une stratégie d'usure. Mais les ressources de l'Allemagne étaient limitées, alors que celles de ses ennemies étaient sans bornes. Une guerre d'usure ne pouvait donc, pour l'Allemagne, que déboucher sur une catastrophe.

L'état-major général allemand et Hitler en personne comprenaient qu'une guerre sur deux fronts serait catastrophique pour l'Allemagne. En 1939-1940, l'Allemagne n'eut dans les faits qu'un seul front à gérer. L'état-major général allemand pouvait alors appliquer le principe de la concentration, et il s'y employa brillamment en concentrant l'énorme puissance militaire allemande d'abord contre un ennemi, puis contre l'autre.

Le principal problème stratégique auquel l'Allemagne était confrontée était d'éviter l'ouverture d'un second front. Tant que les Allemands n'eurent qu'un seul front sur lequel combattre, ils remportèrent de brillantes victoires. Au cours d'une réunion avec l'état-major du haut commandement des forces armées allemandes, le 23 novembre 1939, Hitler affirma qu'une guerre contre l'Union soviétique ne pourrait démarrer qu'une fois achevée la guerre à l'Ouest.

Supposez à présent qu'en 1940, quelqu'un vous dit que Hitler comptait renoncer à ce grand principe stratégique, et qu'au lieu de les concentrer, il se préparait à disperser ses forces. Un murmure

dans votre oreille, affirmant que Hitler voulait délibérément répéter la plus grande erreur commise par l'Allemagne durant la première guerre mondiale. Le premier écolier venu sait que la guerre sur deux fronts équivalait, pour l'Allemagne, à un suicide. La seconde guerre mondiale allait une fois de plus en apporter la preuve, et également démontrer qu'à titre personnel pour Hitler, la guerre sur deux fronts allait constituer un suicide au sens le plus littéral du terme.

Si les services de renseignements militaires soviétiques avaient rapporté un tel événement, j'aurais conseillé au général Golikov, le chef du GRU, de rendre son tablier, de retourner sur les bancs de l'université et d'étudier de nouveau les raisons de la défaite allemande durant la première guerre mondiale. Si une personne neutre et extérieure m'avait tenu ce discours sur une guerre suicidaire, je lui aurais rétorqué qu'Hitler n'était pas un imbécile, mais que vous, mon cher, vous l'étiez à coup sûr pour croire qu'Hitler entamerait de son plein gré une guerre sur deux fronts.

Personne au monde n'avait plus intérêt que Churchill à ce qu'Hitler eût à combattre, non pas sur un, mais sur deux fronts. Dans une telle configuration, l'intérêt personnel de Churchill était si évident que Staline ne pouvait en aucun cas accorder du crédit à ses paroles.

Outre les situations purement stratégique et politique, il faut également tenir compte de l'environnement de Churchill lorsqu'il écrivit ses messages et que Staline les lut.

La France s'effondra le 21 juin 1940. Les actes de piraterie réalisés par les *U-boots* allemands se multiplièrent brutalement sur les routes maritimes. Une menace planait sur le Royaume-Uni, nation insulaire aux liens commerciaux étroits avec le reste du monde : celle d'un blocus naval et de la plus grave crise économique et financière. Pire encore, la machine de guerre allemande, qui passait alors pour invincible aux yeux de beaucoup, préparait activement un débarquement sur les îles Britanniques.

C'est dans cet environnement que Churchill écrivit à Staline le 25 juin. Le 30 juin, les forces armées allemandes s'emparèrent de Guernesey, dans les îles Anglo-Normandes. En un millénaire d'histoire britannique, rares avaient été les débarquements d'ennemis sur des îles britanniques. Qu'est-ce qui allait suivre ? Un débarquement sur l'île principale ? Guernesey fut prise sans la moindre résistance. Combien de temps la Grande-Bretagne pourrait-elle résister ?

Staline reçut le message de Churchill le lendemain de la prise de Guernesey par l'Allemagne.

On pourrait se demander quel était l'intérêt de Churchill ? Voulait-il sauver la dictature d'Union soviétique, ou sauver l'Empire britannique ? Je pense que ce furent les intérêts britanniques qui amenèrent Churchill à écrire sa lettre. Si nous parvenons à le comprendre, sans doute Staline le comprit-il aussi ? Pour Staline, Churchill n'était pas un observateur indépendant qui, par amitié désintéressée, l'avertissait d'un danger, mais un homme confronté à de graves problèmes, à la recherche d'aide et d'alliés dans un conflit contre un ennemi redoutable. Staline était donc très prudent vis-à-vis des lettres de Churchill.

Churchill écrivit plusieurs lettres à Staline. Malheureusement, elles furent toutes reçues par Staline à des moments où Churchill connaissait les pires difficultés. La lettre la plus connue de cette suite parvint à Staline le 19 avril 1941. Elle a fait l'objet d'un intérêt considérable de la part des historiens, qui s'accordent à penser qu'il s'agissait d'un avertissement sérieux à destination de Staline. Mais intéressons-nous moins au texte de la lettre qu'à la situation de Churchill. L'armée allemande était entrée dans Belgrade le 12 avril. Rommel avait atteint la frontière égyptienne le 13. La Yougoslavie avait déposé les armes face à l'Allemagne le 14, et la cathédrale St. Paul avait subi des dégâts au cours d'un bombardement de Londres le 16. La Grèce était sur le point de capituler, et les troupes britanniques qui s'y trouvaient étaient en situation catastrophique ; la question n'était plus de savoir si elles pouvaient tenir, mais si on

allait pouvoir les évacuer.

Staline aurait pu deviner non seulement les motivations qui animaient Churchill, mais également ses sources d'informations. Churchill écrivit les lettres en juin 1940. Pourquoi Churchill n'envoya-t-il pas des lettres semblables au gouvernement français et à ses propres troupes présentes sur le Continent au mois de mai de cette même année ?

Churchill écrivit à Staline en avril 1941, un mois après l'exécution par les forces armées allemandes d'une brillante opération de capture contre la Crète. Staline dut se demander pourquoi les services de renseignements britanniques, qui œuvraient si bien aux intérêts de l'Union soviétique, ne faisaient rien pour les intérêts britanniques.

Finalement, il existe une raison plus sérieuse encore pour laquelle Staline ne fit pas grand cas des « avertissements » de Churchill ; contrairement à la croyance répandue, Churchill ne prévenait pas Staline d'une invasion allemande.

La propagande communiste s'est démenée pour construire le mythe au sujet des « avertissements » de Churchill. Khrushchev citait le message de Churchill à Staline du 18 avril 1941 pour ce faire. V. Anfilov, cet éminent historien militaire soviétique et falsificateur de l'histoire hautement raffiné, cite le message dans tous ses livres. Joukov produit l'intégralité du message, et le général S.P. Ivanov fait de même. L'officielle *Histoire de la Grande Guerre Patriotique* martèle sans relâche les avertissements de Churchill dans nos esprits et cite l'intégralité de son message du 18 avril. On trouve le message de Churchill dans des centaines d'ouvrages et articles soviétiques :

Je dispose d'informations fiables, émises par une source digne de confiance, selon lesquelles les Allemands, après avoir décidé que la Yougoslavie était tombée entre leurs griffes, c'est-à-dire le 20 mars, ont entamé le transfert de trois divisions blindées sur les cinq stationnées en Roumanie, à destination du Sud de la

Pologne. Dès qu'ils ont entendu parler de la révolution serbe, ce transfert a été annulé. Votre excellence appréciera facilement la signification de ces faits.

Toutes les sources soviétiques publient le message de Churchill sous cette forme, en insistant et assurant de son caractère d'« avertissement. » Je n'y vois personnellement aucun avertissement. Churchill parle de trois divisions blindées. Du point de vue de Churchill, cela fait beaucoup. Du point de vue de Staline, cela ne représente pas grand-chose. Staline lui-même était en train de mettre sur pied 63 divisions blindées, dont chacune était plus forte qu'une division allemande, que ce fût par le nombre ou la qualité des chars. Si l'on considère qu'un rapport faisant état de trois divisions de chars représente un « avertissement » sur la préparation d'une agression, il devient alors inutile d'accuser Hitler d'avoir entretenu des intentions agressives. Les services de renseignements allemands avaient déjà produit à destination de Hitler des rapports faisant mention de dizaines de divisions blindées soviétiques se massant aux frontières allemande et roumaine.

Churchill suggérait que Staline évaluât « la signification de ces faits. » Comment pouvaient-ils être évalués ? Historiquement, la Pologne a toujours été la porte empruntée par les agresseurs pour passer d'Europe en Russie. Hitler décida de transférer des chars en Pologne, puis changea d'avis.

En comparaison avec la Pologne, la Roumanie était un très mauvais tremplin pour une agression. Il aurait été plus difficile d'y ravitailler les troupes allemandes qu'en Pologne. Au cours d'une attaque lancée depuis la Roumanie, la route vers le cœur vital de la Russie était plus longue et plus difficile pour un agresseur, qui allait devoir franchir une multitude de barrières, au premier rang desquelles le cours inférieur du Dniepr.

Si Staline s'était préparé à la défense, et s'il avait cru l'« avertissement » de Churchill, il aurait dû pousser un soupir de soulagement et relâcher ses préparations militaires. En outre, Churchill précisait dans sa lettre la raison pour laquelle les troupes

allemandes restaient en Roumanie au lieu de se voir transférées en Pologne : les Allemands avaient des problèmes en Yougoslavie, particulièrement en Serbie.

À ce moment, le Royaume-Uni menait une activité diplomatique et militaire très intensive dans l'ensemble du bassin méditerranéen, surtout en Grèce et en Yougoslavie. Le télégramme de Churchill présentait une importance énorme, mais n'est en aucun cas à considérer comme un avertissement. Il s'agissait bien davantage d'une invitation lancée à Staline. Les Allemands envisageaient de transférer des divisions en Pologne, mais avaient été contraints de les redéployer vers d'autres lieux. Vous n'avez rien à craindre, d'autant que ces divisions en Roumanie vous tournent le dos. Évaluez la situation et agissez !

Lorsque Staline se retrouva à son tour en situation critique durant la guerre, il envoya lui aussi des messages semblables à Churchill et à Roosevelt : l'Allemagne concentre ses forces sur moi, et vous tourne le dos. C'est le moment idéal pour vous — ouvrez le second front, et vite ! Puis revint le tour des Alliés occidentaux. Lorsqu'ils connurent d'importantes difficultés, après l'ouverture du second front, les dirigeants occidentaux adressèrent le même message à Staline, en janvier 1945 : tu ne peux pas frapper plus fort ?

Il n'est pas justifié de considérer comme un avertissement les lettres de Churchill. Churchill rédigea sa première longue lettre à Staline le 25 juin 1940, avant même l'existence du plan Barbarossa. Les lettres de Churchill reposent sur un calcul réaliste, et non sur une connaissance des plans de guerre allemands. Il ne faisait qu'attirer l'attention de Staline sur la situation en Europe : le Royaume-Uni a aujourd'hui des problèmes avec Hitler, et l'Union soviétique en aura certainement demain. Churchill pressait Staline à entrer en guerre aux côtés de la Grande-Bretagne.

Sir [Basil Liddell-Hart](#), l'éminent historien militaire britannique, a produit une excellente analyse de la situation stratégique de l'époque, vue des yeux de Hitler. Selon le général [Jodl](#), dont Liddell-Hart fait mention, Hitler répéta à plusieurs reprises à ses généraux

que le seul espoir de la Grande-Bretagne était une invasion de l'Europe par les Soviétiques (B.H. Liddell-Hart, *History of the Second World War*, Pan, Londres 1970, p. 151). Churchill en personne écrivit le 22 avril 1941 que « le gouvernement soviétique comprend pleinement... que nous avons grand besoin de son aide » (L. Woodward, *British Foreign Policy in the Second World War*, p. 611). Quelle aide Churchill attendait-il de la part de Staline, et comment Staline pouvait-il lui apporter, hormis en frappant l'Allemagne ?

Staline avait de bonnes raisons de ne pas se fier à Churchill. Mais Staline ne pouvait pas ne pas savoir qu'en cas de défaite britannique, il se serait retrouvé seul face à l'Allemagne. Dans sa réponse au message de Churchill du 25 juin, il affirme que « la ligne politique de l'Union soviétique est d'éviter la guerre contre l'Allemagne. Mais l'Allemagne pourrait attaquer l'Union soviétique au printemps 1941, si la Grande-Bretagne a d'ici là perdu la guerre » (R. Goralski, *World War II Almanac : 1931-1945*, Hamish Hamilton, Londres, p. 24).

De la réponse de Staline transpire l'idée suivante : il escomptait vivre en paix tout en attendant patiemment la chute de la Grande-Bretagne, et s'il devait se retrouver seul confronté à Hitler, d'attendre l'invasion allemande. « Ah, comme ce Staline était stupide ! » s'indignent certains historiens. Mais gardons-nous de partager cette indignation. Car ce message n'était pas adressé à Churchill, mais à Hitler ! Le 13 juillet 1940, Staline ordonna à Molotov de remettre au comte [von der Schulenburg](#), ambassadeur d'Allemagne, la transcription écrite de la conversation tenue entre Staline et Sir [Stafford Cripps](#), l'ambassadeur britannique. N'était-ce pas là une démarche pour le moins étrange ? Mener des négociations avec Churchill en passant par Sir Stafford Cripps, puis transmettre secrètement les minutes de ces négociations à Hitler en passant par son ambassadeur von der Schulenburg ?

Staline, néanmoins, ne fit pas transmettre à Hitler le mémorandum original, mais seulement un exemplaire soigneusement expurgé, où quantité de détails sans importance avaient été conservés,

mais au sein duquel les phrases clés avaient été complètement altérées. Une fois dépouillé de son vernis diplomatique, voici le message que le document à destination de Hitler contenait :

« Bats-toi, Adolf, et n'aie aucune inquiétude pour tes arrières. Va de l'avant sans te retourner, derrière toi se tient ton vieil ami Josef Staline, qui n'aspire qu'à la paix, et qui ne t'attaquera jamais, quoi qu'il advienne. »

« On a mené des négociations ici à Moscou avec l'ambassadeur britannique. Ne t'inquiète pas, ces négociations ne sont pas dirigées contre toi. Regarde, je t'envoie même les minutes confidentielles de mes conversations avec Cripps. Et j'ai envoyé Churchill se faire voir ! » (En réalité, il n'en avait rien fait.)

Ce doux chant des sirènes était-il crédible ? De nombreux historiens le prennent pour argent comptant. Mais Hitler n'y crut pas, et après avoir longtemps et ardemment réfléchi à l'« exemplaire » de la conversation tenue entre Staline et Cripps, il donna l'ordre le 21 juillet 1940 de commencer l'élaboration du plan de l'Opération Barbarossa. En d'autres termes, Hitler avait pris la décision de se battre sur deux fronts. Cette décision apparaît comme inexplicable à de nombreux analystes. Nombreux également furent les généraux et feld-maréchaux à ne pas l'avoir comprise non plus, et ils refusèrent d'entériner une décision considérée qu'ils jugeaient purement et simplement suicidaire. Mais Hitler n'avait pas d'autre choix.

Il avait progressé de plus en plus loin vers l'Ouest, le Nord et le Sud, cependant que Staline restait derrière lui, la hache à la main, à entonner de doux chants de paix.

Hitler commit une erreur irrémédiable, non pas le 21 juillet 1940, mais le 19 août 1939. En acceptant de signer le pacte Molotov-Ribbentrop, Hitler s'était engagé sur la voie d'une guerre inévitable contre l'Ouest, tandis que Staline, « neutre », se tenait juste derrière lui. Dès ce moment, Hitler fit face à deux fronts. Sa décision de mettre sur pied l'Opération Barbarossa à l'Est sans attendre la victoire à l'Ouest ne fut pas une erreur fatale, mais seulement une tentative de rectifier l'erreur fatale qu'il avait déjà commise.

Mais à ce moment là, il était déjà trop tard. La guerre se déroulait déjà sur deux fronts, et il était déjà devenu impossible de la gagner. Même la prise de Moscou n'aurait pas résolu le problème de Hitler ; au-delà Moscou s'étendaient 10 000 km de territoires sans limites, de vastes centres industriels, d'inépuisables ressources naturelles et humaines. Il est toujours facile de déclarer la guerre à la Russie, mais bien moins de la conclure. Il fut sans aucun doute facile pour Hitler de se battre dans la région européenne de l'Union soviétique ; le territoire est limité, on y trouve des routes carrossables, et l'hiver y est doux. Hitler était-il prêt à se battre en Sibérie dans les étendues sans limites, dépourvues de routes et où la brutalité du gel rivalise avec celle du régime stalinien ?

Staline savait que la guerre sur deux fronts équivalait pour Hitler à un suicide. Il calculait que Hitler ne tenait pas à se suicider, et qu'il ne déclencherait pas la guerre à l'Est sans avoir au préalable conclu la guerre à l'Ouest. Staline attendait patiemment que les corps de blindés allemands débarquassent en Grande-Bretagne. Il n'était pas seul à considérer l'éclatante attaque aéroportée [contre la Crète](#) comme la répétition générale d'un débarquement en Grande-Bretagne. Dans le même temps, Staline faisait tout son possible pour convaincre Hitler de ses intentions pacifiques. C'est la raison pour laquelle les canons anti-aériens soviétiques ne tirèrent pas sur les avions allemands, cependant que la presse soviétique ainsi que TASS proclamaient qu'aucune guerre entre l'Union soviétique et l'Allemagne n'aurait lieu.

Si Staline était parvenu à convaincre Hitler de la neutralité de l'Union soviétique, il ne fait aucun doute que des corps de blindés allemands auraient débarqué sur les îles britanniques. S'en serait suivie une situation sans aucun précédent. La Pologne, la Tchécoslovaquie, le Danemark, la Norvège, la Belgique, la Hollande, le Luxembourg, la Yougoslavie, la France, la Grèce et l'Albanie étaient désormais dépourvus d'armée, de gouvernement, de parlement et de partis politiques. Des millions de personnes avaient été transportées dans les camps de concentration nazis et toute l'Eu-

rope languissait de sa libération. Tout ce qui restait sur le continent européen était le régiment de gardes personnels de Hitler, les gardiens des camps de concentration, les unités allemandes de soutien, les académies militaires et... cinq corps aéroportés soviétiques ; des pilotes qui n'avaient pas été entraînés au combat aérien, mais au bombardement de cibles au sol ; les divisions et armées entières du NKVD ; les armées emplies de prisonniers issus des camps de travail soviétiques ; les formations extrêmement puissantes de planeurs aptes à atterrir rapidement en territoire ennemi ; les divisions de montagne formées pour mener des poussées éclair dans les cols de montagne par lesquels transitait le pétrole, sang vital de la guerre.

Qui dans l'histoire fut-il jamais dans une position aussi favorable pour « libérer » l'Europe ? Et une telle situation n'était pas le fruit du hasard. Staline, avec patience, persistance et doigté, avait assemblé une mosaïque très subtile à partie de minuscules fragments. C'est Staline qui avait aidé à porter Hitler au pouvoir, et à faire de lui, selon la propre phrase de Staline, un véritable brise-glace pour la révolution. C'est Staline qui avait encouragé le brise-glace à s'engager en Europe. C'est Staline qui avait exigé des communistes de France et d'autres pays de ne pas empêcher la démolition de l'Europe par le brise-glace. C'est Staline qui avait pourvu son brise-glace de tous les éléments nécessaires à son avancée victorieuse. C'est Staline enfin qui avait fermé les yeux sur tous les crimes nazis, et avait exulté dans les pages de la *Pravda* « lorsque le monde avait tremblé sur ses fondations, lorsqu'avaient péri les puissances et étaient tombées les grandeurs. »

Mais Hitler perça à jour le dessein de Staline. C'est la raison pour laquelle la seconde guerre mondiale se termina de manière catastrophique pour Staline. Il n'obtint que la moitié de l'Europe, et quelques régions ci et là en Asie.

Reste une dernière question. Si Churchill n'avertit pas Staline de la préparation d'une invasion, pourquoi les communistes

s'accrochent-ils avec autant d'opiniâtreté à cette légende ? Était-ce pour présenter Churchill sous un jour favorable au peuple soviétique ? Ou pour prouver que les dirigeants occidentaux étaient dignes de confiance ? Assurément pas.

Les communistes ont besoin d'entretenir la légende des avertissements de Churchill pour justifier leurs propres préparatifs de guerre. Les « avertissements » viennent étayer la thèse orthodoxe selon laquelle le « grand projet » pour lequel furent menées ces préparations élaborées n'avait pour autre but que de prévenir une agression allemande. « Nous savions que Hitler allait nous attaquer, » affirment-ils, « C'est Churchill qui nous avertit... »

Chapitre 30

Pourquoi Staline ne faisait pas confiance à Richard Sorge

Staline se préparait très sérieusement à la guerre. Il s'inquiétait particulièrement des services de renseignements militaires soviétiques, connus de nos jours sous le nom de GRU. Passer en revue la liste exhaustive des chefs du GRU depuis la création de cette institution, avant 1940, va nous permettre de prendre la mesure des préoccupations touchantes qu'il eut pour ses vaillants officiers de renseignements :

Il va sans dire qu'au moment de la liquidation de chaque chef des renseignements militaires, on liquidait avec eux leur premier adjoint, leurs adjoints, conseillers et directeurs de services et de département. Et en liquidant les chefs de départements, une ombre planait invariablement sur les officiers et agents qui avaient œuvré sous leur direction. La liquidation de chaque chef des services de renseignements militaires signifiait donc la liquidation de l'ensemble des services de renseignements militaires.

TABLE 30.1 – Dirigeants du GRU depuis la création de l’institution.

Aralov	arrêté, inculpé durant plusieurs années, enquêtes menées avec des « mesures de coercition physique »
Stigga	liquidé
Nikonov	liquidé
Berzin	liquidé
Unshlikht	liquidé
Uritsky	liquidé
Yezhov	liquidé
Proskurov	liquidé

On affirme que ce bain de sang régulier produisit des conséquences désastreuses sur les services de renseignements. Ce ne fut pas le cas. Avant la seconde guerre mondiale, durant celle-ci et à l’issue de celle-ci, le GRY fut, et est resté, le service de renseignements le plus puissant et le plus efficace au monde. Il produit moins d’informations confidentielles que son grand opposant et compétiteur, le Ch.K.¹ ou KGB (la police secrète soviétique), mais la qualité des informations qu’il délivre est considérablement plus élevée. Les purges constantes n’affaiblirent en rien la puissance des services de renseignements militaires soviétiques. Au contraire, au fur et à mesure que chaque génération prenait le pas sur la précédente, elle se fit plus agressive. Cette succession des générations obéit au même principe que le renouvellement des dents d’un requin. Les nouvelles dents apparaissent par rangées entières, et forcent les plus anciennes à tomber, tandis que de multiples rangées de dents de remplacement sont déjà visibles en arrière. Plus la créature croît, plus elle a de dents ; le plus souvent celles-ci sont remplacées, les plus longues et affûtées elles deviennent.

1. ou Tchéka, NdT

Des officiers de renseignements, innocents selon les règles soviétiques, périsaient fréquemment, et même très fréquemment, au cours de ces successions rapides de générations. Mais étrangement, le requin soviétique ne manqua jamais de dents. Hitler extermina en grands nombres d'ardents nazis appartenant à la SA ², l'une des grandes organisations nazies de masse, sans menacer son régime en aucune manière.

La différence entre Hitler et Staline fut que Staline prit très au sérieux ses préparatifs de guerre. Ce dernier organisa des « nuits des longs couteaux » non seulement contre ses propres troupes de choc communistes, mais aussi contre des généraux, des maréchaux et des officiers de renseignements. Staline estimait très important d'accepter que ses services de renseignements lui remissent des valises pleines à craquer de documents, mais estimait plus important encore de ne pas en accepter une qui contînt une bombe. Sa réflexion à cet égard ne relevait pas uniquement de considérations pour sa sécurité personnelle, mais également de considérations d'État. La stabilité du commandement durant les situations critiques est l'un des facteurs les plus essentiels des préparatifs de guerre pratiqués par un État.

Personne ne glissa jamais de bombe sous le bureau de Staline à un moment critique, et cela ne fut pas le seul fruit du hasard. En usant de cette terreur méthodique et implacable contre le GRU, Staline obtint non seulement des services de renseignements de haute qualité, mais assura au commandement suprême du pays l'immunité aux « événements inattendus de toute nature » en période de crise.

Richard Sorge était un espion issu des rangées de dents que Staline fit extraire par précaution le 29 juillet 1938. Il était en poste à Tokyo, où il travaillait comme journaliste sous le pseudo « Ramsay. » Les renseignements militaires soviétiques n'étaient pas

2. *Sturmabteilung*, organisation paramilitaire du parti nazi dont était issue la SS, NdT.

assez bêtes pour publier les rapports les plus intéressants produits par Sorge. Mais même les quelques rapports qui ont été publiés nous amènent à une énigme :

Janvier 1940 : je suis reconnaissant de vos sentiments et souhaits concernant mon congé. Néanmoins, si je pars en congé, les informations s'en trouveront immédiatement réduites.

Mai 1940 : il va sans dire que nous repoussons la date de notre retour au pays en raison de la situation militaire actuelle. Permettez-nous de vous assurer une fois de plus que le temps n'est pas propice à soulever cette question.

Octobre 1940 : Puis-je compter sur un retour au pays après la fin de la guerre ?

Cette correspondance est très étrange. Chaque officier de renseignements sait qu'on lui permettra de rentrer au pays après la guerre. Mais Sorge revient sans arrêt sur la question, en listant les nombreux services qu'il a rendus au régime soviétique. Chaque transmission en code émise depuis sa station radio clandestine faisait courir des risques à l'ensemble de l'organisation d'espionnage de Sorge. Avait-on vraiment créé cette station radio — prévue pour les opérations et les codes top secrets — pour permettre à Sorge de poser de telles questions ?

On a écrit pléthore de livres et d'articles au sujet de Sorge en Union soviétique. Certains d'entre eux lui font d'étranges louanges. C'était un tel officier de renseignement, un communiste tellement pur qu'il dépensait même son propre argent, difficilement gagné par son labeur de journaliste, pour mener ses travaux illégaux. Quel tissu de sottises ! Est-ce que les prisonniers des camps de travail de Kolyma ne produisaient plus d'or ? Le GRU était-il devenu pauvre au point d'amener Sorge à devoir puiser dans ses propres poches ? L'hebdomadaire *Ogonek* (N°17, 1965), a publié un rapport pour le moins intrigant, selon lequel Sorge détenait des documents très importants, mais était dans l'incapacité de les envoyer au centre, celui-ci n'ayant pas envoyé de coursier. *Ogonek* n'explique pas les raisons pour lesquelles le centre n'envoya pas de coursier, ce qui complique encore plus l'affaire.

Mais l'explication était tout à fait simple. Pendant toute cette affaire, Yan Berzin, le brillant chef des renseignements militaires soviétiques qui avait recruté Richard Sorge, avait été liquidé après avoir subi d'atroces tortures. Solomon Uritsky, un autre chef du GRU qui avait donné personnellement à Sorge ses instructions, avait lui aussi été liquidé. Groev, le résident soviétique illégal qui s'était occupé du passage à l'Est de Sorge depuis l'Allemagne, crouissait en prison. (*Komsomol'skaya Pravda*, 8 octobre 1964). Aina Kuusinen, une collaboratrice secrète de Sorge qui avait épousé un adjoint au chef du GRU qui avait été à la fois président de la république démocratique de Finlande et futur membre du Politburo du Comité Central du CPSU, était elle aussi en prison. Ekaterina Maksimova, l'épouse de Sorge, avait été arrêtée, avait avoué avoir des liens avec des ennemis, et avait été liquidée. Karl Ramm, le résident clandestin du GRU à Shanghai et ancien adjoint de Sorge, avait été rappelé « en congé » à Moscou et liquidé.

C'est alors que Sorge reçut un ordre de rentrer en congé. Les sources soviétiques ne dissimulent pas le fait que « Sorge refusa de voyager à destination de l'Union soviétique. » De nombreux éléments sur ce sujet ont été publiés durant l'ère Khrushchev, y compris le fait reconnu franchement que « Sans aucun doute, Sorge avait deviné ce qui l'attendait à Moscou. »

Comme il ne tenait pas à rentrer pour subir une mort certaine, Sorge continua de travailler pour les communistes, non plus sous le rôle de collaborateur secret (*seksot*), mais plutôt en tant qu'informateur amateur, pour sa propre satisfaction. Sorge avait calculé soigneusement ; je ne vais pas rentrer à présent, mais après la guerre, ils comprendront que je n'ai dit que la vérité. Ils peuvent pardonner et reconnaître la valeur des gens. C'est la raison pour laquelle il payait des agents sur ses propres deniers, et la raison pour laquelle aucun coursier ne lui parvenait. Jusqu'à la fin, le centre ne perdit pas contact avec lui. Il prenait en compte ses télégrammes, mais apparemment avec pour seule réponse « Rentrez au pays, rentrez au pays, rentrez au pays. » Ce à quoi répondait

Ramsay : « Trop de travail, trop de travail, trop de travail... »

Aussi, Staline ne faisait pas confiance à Sorge puisqu'il était déserteur, avec au moins deux peines capitales en suspens. L'une était due à ses collègues qui l'avaient dénoncé en 1938 et porté son nom sur la « liste générale. » L'autre fut prononcée ultérieurement pour désertion caractérisée. Le camarade Sorge n'accordait pas non plus une confiance colossale au camarade Staline, si bien qu'il ne voulait pas rentrer au pays. Et comment le camarade Staline aurait-il pu faire confiance à quelqu'un qui ne lui faisait pas lui-même confiance ?

Quelqu'un a forgé la légende selon laquelle Richard Sorge aurait transmis d'importantes informations au GRU au sujet de l'invasion allemande, mais que personne ne l'avait cru. Sorge était un officier de renseignement très compétent, mais ne transmet à Moscou aucun élément important au sujet de l'invasion allemande. Qui plus est, il fut victime d'une désinformation et transmit au GRU des rapports erronés. Le 11 avril 1941, il télégraphia à Moscou que « Le représentant de l'état-major général [allemand] à Tokyo a affirmé que la guerre contre l'Union soviétique débiterait juste après la fin de la guerre en Europe. »

Hitler savait qu'il était déjà impossible de dissimuler ses préparations d'invasion de l'Union soviétique. Il déclara donc en secret, mais de sorte que chacun pût l'entendre : « Oui, je veux attaquer Staline... après que j'aurai terminé la guerre à l'Ouest. » Nous savons déjà qu'exactement un mois plus tard, Staline agirait en miroir au cours de son discours « secret » en affirmant : « Oui, je veux attaquer Hitler... en 1942. »

Si le télégramme envoyé par Sorge le 11 avril (et d'autres télégrammes similaires) est digne de foi, il n'y avait pas lieu de s'inquiéter. La guerre à l'Ouest allait se poursuivre, tantôt mourant, tantôt se rallumant avec une nouvelle force. Mais quand la fin de cette guerre viendrait, les choses deviendraient évidentes. Il devien-

draît alors possible de concentrer tous les efforts de la machine de guerre allemande contre l'Est. En d'autres termes, affirmait Sorge, Hitler comptait ne se battre que sur un seul front à la fois.

Le GRU n'avait pas besoin que Sorge l'informe de cela. Après avoir mené une étude poussée de tous les aspects économiques, politiques et militaires de la situation, le GRU parvint à deux conclusions : premièrement, que l'Allemagne ne pouvait pas gagner une guerre sur deux fronts ; et deuxièmement, que Hitler n'allait pas démarrer une guerre à l'Est sans d'abord terminer la guerre à l'Ouest. La première conclusion s'avéra correcte, mais pas la seconde. Il peut arriver qu'on déclenche une guerre sans avoir aucune perspective de la gagner.

Le 20 mars 1941, avant même les « avertissements » de Sorge, le lieutenant-général Filip Ivanovich Golikov, nouveau chef du GRU, soumit à Staline un rapport détaillé, concluant que « la date la plus proche à laquelle les opérations contre l'URSS pourraient commencer est le moment suivant la victoire contre l'Angleterre, ou celui de la conclusion d'une paix honorable avec elle. »

Mais Staline connaissait cette évidence sans que Golikov eût à la lui révéler. Il répondit donc le 25 juin 1940 à la lettre de Churchill : Hitler pourrait déclencher une guerre contre l'Union soviétique en 1941, à *condition* que la Grande-Bretagne eût préalablement cessé de lui résister.

Mais Hitler, que Staline avait poussé dans une impasse stratégique avec la signature du pacte Molotov-Ribbentrop, comprit soudain qu'il n'avait rien à perdre, et qu'il était inévitable que l'Allemagne se battît sur deux fronts. Il commença à se battre sur deux fronts. Ni Staline, ni Golikov ne s'y étaient attendus. Cette décision relevait du suicide, mais Hitler n'avait plus le choix. Staline s'était simplement montré incapable de comprendre que Hitler, s'étant retrouvé dans une impasse stratégique, prendrait cette décision suicidaire. Le général Golikov, chef du GRU, avait lui aussi manqué d'envisager cette possibilité. Sorge ne fit que confirmer cette opinion avec les informations erronées portées par ses télé-

grammes.

Par la suite, le 15 juin, Sorge désigna la bonne date d'invasion allemande, celle du 22 juin. Mais à quel Richard Sorge pouvait-on se fier ? Celui qui avait affirmé que Hitler ne se battrait pas sur deux fronts, ou celui qui affirmait désormais qu'il allait le faire ? Les deux rapports envoyés par Sorge se neutralisent. Cela mis à part, les rapports de Sorge n'étaient que cela : des rapports. Le GRU, tout à fait à raison, ne croit aucun rapport ; ce qu'il exige, ce sont des rapports assortis de preuves.

Sorge fut un grand officier de renseignements, et mérita absolument le titre de Héros de l'Union soviétique qui lui fut décerné à titre posthume. Cependant, ce n'est pas à l'Allemagne que sa grandeur avait trait, mais au Japon. S. Uritsky, lorsqu'il était encore chef du GRU, avait donné à Sorge sa mission : « votre objectif à Tokyo est de conjurer la menace d'une guerre entre le Japon et l'URSS. Votre cible principale est l'ambassade d'Allemagne. » (*Ogonek*, 1965, N°14, p. 23). L'ambassade d'Allemagne n'était qu'une couverture, utilisée par Sorge pour remplir sa mission principale. Son objectif n'était pas d'envoyer des avertissements au sujet d'une invasion allemande, mais de détourner toute agression japonaise vers une autre voie.

On sait que Sorge affirma à Staline à l'automne 1941 que le Japon n'entrerait pas en guerre contre l'Union soviétique. Staline fit usage de cette information cruciale en retirant des dizaines de divisions soviétiques des frontières d'Extrême-Orient et en les lançant dans la bataille près de Moscou, ce qui modifia la situation stratégique en sa faveur.

Mais on sait moins la raison pour laquelle Staline crut Sorge cette fois. La raison en était simple : Sorge lui en avait apporté les preuves. Les historiens soviétiques préférèrent passer ces preuves sous silence, et cela peut se comprendre. Pour affirmer que le Japon ne lancerait pas d'attaque contre l'Union soviétique, Sorge ne pouvait

le prouver qu'en désignant un autre ennemi, contre lequel le Japon préparait en réalité une attaque surprise.

Pour remplir la mission que lui avait confiée le GRU, Sorge ne fit pas que prédire les événements. À plusieurs reprises, il les orienta. En août 1951, le Congrès des États-Unis a examiné l'affaire Sorge. Durant les auditions, il a été prouvé au-delà de tout doute possible qu'à travers la personne de « Ramsay », leur résident clandestin implanté à Tokyo, les services de renseignements militaires soviétiques avaient considérablement œuvré au lancement par le Japon d'une guerre d'agression en direction du Pacifique, et que cette agression avait été lancée directement contre les États-Unis (*Auditions sur les aspects étasuniens de l'affaire d'espionnage Richard Sorge*, Chambre des Représentants du 82^{ème} Congrès, Première Session, 19, 22 et 23 août, Washington, 1951).

Le renseignement est la tâche la plus ingrate au monde. Ce sont ceux qui échouent à accomplir leur mission qui deviennent célèbres, ceux que l'on pend — comme dans l'exemple de Sorge. Staline avait également des officiers de renseignements militaires qui remportèrent des réussites vraiment stupéfiantes, mais en raison même de ce succès, ils nous sont restés totalement inconnus. L'un des officiers de renseignement soviétique avait accès à certains des véritables secrets de Hitler. Selon le maréchal de l'Union soviétique [A.A. Gretchko](#), « onze jours après l'acceptation par Hitler du plan de guerre contre l'Union soviétique (le 18 décembre 1940), ce fait et les détails fondamentaux de la décision adoptée par le haut commandement allemand étaient connus de nos services de renseignement » (*VIZH* 1966, N°6, p. 8).

On ne connaîtra sans doute jamais le nom du grand officier de renseignement qui accomplit cet exploit. Il n'est pas exclu qu'il puisse s'agir du même résident du GRU qui obtint les plans de l'[Opération Citadelle](#) en 1943. Mais il ne s'agit là que d'une suggestion de ma part.

En décembre 1940, le lieutenant-général [F.I. Golikov](#), chef du GRU, rapporta à Staline qu'il disposait de rapports confirmés indiquant que Hitler avait décidé de se battre sur deux fronts, c'est-à-dire d'attaquer l'Union soviétique sans attendre la fin de la guerre à l'Ouest.

Ce document très important fut discuté en présence de Staline début janvier, au sein d'un cercle très restreint du haut commandement soviétique. Staline n'y croyait pas, et affirmait que tout document pouvait être falsifié. Il demanda à Golikov d'organiser les renseignements militaires soviétiques de telle sorte qu'ils fussent à tout moment si Hitler se préparait réellement à la guerre, ou s'il bluffait simplement. Golikov rapporta avoir déjà mis en œuvre cette organisation. Le GRU suivait avec attention toute une gamme d'aspects des préparations militaires allemandes, et sur la base de ces éléments, le GRU pouvait identifier avec précision le moment où commenceraient les préparatifs d'une invasion. Staline demanda à Golikov de préciser comment il pouvait le savoir. Golikov répondit qu'il ne pouvait faire part de ces éléments qu'à Staline en personne, et à personne d'autre. Golikov fit désormais son rapport à Staline en personne, et lui indiqua à chaque fois que les préparatifs de l'invasion n'avaient pas encore commencé.

Lors de la réunion du Politburo qui se tint le 21 juin 1941, Golikov fit un rapport sur les sujets suivants : concentration massive de troupes allemandes à la frontière soviétique, énormes réserves de munitions, regroupement de l'aviation allemande, sujet des déserteurs allemands, et diverses autres questions. Golikov connaissait le numéro de presque chaque division allemande, le nom de son commandant, et son lieu de déploiement. Il connaissait de nombreux secrets importants, y compris le nom de l'Opération Barbarossa et l'heure de son déclenchement. Mais après avoir fait ce rapport, Golikov ajouta que les préparations d'invasion n'avaient pas encore commencé, et que sans ces préparations, il n'était pas possible pour l'Allemagne de déclencher la guerre. Durant la réunion, on demanda à Golikov s'il pouvait garantir ces informations. Golikov

répondit qu'il répondait de ses informations sur sa tête, et que s'il se trompait, le Politburo aurait le droit de lui faire subir le même sort que ses prédécesseurs.

L'Opération Barbarossa fut déclenchée dix à douze heures après qu'il parla. Quel sort Staline fit-il subir à Golikov ? N'ayez crainte, rien de grave. Le 8 juillet, Staline chargea Golikov d'une mission au Royaume-Uni et aux États-Unis, et lui donna des directives personnellement pour ce voyage. Les visites se soldèrent par une réussite, et Golikov reçut ensuite le commandement d'armées et de fronts. En 1943, Staline le nomma au poste vital d'adjoint au Commissaire du peuple à la Défense, c'est-à-dire adjoint de Staline en personne, en charge de gérer les cadres. Staline réservait la délicate tâche de la sélection et de l'affectation des cadres à ses auxiliaires les plus absolument dignes de confiance. Beria, par exemple, n'y fut jamais autorisé.

Golikov poursuivit son ascension après la mort de Staline, et finit par devenir maréchal de l'Union soviétique. On comprend qu'il ne trouve rien à dire dans ses mémoires sur la manière dont il couvrit les préparatifs de guerre allemands, la manière dont il resta en vie, et la raison pour laquelle il monta aussi rapidement en grade après l'Opération Barbarossa.

Si l'on se souvient de ce qui arriva à tous ses prédécesseurs, dont aucun n'eut à traiter un événement s'apparentant à une invasion allemande, et que l'on compare leur sort à celui de Golikov, on ne peut qu'être fortement surpris. Le mystère de Golikov me chagrina longtemps, jusqu'au jour où j'en découvris la clé à l'Académie du GRU. Par la suite, en travaillant sur l'organisation centrale du GRU, j'ai trouvé une confirmation de cette réponse.

Golikov indiquait à chaque fois à Staline que Hitler ne se préparait pas à la guerre contre l'Union soviétique. Il s'avère que ces rapports étaient exacts, car en réalité, Hitler ne menait pas de préparatifs de guerre. Golikov savait que Staline ne se fiait pas aux documents. Golikov lui-même ne s'y fiait pas non plus. Il rechercha donc d'autres indicateurs propres à indiquer de manière infaillible

le moment où Hitler démarrerait ses préparatifs de guerre contre l'Union soviétique. Tous les résidents du GRU en Europe reçurent l'ordre d'infiltrer les organisations directement ou indirectement liées à l'élevage d'ovins. Sur des durées de plusieurs mois, on collecta des renseignements et on les traita avec soin concernant le nombre d'ovins élevés en Europe, les principaux centres d'élevage ovins, et les abattoirs. Golikov était informé deux fois par jour du prix du mouton en Europe.

Outre cet indicateur, les renseignements soviétiques se mirent à la chasse aux chiffons sales et aux morceaux de papier tachés d'huile laissés par les soldats qui nettoyaient leurs armes. Il y avait en Europe de nombreuses troupes allemandes. Elles étaient stationnées en configuration de campagne. Chaque soldat nettoyait son arme au moins une fois par jour. Les chiffons et morceaux de papiers utilisés pour nettoyer les armes sont le plus souvent brûlés ou enterrés, mais évidemment, cette règle n'est pas toujours respectée. Le GRU eut pléthore d'occasions de récupérer des quantités énormes de chiffons sales.

D'importantes quantités de ces chiffons étaient envoyées de l'autre côté de la frontière, enroulés autour de divers objets en fer, afin de ne pas éveiller les soupçons. Si des complications avaient surgi, la police aurait concentré son attention sur l'inoffensif objet en fer, et non sur le chiffon sale dans lequel on l'avait emballé. Des quantités considérablement plus importantes que d'habitude de lampes à pétrole, de gazinières, de réchauds Primus, de lampes et de briquets étaient aussi expédiées de l'autre côté de la frontière, par des moyens légaux ou non. Tout cela était analysé par des centaines d'experts soviétiques, et les résultats étaient immédiatement transmis à Golikov. Il informait aussitôt Staline que Hitler n'avait toujours pas commencé ses préparatifs d'invasion de l'Union soviétique, et qu'il n'était donc pas nécessaire de prêter attention aux accumulations de troupes allemandes, ou aux documents de l'état-major général allemand.

Golikov avait de bonnes raisons de penser que des prépara-

tifs très sérieux étaient nécessaires pour mener une guerre contre l'Union soviétique. L'une des choses vitales dont l'Allemagne aurait besoin pour être prête à déclencher cette guerre était des manteaux en peau de mouton ; et pas moins de six millions. Dès que Hitler aurait décidé d'attaquer l'Union soviétique, l'état-major général aurait dû passer des commandes industrielles pour lancer la production de millions de manteaux en peau de mouton. Ces commandes auraient eu des conséquences immédiates sur les marchés européens. Malgré la guerre, le prix du mouton aurait chuté en raison de l'abattage simultané de millions d'animaux, et le prix de la peau de mouton aurait fortement monté.

Golikov calculait également que si l'armée allemande devait entrer en guerre contre l'Union soviétique, elle allait devoir utiliser un nouveau type de lubrifiant pour ses armes. L'huile habituellement utilisée par les Allemands se figeait par grand froid, si bien que les diverses pièces des armes gèleraient ensemble et que les armes deviendraient inutilisables. Golikov attendait un changement du lubrifiant utilisé par les Allemands pour nettoyer leurs armes. L'expertise soviétique en chiffons sales montrait que l'armée allemande continuait d'utiliser son lubrifiant habituel, et n'indiquait aucun signe de changement. Les experts soviétiques scrutaient également les carburants pour moteurs. Par grand froid, le carburant allemand se décomposait en particules incombustibles. Golikov savait que si Hitler décidait d'ouvrir un second front, il allait devoir ordonner la production en masse d'un carburant qui ne se désintégrerait pas par grand froid. C'étaient des échantillons de ce carburant allemand que le renseignement soviétique faisait passer à travers la frontière dans des briquets et des lampes.

Le GRU avait déployé de nombreux autres stratagèmes du même type, qui devaient servir de signaux d'avertissement. Ils s'avérèrent inutiles pour une raison simple : Hitler déclencha l'Opération Barbarossa sans avoir mené le moindre préparatif. On ne sait toujours pas pourquoi Hitler procéda de la sorte. L'armée allemande était conçue pour faire la guerre en Europe occidentale, mais Hitler ne

fit rien pour préparer son armée à la guerre en Russie.

Staline n'avait donc aucune raison de châtier Golikov, qui avait mené toutes les actions humainement possibles pour découvrir les préparatifs allemands en vue d'une invasion. Il affirmait à Staline qu'aucun préparatif n'était en cours, et c'était la pure et simple vérité. Le seul changement qui s'était produit était une énorme accumulation de troupes allemandes. Golikov donna des instructions pour que l'attention fût concentrée principalement sur certaines divisions allemandes : celles qui étaient prêtes à mener une invasion. Celles-là disposaient chacune en magasin de 15 000 manteaux en peau de mouton. Dans l'ensemble de la Wehrmacht, aucune division ne répondait à ce critère et n'était donc prête à la guerre. On n'aurait pu reprocher à Golikov d'avoir manqué des préparatifs d'invasion, puisque ces préparatifs n'existèrent tout simplement jamais.

Chapitre 31

Comment Hitler contrecarra la guerre de Staline

Nous étions pleinement préparés à une guerre d'agression. Nous ne saurions être blâmés de ne pas en avoir été les auteurs.

Général-major P. GRIGORENKO (*Mémoires : « Dentinez »*,
New York 1981, p. 138).

Le 17 juin 1945, un groupe d'enquêteurs militaires soviétiques procédaient à l'interrogatoire de hauts dirigeants militaires nazis. Durant l'interrogatoire, le feld-maréchal [Keitel](#) maintint que

toutes les mesures préparatoires que nous avons prises avant le printemps 1941 étaient des mesures défensives face à la possibilité d'une attaque par l'Armée rouge. Ainsi, l'ensemble de la guerre à l'Est pouvait être qualifiée de guerre préventive... Nous avons décidé... de prévenir une attaque par la Russie soviétique et de détruire ses forces armées en menant une attaque surprise. Au printemps 1941, j'avais forgé mon opinion définitive : la lourde accumulation de troupes russes, et leur attaque imminente contre l'Allemagne, allait nous soumettre, aussi bien

économiquement que stratégiquement, à une situation exceptionnellement critique... Notre attaque fut la conséquence immédiate de cette menace...

Le colonel-général [Alfred Jodl](#), principal auteur des plans militaires allemands, adopta la même posture. Les enquêteurs soviétiques firent tout leur possible pour faire sortir Keitel et Jodl de leur posture, mais sans succès. Ni Keitel, ni Jodl ne revirent sur leur témoignage, et les deux hommes, avec les principaux criminels de guerre, furent condamnés à la pendaison par le tribunal international de Nuremberg. L'une des principales accusations portées contre eux était « le déclenchement d'une guerre d'agression non provoquée » contre l'Union soviétique.

Vingt années s'écoulèrent, et de nouveaux éléments firent apparition. L'amiral de la flotte de l'Union soviétique [N.G. Kuznetsov](#) était en 1941 commissaire du peuple à la Marine, membre du Comité Central du Parti, et membre de la Stavka depuis qu'elle avait été instituée. Dans les années 1960, il a éclairé le sujet d'une lumière nouvelle :

Il y a pour moi un point qui n'est pas discutable - Non seulement J.V. Staline n'excluait pas la possibilité d'une guerre contre l'Allemagne de Hitler, mais au contraire, il considérait une telle guerre comme... inévitable... J.V. Staline mena des préparatifs de guerre... des préparatifs larges et variés — qui commencèrent à des dates... qu'il avait lui-même choisies. Hitler a contrecarré ses plans (*Nakunune*, Moscou Voenizdat 1966, p. 321).

L'amiral nous indique très clairement et ouvertement que Staline considérait la guerre comme inévitable et se préparait sérieusement à y entrer au moment de son choix. En d'autres termes, Staline se préparait à frapper le premier, c'est-à-dire à commettre une agression contre l'Allemagne; mais Hitler mena le premier sa frappe préventive, et contrecarra les plans de Staline.

L'amiral Kuznetsov est un témoin des plus hauts placés. En 1941, il était encore plus élevé au sein de la hiérarchie politico-militaire que Joukov. Kuznetsov était Commissaire du peuple, Joukov n'était que Vice-Commissaire du peuple. Kuznetsov était

membre du Comité Central, alors que Joukov n'était que suppléant. De tous ceux qui ont rédigé leurs mémoires, aucun n'était plus haut placé que Kuznetsov en 1941, et aucun n'était plus proche de Staline.

Accessoirement, ce que Kuznetsov déclare après la guerre est en plein accord avec ce qu'il déclara avant la guerre, par exemple au cours du 18^{ème} Congrès du Parti de 1939. Ce fut ce Congrès qui ouvrit une nouvelle voie : la réduction de la terreur au sein du pays, et son transfert aux pays voisins de l'Union soviétique. Lors de ce Congrès, le discours prononcé par Kuznetsov fut peut-être le plus agressif de tous. C'est pour avoir prononcé ce discours que Kuznetsov fut désigné membre du Comité Central à la fin du Congrès, sans avoir à passer par l'étape de suppléant, et qu'il reçut le poste de Commissaire du peuple.

Tout ce que Kuznetsov a déclaré ouvertement avait été dit de nombreuses années auparavant par Staline dans ses discours secrets. Tout ce qu'il a avancé a été confirmé par les actions réelles de l'Armée rouge et de la Flotte. Enfin, il faut en croire l'amiral Kuznetsov dans ce cas, car son livre a été lu par tous, amis et ennemis confondus ; il a été lu par les dirigeants politiques et militaires de l'Union soviétique ; il a été lu par les maréchaux, les diplomates, les historiens, les généraux et les amiraux ; il a été lu par les amis appointés de l'Union soviétique à l'étranger, et personne n'a jamais tenté de démentir les propos de Kuznetsov.

Comparons les mots employés par Keitel avec ceux de Kuznetsov. Le Feld-maréchal Keitel déclara que l'Allemagne ne préparait pas d'agression contre l'Union soviétique ; c'était l'Union soviétique qui préparait l'agression. L'Allemagne menait simplement une attaque préventive pour se défendre d'une agression inéluctable. Kuznetsov dit la même chose — oui, l'Union soviétique se préparait à la guerre, et l'aurait inévitablement déclenchée, mais Hitler perturba ces plans avec son attaque. Je ne comprends pas pourquoi Keitel fut pendu, ni pourquoi Kuznetsov ne le fut pas.

Les maréchaux et généraux soviétiques ne dissimulent pas leurs intentions. Le général S.P. Ivanov, chef de l'académie de l'état-major général des forces armées de l'URSS a écrit avec un groupe d'éminents historiens soviétiques un papier scientifique portant le titre *La Période Initiale de la Guerre* (*Nachal'nyi Period Voyny*, Moscou Voenizdat 1974), dans lequel il reconnaît que Hitler lança une attaque préventive, et la situe dans le temps : « le commandement nazi a réussi à devancer nos troupes littéralement au cours des deux dernières semaines avant le début de la guerre » (p. 212).

On trouve une autre déclaration ouverte des intentions soviétiques de 1941 dans le *Journal Historique Militaire* (*VIZH* 1984, N°4). Ce journal est la publication officielle du ministère de la défense soviétique, et ne peut être publié sans validation du ministère de la défense et du chef de l'état-major général. (À l'époque, ces postes étaient occupés, respectivement, par les maréchaux de l'union soviétique S. Sokolov et S. Akhromeev). Le *Journal Historique Militaire* explique pourquoi on positionna aussi près de la frontière des stocks aussi énormes de munitions, de carburant liquide et de provisions. L'explication est simple : on les destinait à des opérations offensives (p. 34). Ce point est énoncé tout à fait ouvertement sur la même page qui explique que l'attaque allemande contrecarra les plans soviétiques.

Si l'Armée rouge s'était préparée à la défense, ou même à contre-attaquer, il n'aurait pas été si facile de contrecarrer ses projets. Bien au contraire, une invasion allemande aurait tenu lieu de signal aux troupes soviétiques pour se mettre en action conformément aux plans qui avaient été établis. Ce n'est que si l'Armée rouge avait prévu une attaque que l'Allemagne pouvait contrecarrer ses projets. Les troupes soviétiques furent ainsi contraintes de se défendre, c'est-à-dire d'improviser, et d'agir selon une situation qui n'avait pas été envisagée.

Le 6 juin 1941, les services de renseignement allemand reçurent

des informations selon lesquelles les Soviétiques comptaient transférer le siège de leur gouvernement à [Sverdlovsk](#). Seuls Hitler et ses plus proches collaborateurs en furent informés. Le Dr. Goebbels nota dans son journal personnel qu'il avait reçu cette information, et ajouta un commentaire fort peu obligeant sur l'intention du gouvernement soviétique de s'enfuir à l'Est.

Ce n'est qu'à présent, des décennies plus tard, que nous pouvons évaluer ce rapport à sa juste valeur. Nous savons désormais qu'un *poste de commandement leurre* avait été construit à Sverdlovsk. Il se révéla durant la guerre que ce n'était pas Sverdlovsk qui devait être la capitale d'urgence, mais [Kuibyshev](#). Mais même Kuibyshev ne représentait pas la vérité toute entière, seulement la moitié. Les institutions qui y furent installées étaient celles dont la perte n'affectait pas la stabilité du haut commandement militaire et politique du pays, telles que le Soviet suprême avec son « président » Kalinine, des commissariats du peuple sans importance et les ambassades.

Tous les corps importants étaient situés aux abords, non pas à Kuibyshev même, mais dans de grands tunnels creusés dans les montagnes Zhiguli. Avant la guerre, on avait fait passer la construction de cette infrastructure géante pour un bâtiment de la centrale hydro-électrique de Kuibyshev. Des milliers de forçats issus des camps de travail, des milliers de tonnes de matériaux de construction et de machines y avaient été envoyés, et chacun savait pourquoi. C'était pour construire la centrale hydro-électrique. Après la guerre, l'édifice gigantesque fut déplacé plus en amont sur la Volga, et la centrale hydro-électrique fut érigée sur un nouveau site. Le site originel avait été sélectionné à un endroit qui ne se prêtait pas à l'hébergement d'une centrale électrique, mais tout à fait adapté à un poste de commandement souterrain.

Je n'ai trouvé dans les archives allemandes d'avant-guerre aucune mention de Kuibyshev comme capitale d'urgence, ni du poste de commandement souterrain de Zhiguli. Le renseignement allemand ne disposait que d'informations au sujet du transfert du

gouvernement soviétique vers un poste de commandement situé à Sverdlovsk. Mais un gouvernement ne peut être déplacé vers un poste de commandement inexistant. Qui répandait ces rapports au sujet d'un transfert vers un poste de commande fictif ? Seule la personne qui avait inventé le faux poste de commandement au départ pouvait être à la source de cette information : c'était donc le gouvernement soviétique, ou plus précisément le dirigeant de ce gouvernement, Staline. Ce faux poste de commandement fut créé pour que l'ennemi en découvre un jour l'existence. Ce jour arriva, et le renseignement allemand mit la main sur le secret qui avait été spécialement fabriqué pour lui.

Si le renseignement allemand récupéra un faux rapport au sujet des intentions soviétiques, c'est bien que le gouvernement soviétique essayait de dissimuler quelque chose à l'époque. Il n'est pas difficile de deviner quoi. Si les dirigeants soviétiques propageaient de fausses informations au sujet de leurs intentions de se déplacer vers l'Est, cela indiquait sans aucun doute qu'ils allaient en réalité faire le contraire.

La subtilité était qu'outre le puissant poste de commandement des monts Zhiguli, dont l'emplacement était difficile, mais pas impossible, à établir, il existait un autre poste de commandement gouvernemental. Il s'agissait d'un train. En cas de guerre, ce poste de commandement, sous la protection de plusieurs trains blindés du NKVD et accompagné de trois trains appartenant au Commissariat au peuple des Communications, pouvait à tout moment gagner n'importe quelle zone de combat. Cette capacité à se déplacer au plus près des zones où se déroulaient les principaux événements du conflit se reflétait dans le nom du train — le PGKP, ou *Principal Poste de Commandement Avancé*. Plusieurs gares soigneusement camouflées furent construites spécialement pour ce poste de commandement. On avait amené des lignes de télégraphe jusqu'à ces gares avant la guerre, et il suffisait aux trains de se raccorder à ces lignes avec leurs propres équipements de communications.

Il va sans dire que ce poste de commandement mobile était

destiné à une guerre offensive ; dans une situation où les troupes avançaient rapidement, le commandement, avec son attirail encombrant de contrôle et de communications, doit garder le lien avec elles. Dans une guerre défensive, au contraire, il est plus simple, plus fiable et plus sûr d'assurer la direction des opérations depuis un bureau du Kremlin ou une gare souterraine du métro de Moscou, ou encore depuis les tunnels de Zhiguli.

Si l'on rassemblait tous les fragments d'information disponibles pour les confronter, on pourrait conclure avec un degré de certitude raisonnable qu'un poste de commandement de tout premier plan avait été établi, ou devait avoir été établi, plus près de Vilnius, sur la grande ligne de chemin de fer Minsk-Vilnius. Quelques jours après que les dirigeants allemands eurent reçu leur rapport « secret » sur le transfert vers l'Est du gouvernement soviétique, ce dernier entama son déplacement secret en direction de la frontière occidentale soviétique, près de Minsk et de Vilnius.

Tout soldat sait comment on procède pour déménager un vaste quartier général lors d'exercices ou en situation de combat. La direction des opérations sélectionne le site du futur quartier général, le commandant en chef approuve le site puis autorise le transfert. La forêt choisie pour héberger le quartier général est cernée par un cordon afin d'en interdire l'accès au quidam. Les sapeurs et les transmetteurs font ensuite leur apparition pour construire abris et systèmes de communications. Après cela, le chef des communications se présente sur le site, et vérifie personnellement que toutes les communications sont fonctionnelles. Enfin, une fois ces tâches réalisées, arrive le quartier général lui-même. Les officiers n'ont plus qu'à brancher leurs téléphones et machines de chiffrement.

En 1941, L'Armée rouge fonctionnait telle une mécanique parfaitement huilée. Des dizaines d'officiers chargés des transmissions pour les corps de fusiliers et mécanisés firent leur apparition dans les forêts proches des frontières. Le déploiement secret des postes de commandement de ces corps suivit immédiatement. Juste après, les chefs de transmission des armées arrivèrent à leur tour sur place.

Leur apparition était le signe que le quartier général de l'armée n'allait pas tarder à arriver. Et de fait, le quartier général arrivait à son tour. Ce fut précisément le jour de la publication du communiqué TASS que les chefs de transmission des fronts firent leur apparition dans divers coins de ces bois interdits d'accès et bien gardés. Après une vérification de bon fonctionnement des communications, le quartier général de front déplaçait secrètement ses colonnes vers ses nouvelles positions.

Vint alors le moment où apparut le plus important de tous les chefs de transmissions, à 150 km de la frontière de la Prusse orientale. [I.T. Peresyphkin](#), Commissaire du peuple des Communications, se déplaça en secret à Vilnius. Peut-on deviner pour qui Peresyphkin allait vérifier les communications sur place ? Le Commissaire Peresyphkin n'avait qu'un seul supérieur direct, en la personne du président du Conseil des Commissaires au peuple, le camarade J.V. Staline en personne.

Le Commissaire du peuple des Communications partit pour la frontière de Prusse orientale de telle sorte que nul ne le sût. Il voyagea en empruntant un train de nuit ordinaire, suivant l'horaire habituel, mais auquel on avait ajouté un wagon spécial pour Peresyphkin et son adjoint. Le voyage du Commissaire du peuple des communications resta un secret absolu. Il recevait même des messages chiffrés depuis Moscou, signés de son propre nom, afin que les préposés au chiffrement crussent qu'il était resté à Moscou.

Le récit de son propre voyage par Peresyphkin est révélateur :

La veille même de la guerre, J.V. Staline m'envoya dans les Républiques baltes. J'avais établi un lien mental entre cette mission cruciale et les événements militaires en approche. Au soir du 21 juin 1941, je partis pour Vilnius avec un groupe de dirigeants du Commissariat du peuple aux Communications. La guerre éclata alors que nous étions en chemin. . . (*Svyazisty v Gody Velikoi Otechestvennoi*, Moscou Svyaz' 1972, p. 17).

Au matin du 22 juin, alors qu'il se trouvait à la gare d'Orsha,

Peresyppkin reçut un télégramme envoyé depuis Moscou : COMPTE TENU DU CHANGEMENT DE SITUATION, N'ESTIMEZ-VOUS PAS NÉCESSAIRE DE RENTRER À MOSCOU ? PERESYPKIN (*Ibid.*, pp. 32-33).

Peresyppkin se déplaçait sur un réseau ferroviaire qui non seulement avait été totalement mis à disposition de l'armée, mais qui avait reçu l'ordre quelques jours plus tôt de se mettre sur le pied de guerre, et se tenir prêt à fonctionner en conditions de guerre (V. Anfilov, *Bessmertnyi Podvig*, 1971, p. 184). Après avoir reçu l'ordre de n'emporter avec lui « que le nécessaire pour vivre et se battre, » Peresyppkin se rendit dans une zone de la frontière où des troupes étaient secrètement concentrées en nombre considérable, et où un poste de commandement gouvernemental était secrètement mis en place. Voyageant sur ordre personnel de Staline, Peresyppkin savait que son voyage « était lié à l'imminence d'événements militaires. »

Mais dès que Hitler attaqua, Peresyppkin abandonna son wagon secret et se précipita pour rentrer à Moscou à bord du premier camion qui s'avéra disponible. Si Hitler n'avait pas attaqué, le camarade Peresyppkin, Commissaire du peuple aux Communications, se serait rendu au poste de commandement situé près de Vilnius pour y coordonner les systèmes de communications militaires, gouvernementales et d'État durant la guerre. L'attaque allemande provoqua un tel changement de la situation qu'il amena le gouvernement soviétique à abandonner un grand nombre de ses mesures les plus importantes, et le contraignit à improviser, au point de faire rentrer à Moscou un Commissaire du peuple à bord du premier camion sur lequel il put mettre la main.

Les plans avaient prévu que les personnalités clés du Commissariat du peuple à la Défense, du NKVD, du Commissariat du peuple au Contrôle d'État, et d'autres corps gouvernementaux soviétiques importants, se déplaçassent dans les régions occidentales durant la même nuit, sur la même ligne ferroviaire Moscou-Minsk. L'objet

de ce voyage était la guerre. Parmi les dirigeants de l'empire staliniste qui se préparaient ce soir là à faire ce voyage secret vers les frontières occidentales se trouvaient le Commissaire du peuple à l'Intérieur, membre suppléant du Politburo et Commissaire général de la Sécurité d'État, L.P. Beria ; le membre du Comité central, Commissaire du peuple au Contrôle d'État et Commissaire de l'Armée de Grade 1 [L.Z Mekhlis](#) ; et le membre suppléant du Comité Central, Commissaire du peuple à la Défense et maréchal de l'Union soviétique S.K. Timoshenko. On ne saurait exclure l'idée que Staline en personne pût se préparer lui aussi à faire ce voyage vers l'Ouest.

On constitua ensuite des groupes mélangés à partir des dirigeants les plus importants de ces Commissariats du peuple qui seraient les plus importants en temps de guerre. Chacun de ces groupes se vit attribuer un chef. Au matin du 21 juin la constitution de ces groupes opérationnels fut terminée, et tous leurs membres surent qu'ils partaient en guerre.

Mais chose surprenante, personne, et pas même les chefs de groupes alors en poste au Kremlin, ne soupçonna jamais qu'une invasion allemande fût en préparation. Chose plus surprenante encore, lorsque les rapports faisant état d'une invasion se mirent à affluer dans la soirée, les hauts dirigeants soviétiques refusèrent d'y croire. Et directives et cris au téléphone plurent du Kremlin, du Commissariat du peuple à la Défense, et de l'état-major générale sur les frontières : « Ne cédez pas aux provocations ! »

Si les dirigeants soviétiques ne croyaient pas en la possibilité d'une invasion allemande, à quelle guerre se préparaient-ils ? Une seule réponse est possible. Ils se préparaient à une guerre qui commencerait *sans l'invasion allemande*.

Les groupes qui devaient accompagner les dirigeants patientèrent durant de longues heures avant qu'on leur apprît le 22 juin à 6 heures du matin que leurs trains à destination de la frontière occidentale avaient été annulés, du fait que Hitler venait de déclencher la guerre. Si les dirigeants soviétiques avaient eu pour intention

de partir aux frontières occidentales afin d'occuper les postes de commandements secrets afin de contenir une invasion allemande, ils se seraient précipités vers l'Ouest dès le premier signal de début d'une invasion. Au lieu de cela, ils annulèrent les trains qui auraient dû les amener à la guerre. Ils étaient prêts à faire leur apparition à la frontière et à diriger une guerre, mais une guerre qui aurait commencé dans le cadre d'un scénario soviétique, pas d'un scénario allemand. Hitler les priva de cette satisfaction.

Le 21 juin 1941, Dmitri Ortenberg était chef des instructeurs du département d'organisation du Commissariat du peuple au Contrôle d'État. Il a lui-même décrit son travail comme « traiter des idées militaires » — une sorte de chef d'état-major. Son récit évoque éloquemment les événements de cette nuit :

Parfois, on me demandait : « Quand êtes-vous parti pour la guerre ? »

« Le vingt-et-un juin. »

« Comment ? ! »

Oui, ça se passait ainsi... Au matin, on m'a appelé au Commissariat du peuple à la Défense, et on m'a informé qu'un groupe de dirigeants du Commissariat, dirigé par le maréchal S.K. Timoshenko, partait pour Minsk. On m'a indiqué que je devais partir avec ce groupe. On m'a suggéré de passer à mon domicile, de revêtir un uniforme militaire, et de retourner me présenter au Commissariat... La salle d'attente du Commissaire du peuple à la Défense était pleine à craquer de militaires, chargés de dossiers et de cartes, et de toute évidence agités. Ils parlaient à voix basse. Timoshenko s'était rendu au Kremlin... Le Commissaire est revenu du Kremlin le 22 juin vers cinq heures du matin. Il m'a appelé :

« Les Allemands ont commencé la guerre. Notre voyage pour Minsk est annulé » (Ortenberg, *lyun' Dekabr' Sorok Pervogo*, Sovetsky Pisatel' 1984, pp. 5-6).

Nul ne sait d'où est sortie la légende selon laquelle le 22 juin 1941, Hitler ait déclenché la guerre à l'Est, obligeant pratiquement l'Union soviétique à y entrer par la force. Si nous écoutons ces officiers — de Kuznetsov à Ortenberg — qui se trouvaient juste à côté des dirigeants soviétiques les plus importants aux moments

cruciaux, le tableau apparaît comme très différent. Le 22 juin 1941, Hitler gâcha la guerre en la portant sur le territoire où elle avait été planifiée le 19 août 1939. Hitler ne laissa pas les dirigeants soviétiques mener la guerre comme ils l'avaient escompté. Il les força à improviser et à faire ce pour quoi ils n'étaient pas préparés : se défendre sur leur propre territoire.

Chapitre 32

Staline avait-il un plan de guerre ?

Comme Staline n'expliquait ni ne développait jamais ses opinions ou ses plans, de nombreux observateurs pensaient qu'il n'en avait pas. Il s'agissait d'une erreur couramment réalisée par des intellectuels au verbe haut.

ROBERT CONQUEST (*La Grande Terreur*).

« La défense stratégique fut une forme involontaire d'opérations de combat, elle n'avait pas été planifiée. » C'est ce que disent les manuels militaires soviétiques. Mais nous n'avons pas besoin de manuel pour savoir qu'à l'été 1941, les opérations défensives de l'Armée rouge relevèrent de la pure improvisation. Avant la guerre, l'Armée rouge ne s'était pas préparée à la défense, ni n'avait jamais organisé le moindre exercice sur des thèmes défensifs. Les règlements soviétiques ne contiennent pas un mot concernant la défense à l'échelle stratégique. Même à titre purement théorique, les problèmes liés à la conduite d'opérations défensives n'avaient jamais été explorés. Qui plus est, ni le peuple soviétique ni son armée n'avaient jamais été préparés psychologiquement à la défense.

Le peuple comme l'armée avaient été entraînés à accomplir des missions défensives en usant de méthodes offensives : « Ce sont précisément les intérêts de la défense qui exigent que l'URSS puisse mener des opérations offensives en territoire ennemi, ce qui ne contredit en rien la nature d'une guerre défensive » (*Pravda*, 19 août 1939).

Durant les premières heures qui suivirent le début de l'invasion allemande, l'Armée rouge continua d'essayer de passer à l'offensive. Les manuels modernes désignent les actions de l'Armée rouge comme des contre-attaques et des contre-offensives. Mais il s'agissait de pure improvisation. Le sujet des contre-attaques n'avait jamais été travaillé durant les exercices d'avant-guerre, ni même abordé sur le plan théorique : « le sujet de la contre-offensive... n'avait jamais été soulevé avant la Grande Guerre Patriotique » (*IVOSS* (histoire officielle de la « Grande Guerre Patriotique »), Vol I, p. 441).

Ainsi, avant la guerre, les états-majors soviétiques ne préparaient ni plans de défense, ni le moindre plan en vue d'une contre-offensive. Mais ils travaillaient d'arrache-pied sur des plans de guerre. Selon le maréchal de l'Union soviétique [A.M. Vasilevsky](#), durant l'année qui précéda la guerre, les officiers et généraux de l'état-major général, le quartier général des districts militaires et des flottes navales travaillaient entre quinze et dix-sept heures par jour, sans congé ni vacance. Les maréchaux [Bagramyan](#) et [Sokolovsky](#), les généraux [Shtemenko](#), [Kurasov](#), [Malandin](#) et de nombreux autres affirmaient la même chose. On affirme que le général Anisov travaillait 20 heures par jour, tout comme le général [Smorodinov](#).

Le général Joukov devint chef de l'état-major général en février 1941. Dans les faits, l'état-major général se mit sur le pied de guerre à partir de cette date. Joukov travaillait assidûment en personne et ne laissait pas de répit à ses collaborateurs. Durant l'été 1939, Joukov, qui était alors encore *komkor*, avait fait son apparition à Khalkhin-Gol. Il s'était personnellement penché sur la situation, avait rapidement établi des plans, et s'était mis à les exécuter avec une détermination implacable. La moindre négligence de

la part d'un subordonné signifiait la mort immédiate. En quelques jours, Joukov fit juger dix-sept officiers, exigeant leur condamnation à mort. Le tribunal prononça immédiatement la peine de mort pour chacun d'entre eux. Sur les dix-sept, un seul en réchappa sur intervention du haut commandement, et tous les autres furent passés par les armes. En février 1941, Joukov était parvenu à un rang extrêmement élevé. Son autorité était désormais décuplée, et nul ne pouvait plus soustraire quiconque à sa colère. Les anciens de l'état-major général se souviennent du joug exercé par Joukov comme de la période la plus terrible de l'histoire, pire encore que la Grande Purge. À cette époque, l'état-major général, et tous les états-majors, travaillaient sous une pression inhumaine.

Alors comment l'Armée rouge aurait-elle pu entrer en guerre sans disposer de plans ? Il y a là quelque chose d'incompréhensible. Si l'Armée rouge entra en guerre dépourvue de plans, pourquoi Staline ne fit-il pas fusiller Joukov et tous ceux qui auraient dû contribuer à élaborer ces plans, dès qu'il en eut connaissance ? Rien de tel ne se produisit. Au contraire, les hommes impliqués dans l'élaboration des plans soviétiques, comme [Vasilevsky](#), [Sokolovsky](#), [Vatutin](#), Malandin, Bagramyan, Shtemenko and Kurasov, qui étaient tous généraux-majors ou même colonels au moment du début de la guerre, la terminèrent, sinon maréchaux, du moins généraux quatre étoiles. Tous se révélèrent de brillants stratèges durant la guerre. Tous étaient des officiers d'état-major consciencieux, voire tatillons, qui ne concevaient pas de vivre sans plan. Alors, comment se put-il que l'Armée rouge fût réduite à l'improvisation durant les premiers mois de la guerre ? Et pourquoi Staline ne prononça-t-il pas le moindre reproche à l'encontre de Joukov et de ses collaborateurs, sans parler de les faire fusiller ?

Lorsqu'on lui posa directement la question pour savoir si le commandement soviétique disposait du moindre plan de guerre, Joukov répondit catégoriquement par l'affirmative. Une autre question se soulève alors : si des plans existaient, pourquoi l'Armée rouge opéra-t-elle dans le désordre, sans suivre aucun plan ? Jou-

kov n'a jamais répondu à cette question. Mais la réponse saute aux yeux. Si les états-majors soviétiques travaillaient d'arrache-pied à l'élaboration de plans de guerre, et que ceux-ci n'étaient ni défensifs, ni contre-offensifs, de quelle sorte de plans s'agissait-il ? Des plans purement offensifs.

C'est pour une raison très simple que Staline ne fit pas passer par les armes Joukov ni les autres planificateurs de guerre. Il ne leur avait jamais confié la tâche d'établir des plans en vue d'une guerre *défensive*. De quoi aurait-on pu les accuser ? Staline confia à Joukov, Vasilevsky, Sokolovsky et à d'autres stratèges de haut vol la tâche d'élaborer des plans d'une autre nature. Leurs plans étaient excellents, mais devinrent inutiles dès que la guerre défensive commença, tout comme les chars rapides et les corps aéroportés.

La vérité finit toujours par se faire jour. Le haut commandement soviétique adopta des mesures pour détruire tout ce qui avait trait aux plans de guerre soviétiques d'avant-guerre. Mais ces plans étaient détenus par tous les fronts, par toutes les flottes, par des dizaines d'armées, plus de cent corps, tous les vaisseaux de guerre, des centaines de divisions et des milliers de régiments et bataillons. Des éléments étaient voués à subsister.

Des recherches menées par l'Académie des Sciences de l'URSS ont montré qu'avant la guerre, la mission opérationnelle de la Flotte soviétique de la Mer Noire était d'entreprendre des « hostilités actives contre les navires et transports ennemis près du Bosphore et à l'approche des bases ennemies, et également de coopérer avec les troupes terrestres lors de leurs mouvements sur la côte de la Mer Noire » (*Plot v VO V*, Moscou Nauka, 1980, p. 117).

L'amiral de la flotte de l'Union soviétique [Sergei Georgiyevich Gorshkov](#) a affirmé qu'à l'instar de la Flotte de la Mer Noire, les Flottes de la Baltique et de l'Arctique avaient reçu des missions purement défensives, mais qu'il était prévu que ces missions fussent menées suivant des méthodes purement offensives. Il s'agissait là

de la pensée soviétique standard d'avant-guerre, et cela fut exprimé aussi bien lors de réunions secrètes du commandement soviétique qu'ouvertement dans la *Pravda* : « Mener une guerre défensive ne consiste absolument pas à se tenir sur les frontières de son propre pays. La meilleure forme de défense est une avancée rapide jusqu'à détruire totalement l'ennemi sur son propre territoire » (14 août 1939).

Les opérations des flottes soviétiques au cours des premières minutes, heures et journées de guerre montrent tout à fait clairement qu'elles disposaient bien de plans, mais qu'il ne s'agissait pas de plans de défense. Le 22 juin 1941, les sous-marins soviétiques de la Flotte de la Mer Noire appareillèrent sur-le-champ et se dirigèrent vers les côtes roumaines, bulgares et turques. Le même jour, les sous-marins de la Flotte de la Baltique mirent le cap sur les côtes allemandes, avec pour mission de « couler tout navire et vaisseau ennemi, conformément au droit de la guerre sous-marine illimitée » (Ordre de l'officier commandant de la Flotte Baltique, 22 juin 1941, *Plot v Velikoï Otechestvennoi Voïne*, Moscou Nauka 1980, p. 279). L'ordre ne faisait même pas d'exception pour les navires hôpitaux arborant le drapeau de la Croix Rouge.

À partir du 22 juin, l'aviation de la Flotte de la Mer Noire mena des opérations de combat actives en soutien à la Flottille du Danube avec pour objectif d'ouvrir la voie vers l'amont pour la flottille. Les 25 et 26 juin, des navires de surface de la Flotte de la Mer Noire firent leur apparition au large du port roumain de Constanza et commencèrent un bombardement d'artillerie intensif, avec pour intention évidente de mener un débarquement. Dans le même temps, la Flottille du Danube entama des opérations de débarquement dans le delta du Danube.

Le 22 juin, la garnison de la base navale de [Hanko](#), en territoire finlandais, au lieu de pratiquer une défense imperméable, initia des opérations soutenues de débarquements, et s'empara durant plusieurs jours de dix-neuf îles finlandaises. Le 25 juin, malgré les énormes pertes subies par l'aviation soviétique durant les premières

heures de la guerre, 487 appareils appartenant aux Flottes de la Baltique et de l'Arctique lancèrent une attaque surprise contre les aérodromes finlandais. Une fois de plus, malgré ces pertes considérables, l'aviation soviétique fit montre d'une valeur et d'une agresseivité exceptionnelles. Le 22 juin, le 1^{er} corps aérien mena un bombardement concentré sur des objectifs militaires à [Königsberg](#).

Aucune de ces actions ne fut improvisée. Le 22 juin à 6h44 du matin, l'aviation soviétique reçut pour mission d'opérer conformément à ses plans, et durant quelques jours, elle tenta de le faire. Le 26 juin, le 4^{ème} corps d'aviation commença à mener des bombardements contre les champs pétrolifères de [Ploesti](#), en Roumanie. Pendant les quelques jours que durèrent ces bombardements, la production roumaine de pétrole fut quasiment divisée par deux. Même dans une situation où pratiquement l'intégralité de l'aviation soviétique avait été détruite au sol, elle trouva encore assez de force pour provoquer d'importants dégâts aux champs de pétrole roumains. En toute autre situation, l'aviation soviétique se serait révélée encore plus dangereuse, et aurait pu paralyser totalement la puissance militaire, industrielle et de transport de l'Allemagne par ses opérations contre ces régions de production pétrolifère. Hitler n'avait que trop bien compris cette menace, et considéra que sa seule défense consistait à envahir l'Union soviétique.

Le 22 juin 1941, la 41^{ème} division de fusiliers de la 6^{ème} armée du 6^{ème} corps de fusiliers, sans attendre les ordres du haut commandement, franchit la frontière d'État près de Raval-Russkaya. Au matin de la même journée, et sans attendre les ordres de Moscou, le colonel-général [F.I. Kuznetsov](#), commandant du front Nord-Ouest, ordonna à ses troupes de lancer une attaque en direction de Tilsit, en Prusse orientale. Cette décision ne constitua pas une surprise pour l'état-major du front du Nord-Ouest, ni pour les commandants des armées et leurs propres états-majors, car une version de l'attaque contre Tilsit avait été répétée durant les exercices d'état-major réalisés quelques jours auparavant, « et qu'elle était très familière pour les commandants des formations et leurs états-

majors » (*Bor'ba za Sovetskuyu Pribaltiku*, Eesti Raamat, Tallinn 1980, Vol. I, p. 67). Le colonel-général Kuznetsov mit simplement en action le plan d'avant-guerre. Au soir du même jour, le haut commandement soviétique, ne sachant rien des opérations lancées par le général Kuznetsov, lui ordonna de faire précisément ce qu'il avait entrepris, c'est-à-dire d'attaquer Tilsit. Le haut commandement assigna au front de l'Ouest adjacent la mission de lancer une attaque extrêmement puissante dans la direction de la ville polonaise de [Suwalki](#). Et cela ne surprit en rien le général D.G. Pavlov commandant du front Ouest. Lui aussi savait ce que son front avait à faire, et avait déjà envoyé les ordres d'avancer sur Suwalki bien avant que la directive en ce sens parvînt depuis Moscou. Mais ces avancées n'étaient vraiment pas les meilleures décisions à prendre, car l'aviation allemande n'avait pas été détruite au sol comme prévu, et le front de l'Ouest soviétique avait à lui seul perdu 738 appareils durant les premières heures de la guerre.

Cette mission opérationnelle avait été clairement exposée à tous les commandants soviétiques. Bien entendu, les commandants de niveau tactique n'étaient pas habilités à connaître leur mission à venir, mais dans les états-majors importants, ces tâches avaient été définies et formulées avec précision, inscrites sous scellés dans des enveloppes secrètes, et conservées au coffre dans chaque quartier général, jusqu'au bataillon inclus. Par exemple, le bataillon de reconnaissance de la 27^{ème} division de fusiliers, concentré aux abords de la frontière près de la ville d'[Augustow](#), se préparait à effectuer une reconnaissance de combat dans la direction de Suwalki (Arkhiv MO SSSR, Archive 181, liste 1631, élément I, p. 128). La mission du bataillon de reconnaissance était d'assurer l'avancée rapide de l'ensemble de la 27^{ème} division depuis les abords d'Augustow jusqu'à Suwalki. Nous disposons à ce sujet de davantage d'éléments en source ouverte que dans les archives d'avant-guerre. D'énormes forces soviétiques étaient concentrées près d'Augustow. C'était l'endroit où les gardes frontière soviétiques avaient coupé les barbelés sur leur frontière. C'était l'endroit où le lieutenant-général

V.I. Kuznetsov, commandant de la 3^{ème} armée, et le Représentant du haut commandement, le lieutenant-général du génie D. Karbyshev, avaient passé des heures à scruter le territoire allemand depuis les postes frontières. C'était l'endroit même où le général Karbyshev avait formé des groupes d'assaut à cerner et neutraliser les installations défensives en béton armé de l'ennemi.

Des troupes soviétiques avaient été massivement rassemblées près d'Augustow longtemps avant la guerre. Situé juste sur la frontière et la longeant en territoire soviétique se trouve le canal d'Augustow. Si l'on avait préparé la défense, les troupes se seraient déployées derrière le canal, l'utilisant comme un fossé antichar infranchissable. Mais les troupes soviétiques avaient traversé sur la rive occidentale du canal et s'étaient déployées sur l'étroite bande de terrain séparant le canal de la frontière, de laquelle on avait retiré tous les barbelés. À l'aube du 22 juin, des milliers de soldats soviétiques furent anéantis par des tirs soudains et destructeurs. Les troupes, dos au canal, n'avaient nulle part où se replier.

Est-ce peut-être là simplement la stupidité russe habituelle ? Pas du tout. Les troupes allemandes s'étaient elles aussi rassemblées en grands nombres contre la frontière, d'où elles avaient également retiré leurs propres barbelés. Si l'Armée rouge avait donné l'assaut la veille, les pertes subies par l'adversaire n'auraient pas été moindres. Déployer des troupes directement sur la frontière est une pratique exceptionnellement dangereuse en cas de déclenchement d'une attaque surprise par l'ennemi, mais un déploiement de cette nature se prête éminemment au lancement d'une telle attaque. Les deux armées faisaient la même chose.

Les généraux soviétiques n'ont jamais dissimulé la nature offensive des missions qui leur avaient été confiées. Le général [K. Galitsky](#), lorsqu'il parle de la concentration des troupes soviétiques près d'Augustow, insiste sur le fait que le haut commandement soviétique ne croyait pas en la possibilité d'une offensive allemande, tandis que les troupes soviétiques se préparaient à lancer une opération offensive. Et comme les fronts soviétiques faisant face à la

Prusse orientale et à la Pologne ne se préparaient qu'à une offensive, il s'ensuit que les fronts concentrés contre la Roumanie, la Bulgarie, la Hongrie et la Tchécoslovaquie ne pouvaient que s'être préparés de longue date à une offensive. Le général-major A.I. Mikhalev reconnaît franchement que le haut commandement soviétique ne planifiait d'utiliser ni le front du Sud, ni celui du Sud-Ouest pour mener des opérations défensives ou de contre-offensives : « il était prévu que l'objectif stratégique fût de faire passer les troupes du front à l'offensive décisive » (*VIZH* 1986, N°5, p. 49).

Que nous croyions ou non les publications soviétiques, les opérations de l'Armée rouge durant les premiers jours de la guerre constituent la meilleure preuve des intentions soviétiques. Joukov, qui coordonnait les opérations des fronts du Sud et du Sud-Ouest ciblant la Roumanie, la Bulgarie, la Hongrie et la Tchécoslovaquie, persista jusqu'au 30 juin 1941 à exiger le passage à l'offensive, et n'exigea rien d'autre que des offensives aux commandants des fronts. Ce ne fut qu'en juillet que lui-même et ses collègues parvinrent à la conclusion que l'Armée rouge n'avait plus autant de facilité à avancer.

Sous-estimer l'énorme puissance et les vastes ressources de la machine de guerre de Staline constituerait une erreur. Malgré ses terribles pertes, elle eut assez de force pour assurer la retraite, et assembler ses forces pour marcher jusque Berlin. Jusqu'où serait-elle allée si elle n'avait pas subi ce coup massif du 22 juin, si des centaines d'avions et des milliers de chars n'avaient pas été perdus, et si l'Armée rouge, en lieu et place de la Wehrmacht, avait frappé la première ? L'armée allemande disposait-elle derrière elle des étendues stratégiques nécessaires pour reculer ? Disposait-elle des ressources humaines inépuisables, et du temps nécessaire pour reconstituer son armée après la première attaque surprise soviétique ? Les généraux allemands disposaient-ils de plans de défense ?

Chapitre 33

La guerre qui n'eut jamais lieu

Le haut commandement russe connaît mieux sa tâche que celui de toute autre armée.

Général V.F. Von MELLENTIN (*Panzerbattles*, Londres 1977, p. 353).

Hitler considérait une invasion soviétique comme inévitable, mais il ne l'attendait pas dans un proche avenir. Les troupes allemandes furent détournées vers des activités d'importance secondaire, et le début de l'Opération Barbarossa fut reporté. L'opération finit par être déclenchée le 22 juin 1941. Hitler lui-même ne comprit pas clairement la chance incroyable dont il avait bénéficié. Si l'Opération Barbarossa avait été repoussée une fois de plus, par exemple du 22 juin au 22 juillet, Hitler aurait dû disparaître bien plus tôt qu'en 1945.

On dispose d'un certain nombre d'éléments indiquant que la date de déclenchement prévue pour l'Opération Groza (« Orage ») avait été établie au 6 juillet 1941. Les mémoires écrits par des maréchaux, généraux et amiraux soviétiques, des documents d'archives,

l'analyse mathématique des informations ou les mouvements de milliers de trains militaires soviétiques : tout converge pour établir que la date du 10 juillet aurait été celle où la pleine concentration du deuxième échelon stratégique de l'Armée rouge aurait été atteinte aux frontières occidentales soviétiques. Cependant, la théorie militaire soviétique établit que le déclenchement d'une offensive décisive ne doit pas suivre, mais *précéder* la concentration totale des troupes. En cette instance, divers trains militaires appartenant au deuxième échelon stratégique auraient pu être déchargés directement en territoire ennemi, afin de permettre à leurs troupes d'entrer directement au combat.

Joukov et Staline aimaient déclencher leurs attaques surprises le dimanche matin, et le 6 juillet 1941 était le dernier dimanche avant la pleine concentration des troupes soviétiques. La déclaration du général Ivanov désigne directement cette date : « Les troupes allemandes nous ont devancés d'à peine deux semaines. »

Supposons que Hitler ait repoussé une fois de plus la date de lancement de l'Opération Barbarossa de trois ou quatre semaines. Essayons d'appréhender la manière dont les événements se seraient déroulés. Il n'est guère besoin d'utiliser son imagination. Il suffit de considérer les regroupements de troupes soviétiques, la concentration sans précédent de troupes, les aérodromes situés juste à côté de la frontière, les corps aéroportés et les chars rapides, l'accumulation de sous-marins dans les ports frontaliers, ou des planeurs d'assaut sur les aérodromes avancés. Il nous suffit d'ouvrir les ouvrages de règlements militaires soviétiques d'avant-guerre, les manuels des académies et écoles militaires soviétiques, et les journaux *L'Étoile Rouge* et *Pravda*.

Les troupes allemandes réalisent des préparations intensives pour l'invasion, dont la date est fixée pour ... le 22 juillet 1941. La concentration de troupes est en cours : les trains militaires débarquent aux gares et aux arrêts ; les forêts proches de la frontière sont pleines de troupes ; la nuit, des groupes d'avions en provenance d'aérodromes lointains rallient les aérodromes de campagne situés

près de la frontière, et on s'emploie fiévreusement à construire de nouvelles routes et de nouveaux ponts. En un mot, tout est identique à la situation de l'Armée rouge. De l'autre côté, l'Armée rouge ne semble pas du tout réagir aux préparatifs allemands.

Le 6 juillet 1941 à 3h30 du matin, des dizaines de milliers de canons soviétiques déchirent le silence, annonçant au monde que la grande campagne de « libération » de l'Armée rouge a commencé. L'artillerie de l'Armée rouge est supérieure aussi bien en qualité qu'en quantité à toute autre au monde. De vastes réserves de munitions ont été stockées aux frontières soviétiques. La cadence de tir de l'artillerie soviétique augmente rapidement jusqu'à devenir un tonnerre infernal, rugissant sur les milliers de kilomètres du front, de la Mer Baltique à la Mer Noire. La première salve d'artillerie coïncide à la minute près avec l'arrivée de mille avions soviétiques qui traversent la frontière de l'État. Les aérodromes allemands, implantés juste sur la frontière, ont été placés de façon désastreuse, et les pilotes allemands n'ont pas le temps de prendre les airs. De très nombreux avions sont concentrés sur les aérodromes allemands. Ils sont alignés aile contre aile, et quand un avion prend feu, l'incendie se propage aux appareils voisins comme un feu dans une boîte d'allumettes.

Des colonnes de fumées noires s'élèvent au-dessus des aérodromes. Ces colonnes noires servent de balises pour l'aviation soviétique, qui poursuit ses attaques par vagues successives. Très peu nombreux sont les avions allemands qui ont pu quitter le sol. Les équipages allemands ont reçu l'interdiction formelle d'ouvrir le feu sur l'aviation soviétique, mais malgré cette interdiction imposée par le commandement, plusieurs pilotes engagent le combat, abattent un avion soviétique, et une fois leurs munitions épuisées, ils foncent en attaque suicide finale sur un appareil ennemi. Les pertes sont énormes au sein de l'aviation soviétique, mais elle conserve l'avantage de la surprise. Toute armée, fût-elle soviétique, allemande ou japonaise, est vouée au même malheur si elle subit une telle attaque surprise.

La préparation d'artillerie va croissante. À la frontière, on distribue de la vodka aux régiments et bataillons soviétiques qui ont été levés par l'alerte. Le tonnerre de *hourras*, cri de ralliement des troupes, roule à travers les forêts frontalières. L'ordre du camarade Staline, le commandant en chef suprême, est lu aux troupes : « L'heure des comptes est arrivée ! Le renseignement soviétique a démasqué la perfidie de Hitler, et l'heure est venue de lui régler son compte pour tous ses forfaits et crimes ! Glorieux guerriers, le monde vous regarde, et attend sa libération ! »

En violation de toutes les normes établies et de toutes les interdictions, on révèle aux soldats le nombre de troupes soviétiques, de chars, de pièces d'artillerie, d'avions et de sous-marins qui vont participer à la campagne de libération. Le roulement des *hourras* retentit une fois de plus à travers les clairières et les percées des forêts. D'interminables colonnes de chars assombrissent l'horizon de nuages de poussière tandis qu'elles empruntent les voies à travers champs et forêts, en route vers la frontière. Les équipages de chars s'écrient « Ne lésinez pas sur les obus, bande de sourds ! », les dents serrées, aux artilleurs assourdis.

Le grondement de l'artillerie croît, atteint un niveau critique, pour s'arrêter subitement. Un silence strident oppresse alors les oreilles, et les champs s'emplissent immédiatement d'un regroupement de chars et d'infanterie, du ferraillement des blindés et du rugissement rauque et féroce des troupes soviétiques. La fumée poussiéreuse des gaz d'échappement des moteurs de chars se mélange avec la délicate odeur des fleurs des champs, alors que le ciel s'emplit des vagues d'avions soviétiques qui volent vers l'Ouest. L'artillerie, après une minute de silence, reprend sa puissante conversation, comme à contreœur. L'artillerie passe de la préparation au soutien direct. Les batteries ont repris leur feu, concentré sur des cibles lointaines. Lentement mais inexorablement, le tir remonte en cadence, et les régiments d'artillerie entrent en action les uns après les autres.

En évitant tout affrontement prolongé avec les groupes enne-

mis éparpillés, les troupes soviétiques poursuivent leur avancée. Les ponts frontaliers de Brest-Litovsk ont été capturés par les saboteurs du colonel Starinov. Les saboteurs soviétiques sont stupéfaits de constater que les Allemands n'avaient même pas pris la peine de miner leurs ponts. Comment expliquer un degré aussi ridicule d'impréparation à la guerre ?

La soudaineté de l'assaut a un effet stupéfiant, et déclenche une cascade de catastrophes dont chacune déclenche les suivantes. La destruction des avions au sol rend les troupes vulnérables aux attaques aériennes, et comme elles n'ont creusé ni tranchées, ni fossés dans la région frontalière, elles sont contraintes au retrait. Ce repli laisse des tonnes de munitions et de carburant abandonnés à la frontière. Les aérodromes sont également abandonnés, et l'ennemi détruit immédiatement les avions qui y restaient. Un repli sans munitions ni carburant signifie une destruction inéluctable. Ce repli signifie que le commandement a perdu tout contrôle sur ses troupes. Le commandement ignore la situation de ses troupes, et est donc dans l'incapacité de prendre des décisions adaptées, tandis que les troupes ne reçoivent aucun ordre, ou des ordres totalement décalés par rapport à la situation du terrain.

Dans le même temps, les saboteurs soviétiques, qui ont précédé de longtemps le franchissement de la frontière, s'activent partout sur les lignes de communications. Ici, ils coupent les lignes de communication, là ils s'y branchent pour envoyer de fausses transmissions et des ordres mensongers aux troupes ennemies. Les opérations de l'ennemi se transforment en autant de batailles séparées, menées sans coordination. Les commandants allemands s'enquière de la posture à adopter auprès de Berlin. La question est cruciale, car la Wehrmacht ne s'est pas préparée à la défense. Que devons-nous faire ? Avancer ? Opérer conformément au plan Barbarossa d'avant-guerre ? Sans aviation ? Sans suprématie aérienne ?

La 3^{ème} armée soviétique porte un coup-surprise sur Suwalki. La 8^{ème} armée issue du district militaire de la Baltique avance à sa rencontre. Depuis le tout début se produisent des affrontements san-

glants qui provoquent de lourdes pertes dans les rangs soviétiques. Mais ils disposent d'un avantage : les troupes soviétiques disposent du dernier char KV, dont le blindage est imperméable aux canons antichars allemands. L'aviation soviétique fait rage dans le ciel. Le 5^{ème} corps aéroporté a été largué derrière les forces allemandes. Les 8^{ème}, 11^{ème} et 3^{ème} armées soviétiques se retrouvent enlisées dans de longues batailles sanglantes les opposant à des forces allemandes très puissantes en Prusse orientale, mais derrière cette bataille titanesque, l'extra-puissante 10^{ème} armée soviétique, qui a écrasé des défenses quasiment inexistantes, pousse en direction de la Mer Baltique, coupant trois armées allemandes, deux groupes de chars et le poste de commandement de Hitler du reste des troupes allemandes.

Depuis les abords de L'vov, le front soviétique le plus puissant lance une attaque contre Cracovie et une attaque secondaire contre Lublin. Le flanc droit du groupe extra-puissant soviétique est couvert par des collines. Sur son flanc gauche éclate une grande bataille, au cours de laquelle l'Armée rouge perd des milliers de chars, d'avions et de canons, et des centaines de milliers de soldats. Sous le couvert de cette bataille, deux armées soviétiques de montagne, la 12^{ème} et la 18^{ème}, lancent des attaques qui suivent les crêtes des montagnes, et coupent ainsi l'Allemagne de ses approvisionnements de pétrole. Des corps aéroportés soviétiques ont été largués sur les collines. Ils s'emparent des cols et les tiennent, empêchant le transfert de réserves vers la Roumanie.

Les principaux événements de la guerre ne se déroulent ni en Pologne, ni en Allemagne. Durant la première heure du conflit, le 4^{ème} corps d'aviation soviétique a, en coordination avec l'aviation de la 9^{ème} armée et la flotte de la Mer Noire, porté un coup puissant sur les champs pétrolifères de Ploesti, qui ne sont plus qu'une mer de feu. Les bombardements sur Ploesti se poursuivent sans interruption. La nuit, on voit les halos des incendies de pétrole à des kilomètres à la ronde, et le jour, les colonnes de fumées noires emplissent l'horizon. Le 3^{ème} corps aéroporté a atterri dans les col-

lines au Nord de Ploesti. Opérant en petits groupes insaisissables, il détruit tout ce qui a trait à la production, au transport ou au raffinage du pétrole. Le 9^{ème} corps spécial de fusiliers du lieutenant-général Batov a pris pied dans le port de Constanza et au Sud de celui-ci. Ses objectifs sont identiques : oléoducs, réservoirs de carburant et raffineries. La plus puissante des armées soviétiques, la 9^{ème}, a fait irruption sur les plaines roumaines.

La 10^{ème} armée soviétique n'a pas été en mesure d'atteindre la Mer Baltique. Elle a subi de terribles pertes. Les 3^{ème} et 8^{ème} armées ont été totalement anéanties, et leurs lourds chars KV ont été détruits par des canons antiaériens allemands. Les 5^{ème}, 6^{ème} et 26^{ème} armées soviétiques ont perdu des centaines de milliers de soldats, bloquées aux approches de Cracovie et de Lublin. À ce moment, le haut commandement soviétique engage le deuxième échelon stratégique dans la bataille. La différence est que la Wehrmacht ne dispose que d'un seul échelon et de réserves insignifiantes, alors que l'Armée rouge aligne deux échelons stratégiques et trois armées du NKVD derrière ceux-ci. En outre, la mobilisation a été déclarée en Union soviétique dès le déclenchement du conflit. Le haut commandement soviétique y gagne cinq millions de réservistes dans la semaine qui suit. Ces hommes vont combler les pertes soviétiques, et au fil des mois qui vont suivre, ils constitueront plus de trois cents nouvelles divisions qui permettront la poursuite de la guerre.

Cinq corps aéroportés soviétiques sont totalement détruits, mais leurs états-majors et leurs unités arrière sont toujours en territoire soviétique. Ils incorporent sur-le-champ des dizaines de milliers de réservistes pour combler leurs pertes, et en surplus, cinq nouveaux corps aéroportés sont constitués. Les troupes blindées et l'aviation soviétiques subissent d'énormes pertes lors des premiers engagements, mais l'industrie de guerre soviétique n'est pas détruite par l'aviation adverse, ni ne tombe entre les mains ennemies. Les plus grandes usines de production de chars du monde, à Khar'kov, Stalingrad et Leningrad n'interrompent pas leur production de chars ;

au contraire, elles augmentent considérablement. Cependant, ce n'est même pas là l'essentiel.

L'armée allemande dispose toujours de chars, mais plus de carburant. L'infanterie a toujours ses transports de troupes blindés et l'artillerie ses tracteurs, mais pas de carburant. L'aviation a encore des appareils, mais sans carburant. L'Allemagne dispose d'une puissante flotte, mais elle n'est pas stationnée dans la Baltique. Et même si il pouvait y apparaître, elle manquerait de carburant pour des opérations actives. L'armée allemande a des milliers de blessés sur les bras, qu'il faut évacuer vers l'arrière. Il y a bien des ambulances, mais pas de carburant. L'armée allemande dispose de véhicules motorisés en grands nombres, ainsi que de motocyclettes, pour déplacer les troupes, les ravitailler et pour assurer la reconnaissance, mais ces engins sont eux aussi à sec.

Le carburant se trouve en Roumanie, qu'il s'est avéré impossible de défendre par les méthodes habituelles. Staline l'avait compris, ainsi que Joukov. Hitler, lui aussi, ne le savait que trop bien.

En août 1941, le deuxième échelon stratégique achève l'opération Vistule-Oder en s'emparant des ponts et de têtes de pont sur l'Oder. À partir de là, une nouvelle opération en grande profondeur est lancée. Les troupes traversent l'Oder en un flot continu d'artillerie, de chars et d'infanterie. Des monceaux de chenilles, couverts d'une légère pellicule de rouille, jonchent les bas-côtés ; dès qu'ils atteignent le réseau routier allemand, les chars véloces se délestent de leurs chenilles et foncent vers l'avant.

Les troupes croisent des colonnes d'innombrables prisonniers. La poussière s'élève à l'horizon. Les voici, les oppresseurs du peuple — commerçants, médecins et architectes bourgeois, fermiers et employés de banque. Le travail des Tchékistes promet d'être ardu. Des prisonniers sont sommairement interrogés à chaque arrêt. Le NKVD enquête ensuite sur chacun d'eux en détail, et établit son degré de culpabilité vis-à-vis du peuple travailleur. Mais à ce stade, il est devenu nécessaire d'identifier les plus dangereux parmi les millions de prisonniers : les anciens socio-démocrates, les pacifistes, les

socialistes et les national-socialistes, les anciens officiers, policiers et les ministres du culte.

Les millions de prisonniers doivent être envoyés loin vers l'Est et le Nord, afin de leur donner la possibilité, par un travail honnête, d'expié leurs fautes envers le peuple. Mais les trains ne convoient pas de prisonniers. Les trains œuvrent à la victoire. Par milliers, les trains militaires transportent munitions, carburant et renforts.

Où faut-il acheminer les prisonniers ? Le 4^{ème} corps mécanisé a capturé un camp de concentration près d'Auschwitz. La nouvelle a été transmise aux autorités supérieures, et on a attendu l'autorisation de l'utiliser à sa destination première. Cette autorisation a été refusée ; ordre a été donné d'en faire un musée. Il va falloir construire de nouveaux camps de concentration à proximité.

Les colonnes se déplaçant vers l'Ouest sont de plus en plus nombreuses. Les commissaires prélèvent quelques hommes dans chaque colonne, les amènent à Auschwitz, et leur font visiter les lieux en disant « Regardez bien, puis retournez auprès de vos camarades et racontez-leur. »

Les soldats sont ensuite raccompagnés jusqu'à leur bataillon à bord de véhicules du département politique, et ils parlent.

« Alors mon gars, c'est comment à Auschwitz ? »

« Oh, pas grand chose. » Le soldat blasé, vêtu de sa veste noire, hausse les épaules. « C'est pareil que chez nous. Mais le climat est meilleur par ici. »

Le bataillon boit de la vodka pure avant d'aller au combat. Les nouvelles sont bonnes. On a la permission de s'emparer de trophées, de piller. Le commissaire s'égosille. Il est devenu rauque. Il cite [Ilya Erenburg](#) — brisons la fierté de l'arrogant peuple allemand !

Les vestes noires éclatent de rire. « Et comment qu'on va la briser, leur fierté ? par des viols de masse ? »

Alors, rien de toute cela ne s'est-il produit ? Tout cela est bien

arrivé — certes pas en 1941, mais en 1945. Le soldat soviétique eut bien l'autorisation de piller, même si le terme utilisé était « récupérer des trophées. » Et on lui ordonna également de « briser la fierté allemande. » Des millions de gens tombèrent entre les griffes de la police secrète soviétiques. Et ils furent conduits très loin, sur des colonnes interminables. Tous ne sont pas revenus.

Rares sont ceux qui se souviennent que le slogan sur la libération de l'Europe et du monde entier a retenti pour la première fois non pas en 1945, mais à la fin 1938. Alors qu'il achevait la Grande Purge en Union soviétique, Staline réécrivit toute l'histoire du communisme, et lui assigna de nouveaux objectifs dans son livre *Histoire du Parti communiste (bolchévik) de l'URSS - Cours abrégé*. Cet ouvrage est devenu le principal manuel de tous les communistes soviétiques et de tous les communistes du monde. Il se termine sur un chapitre exposant comment l'Union soviétique est encerclée par le capitalisme. Staline y expose le grand objectif, qui est de remplacer l'encercllement capitaliste par un encercllement socialiste. La lutte contre l'encercllement capitaliste doit se poursuivre jusqu'à ce que le dernier pays du monde soit devenu une « république » intégrée à l'Union soviétique.

« L'URSS sous encercllement capitaliste » devint le sujet principal des études politiques menées au sein de l'Armée rouge. Propagandistes, commissaires, instructeurs politiques et commandants, tous s'unirent pour guider chaque soldat de l'Armée rouge aux réponses simples et logiques formulées par Staline. Et au-dessus des bataillons de fer de l'Armée rouge tonnait le chant sur la guerre de libération qui commencerait sur ordre de Staline :

Avec le feu qui crache et l'acier qui respplendit,
Que les machines s'élancent en ardente croisade !
Quand le Camarade Staline nous lance au combat,
Et que notre Premier Maréchal mène l'assaut !

Voici comment un général d'aviation soviétique décrivit la guerre à venir dans la *Pravda* :

Quelle joie et quel bonheur illumineront le visage de ceux qui accueilleront ici, dans le grand palais du Kremlin, la *dernière* république à entrer dans la fraternité des nations du monde entier ! Je me représente nettement les bombardiers détruisant les usines, nœuds ferroviaires, ponts, dépôts et positions de l'ennemi ; les avions d'assaut déversant en rase-motte une grêle de feu sur les colonnes de troupes et les positions d'artillerie ; et les navires de débarquement déployant leurs divisions au cœur même des dispositifs ennemis. La puissante et formidable aviation de la Terre des Soviétiques, avec les troupes d'infanterie, de chars et d'artillerie, accomplira son devoir sacré et aidera les peuples enchaînés à se libérer du joug de leurs oppresseurs (*Pravda*, Georgi Baidukov, 18 août 1940).

Il est caractéristique que le général d'aviation, dans son long article sur la guerre à venir, ne désigne pas une seule fois la guerre comme « défensive, » ni ne fait mention de chasseurs livrant des combats aériens. De l'avis du général, seuls les bombardiers, les avions d'assaut volant en rase-motte et les aéronefs de débarquement d'assaut sont nécessaires au cours d'une guerre de « libération. »

Les publications de ce type pourraient remplir de nombreux volumes. [Wanda Vasilevskaya](#), la communiste polonaise qui s'est vu attribuer le grade de colonel-commissaire de l'Armée rouge, a proclamé dans les pages de la *Pravda* (le 9 novembre 1940) que les bouchers ne boiront plus de sang très longtemps, que les esclaves ne traîneront plus leurs chaînes bien longtemps — nous allons tous les libérer !

Les communistes soviétiques ont proclamé très ouvertement leur objectif principal — libérer le monde entier, à commencer par l'Europe. Ce plan fut activement poursuivi ; pour la seule année 1940, alors que l'Allemagne se battait à l'Ouest, cinq nouvelles « républiques » furent annexées par l'Union soviétique. Après cela, il fut proclamé ouvertement que les campagnes de « libération » allaient se poursuivre, et des forces considérables furent constituées à cette fin. La cible suivante de la « libération » n'aurait pu être que l'Allemagne, ou la Roumanie ; pour l'Allemagne, cela aurait

signifié une défaite immédiate.